This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600079328Z

LITTÉRATURE

ET

VOYAGES.

IMPRIMERIE DE AUGUSTE MIE,
Rue Joquelet, n° 9, place de la Bourse.

LITTÉRATURE

ET

VOYAGES,

Par J.-J. Ampère,

PROFESSEUR

AU COLLÈGE DE FRANCE ET A L'ÉCOLE NORMALE.

Allemagne et Scandinavie.

PARIS,

CHEZ PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PLACE DE LA BOURSE.

1833.

275. m. 104.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

Celui qui publie ce recueil, n'a ni le droit ni l'intention de parler de lui longuement, mais il a besoin d'expliquer en deux mots le motif de sa publication.

Dès long-temps occupé d'études qui, toutes se rapportent à *l'histoire des littératures comparées*, il a rassemblé, déjà en assez grand nombre, les matériaux d'un édifice que sa vie sera consacrée à élever; il les a cherchés dans des mines assez diverses et assez lointaines: du fond des antiquités

orientales jusqu'au sein des origines du moyen âge, et d'Agrigente jusqu'à Drontheim.

Les devoirs de l'enseignement lui ont imposé, dans ces dernières années, des travaux qui rentraient dans son plan général, mais reculaient l'exécution définitive des parties de ce plan, qu'il eût voulu d'abord achever; particulièrement en ce qui concerne les littératures du Nord.

Ces devoirs vont être plus impérieux, et l'absorberont plus exclusivement que jamais; car de long-temps il ne pourra songer à autre chose qu'à répondre, dans la mesure de ses forces, à la confiance si honorable du corps illustre qui vient de l'admettre dans son sein.

Forcé d'ajourner la publication de travaux presque terminés, il a voulu, avant de se séparer pour un temps d'études anciennes et chéries, réunir quelques souvenirs de ses excursions septentrionales, et quel-

ques morceaux de biographie et de critique, les uns sur d'illustres morts, les autres sur des contemporains dont il a goûté le commerce et aimé le génie; il y a joint des fragmens d'un ouvrage inédit sur les antiquités et les poésies scandinaves, des spécimens de l'Edda et des Sagas, et trois discours contenant l'analyse et la substance des cours qu'il a professés; de tout cela il a fait un volume, qu'il prie le lecteur de considérer moins comme un résultat de travaux accomplis, que comme un gage, tout au plus une garantie de travaux à venir.

Ce volume est consacré spécialement au Nord, à l'Allemagne et à la Scandinavie; un autre paraîtra plus tard qui contiendra des *souvenirs de Sicile* et des recherches sur quelques portions des *littératures italienne et espagnole.*

DE L'HISTOIRE

DE LA POÉSIE.

DISCOURS

Prononcé à l'athénée de Marseille pour l'ouverture du cours de littérature, le 12 mars 1830.

Qu'est-ce que la Littérature, Messieurs? Si la littérature n'est pas une déclamation vaine, si elle est une science, elle rentre dans le domaine de la philosophie ou dans celui de l'histoire. Philosophie de la littérature, Histoire de la littérature, telles sont les deux parties de la science littéraire; hors de là, je ne vois que les minuties de la critique de détail, ou l'étalage des lieux communs.

La philosophie de la littérature, inséparable de celle des arts, étudie la nature du beau, décrit ses

caractères essentiels, classe les formes fondamentales sous lesquelles il se révèle, et, les suivant à travers leurs modifications diverses, les rapporte au principe d'où elles dérivent. Ce n'est point cette science que j'essaierai d'exposer devant vous : quand l'aridité inévitable en un pareil sujet ne m'interdirait de le choisir pour un Cours de la nature de celui-ci, j'en serais détourné par d'autres considérations. Cette science est presque entièrement à faire; à peine les premières bases ont-elles été posées par quelques hommes de génie; ce n'est pas moi qui me chargerai d'achever la tâche que ces grands hommes ont laissée incomplète. De plus, je crois que le temps n'en est pas venu; ici, comme partout, la théorie doit naître de la connaissance approfondie des faits. C'est de l'histoire comparative des arts et de la littérature chez tous les peuples que doit sortir la philosophie de la littérature et des arts; c'est donc de cette histoire qu'il faut s'occuper d'abord. C'est d'elle que nous nous occuperons en effet, et ce Cours sera un Cours historique.

Mais l'histoire de la littérature est vaste. C'est un immense tableau que celui où entrent les innombrables produits de la pensée humaine, et je n'ai pu prétendre à le dérouler tout entier devant vos yeux. J'ai dû choisir; et d'abord, écartant les autres branches de la littérature, je me suis renfermé dans l'histoire de la poésie. A tout prendre,

la poésie d'un temps est son expression la plus vive et la plus élevée. La poésie est la fleur des lettres; c'est à la poésie que viennent aboutir, c'est dans elle que viennent se résumer toutes les autres parties de la littérature, et l'esprit qui les anime se retrouve là plus énergiquement, plus complètement exprimé que partout ailleurs.

Mais l'histoire de la poésie elle-même m'offrait un champ trop étendu, il a fallu de nouveau me restreindre, et comme j'avais choisi, dans l'histoire de la littérature en général, l'histoire de la poésie, faire choix dans celle-ci d'une portion de son ensemble que nous pussions embrasser. Ici, j'ai hésité. J'ai porté les yeux sur ce vieil Orient, terre d'enthousiasme. J'étais tenté d'emprunter les secours de la science contemporaine pour vous faire connaître quelque chose des poèmes de l'Inde, de ces épopées de cent mille vers, où combats, fictions, héros, tout est gigantesque, comme les sommets de l'Himalaya et le lit du Gange : mélange extraordinaire d'austérité religieuse et de volupté passionnée, d'abstraction métaphysique et de grâce naïve. J'aurais aimé à évoquer devant vous les traditions héroïques de la Perse, ou à vous promener dans le jardin de roses de Sadi; à vous faire entendre quelques fragmens des poésies mystiques des Suffis, dans lesquelles un quiétisme étrange, qui tient à la fois de Fénélon et de Spinosa, s'exprime par les images les

plus terrestres empruntées à l'ivresse et à l'amour. Je vous aurais entretenu d'une poésie qui vous est plus familière, mais sur laquelle il reste beaucoup à dire, de la poésie hébraïque; nous aurions comparé la mélancolie amère de Job, aux extases prophétiques de David et d'Isaïe; de là nous aurions passé aux chants impétueux de l'Arabe; je vous aurais parlé de Mahomet, aussi grand écrivain que grand législateur, qui fixa la langue en même temps que la religion de ses peuples, et qui, pour convaincre les incrédules, s'écriait : « Qu'ils disent que celui qui a écrit ce chapitre du Coran n'est pas inspiré de Dieu! » Enfin, il n'est pas jusqu'à la poésie chinoise, depuis ses chansons politiques, populaires, il y a trois mille ans, jusqu'à ses poèmes descriptifs dans le genre vaporeux, sur le parfum des fleurs, les nuages et le clair de lune, de mode aujourd'hui là comme ailleurs, qui ne vous eût arraché un sourire par ses bizarreries, et quelquefois par sa grâce.

J'ai pensé aussi à l'antiquité, si curieuse quand on l'étudie en elle-même et non à travers les imitations de nos poètes; d'abord à cette Grèce ingénieuse, que vous pouvez presque dire votre patrie, où, par un concours de circonstances heureuses, il fut donné aux hommes d'atteindre à ce point délicat de perfection dans les arts, du beau que nul autre peuple n'a surpassé; ensuite à Rome qui, trop souvent écolière et copiste des Grecs, parfois,

cependant, à leur poésie riante, mêla quelque chose de son austérité et de sa grandeur.

Malgré l'intérêt que ces tableaux nous eussent présenté, j'ai préféré les temps modernes. Plus rapprochés de nous, ils excitent dans nos imaginations une plus vive sympathie. On peut, en suivant leur cours, arriver jusqu'à notre siècle. En littérature, comme en politique, leur étude importe à notre présent et à notre avenir.

Ce champ était encore trop vaste ; j'ai dû me restreindre toujours davantage, et ne prendre pour sujet de ces leçons qu'une moitié de la poésie dans les temps modernes.

Ici, j'avais à choisir entre le Nord et le Midi; entre les peuples qui parlent des langues nées du latin, telles que le français, le provençal, l'italien, l'espagnol; et ceux qui parlent divers dérivés des anciennes langues teutoniques, tels que l'allemand, l'anglais et les dialectes scandinaves. Je me suis décidé pour le Nord. Sa poésie est moins connue, et j'en ai fait une étude spéciale. J'oserais difficilement parler devant vous de vos troubadours, qui, au moyen âge, éveillèrent la poésie dans le Sud de l'Europe, qui donnèrent l'impulsion à l'Italie, à l'Espagne, au Portugal. Je me sentirai plus à l'aise en vous entretenant d'un sujet auquel manquera moins à vos yeux le mérite de la nouveauté. Certes, on ne peut, sans un vif regret, détourner la vue des littératures du Midi, si fécondes, si bril-

lantes; mais les littératures du Nord nous dédommageront par leur originalité, leur variété, leur profondeur. Nous ne verrons pas la poésie italienne naître sublime et puissante avec le Dante, dans cette œuvre extraordinaire qu'il a nommée la divine Comédie, et où il a jeté au travers d'une grande allégorie philosophique, l'épopée et la satire de son siècle; ensuite, entre les mains de Pétrarque, s'épurer en s'affaiblissant, et à peine échappée à la barbarie, incliner vers la recherche; puis, après avoir été mystique et platonicienne, renaître chevaleresque et galante au siècle du Tasse et de l'Arioste : le Tasse, dont les malheurs et les amours, la vie et la mort furent d'un poète, qui introduisit toute la nouveauté du sentiment moderne dans le cadre de l'épopée antique; dont le beau poème, quoique déparé assez souvent par la faiblesse et le mauvais goût, respire partout la grâce de la jeunesse et de la passion : l'Arioste, doué tout à la fois d'une imagination plus hardie et d'un talent plus mûr, qui, dans ses caprices pleins d'un art délicat, promène son lecteur, comme par enchantement, du gracieux au sublime, du plaisant au pathétique; qui porte le bon sens dans la folie, et rend l'impossible vraisemblable par la vérité des détails et la perfection du récit. Je ne vous transporterai point dans cette Espagne, qui fut aussi une nation, qui chanta ses vieux héros dans des romances épiques qu'on a appelées une

Iliade sans Homère; qui produisit le génie de Cervantes, singulier mélange d'imagination romanesque et d'ironie philosophique; où naquirent et Lope de Vega, dont la fécondité prodigieuse et l'invention inépuisable semblent passer les bornes de la vraisemblance; et Calderon, qui fit le drame du Catholicisme, comme le Dante en avait fait l'épopée. Enfin, Messieurs, je ne vous parlerai point du Portugal, plus malheureux encore que l'Espagne, s'il est possible, dont la littérature toute patriotique eut, au temps de Camoëns, comme la nation au temps de Gama, son jour de grandeur.

Mais la carrière que nous allons parcourir ne nous offrira pas des objets moins dignes d'attention que la carrière à laquelle nous renonçons. Nous trouverons aussi dans le Nord de gais et galans ménestrels; et avant eux nous rencontrerons les scaldes et les bardes chantant, sur les champs de bataille, les joies de la guerre et de la mort. Il me semble qu'il y aura quelque chose de piquant à faire retentir, pour la première fois, ces chants sublimes et sauvages sous votre heureux ciel, en présence de votre belle Méditerranée. Au lieu du Dante, du Tasse, de l'Arioste, de Cervantes, de Lope, de Calderon, de Camoëns, nous aurons Shakespeare, Milton, Klopstock, Schiller, Goëthe, Byron : ces noms sont grands aussi. Nous sui-

vrons, de siècle en siècle, la marche de la littérature anglaise à travers les révolutions politiques et religieuses dont elle reproduit toutes les vicissitudes. L'Allemagne nous offrira le phénomène d'une littérature se développant tout à coup et produisant, en moins de quatre-vingts ans, assez de grands hommes et de chefs-d'œuvre pour pouvoir rivaliser avec les plus vieilles littératures de l'Europe. Enfin, les pays scandinaves, c'est-à-dire, le Danemarck, la Norwège, la Suède et l'Islande, nous révéleront une poésie à part, qui, à elle seule, est tout un monde.

Après avoir déterminé l'objet de nos études, il me reste à vous soumettre quelques réflexions générales sur la manière dont, selon moi, doit être traitée l'histoire de la poésie.

L'histoire de la poésie ne doit pas être une aride nomenclature de noms d'hommes et d'ouvrages, pas plus que l'Histoire générale ne doit être une sèche chronique. Qu'importent en eux-mêmes les siéges, les batailles? Ce que nous voulons connaître, c'est la cause, c'est, pour ainsi dire, le sens des événemens; c'est ce qu'ils peuvent nous apprendre du caractère des hommes et des peuples; c'est, en un mot, la nature humaine dans ses diverses manifestations. De même, ce que nous demandons aujourd'hui à l'histoire littéraire, ce

n'est pas d'être ce qu'elle a été trop souvent, un catalogue de publications et un recueil d'anecdotes; c'est de nous dévoiler les états successifs par lesquels ont passé l'ame et l'imagination humaine, et dont la littérature a reçu et gardé l'empreinte. L'âge où nous vivons, Messieurs, travaille à une grande œuvre; il a entrepris de comprendre, de refaire les siècles; chacun a sa tâche à remplir, dans cette entreprise immense qui doit s'accomplir par une foule de travaux partiels. Les uns, dans les crises de la vie des peuples, dans les conquêtes, dans les révolutions, cherchent les lois qui gouvernent les destinées de la civilisation. D'autres s'attachent à en suivre les développemens, dans les religions, dans la philosophie, dans les sciences, dans la législation, dans les arts, dans la littérature. C'est partout le même esprit, la même tendance.

De tous ces efforts divers et combinés doit sortir, Messieurs, l'histoire complète de l'humanité. Ce majestueux drame de quarante siècles, il sera peut-être donné à l'homme du dix-neuvième de le contempler.

Pourquoi ne pas vous avouer, Messieurs, que celui qui vous parle, aveuglé sur sa faiblesse par son enthousiasme, a consacré sa vie à concourir pour sa part à ce grand but? Peut-être l'écouterez-vous avec plus d'indulgence, quand vous saurez qu'il s'est préparé déjà par dix années de voyage et

de travaux à cette histoire de la poésie qu'il va commencer aujourd'hui devant vous.

Signalons d'abord une différence essentielle entre l'histoire de la poésie et l'histoire générale. Celle-ci raconte des événemens qui ne sont plus, dont il ne reste rien que le souvenir; mais l'histoire de la poésie, comme celle des arts, de la philosophie, a pour objet des monumens qui subsistent. En effet, si les poésies des diverses époques sont un événement pour le siècle où elles naissent, elles sont un monument pour les siècles qui les conservent. Ici ce sont donc, en quelque sorte, les pièces justificatives qui sont la matière du récit. Aussi, l'histoire de la poésie est-elle tout entière dans l'intelligence et l'appréciation des monumens poétiques.

Cette intelligence et cette appréciation ont plusieurs degrés; nous allons les parcourir rapidement.

Il y a d'abord un degré préliminaire d'étude; c'est la connaissance matérielle des poésies dont on veut faire l'histoire. La première chose à faire pour l'acquérir, c'est de se procurer un texte exact, complet et authentique. Pour tous les ouvrages qui ont précédé l'époque de l'invention de l'imprimerie, ce n'est pas une tâche facile, Messieurs, que d'avoir un bon texte. Nous nous moquons quelquefois des savans en *us* du seizième siècle; mais cependant ce sont eux qui, par les efforts

d'une science patiente et ingénieuse, sont parvenus à retrouver, au milieu des variantes et de la corruption des manuscrits, la véritable pensée des grands écrivains de l'antiquité. Sans ce labeur immense, nos idées à cet égard porteraient à faux. Honneur donc et reconnaissance à ceux qui dévouent leurs efforts aux travaux arides et nécessaires de la critique philologique!

Gardons-nous au contraire de ceux qui altèrent les originaux sous prétexte de les épurer, ou même les mutilent sous couleur de les embellir. C'est un faux en littérature que de toucher aux monumens qu'on publie.

C'est manquer de respect au génie que de tronquer et surtout de corriger ses productions. Qu'en jouant Shakespeare, on laisse de côté quelques grossièretés inutiles et choquantes : je le conçois. Mais est-il croyable que son théâtre soit tellement dénaturé, qu'on le mette en scène avec tant de beautés de moins et tant de niaiseries de plus, que, s'il revenait, son fantôme aurait peine à reconnaître cet autre fantôme?

Enfin, je n'ai pas besoin de vous dire qu'avant de parler d'un monument poétique, il faut en vérifier la date et l'authenticité. Sans cela on courrait risque de faire des frais d'esprit en pure perte. Il y a des mystificateurs malins qui tendent des piéges aux critiques trop confians, semblables à ces fabricans de médailles historiques qui ont joué

plus d'un tour aux antiquaires, à ces honnêtes brocanteurs de tableaux qui ont toujours des Titien et des Raphaël pour certains amateurs. Combien de gens d'esprit ont cru reconnaître la main de Napoléon dans le fameux manuscrit de Sainte-Hélène? Quand on s'est assuré de la pureté et de l'authenticité d'un texte, il faut le lire, s'il se peut, dans la langue originale, en se rendant un compte exact de chaque mot. Pour les poésies un peu anciennes, pour celles des pays éloignés de nos mœurs, de notre civilisation, cette lecture ne se peut faire sans l'aide de notes ou commentaires, expliquant les passages obscurs, les allusions à des événemens contemporains ou à des usages locaux. Les commentateurs sont utiles et respectables, quand ils se bornent à donner les renseignemens indispensables pour l'intelligence d'un auteur; ils sont ridicules, quand ils mettent leur esprit à la place du sien. Ce sont des truchemens nécessaires entre lui et nous; or, quoi de plus absurde et de plus incommode qu'un truchement qui énoncerait ses propres idées, au lieu de transmettre celles qu'on lui communique!

Je suppose qu'on s'est assuré de la pureté et de l'authenticité d'un texte, qu'on n'est plus arrêté dans sa lecture par aucune difficulté matérielle, s'ensuit-il qu'on en ait une intelligence complète? Nullement, Messieurs; il reste beaucoup à faire pour le comprendre véritablement. Après l'intelligence

externe, pour ainsi dire, d'un ouvrage; il reste à pénétrer dans son intérieur par une intelligence plus rare que la première. Jusque-là, on ne peut dire qu'on l'ait véritablement compris; on n'est pas en droit de le juger.

Cette intelligence supérieure d'un ouvrage poétique suppose la connaissance de la société au sein de laquelle il a pris naissance, et de l'homme qui l'a produit. Il faut savoir ce qu'il doit au génie national, et ce qu'il doit au génie individuel.

Où étudierons-nous le génie national, Messieurs? où trouverons-nous son empreinte? Dans tout ce qui compose la vie d'un peuple, dans tous les élémens de sa civilisation. Quels sont les principaux? La race à laquelle il appartient, le pays qu'il habite, la langue qu'il parle, ses mœurs, ses arts, sa philosophie, sa religion, son gouvernement. Le génie national se compose de toutes ces choses, et se manifeste par elles. Il faut donc les prendre successivement toutes en considération.

De même que les races humaines diffèrent par la configuration des traits et par l'intonation particulière de certains sons, leur nature morale a aussi sa physionomie, et, pour ainsi dire, son accent. Ce caractère spécial d'une race s'imprime à toute sa poésie. Les chants slaves, bien que nés sous le ciel du Nord, sont aussi fougueux, aussi légers que les chants des peuples méridionaux. Voyez cette race irlandaise, si différente des populations saxo-

nes et normandes qui l'entourent; quoique mélangée avec elles, elle conserve dans ses chansons nationales un caractère à part; et même chez son poète d'aujourd'hui, ce Thomas Moore, développé par la société anglaise, il y a quelque chose de l'imagination orientale des enfans d'Erin, de leur gaîté rêveuse, de leur mélancolie passionnée.

Quelquefois l'influence de la race paraît déterminer telle ou telle forme poétique à l'exclusion de telle ou telle autre. Ainsi la race sémitique, qui comprend les Hébreux et les Arabes, est vouée à la poésie lyrique; chez les premiers, ce genre de poésie a atteint le plus haut degré de sublimité; chez les seconds, il est d'une fécondité et d'une richesse plus grandes que partout ailleurs. Mais, ni chez les uns ni chez les autres, il n'existe de poésie épique ou dramatique. Toutes deux semblent refusées à cette race.

Quant à l'influence de la nature locale sur la poésie, elle est tellement évidente qu'on n'ose s'arrêter à la prouver; en effet, Messieurs, attendrez-vous du Nord la riante imagination du Midi? Attendrez-vous du Midi la tristesse sublime du Nord? Le chant de l'Arabe sera, comme son désert, monotone et brûlant. Ce désert, son cheval, sa bien-aimée, un orage et un combat, tels seront les tableaux qu'il reproduira sans cesse, tels sont ceux en effet qui composent presque uniquement les

Mollakats, ces sept poèmes qui furent suspendus, à cause de leur perfection, dans le temple de la Mecque. Quand on lit Homère, ne semble-t-il pas voir, à travers cette poésie limpide et radieuse, le brillant Archipel de la Grèce et la douce mer d'Ionie? Aussi un voyage en apprend-il plus sur la poésie d'un pays que bien des dissertations et des analyses : rien ne fait mieux comprendre les jardins d'Armide qu'une journée passée dans une *villa* de Rome, rien ne ressemble à la mélancolie des chants du Nord comme ce qu'on éprouve dans les solitudes de la Norwège, où l'on n'a autour de soi que d'immenses lacs, de hautes montagnes, de profondes forêts et un grand silence.

C'est que la nature a sa poésie : poésie éternelle dont celle de l'homme n'est qu'un reflet. Cette poésie, toujours présente, agit peu à peu sur l'imagination de ceux qui la contemplent habituellement; à leur insu elle se mêle à leurs sentimens, s'associe à leurs rêveries, se réfléchit dans leur ame et passe avec elle dans leurs chants.

Quant au rapport secret des langues et de la poésie, il est moins généralement reconnu, mais non moins réel; il tient au lien de la parole et de la pensée, lien aussi mystérieux que celui de la matière et de l'esprit. En effet, si l'on y réfléchit, comment se fait-il qu'un mot, un son peigne une idée, un sentiment, avec lesquels il semble n'avoir aucun rapport ? C'est que ce rapport existe à

notre insu; c'est que le langage est l'écho de l'ame; c'est que la pensée elle-même compose ce tissu flexible et transparent qui se moule sur elle comme une draperie dessine par ses contours les formes d'une statue, en les enveloppant. Aussi y a-t-il une alliance étroite entre le langage et la poésie. On peut suivre dans les phases d'une langue toutes les vicissitudes d'une littérature. L'histoire des dialectes de la Grèce, par exemple, est presque l'histoire de la poésie grecque.

Les mœurs d'un peuple pénètrent sa littérature par tous les pores. C'est faute de les connaître suffisamment que nous avons été souvent injustes pour les poésies étrangères. Mais, depuis quelques années, il s'est fait un grand progrès à cet égard; on a senti que c'est le propre de la barbarie ou de la demi-civilisation de mépriser tout ce qui n'est pas soi. Quelque vanité que nous mettions à dédaigner ceux qui ne nous ressemblent pas, nous serons toujours inférieurs, sous ce rapport, au dernier des sauvages ou à un paysan chinois. Ne sied-il pas mieux à la nation la plus spirituelle du monde, d'employer son esprit à concevoir des mœurs différentes des siennes, qu'à se moquer de cette différence?

Il faut donc, pour goûter un poète, se dépayser entièrement, et s'établir, par l'imagination, dans le cercle des habitudes au sein desquelles il a vécu. Pour cela, mémoires, voyages, romans de mœurs,

sont des secours précieux. Les lettres de madame de Sévigné sont un excellent commentaire de Racine, et le château de Kenilworth de W. Scott est une fort bonne préparation à Shakespeare.

Une partie des mœurs qui entraîne et détermine toutes les autres, c'est la condition des femmes, c'est la relation d'un sexe avec l'autre. Si nous n'avons étudié la nature de cette relation dans un pays, nous nous étonnerons souvent des tableaux que sa poésie nous présentera. Nous ne reconnaîtrons pas la passion là où elle est cependant, mais où des usages sociaux différens des nôtres en voilent l'expression : dans l'Antigone de Sophocle, Hémon aime Antigone, cependant il ne lui en dit pas un mot durant toute la pièce ; c'est que, dans les mœurs grecques, une jeune fille ne pouvait parler à un jeune homme ; l'aveu de l'amour le plus innocent, une simple conversation avec Hémon, eût altéré, pour les Athéniens, la pureté d'Antigone. Seulement le chœur, interprète poétique des sentimens que le jeune homme renferme dans son sein, chante un hymne ravissant à l'amour, et, à la fin de la pièce, Hémon prouve le sien, en se perçant de son épée, près du corps d'Antigone. On voit que l'amour n'était point ignoré des anciens, comme on l'a dit ; seulement, des idées de convenances, différentes de celles que nous avons, en interdisaient parfois l'expression directe.

En Orient, les idées qui s'y rapportent sont en-

core plus éloignées des nôtres ; et, je crois, par exemple, que les Français, et surtout les Françaises, auront bien de la peine à s'accoutumer à ces drames indiens, à ces romans chinois, où deux rivales finissent par épouser le même homme, et où tout le monde est enchanté de cet arrangement à l'amiable.

Ce qui n'est là que bizarre, transporté dans nos mœurs, serait révoltant.

Les arts sont de la même famille que la poésie. On conçoit donc qu'un rapport intime, qu'un lien de parenté, pour ainsi dire, doit exister entre ces divers enfans de l'imagination ; c'est ce qui a lieu en effet ; et si l'on compare les chefs-d'œuvre des arts, chez un peuple, à ceux de la poésie, on les voit réaliser la même pensée sous une autre forme, dire la même chose dans un autre langage. La grande sculpture grecque, telle qu'elle se montre dans la Niobé de Florence, dans les statues du Parthénon, est de la poésie homérique en marbre. Le Dante dessine ses figures à la manière rude, hardie et grandiose de Michel-Ange ; et la fresque du *Jugement dernier* est un chant du Dante.

La poésie et la musique sont intimement confondues à leur origine. Écoutez les chants nationaux d'un peuple, on sent que l'air et les paroles sont nées de la même inspiration. L'étude de la musique peut seule initier complètement à l'intelligence de la poésie populaire. Quand le dévelop-

pement des deux arts amène leur séparation, il reste encore quelque trace de leur alliance primitive ; là, où le sens musical existe, il demeure conforme au goût poétique. Chez les anciens, la poésie était l'expression facile des sentimens les plus naturels, les plus immédiats ; aussi les anciens ne connaissaient que la mélodie, cette partie de la musique qui naît sans effort de l'émotion livrée à elle-même. Chez les modernes la poésie est devenue, comme la vie, plus compliquée, plus laborieuse, plus réfléchie, et alors est née l'harmonie, avec ses combinaisons savantes, avec ses effets profonds, pour satisfaire aussi à ces nouveaux besoins de l'ame humaine, que ne pouvait plus contenter le plaisir simple du chant.

Passons à l'architecture, celle qu'on appelle si improprement gothique et qu'on pourrait appeler chrétienne. A quelle époque a-t-elle paru dans le Nord de la France et sur les bords du Rhin ? Vers le onzième siècle, au moment où commence la poésie chrétienne, au moment où la civilisation moderne sort tout-à-coup des débris de la civilisation ancienne décomposée par le travail de la barbarie. Jusque-là l'architecture ne savait guère que copier, en les déformant toujours davantage, les basiliques payennes, qu'alourdir ces cintres romains qui n'allaient point à son caractère ; de même que la poésie n'était qu'une compilation ou une corruption grossière des formes de l'antiquité, l'architec-

ture faisait aussi ses *Centons* et ses *barbarismes* à sa manière, en entassant, dans un monstrueux désordre, des débris ou des imitations défigurées de colonnes et de chapiteaux antiques. Tout à coup le génie moderne se réveille dans les chants des troubadours et des trouvères, et en même temps naît cette architecture, dont l'ogive détermine le mouvement élancé et hardi, et qui est, comme la poésie du moyen âge, un mélange de bizarrerie et de grandeur, de grâce et de confusion.

L'histoire des religions ne peut pas, plus que celle des arts, être séparée de l'histoire de la poésie. Presque partout les temples ont été son berceau. L'enthousiasme religieux et l'enthousiasme poétique étaient unis dans l'origine. Les prêtres étaient des poètes et les poètes des prophêtes (*Vates*). La poésie était une forme de culte, elle était avec la musique la voix inspirée de la religion.

La religion qui donne naissance à la poésie, lui donne aussi son langage; c'est elle qui lui fournit ces expressions figurées qu'elle emprunte à ses propres symboles; ce langage est tellement inhérent à la poésie, qu'il subsiste même quand la religion qui l'avait produit a péri; des expressions nées de la mythologie antique se retrouvent presque partout dans la poésie moderne. Boileau ne concevait pas qu'on pût se passer de ces aimables fictions; aujourd'hui, placées dans des temps

rapprochés de nous, elles nous choquent; sans doute nous avons raison de les rejeter, mais la difficulté sera de les remplacer. C'est un des grands problèmes qu'ont eu partout et qu'ont maintenant chez nous à résoudre ceux qui aspirent à fonder une poésie nouvelle; et c'est peut-être aux efforts qu'ils font pour atteindre à ce but, qu'ils doivent certaines locutions bizarres, certains tours de force d'expression; ils veulent produire brusquement, par la seule force de la pensée individuelle, ce qu'avait lentement formé l'imagination des siècles.

Le rapport de la philosophie avec la poésie est, au premier coup d'œil, moins frappant qu'aucun autre; tout se tient cependant, et dans le même lieu, dans le même temps, les formules des métaphysiciens ne sont pas sans analogie avec les chants du poète. Sur ce point je ne puis mieux faire, Messieurs, que de vous renvoyer à ces éloquentes leçons de mon illustre maître et ami bien cher, M. Cousin, où il a montré que la philosophie d'un siècle était la pensée même de ce siècle, et pour ainsi dire son dernier mot. Oui, Messieurs, l'idée que la poésie d'un temps exprime avec ses images, l'architecture avec ses masses, la musique avec ses sons, la sculpture avec son marbre, la religion avec ses symboles, cette idée, la philosophie la réduit en système et l'énonce en axiomes. Ainsi Platon exposait sa théorie sublime de la

siècles. On a trop fait honneur à certaines cours ou à certains souverains des productions du génie contemporain; en littérature il n'y a point de siècle d'Auguste, mais le siècle d'Horace, de Virgile et d'Ovide. Les poètes eux-mêmes, cédant à une exaltation qui était dans leur noble nature, ont fait illusion à la postérité par leur reconnaissance exagérée pour une mince faveur, où ils avaient peut-être bien le droit d'être admis à la suite des courtisans. Que faisait de si admirable Mécène, en recevant à sa table, en rassemblant dans sa maison de campagne les hommes les plus distingués et les plus spirituels de son temps? Ce n'est pas à sa protection que nous sommes redevables de leur génie. Ce n'est pas non plus à l'habile et cruel Octave; à moins qu'on ne lui sache gré d'avoir fait faire à Virgile sa première églogue en lui ravissant son patrimoine, ou de nous avoir valu les *tristes* d'Ovide en l'exilant chez les Gètes. Les petits souverains d'Italie, au moyen âge, avaient aussi la prétention de protéger les poètes. L'un d'eux accorda à l'Arioste une sorte de sous-préfecture dans un pays perdu, où le plus ingénieux et le plus aimable des hommes passait son temps à administrer une bourgade et à faire arrêter des voleurs. Le prince d'Est fit au Tasse l'honneur de l'admettre parmi ses gentilshommes de service; mais bientôt, pour une cause qu'on ignore encore aujourd'hui, il l'enferma pendant six ans

dans une prison de fous, de laquelle il ne sortit que pour aller mourir sous le chêne de St.-Onuphre, en regardant le Capitole, où il ne devait pas monter. Louis XIV, ce roi qui, à travers beaucoup de faiblesses, avait de la grandeur dans l'ame et le caractère, désira véritablement la prospérité des Lettres, et eut assez de courage d'esprit pour ordonner qu'on jouât le Tartufe; mais on ne peut dire qu'il ait fait son siècle. Ce n'est pas de sa cour, qui se croyait alors la nation, que sortirent ceux qui devaient illustrer son règne. Ce règne dut la moitié de sa gloire à un bourgeois de Château-Thierry, qui s'appelait Jean Lafontaine; à un bourgeois de la Ferté-Milon, qui s'appelait Jean Racine; à un bourgeois de Paris, qui s'appelait Poquelin Molière. Dira-t-on que cette cour développa leur génie? Lafontaine n'y parut jamais; elle ne profita à Molière que par le spectacle des travers et des vices qu'il devait châtier. En perfectionnant dans Racine le sentiment des nuances, l'élégance et la délicatesse du langage, elle amollit son génie et le fit souvent descendre de sa véritable hauteur. C'est pour plaire à la cour qu'il fit Hippolyte galant, et Achille quelque peu fanfaron; c'est pour la cour qu'il composa Bérénice, la moins tragique de ses tragédies; c'est pour Dieu et pour lui-même qu'il fit Athalie, la plus sublime de toutes. Enfin, Messieurs, vous le savez, un jour, encouragé par madame de Maintenon, il osa présenter au roi un

mémoire sur la misère du peuple; le roi, irrité de l'insolence du poète, lui jeta un regard de disgrâce qui lui donna la mort. Voilà ce qu'a fait pour les Lettres le souverain qui les a le plus honorées. Dans nos mœurs nouvelles, les gouvernemens peuvent encore moins pour elles; ils ne peuvent les favoriser, comme l'industrie, que par l'indépendance : l'indépendance est une meilleure muse que la protection.

Jusqu'ici j'ai considéré les monumens poétiques comme isolés les uns des autres : il me reste à vous présenter le rapport qu'ils ont entre eux. Ce rapport est double, c'est un rapport ou de comparaison ou de filiation.

La comparaison des diverses poésies n'est point un inutile amusement de l'esprit. C'est un moyen de mettre en saillie ce qu'elles ont de caractéristique, à l'aide des rapprochemens ou des contrastes. On sent qu'il ne s'agit point ici de ces parallèles où l'on opposait, suivant l'usage, la sublimité d'Homère à la douceur de Virgile, la force de Corneille à la tendresse de Racine, lieux communs héréditaires sur la trivialité desquels la critique a trop long-temps vécu, quand, se dispensant de pénétrer dans l'intérieur d'un ouvrage d'art, elle se bornait à faire étinceler des antithèses banales à sa surface. Mais il est certain que souvent la comparaison de divers monumens poétiques a éclairé sur leur nature. On n'a cessé de concevoir

l'Iliade comme une épopée de cabinet, méthodiquement composée par un écrivain plein de goût et de philosophie, que quand on a rapproché ces chants populaires de la Grèce héroïque, de ceux qui sont nés spontanément chez d'autres peuples à la même époque de la société. C'est en étudiant les romances espagnoles, les anciennes poésies germaniques et scandinaves, qu'on a appris comment se formaient, se groupaient, s'altéraient les divers élémens des épopées primitives. Les monumens du moyen âge et de la barbarie nous ont expliqué ceux des premiers temps de la Grèce, et les commencemens de la société moderne nous ont fait comprendre les commencemens de la société antique. Il fallait une comparaison savante du théâtre grec et du théâtre français pour renverser le préjugé qui consacrait leur ressemblance; elle a montré qu'à quelques formes près, reproduites par Racine avec un goût et un tact exquis, rien au fond ne se ressemblait moins que le théâtre du temps de Périclès et celui du siècle de Louis XIV; et, de cet examen, entrepris peut-être par un sentiment injuste de dépréciation envers Racine, Racine est sorti tout aussi grand, mais mieux compris et plus original.

La comparaison aide donc sensiblement à l'intelligence des monumens poétiques; mais, outre le rapport qu'elle peut découvrir entre eux, ils sont liés par un rapport plus intime, plus essen-

tiel; c'est le rapport de filiation. Non-seulement ils se ressemblent par leurs caractères, par les circonstances qui les ont fait naître, mais encore ils s'enchaînent les uns aux autres par le fait même de leur production : ils s'engendrent dans la succession des siècles; car ce qui a vie en poésie, comme tous les êtres vivans, agit et produit. Un ouvrage n'est jamais isolé des autres; il est toujours en relation avec ceux qui le précèdent, et avec ceux qui le suivent. Il faut donc, pour comprendre l'histoire de la poésie, étudier cette série de causes et d'effets qui se continue d'œuvre en œuvre; et, dans un ouvrage donné, se rendre compte des diverses actions de ce genre qui ont pu se compliquer et se croiser, pour le produire. Même chez les rénovateurs de l'art, on trouve souvent une forte empreinte du génie de leurs prédécesseurs ou de leurs contemporains. Il faut faire dans Corneille la part des Espagnols, celle de Sénèque, celle des romans de chevalerie; dans Alfieri, celle du Dante; dans Goëthe et Schiller, celle de Shakespeare; dans Shakespeare lui-même, celle du vieux théâtre anglais qui l'a précédé et de toute la poésie du moyen âge qui l'a préparé.

Car l'originalité absolue est impossible; le mot même l'indique. Il ne pourrait y avoir de poésie complètement originale que celle qui serait l'origine de toutes les autres; et, celle-là, nous ne la connaissons point. Nous ne savons pas un

poète, que n'ait devancé un autre poète; un chant qui ne soit venu après d'autres chants. Or, ces premiers chants ont agi sur les chants postérieurs; ce premier poète a agi sur les poètes qui l'ont suivi. Pour qu'un poète fût purement original, il faudrait qu'il n'en connût aucun autre. Mais alors il est douteux qu'il fît des vers. L'originalité véritable consiste donc, non pas à être sans rapport avec tout ce qui a précédé, car cela est impossible, mais à donner une forme nouvelle à la matière poétique que le temps a faite.

S'il en est ainsi, l'histoire de la poésie, pour être philosophique, ne doit point classer les ouvrages et les poètes seulement par ordre de temps, mais grouper ensemble ceux qui sont nés du même mouvement poétique et qui se le sont transmis. Elle doit se transporter d'un pays à un autre pays, d'un temps à un autre temps, et, en suivant ce mouvement, observer ses divers résultats. Il faut établir ici, comme en botanique et en zoologie, parmi les objets que l'on classe, non des divisions arbitraires, mais des séries et des familles naturelles. Et, si vous me permettez d'emprunter aux sciences une comparaison encore plus exacte que celle-ci, car elle pèche en ce point que les êtres, aujourd'hui vivans, ont probablement toujours coexisté, tandis que les littératures sont successives; il faut reconnaître dans cette succession de produits poétiques, de véritables formations pareilles à

celles que la géologie établit dans la série des terrains qui ont formé peu à peu l'écorce du globe. Ainsi, au moyen âge, il y a un ensemble de poésie qui s'étend sur toute l'Europe, dont les diverses ramifications couvrent successivement la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie. Toute cette poésie est de même famille, de même *formation*. Il faut, à travers la variété de ses développemens et de ses modifications, reconnaître son unité d'essence et d'origine. Chacune de ces époques de l'histoire poétique correspond à une des grandes phases de la civilisation. Celle dont je viens de parler, par exemple, à l'ère de la chevalerie; et de même qu'entre les divers âges géologiques du monde, il y a de vastes catastrophes, d'immenses cataclysmes; de même ces périodes de la civilisation et de la poésie sont séparées par des secousses de l'état social, des guerres et des révolutions; car la vie des arts, comme celle des sociétés, comme celle de la nature, ne marche point toujours d'un mouvement égal et continu. Ce n'est point peu à peu que l'enfant devient homme, mais par la crise de l'adolescence. Ce n'est point peu à peu qu'un certain état social change, mais par une crise aussi qu'on appelle une révolution. Partout on trouve l'alternative d'un travail insensible qui prépare sourdement un nouvel état d'existence et de crises subites, violentes, qui l'enfantent brusquement. Si l'on ne tient compte des ces explosions

qui font éclore en quelques instans ce que le temps avait mûri en silence, on ne peut tracer avec vérité l'histoire du génie poétique, pas plus que celle des autres facultés humaines, pas plus que celle du développement de l'organisation ou des forces naturelles; tour à tour lente élaboration, et soudaine éruption: c'est là loi de la poésie et des volcans, de l'homme et du monde.

Vous voyez, Messieurs, que l'histoire de la poésie, ainsi considérée, a quelque portée et quelque grandeur. Nous nous sommes élevés par elle aux considérations les plus générales sur la nature et la marche des choses; nous avons éclairé l'étude de l'objet spécial dont nous faisons l'histoire, de la lumière que pouvaient verser sur lui tous les plus grands objets de la méditation humaine. Cependant, il me reste encore à l'envisager sous un nouveau point de vue. Nous avons parlé de la poésie et nous n'avons rien dit des poètes. Jusqu'ici je n'ai considéré les monumens poétiques que dans leur rapport avec les circonstances sociales d'où ils sont sortis, comme si ces circonstances les produisaient immédiatement, ou dans leurs rapports entre eux, comme s'ils naissaient réellement les uns des autres. Cependant, il n'en est pas ainsi. Bien qu'ils soient le résultat de causes générales, ce sont des individus qui les produisent. Certes, il faut, avant tout, avoir égard à ces causes; mais il ne faut pas négliger ces individus; car

s'ils expriment dans leurs œuvres, leur nation et leur temps, ils expriment aussi leur propre nature. L'intelligence des monumens poétiques ne peut donc être complète, si on ne fait la part du génie individuel aussi bien que celle du génie national; en effet, les grands poètes ne sont pas des instrumens passifs, de simples échos de leur siècle; investis d'un double pouvoir, en même temps qu'ils le représentent, ils le gouvernent. Ils ne se traînent pas à sa suite, mais ils marchent à sa tête; se séparent de lui quelquefois afin de le devancer; le gourmandent pour l'instruire, et le servent en le combattant. La minorité d'un siècle a aussi ses représentans poétiques, ses orateurs d'opposition qui s'inspirent des passions contemporaines pour les attaquer. Ainsi, je le répète, on ne sait pas tout sur une poésie, quand on connaît les circonstances générales d'où elle est sortie. Il faut connaître encore à fond les hommes qui l'ont manifestée. C'est par là que l'idée vague qu'on en pouvait avoir devient précise et vivante; le poète véritable, c'est-à-dire le poète créateur, empreint toujours ses œuvres d'un sceau particulier et personnel; si on n'a saisi cette physionomie individuelle d'un poète, on n'a pas une notion exacte de ses ouvrages. On ne se connaît pas en peinture pour dire de quelle époque est un tableau, il faut pouvoir dire encore de quel maître.

Cette individualité est plus ou moins prononcée

selon les divers âges de la société. Dans les âges primitifs, elle est presque nulle; tous les membres du corps social sont au même degré de culture, ont les mêmes opinions, les mêmes sentimens, vivent de la même vie morale. L'imagination est un don à peu près universel; la poésie est partout; le poète est semblable aux autres hommes, seulement le don du chant est chez lui plus développé, et il chante ce qui est dans toutes les ames, dans tous les esprits, ce qui erre sur toutes les lèvres. En exprimant sa pensée, il exprime la pensée générale. C'est le temps où le véritable individu est la race, la tribu. Aussi à cette époque le poète n'a point de nom, il est le chantre, le barde, voilà tout. Qui a composé l'Edda? les vieilles balades du Nord? les anciennes romances espagnoles? On ne le sait. Ce n'est personne. Elles n'appartiennent à personne. Cette poésie était celle d'un temps où tout le monde était poète. Celui qui l'a articulée n'en a été que l'éditeur, non l'auteur; aussi son nom n'est pas resté; ou quelquefois un nom surnage, et on lui attribue tout ce qui appartient à une de ces époques primitives; mais alors ce nom n'exprime rien autre chose que le génie poétique du temps. L'homme qui l'a porté a entièrement péri comme individu. Tels sont les noms d'Ossian, d'Homère, qui ne nous apprennent rien d'authentique sur ceux à qui on les prête, mais désignent pour nous une certaine ère de la

poésie, comme Hippocrate une certaine école médicale.

Plus les sociétés avancent, plus l'individu se détache et se dessine énergiquement, non par l'action, mais par la pensée, et de là résulte une plus grande influence de l'individu sur la poésie. Dans les sociétés primitives, au contraire, l'action est individuelle, et la pensée, par conséquent, la poésie collective.

En Grèce, à l'epoque héroïque, il n'y a qu'Homère, tout au plus Hésiode, c'est-à-dire des récits de guerre et des préceptes de sagesse pratique, comme il n'y a dans la vie des hommes que le combat et le conseil. Mais au temps des républiques grecques, la diversité des individus se prononce davantage, et le mouvement libre des esprits qui se développent avec indépendance produit, en même temps, la multiplicité des genres. Quand on veut trouver dans cette époque un type uniforme, dans lequel on prétend emprisonner toutes les imaginations, on prouve seulement qu'on ne l'a guère étudiée. L'art était compris bien différemment par Eschyle et par Sophocle, par Ménandre et par Aristophane, par Pindare et par Anacréon. Mais c'est quand on arrive aux temps modernes, qu'éclate la variété infinie des natures poétiques. L'ame, livrée à une plus vaste activité, découvre sans cesse dans les régions de l'art, des espaces nouveaux. Chaque grand poète se crée un monde à

son image et il y transporte ses lecteurs de vive force par la puissance du talent.

De là d'innombrables combinaisons poétiques, de là des genres de perfection si divers. Sans doute le génie est plus sujet à s'égarer en s'abandonnant à ses impulsions personnelles, qu'en réfléchissant naïvement l'impression de tous. Il s'expose à peindre ses fantaisies au lieu des sentimens universels de l'humanité; mais aussi quelle perspective de fécondité et de richesse lui est ouverte! sans faire sortir la poésie du champ de la nature humaine, il peut lui en découvrir incessamment de nouveaux aspects; pour cela, il n'a qu'à contempler cette nature en lui-même et la peindre telle qu'il l'y trouve. Cet envahissement toujours croissant de l'individualité, est pour la poésie la garantie d'un avenir inépuisable.

En même temps, il nous fait une loi, à mesure que nous avançons dans l'histoire poétique, d'étudier avec plus de soins, le génie, le caractère particulier des poètes. Sous ce rapport, les biographies, les mémoires, les anecdotes, tout ce qui en soi n'aurait qu'un intérêt secondaire devient on ne peut plus précieux à recueillir. Il faut pénétrer, par tous les secours possibles, dans l'ame de ces hommes dont nous voulons comprendre les ouvrages; il faut se familiariser avec eux et parvenir à lire dans leur cœur comme dans celui d'un ami; il faut chercher à surprendre le secret de leur vie intérieure

dans tout ce qui peut nous le révéler. L'étude de leur tempérament, de leur figure même, de leur éducation, de leurs passions, de leurs habitudes; cette étude délicate n'est pas moins nécessaire que la grande étude des croyances, des mœurs et des sentimens de leur temps; car ces fils entrent les uns comme les autres dans le tissu de leurs compositions.

Vous sentez, Messieurs, tout ce qu'offre de piquant et d'animé cette partie de l'histoire que nous voulons faire. Il s'agit d'observer la nature humaine dans ses plus grands représentans, de saisir le rapport de leur vie réelle avec les créations qu'ils nous ont laissées et qui sont aussi des réalités pour notre imagination. Quelle curieuse galerie de personnages extraordinaires, de physionomies variées, de destinées bizarres! Il y a là des mendians et des princes, des prêtres et des comédiens, des guerriers et des femmes; il y a des vies pures et brillantes; il y a aussi, et en trop grand nombre, des vies malheureuses et même dégradées.

La poésie perce partout, dans toutes les conditions humaines, dans tous les genres d'existences; elle se fait jour à travers la grossièreté des classes vulgaires, comme à travers la corruption des classes frivoles; quand elle doit naître quelque part, ni la misère, ni le luxe, ni les agitations, ni l'oisiveté, ni l'ignorance, ni la science ne la peuvent étouffer; elle va chercher Eschyle à Mara-

thon, Virgile dans son champ, le Dante au milieu des guerres civiles, Milton au sein des querelles religieuses, Shakespeare à la porte du théâtre, Racine à Port-Royal, Voltaire dans les salons de Paris, Lord Byron dans la chambre des lords, Goethe à l'université. Tous ces hommes, placés au sein de circonstances si diverses, obéissent à la même vocation. Certes, c'est pour nous un vif intérêt que de les suivre depuis leur point de départ jusqu'au terme éclatant de leur carrière; et cette carrière elle-même n'offre-t-elle pas souvent un intérêt pathétique et romanesque? C'est Cervantes d'abord combattant les Mores, ensuite leur prisonnier, et, dans les fers, formant le plan d'une vaste conspiration d'esclaves..... Qu'il eût été étonné, alors, si on lui eût dit qu'il ferait un jour Don Quichotte! C'est Camoëns balotté par le sort de Lisbonne à Goa, se sauvant à la nage en soutenant son poème au-dessus des flots, achevant cette épopée nationale dans une grotte de la Cochinchine, et revenant dans sa patrie expirer à l'hôpital, pendant qu'un pauvre nègre allait le soir mendier timidement pour le grand poète. C'est Chatterton s'empoisonnant à dix-sept ans pour échapper aux tourmens de la vanité et de la faim. C'est André Chénier montant sur la fatale charrette l'avant-veille du 9 thermidor. Mais les incidens dramatiques de la destinée des poètes, quelque attachans qu'ils puissent être, ne sont pas ce qu'il nous importe le plus de

connaître; c'est leur nature intime, souvent si pleine de contrastes et d'énigmes, qui peut rendre raison de ceux qu'on trouve dans leurs ouvrages; je n'en citerai qu'un exemple : la poésie de Lord Byron fait l'effet d'un rêve étrange et souvent incompréhensible, jusqu'à ce qu'on aît étudié en détail cet homme extraordinaire. Les sombres caprices d'une enfance rêveuse, les tristes désordres d'une jeunesse livrée à elle-même, des bouffées de vice, de grandeur, de vanité, de passion, de folie, d'enthousiasme qui se succédaient brusquement dans cette ame énergique et convulsive; la fatuité d'un grand seigneur avec des opinions radicales, le travers d'un *dandy* et d'un roué avec l'adoration de l'idéal, le besoin et le mépris de l'opinion, une certaine bonhomie mêlée d'égoisme dans la vie habituelle, et quelquefois la cranerie de la perversité; enfin un malaise perpétuel, sauf quelques instans de ravissement, voilà ce qu'on trouve dans ses mémoires tout incomplets qu'ils sont, voilà ce qu'on retrouve dans ses ouvrages, et son génie de plus.

Nous avons, ce me semble, dans cette analyse rapide, épuisé tous les degrés par lesquels doit passer la connaissance des monumens poétiques, pour être complète. Je vous ai sommairement rappelé leurs principaux rapports avec la société, entre eux, et avec leurs auteurs. Je suppose qu'on a étudié tous ces rapports avec soin; la tâche de

l'historien de la poésie est-elle accomplie? non, Messieurs, ce qu'il est parvenu à comprendre, il lui reste à l'apprécier; c'est-à-dire à le sentir et à le juger.

En effet, Messieurs, le charme de la science qui nous occupe, c'est qu'elle a pour objet non seulement la vérité, mais encore la beauté. Un poème n'est pas un cadavre qu'il faille disséquer froidement, une machine qui n'offre d'autre intérêt que la disposition de ses rouages; c'est un ouvrage d'art qu'il faut contempler dans son ensemble et qui est appelé à nous donner l'impression du beau. Si le sentiment du beau nous manque, notre esprit sera comme un aveugle qui voudrait éclairer une statue : bien qu'il tînt le flambeau, il ne la mettrait jamais dans son véritable jour. Ce qui nous reste à faire, ce n'est point l'étude qui nous l'enseignera. Le but de tout ce travail préparatoire était de renverser les barrières que le temps et l'ignorance avaient pu établir entre le beau et notre ame, de le rendre accessible pour elle en nous replaçant dans les circonstances où il avait été produit; quand la science a fait cela, elle ne peut rien faire de plus. Un homme a tiré un tableau du sein des ténèbres, il a essuyé la poussière qui le couvrait, expliqué le sujet qu'il représente; il l'a disposé favorablement par rapport à la lumière, et nous a conduits au point le plus convenable pour le contempler ; il ne dépend pas de lui de nous

donner le sentiment de l'art, de nous faire éprouver du plaisir à la vue de ce tableau.

La science est comme cet homme : elle peut écarter tous les obstacles, tous les préjugés qui nous empêchaient de bien voir, elle peut nous placer favorablement, elle peut éclairer comme il convient ce qu'elle offre à nos regards; il ne dépend pas d'elle de créer en nous un sentiment de sympathie et d'admiration. Ce sentiment ne peut venir que de nous-mêmes; et encore n'en sommes-nous pas les maîtres : on ne peut sentir à volonté; et avoir la prétention d'éprouver ce qu'on n'éprouve pas réellement est le plus grand des ridicules. Mais nous pouvons du moins ouvrir notre ame à toutes les impressions dont elle est susceptible, ne pas renoncer, de propos délibéré, à certaines jouissances poétiques, ne pas refuser, par parti pris, d'être intéressés, amusés, émus à de certaines conditions. C'est une grande duperie, Messieurs, de se priver d'un plaisir par un dédain mal fondé. C'est un grand travers de porter de l'aristocratie en littérature et d'avoir peur de déroger par ses admirations. Plaisante vanité d'être insensible à ce qui donne à d'autres hommes des impressions douces et élevées! Autant vaudrait être fier d'avoir un sens de moins.

Ainsi, Messieurs, nous accueillerons le beau de quelque côté qu'il nous arrive : nous ferons pour la poésie comme on fait pour la nature. Chacun a

ses sites de prédilection. L'un aime mieux la mer, l'autre les montagnes, celui-ci les lieux déserts, celui-là les champs cultivés; mais celui qui aime la mer n'est pas assez insensé pour fermer les yeux quand il entre dans les montagnes. Qu'on ait aussi ses poètes chéris, rien de mieux; mais que ce goût particulier ne rende pas insensible au mérite des autres poètes. Heureux ceux qui, par suite d'une nature souple et de comparaisons répétées, peuvent acquérir cette flexibilité de sympathie qui les met tour à tour en rapport avec le génie poétique sous ses formes les plus diverses. Comme ceci est involontaire, il faut profiter, pour y atteindre, des dispositions les plus accidentelles et les plus fugitives de l'ame. On ne peut déterminer d'avance que tel jour on goûtera tel poète; mais il peut arriver que tout à coup, au moment où on s'y attend le moins, on soit préparé, à son insu, par la situation de son ame, à sentir comme lui, et qu'alors ce qu'il y a dans ce génie de plus exquis nous soit révélé par une illumination soudaine. Ce sont là des instans précieux qu'il faut mettre à profit, car des années de travail ne les remplaceraient pas; mais ces impressions variables et capricieuses ne peuvent être la mesure de nos jugemens : comme tout ce qui est passionné, elles sont vives et trompeuses. Dans le moment où l'on vient d'être ainsi frappé de la beauté d'une poésie quelconque, il est naturel qu'on la mette au-dessus de toutes les

autres. Il n'y a pas de mal à commencer ainsi par l'exagération, pourvu qu'on ne s'y arrête pas, pourvu que la raison prononce après l'enthousiasme. Cette intervention de la raison qui vient, de par sa souveraineté absolue, juger nos impressions et leurs objets; cet arrêt suprême de la plus haute de nos facultés, c'est ce qu'on appelle la critique.

Oui, Messieurs, la critique, la critique véritable. Non, cette critique malveillante et aride qui fait une guerre puérile aux détails et ne sait pas s'élever à la considération de l'ensemble; mais cette critique large et féconde, qui met toute chose à sa place, qui, pleine de respect pour le génie et de sévérité pour l'erreur, admire volontiers et condamne avec indépendance.

Cette critique, Messieurs, a un double objet à déterminer l'importance et le mérite des ouvrages qu'elle évoque à son tribunal.

Au milieu de cette foule de productions qu'entassent les siècles, le premier devoir de la critique est de distinguer celles qui sont dignes de prendre place dans l'histoire, et de fixer le rang qu'elles y doivent tenir. Tel homme a laissé de nombreux volumes, qu'il n'a rien fait pour la poésie, et ne mérite pas même une mention de son historien; tel autre n'a laissé que quelques vers, et a droit à une place honorable dans les annales de l'art. Savez-vous, Messieurs, ce qui doit décider de ce

droit en dernier ressort : c'est le fait de la création poétique. Tout homme qui donne à l'art une forme nouvelle, qui met dans le monde un type qui n'y était pas avant lui, une combinaison qu'on n'avait point essayée ; cet homme compte pour la critique. Il est possible qu'elle soit sévère à son égard, qu'elle réprouve ses innovations ; mais elle ne peut se dispenser de parler de lui, elle est obligée de le juger. Pour celui qui s'est borné à reproduire une forme déjà connue, quelque talent qu'il ait pu mettre dans cette reproduction, il n'a fait qu'une contrefaçon plus ou moins habile, et l'historien de la poésie n'est pas tenu de s'occuper de ce genre d'industrie. Sans doute, en innovant, on court risque de s'égarer ; mais en copiant on n'a pas chance de produire. Tout homme qui marche s'expose à tomber en chemin, mais celui qui reste immobile est encore plus sûr de ne pas arriver. Ainsi la critique n'accorde son attention qu'aux individus qui vivent d'une vie propre ; elle n'en a point à donner aux plantes parasites qui vivent sur un arbre vigoureux : pour l'histoire de ces plantes, elle renvoie à l'histoire de l'arbre lui-même.

En outre l'importance des individus augmente en proportion de leur rapport avec les masses, soit en tant qu'ils en sont l'expression plus fidèle, soit en tant qu'ils ont eu sur elles une action plus étendue et plus durable.

A génie égal, nous nous intéresserons plus au

poète qui nous présente un tableau de son temps, qu'à celui qui ne nous raconte que sa propre histoire, et ne nous offre que des conceptions solitaires. Aussi, chez presque tous les grands poètes, le temps où ils ont vécu nous apparaît, non pas froidement décrit en dehors de leur ame et de leur vie, mais identifié avec eux, et incarné, pour ainsi dire, dans leur propre substance. C'est encore pour cela que les poésies des temps primitifs, dans lesquelles les individus ne se détachent pas de la masse sociale, mais ne font qu'un avec elles, sont toujours intéressantes; car elles nous apprennent nécessairement quelque chose de l'époque à laquelle elles appartiennent; de plus, elles sont nécessairement inspirées; elles ont toujours une base vraie dans les fondemens même de la nature humaine. L'instinct qui les fait naître est trop naïf pour pouvoir s'égarer; c'est l'envie de chanter, sans enthousiasme, qui produit les mauvais poètes, et cette envie ne peut prendre aux peuples primitifs; ils ne font de la poésie, que parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

L'action qu'un poète a exercée sur les autres hommes concourt à déterminer l'importance que la critique doit lui reconnaître. Messieurs, rien de ce qui a eu ici-bas une grande influence n'est vain. Nul homme, s'il a remué l'ame et excité l'admiration de nos semblables, ne doit être passé sous silence. Un siècle se trompe rarement, et, même

dans ce cas, son erreur mérite d'être examinée; pris en masse, les siècles ne se trompent point, et le jugement de la critique aboutit finalement à confirmer celui qu'ils ont prononcé.

S'ensuit-il que ce jugement soit superflu? Non, Messieurs; car la critique doit motiver l'arrêt que le temps a rendu. Après qu'elle a distribué les productions poétiques selon leur importance, elle s'en saisit, et séparant d'une main inflexible le bon et le mauvais, les beautés et les défauts, elle juge la poésie, comme la conscience juge l'histoire. Les siècles ont dit que Racine et Shakespeare étaient deux grands poètes: nulle critique individuelle ne prévaudra contre cette imposante décision; mais ce n'est là qu'un résultat: à la critique appartient d'en faire connaître et d'en peser les motifs. C'est elle qui défendra le génie contre l'esprit de parti, de quelque côté qu'il s'élève. Elle commencera par étudier les beautés, car sa plus grande gloire est de les découvrir et de les révéler: cette tâche est plus belle et plus difficile que la recherche envieuse de quelques défauts.

Un poète anglais (1) a dit:

> La paille impure flotte à la face des ondes,
> Mais la perle se cache au sein des mers profondes.

Après s'être acquitté de ce devoir, la critique

(1) Dryden.

n'oubliera pas que la même impartialité lui prescrit de signaler les écarts de ces hommes dont elle vient de signaler les mérites; et ses reproches, remplis de la même candeur que ses louanges, seront encore un hommage à ces grands hommes et à la vérité. Il est rare que la critique s'élève à cette haute impartialité, qui cependant seule peut lui donner une dignité véritable.

On a cité souvent ce vers :

La critique est aisée et l'Art est difficile.

Messieurs, ni l'Art ni la Critique ne sont aisés; la perfection de l'une est au moins aussi rare que la perfection de l'autre: je crois même qu'il y a eu dans le monde plus de grands artistes que de grands critiques. C'est qu'un critique, pour être parfait, devrait avoir l'ame d'un poète et la pensée d'un philosophe.

J'ai parcouru, Messieurs, toutes les conditions d'une bonne histoire de la poésie, et maintenant je suis effrayé du tableau que je vous ai offert. Cependant ma faiblesse même me rassure. Vous n'attendrez pas de moi l'accomplissement d'une tâche que nul homme encore n'a embrassée dans toute son étendue. Peut-être était-il nécessaire de poser le but lointain de mes efforts, au risque de vous faire sentir combien j'étais incapable de l'atteindre: vous me rendrez du moins la justice de

n'avoir pas conçu d'une manière trop étroite la mission que vous m'aviez confiée.

Je n'ai point la prétention de vous offrir toute faite l'histoire de la poésie, qui n'existe pas encore et à laquelle la vie entière d'un homme ne suffirait peut-être pas. Je vous en apporterai les matériaux, quelques idées générales et beaucoup de faits, beaucoup de citations, des analyses aussi animées, des traductions aussi exactes et aussi nombreuses qu'il me sera possible. Voilà ce qui composera ce cours, pour lequel je réclame de nouveau une indulgence que votre bienveillance, déjà éprouvée, m'enhardit à espérer.

Venez donc, Messieurs, non pas pour m'entendre, mais pour voir passer devant vous les productions de la poésie étrangère, pour assister aux merveilleux développemens de l'esprit humain à travers les temps modernes, depuis la barbarie du VIe siècle jusqu'à la civilisation du XIXe. Que notre situation est heureuse! Messieurs, les chefs-d'œuvre de tous les temps nous appartiennent. Quand il serait vrai, comme le pensent quelques hommes spirituels de nos jours, que les destinées de la poésie sont finies, ce serait encore un beau dédommagement d'évoquer, pour nous consoler, ce qu'elle a produit jusqu'à nous de plus illustre, et de former comme un Musée magnifique des monumens qu'elle nous a laissés. Mais, Messieurs, je ne partage point cette triste croyance. J'ai foi à

l'avenir de la poésie comme à celui de la liberté et de la civilisation. J'ai la confiance que dans notre patrie, qu'au sein de cette génération qui, par de fortes études, se prépare à de hautes destinées, quelques hommes s'éleveront, qui placeront leur statue dans le Musée dont je parlais tout à l'heure.

Non, Messieurs, la poésie ne peut périr. Au moment où elle paraît languir et s'éteindre, il jaillit tout à coup pour elle quelque source ignorée d'inspiration et d'enthousiasme. La poésie secoue ses vieux vêtemens dont le temps a usé l'éclat, et sous un costume nouveau, reparaît brillante et rajeunie. Parce qu'une forme poétique s'épuise, il semble que la poésie va finir; mais c'est une illusion. Là, comme dans l'homme, c'est l'enveloppe, c'est le corps qui périt; l'ame subsiste indestructible. Un critique allemand qui passait dans son temps pour un oracle, Gotsched écrivait vers 1750 que la poésie allemande touchait à sa décadence, qu'on perdait les bonnes traditions, qu'on s'écartait des bons modèles. Ces modèles sont maintenant oubliés, et tandis que Gotsched prenait ainsi le deuil de la littérature allemande, la vraie littérature allemande allait naître et un jeune homme de 17 ans, c'était Klopstock, préparait en silence l'ouvrage qui devait ouvrir à la poésie de son pays le chemin où elle marche avec gloire depuis près d'un siècle. La poésie se régénère dans sa marche comme la société. Au milieu de la mollesse et de

la frivolité du XVIIIe siècle, qui se fût attendu aux scènes terribles, aux efforts immenses de notre révolution? Comment prévoir Corneille au temps de Jodelle? Dans ce siècle, comment pressentir la veille du jour où ils ont paru, Byron ou Châteaubriand?

Sans doute en voyant les glorieuses conquêtes de l'esprit philosophique, les progrès des sciences positives et de l'histoire, on est tenté de désespérer de la poésie, de croire du moins que son inspiration changeant de nature, ne s'adressera plus qu'au penseur, au savant, à l'historien; et en effet, il y a plus de talent épique dans l'histoire de la conquête d'Angleterre, que dans toutes nos prétendues épopées. Mais, Messieurs, il ne suit pas de ce que la poésie se répand hors de son domaine, qu'elle cessera d'y régner. L'histoire, quelque poétique qu'elle soit, ne remplacera pas plus la poésie, que le roman historique, quelque historique qu'il soit, ne remplacera l'histoire. Toute chose a sa place ici-bas, et la poésie gardera la sienne. Il y aura toujours en nous un certain besoin d'idéal, un certain élan vers un monde supérieur au nôtre, qu'il deviendra certainement de plus en plus difficile de satisfaire, mais auquel ne pourront donner le change ni les hautes abstractions de la pensée, ni les curieux résultats de la science, ni les découvertes de l'histoire. Après tout ce qu'on a fait, il y a encore des abîmes à ex-

plorer dans l'imagination et dans le cœur de l'homme; il reste à peindre les nouveaux sentimens que développe le progrès des siècles. Ces grandes idées elles-mêmes de la science, ces vues élevées de la philosophie et de l'histoire ont leur poésie, et cette poésie est à faire. Il y a là pour nous une mer d'enthousiasme qui n'est pas prête à tarir. En un mot, Messieurs, la poésie est comme la vie de l'univers qui se transforme et se renouvelle sans cesse sans s'arrêter ou s'éteindre jamais.

ESQUISSES DU NORD.

I.

De Berlin à Copenhague.

But du voyage. — Prusse du Nord. — Culte de Napoléon en Allemagne. — Passage en Suède. — Ile de Rugen. — Ystadt. — Mœurs suédoises. — Tegner. — Manière de voyager. — Une ville du Nord par un grand vent. — Copenhague. — Aspect. — Bombardement. — Gouvernement absolu. — Délégation des droits. — Université. — Littérature islandaise. — Savans danois. — Départ.

Je partis de Berlin le 7 juillet 1827, pour visiter la Suède, le Danemarck, la Norwège. Je m'étais toujours senti entraîné vers ces pays, qui nous semblent si reculés. J'étais curieux de voir cette grande et mélancolique nature du Nord, de contempler, au sein de leurs déserts, ces Germains restés purs que reconnaîtrait presque Tacite. Le

peu que je connaissais de leurs chants populaires, de leurs *sagas*, de leur vieille mythologie, me faisait désirer d'en apprendre davantage. Je savais qu'il y avait là un monde nouveau pour la science et pour l'imagination, et c'est ce monde que j'allais chercher.

Berlin a le désert à ses portes. On s'étonne de rencontrer au milieu des sables et des sapins cette ville régulière et monumentale; on sent qu'une pensée despotique et militaire a planté là une capitale comme un camp.

Avant Berlin commence réellement la nature du Nord. On entre sans transition dans cette zone de végétation qui couvre la Scandinavie et la Russie. Un jour, près de Halle, je m'étais endormi dans un pays qui ressemblait assez à la Brie; je m'éveillai au milieu d'un bois de sapins. Des sapins sur des montagnes, c'eût été comme la Suisse, l'Auvergne et le Dauphiné; des sapins en plaine, dans une plaine de sable, c'était le Nord de l'Europe. Si je m'étais rendormi, et si j'avais fait huit cents lieues pendant mon sommeil, j'aurais retrouvé exactement la même nature en me réveillant sur les bords de l'Oby.

Cette physionomie générale de la Prusse du Nord est variée çà et là par des espèces d'oasis fraiches et verdoyantes que forment de loin en loin des étangs dont les bords sont couverts de hêtres, d'aunes et de bouleaux. Tel est, par exemple, Tegel,

illustré par le séjour et le nom des Humboldt, où l'on trouve, à quelques lieues de Berlin, une gracieuse anticipation de la Scandinavie méridionale. Là sont déjà ces lacs si fréquens dans la Zélande, qu'on découvre tout à coup au milieu des arbres, et dont les contours vagues s'étendent comme au hasard sur un sol plat; là se déploient de vastes espaces d'eau qui se confondent avec de vastes espaces de verdure, et sur lesquels semblent flotter des forêts; véritables lagunes du Nord, dont le caractère est si rêveur et si doux, et qui sont aux autres pays ce que certains jours tranquilles et tristes de l'automne sont aux autres jours de l'année.

On ne trouve rien de pareil sur la route de Stralsund, que je suivais pour aller m'embarquer à Greifswald. A une lieue de Berlin on quitte le pavé, et on s'enfonce, souvent sans chemin tracé, dans la solitude. Triste et singulier pays! tantôt on parcourt des landes sablonneuses qui semblent des plages délaissées par la mer, tantôt on traverse de grands bois de sapins et de bouleaux gigantesques; puis, par moment, on rencontre dans ce désert des champs de blé comme ceux de la Beauce, ou des prés comme ceux de la Normandie. Les rivières n'ont point de bords escarpés, point de lit véritable; elles glissent indolemment sur le sable presque au niveau du sol; nulle colline n'indique leur approche; on les côtoie long-temps sans

les apercevoir; tout à coup on voit un mât s'élever au milieu des sapins, une voile blanchir à travers le feuillage.

On est tout étonné de rencontrer çà et là des villages fort propres et présentant ce caractère tranquille d'un bien-être surtout moral, que les Allemands désignent par le mot *heimlich*. Souvent même, loin de toute habitation, on trouve comme un petit jardin planté sur le bord de la route, quelques touffes de lis, des jonquilles, et au milieu un banc pour les voyageurs. Tout cela donne l'idée d'une certaine bienveillance naturelle et d'une sorte d'imagination douce, commune dans les classes inférieures en Allemagne. Ces bonnes gens semblent tout honteux des tristes lieux qu'ils habitent; on dirait qu'ils s'efforcent de les orner un peu, comme pour s'excuser auprès des étrangers de les recevoir dans un si vilain pays.

J'avais pour compagnon de voyage, de Berlin à la mer, un capitaine prussien dont le sentiment dominant était un enthousiasme sans bornes pour Napoléon. Jamais enthousiasme ne fut plus désintéressé. A Bautzen, une balle le transperça de part en part, et il ne fut guéri que par miracle, après un an de souffrances, sans autre perspective que la mort. Le jour où il fut blessé, ses deux frères restèrent sur le champ de bataille, et son père, qui en apprenant tous ces malheurs à la fois se crut sans enfans, mourut fou peu de temps après. Mal-

gré tout cela et l'excellent cœur du capitaine de V***, Napoléon est un dieu pour lui. Du reste, cette admiration presque fanatique pour l'Empereur est générale en Allemagne (1). Chose étrange! nulle part elle n'est plus vive qu'en Prusse, surtout dans l'armée. Un vaudeville de M. Holtay, dans lequel Napoléon traversait le théâtre, excita le plus vif transport, principalement parmi les officiers prussiens. Le roi en permit six représentations, après lesquelles la fermentation allant toujours croissant, la pièce ne put plus être jouée.

Du reste, j'admirais sans cesse, en Allemagne, combien les étrangers prennent à cœur notre politique, et à quel point nos affaires sont les affaires de l'Europe. Un discours brillant de l'opposition, une séance orageuse de la chambre, agitent les cercles de lecture de toutes les petites villes de la Saxe ou de la Prusse. Dans telle principauté on est cent fois mieux au courant des événemens qui se passent parmi nous que de ceux du pays, et chacun y a une opinion beaucoup moins vive sur la marche de son gouvernement que sur la marche du nôtre.

J'allais franchir la Baltique, j'allais entrer en Suède; j'éprouvais une joie véritable à penser que ce bateau à vapeur me porterait en douze heures sur la terre scandinave.

(1) Ceci a été écrit en 1827.

yeux le spectacle neuf pour moi d'une ville suédoise avec ses maisons de bois peintes de diverses couleurs. Le costume des paysans, la race de leurs chevaux, la forme de leurs charrettes, tout était différent de ce que je voyais la veille. Un sommeil de quelques heures me séparait de l'Allemagne, et déjà elle fuyait loin de moi. Le ciel, hier si bleu, était pâle et terne, le temps me paraissait refroidi, peut-être par l'envie que j'avais de me sentir en Suède. Je ne sais, mais il est certain que la Baltique me semblait tout autrement sauvage et triste depuis que je la contemplais du nord.

Les premières figures que j'aperçus furent celles de trois matelots dont les cheveux blonds, les yeux d'un bleu clair, la peau blanche, la charpente massive, les gestes lents et tout d'une pièce, le flegme impassible, m'offraient à mon arrivée un échantillon frappant du type scandinave. Ils portèrent mes effets à l'auberge, et fixèrent leur rétribution à 15 schellings. Cette prétention était bien modeste, un schelling suédois valant un peu moins d'un sou; mais moi, qui n'étais pas au courant de la valeur de la monnaie dans le pays, et qui avais le schelling anglais en tête, je trouvai la demande exorbitante, et commençai par me fâcher. Comme je me fâchais en allemand, ils ne comprenaient rien à ma colère, me laissaient dire, et renouvelaient paisiblement leur réclamation. Enfin un domestique de place, qui savait quelque

peu d'allemand, et, faute de mieux, servait d'interprète, mit fin à ce malentendu. Ils ne parurent point triompher d'avoir raison, reçurent ce qu'ils avaient demandé, et se retirèrent tranquillement, comme s'il n'y avait pas eu de contestation entre nous.

Les maisons suédoises ont un air de propreté et de simplicité qui charme. D'après un usage universel en Suède, et qui, au sein des villes, donne l'idée d'une certaine élégance alpestre, le plancher est semé de feuilles de sapin qui exhalent une odeur salubre et douce. Je commençai à faire connaissance avec les habitudes de la table suédoise, avec le *knackabrod,* espèce de pain assez semblable au biscuit, et auquel je m'accoutumai sans peine; et avec l'antique coutume du *siuppe,* sorte de petite collation préparatoire composée de beurre, de viande salée, d'eau de vie, que l'on sert sur un buffet, et que l'on prend debout avant le repas pour se mettre en appétit. Un Suédois ne pourrait dîner ni déjeuner sans cette formalité préliminaire.

Dans la salle à manger de mon auberge, je vis le portrait d'Isaïe Tegner, qui est maintenant le premier poète de la Suède, et serait un des plus célèbres de l'Europe, si l'intelligence de sa langue était plus répandue. Son beau poème de *Frithiof*, dont le fond est emprunté à une ancienne légende scandinave, a excité dans sa patrie un enthousiasme universel. C'est le produit le plus remar-

quable de la réforme littéraire qui a eu lieu en Suède, à la suite de la dernière révolution politique (1). Cette réforme a substitué à l'imitation contre nature des modèles français, une poésie indépendante qui puise aux sources vivantes des traditions nationales. Le mouvement poétique moderne a commencé dans le midi de l'Europe. Sorti de la Provence, de l'Italie, de l'Espagne, il a passé en France et en Angleterre. L'Allemagne a eu son tour, maintenant c'est celui du Nord. Venue la dernière, sa poésie n'a pas encore eu le temps de vieillir, il reste par conséquent quelque chose à en attendre.

Je ne m'arrêtai que peu d'heures à Ystadt, où j'avais débarqué, et me mis bravement en route pour Malmoë, d'où je voulais passer à Copenhague, seul de ma personne, ne sachant pas encore la langue du pays et ne connaissant rien au papier monnaie suédois, dont on avait rempli mes poches à Greifswald. C'est dans ce trajet que je me servis pour la première fois des charrettes de poste, unique moyen de transport en Suède et en Norwège pour les voyageurs qui n'ont pas de voiture. La forme de ces charrettes et le degré d'incommodité qu'elles présentent varient suivant les provinces. Ayant fait environ mille lieues en Scandinavie, au moyen de cette sorte de véhicule, j'en ai pu comparer la forme et le cahotement dans toutes leurs modifications. Je déclare les charrettes

(1) Voyez plus loin ma visite à Upsal.

de Suède infiniment plus tolérables que celles de Norwège; il y a la même différence qu'entre un char à foin et un tombereau à fumier.

Sur cette charrette est placé un banc, quelquefois suspendu, où l'on s'assied à côté du paysan qui conduit. Souvent on vous confie à un enfant, souvent c'est une femme qui sert de postillon. Un cheval de poste revient, en Suède, à 5 sous la lieue, de sorte qu'on peut faire cent lieues pour un louis. On va très vite; les routes sont bien entretenues, et faciles à entretenir par la nature du sol, qui presque toujours a du granit pour base, et surtout par l'absence de ces lourds attelages, le fléau de nos routes, où ils labourent de si épouvantables ornières. Les chevaux, accoutumés à leur pays, et d'une nature toute particulière, font ce que d'autres ne feraient pas impunément. Leur habitude est de trotter à la montée et de galoper à la descente. Au reste, il faut bien s'y prendre ainsi pour avancer dans un pays comme la Suède, où les bancs de granit, qui traversent la route à tous les pas, la font onduler perpétuellement. La première fois qu'une de ces petites collines se présenta sur notre chemin, j'entendis le paysan adresser une interjection à ses chevaux. Je crus qu'il voulait modérer leur course, ce qu'il faisait était pour l'accélérer au commencement de la montée. Je m'accoutumai bientôt à cette méthode qui me convenait fort, et j'éprouvais un vrai plaisir à me

trouver ainsi à l'air libre, par un temps doux, seul dans un pays inconnu, tantôt emporté rapidement, tantôt précipité plus rapidement encore, le long du rivage au milieu des bouffées du vent de mer et au bruit étourdissant des vagues.

L'impossibilité absolue où j'étais de me faire comprendre, n'eut pour moi aucun résultat désagréable, et ne me causa nul embarras. Quand j'arrivais aux relais on voyait bien qu'il me fallait des chevaux; on transportait mes effets sur la nouvelle charrette sans que j'eusse besoin de faire le moindre signe. Pour payer, je tirais de ma poche le paquet sale et déchiré qui contenait toute ma fortune, on prenait, on changeait, on remettait, tout-à-fait à discrétion. Je laissais faire, n'ayant point d'opinion sur la valeur de ces chiffons. Ce qui restait, je le remettais dans mon portefeuille. Je me suis informé ce que j'avais dû payer; on ne m'avait pas fait tort d'un schelling.

Il y a peu de pays où l'on puisse se confier à la probité des classes inférieures autant qu'en Scandinavie. Comme il n'existe en Suède, ni voitures publiques ni roulages, quand on veut envoyer une somme à une grande distance, on n'a guère d'autres moyens que de la remettre à un paysan qui la transporte au prochain relais, de celui-ci elle va au suivant, et passe ainsi de main en main jusqu'au lieu de sa destination.

J'arrivai le soir à Malmoë; le lendemain, en me

levant, je vis Copenhague de l'autre côté du Sund; mais je ne pouvais franchir le détroit; un vent terrible et contraire régnait; à tout instant on m'annonçait qu'il allait changer; je restai trois jours à attendre ce changement.

J'allais sans cesse regarder cette triste mer, où pas une voile ne se montrait, et voir courir les grandes traînées d'écume qui sillonnaient son étendue déserte. J'aimais à marcher dans les rues de Malmoë, bordées de maisons basses, égales, semblables à de longues files de chalets. Rien ne donne mieux une idée de la vie renfermée du Nord, que de parcourir une ville maritime de Suède par un grand vent, tandis que chacun se tient renfermé chez soi, comme on demeure à fond de cale durant une tempête. Pendant trois jours que j'ai passés à Malmoë, je n'ai rencontré que des matelots ou des charretiers. Le vent produisait là, le même effet que les chaleurs à Naples; la ville semblait inhabitée; mais dans le Midi, à quelques momens près, la vie est en dehors, dans les rues, sous le ciel, au rivage; et les heures de réclusion de la journée sont bien compensées par les veilles bruyantes de la nuit. Dans le Nord, au contraire, tout est organisé pour la vie intérieure. Comme on ne peut compter sur la nature, il faut bien s'arranger de manière à se passer d'elle. Aussi chacune de ces petites maisons, d'où ne sortait personne me donnait l'idée d'une existence com-

mode et confortable; en effet, je voyais à toutes les maisons, même à des cabanes de pêcheurs et de mariniers, des carreaux de vitre bien nets, derrière lesquels se montrait toujours ce rideau blanc à franges qui décore toute fenêtre suédoise. J'apercevais aussi à l'intérieur des espèces d'écrans, d'un élégant travail, tissus et brodés en paille, et des pots de fleurs.

Enfin le vent me permit de passer le Sund; et après avoir eu l'ennui de courir des bordées pendant huit heures, au lieu de faire le trajet en deux ou trois, j'arrivai par un beau soleil à Copenhague.

Copenhague se présente à fleur d'eau : c'est une ville régulière, qui a de belles rues, de belles maisons, de grandes places, et rappelle un peu Berlin.

Ce qui frappe d'abord à Copenhague, ce sont les traits d'une splendeur déchue. Ce port immense, maintenant presque vide, cet arsenal aujourd'hui silencieux, étaient autrefois le théâtre d'une vaste activité maritime; mais les Anglais, toujours jaloux de ce genre de puissance, ont porté au Danemark un coup dont il ne se relèvera peut-être jamais.

Ce fut une grande indignité, que le bombardement de Copenhague, en 1807. Les Anglais craignaient, avec raison à ce qu'il paraît, que les Danois ne se détachassent de leur alliance, et ils prévinrent cette défection par un crime de lèse-civilisation.

Une capitale fut bombardée sans que la guerre eût été déclarée. La sécurité était si grande que, la veille encore, les vaisseaux anglais s'approvisionnaient sur la côte de Danemark, et les habitans s'applaudissaient d'un événement, qui était une occasion de gain pour eux. Tout à coup, pendant que l'armée danoise était en Fionie, les Anglais attaquent Copenhague par terre et par mer. Cinq mille hommes seulement, formés en partie de milices (*landvern*), secondés par le courage des bourgeois et des étudians, résistèrent pendant trois jours. Quelle situation pour la population d'une grande ville! voir ainsi en pleine paix fondre sur soi tout à coup les fléaux de la guerre la plus cruelle! On rapporte des mots aussi atroces que l'action même. Des femmes ayant demandé la permission de sortir de la ville, on la leur refusa en les exhortant ironiquement à employer leur influence sur ceux qu'elles aimaient, pour les engager à se rendre. Aujourd'hui, on rencontre à Copenhague des traces encore subsistantes de cette calamité. Un des premiers objets qu'on aperçoit en y entrant, est une église dont les décombres blancs ne portent point l'empreinte de la vétusté. C'est le bombardement qui l'a renversée. Rien n'est si triste que des ruines toutes fraîches, pour ainsi dire, et toutes neuves.

Ce n'est point à Copenhague, qu'il faut chercher le type scandinave dans sa pureté. Le com-

merce, autrefois si étendu de cette ville, en mettant sa population en contact avec tous les peuples, a dû y introduire bien des mélanges. Aussi, rencontre-t-on, à chaque pas, des traits qui ne sont pas du Nord; des yeux noirs; des cheveux noirs qui viennent d'ailleurs, peut-être des Grandes-Indes. En général, le Danemark est parmi les états scandinaves, celui qui l'est le moins. On le conçoit: le Danemark est la porte de la Scandinavie, son lien avec l'Allemagne. Le duché de Holstein, le plus grand fief de la Couronne, a durant des siècles relevé de l'Empire. Depuis 1460, une famille allemande (Oldenbourg) règne sur le Danemark, et on a eu dans ce pays l'exemple de rois qui n'en connaissaient pas la langue. Cependant en dépit, et peut-être à cause de ces points de contact, il y a en Danemark une sorte d'antipathie pour les Allemands; et ce qui doit nous paraître assez singulier, l'espèce d'injure qu'on leur adresse (*Windbeutel*) exprime à peu près l'idée que nous nous faisons d'un Gascon.

Je craindrais de juger une ville dans laquelle je ne me suis pas arrêté long-temps; mais il me semble que ce qui fait le caractère de Copenhague, c'est précisément l'absence d'un caractère bien déterminé. Sa physionomie est de n'en pas avoir, et vraiment c'est quelque chose de piquant et d'original à sa manière, que cette fusion de mœurs allemandes, anglaises et françaises, qu'on retrouve

partout. Il n'est peut-être aucune ville où l'usage des langues étrangères soit aussi répandu. Il est très ordinaire d'entendre autour de soi, dans un salon, causer à la fois en anglais, en allemand, en français et en danois. Ces dialogues polyglottes m'étourdissaient d'abord; mais on finit par s'y accoutumer, et on en vient presque à trouver bien pauvre une conversation en une seule langue.

On sait que le gouvernement du Danemark est le plus absolu despotisme. C'est un fait curieux à côté de la Suède constitutionnelle, de la Norwège presque républicaine. Il paraît du moins que ce despotisme pacifique est, entre les mains du monarque actuel, la plus douce des tyrannies. Un professeur danois, M. P***, qui se trouvait à Berlin, excita par ses discours et par des articles de journaux, quelque ombrage. Le gouvernement prussien, à cette époque, s'alarmait un peu facilement. On écrivit à Copenhague pour se plaindre de M. P***; le roi de Danemark se contenta de répondre: « Que voulez-vous, il aura cru être chez lui. »

La délégation faite par le peuple danois de tous ses droits à Frédéric III, semble un fait monstrueux dans l'histoire de l'humanité, et fut cependant un évènement fort naturel. Le peuple, opprimé par l'aristocratie, ne se priva pas de grand'chose en abandonnant des droits dont il ne jouis-

sait pas ; et, par cet abandon fictif, il contraignit ses ennemis à déposer une puissance dont ils l'accablaient. En un mot, jamais révolution ne fut plus populaire. Ce fut une véritable conspiration, qui eut besoin de toute l'adresse et de tout le courage de quelques bourgeois patriotes pour réussir. La noblesse était furieuse d'accorder son consentement à une mesure qui lui portait un coup mortel, mais bien embarrassée pour se montrer moins dévouée au roi que la bourgeoisie et le clergé. Enfin elle céda, et l'ivresse fut générale ; car pour la nation cet asservissement était une délivrance. Si l'expédient était périlleux, du moins est-il certain qu'il a réussi. Depuis ce temps, les choses se sont passées à l'amiable et comme en famille, entre le roi et le peuple. Maintenant il suffit de la volonté d'un prince éclairé pour accorder au Danemark une constitution que son aristocratie ne lui aurait pas donnée.

Dans cet état absolu, l'instruction est encouragée à un point dont devraient rougir certains gouvernemens constitutionnels. Il y a maintenant plus de trois mille écoles lancastriennes en Danemark. Le seul reproche qu'on puisse adresser au pouvoir, c'est d'exercer une influence un peu tyrannique en faveur de cet enseignement. Il laisse bien une liberté complète en principe ; mais en fait, sa faveur ou sa défaveur dépendent souvent du parti qu'on prend à cet égard. Il faut avouer que

c'est un assez excusable emploi du despotisme.

Les universités sont à peu près sur le même pied que celles d'Allemagne. Le grand avantage de cet enseignement sur le nôtre me paraît être moins dans l'excellence des professeurs (nous sommes riches en ce genre), que dans la force des élèves. Le programme des connaissances exigées pour être admis à suivre le cours de l'université dans le Nord est effrayant. Je le répète, ce qui manque à la haute instruction publique en France, ce ne sont pas tant des maîtres que des élèves.

Copenhague renferme douze sociétés savantes, plusieurs musées, trois bibliothèques publiques, diverses collections particulières, et un Athénée dans lequel on trouve les journaux et les nouveautés les plus intéressantes, publiées dans les diverses langues de l'Europe. Ce qui paraît à Paris est, neuf jours après, sur la table de l'Athénée de Copenhague.

La bibliothèque qui m'intéressait le plus, est celle de l'université; car elle est surtout précieuse par la collection de manuscrits dans la vieille langue scandinave qu'elle possède. Ces manuscrits curieux ont presque tous été conservés en Islande, le foyer et le sanctuaire de l'ancienne poésie et de l'ancienne histoire du Nord. L'Islande appartient aujourd'hui au Danemark, et c'est à Copenhague qu'ont été successivement transportés presque

tous les trésors littéraires dont elle avait gardé le dépôt. C'est donc à Copenhague qu'il faut aller maintenant chercher l'Islande.

Ces trésors n'ont point été stériles. Quelques hommes d'un rare mérite se sont voués à leur étude, et cette étude a ici un intérêt particulier : c'est quelque chose de national. Les savans de Copenhague mettent une sorte de patriotisme dans ces recherches sur l'ancienne existence de leur pays. C'est le même enthousiasme qui inspire M. Œlenschlœger quand il en rajeunit les traditions poétiques.

Je les vis, ces hommes doctes et excellens, les Nyerup, les Rask (1), les Rafn; je trouvai chez eux cette bienveillance et cette cordialité à laquelle les savans allemands m'avaient accoutumé; ils s'empressèrent de me guider dans mes recherches, et répondirent avec complaisance, même, à ce qu'il me semblait, avec plaisir, à toutes les questions de ma curiosité.

Je me rappellerai toujours les longues et douces heures passées avec M. P.-E. Muller, soit à parcourir la ville, soit à errer sous ces magnifiques hêtres du Parc (*Diur-havet*) qui s'avancent jusqu'au bord de la mer. M. Muller est distingué à-la-fois comme théologien, comme humaniste, comme

(1) Ces lignes ont été écrites en 1827; depuis, la science a perdu M. Rask, mort dans un âge encore peu avancé.

antiquaire. Ce n'est guère que sur les bords de la Baltique, de la Sprée ou du Rhin, qu'on peut trouver ces divers mérites réunis dans la même personne. Je doute qu'un de nos théologiens pût écrire le traité de M. Muller sur le siècle de Théodose, ou fût en état de mettre en lumière nos vieilles chroniques, moins difficiles à lire que les sagas islandaises.

En outre, M. Muller est un des hommes dont la conversation est la plus spirituelle. Tantôt il m'ouvrait avec une aimable facilité les trésors de son érudition scandinave, tantôt nous nous surprenions à parler de la France, qu'il a habitée; du monde, de Paris, qu'il connaît presque aussi bien que les exploits et les mœurs des héros norwégiens du dixième siècle.

J'avais entrevu Copenhague et ce qu'il renferme de plus distingué; j'avais pris les directions dont j'avais besoin pour mes études. Je m'embarquai avec quelques amis sur le bateau à vapeur qui devait nous porter en Norwège. Jusqu'ici je n'avais fait que saluer, pour ainsi dire, le seuil de la Scandinavie; j'allais m'enfoncer dans ses profondeurs. Nature sauvage et fière, mœurs patriarchales, hospitalité antique, lacs, cascades de deux mille pieds, glaciers au bord de la mer, poétiques souvenirs, traditions merveilleuses, olympe du Nord, voilà ce que j'allais chercher, à l'aide d'une machine à vapeur anglaise; et aussi les discussions républi-

caines du Storthing, les travaux prodigieux des mines, la cahute du Lapon, les aurores boréales, Christiania, Drontheim, Stockholm et Bernadote.

II.

La Norwège.

Départ de Copenhague.—Passage du Sund. — Nuit sur le Cattegat.— Gotha-Borg. —Aspect de la Suède. — Cascade de Troll-Hetta. — —Canal dans le granit.—Christiania.—La monarchie républicaine en Norwège. Politique, mœurs, culture intellectuelle.—Environs. — Mine d'argent de Kongs-Berg. — Charrette de poste. —Gulbrand-dale.—Effets de pluie et de brouillard dans les montagnes. — Le gaard, habitation norwégienne. — Airs nationaux; leur caractère.—Tristesse du Nord. —Pensée de Naples.

Nous partîmes de Copenhague sur un magnifique bâtiment à vapeur norwégien qui devait nous transporter en trente-six heures à Christiania. L'établissement de ces communications rapides et régulières a considérablement rapproché la Norwège du reste de l'Europe. Un navire à vapeur propre, lustré, paré comme une maison hollandaise, commode et confortable comme une auberge anglaise, vous prend à Amsterdam, et, pour

quelques 50 francs, vous porte en quarante-huit heures à Lubeck; aller de Lubeck à Hambourg est l'affaire d'une demi-journée; un second bateau à vapeur fait en vingt-quatre heures le trajet de Hambourg à Copenhague. A Copenhague, on monte, comme nous fîmes, sur le *Prince Karl*, qui une fois la semaine, à jour et heure fixes, part pour Christiania. Enfin à Christiania, sous la latitude de Pétersbourg, on trouve d'autres bateaux à vapeur, et on avance avec eux cent lieues plus au nord jusqu'à Bergen. Là on est en beau chemin pour pousser jusqu'en Laponie. Ainsi un voyage au bout du monde n'est guère qu'une promenade par le coche.

Le *Prince Karl* partit le 26 juillet, vers cinq heures du soir. Tant que nous fûmes dans le Sund, la mer était assez calme, et on jouissait sans trouble du plaisir de courir rapidement entre la côte boisée de Zélande et la côte rocailleuse de Suède. Nous découvrîmes à notre droite la petite île de Hven, où s'élevait la tour qui servit d'observatoire à Tycho Brae. Dans cette tour solitaire, sur cet écueil de la Baltique, un grand seigneur suédois vint s'enfermer durant vingt années et livra le ciel agrandi par ses patientes observations au génie et aux lois de Kepler.

L'on sort du Sund à Elseneur. Là, le détroit a si peu de largeur, qu'il semble clos : c'est la porte de la Baltique; par cette porte étroite passent

dans une année jusqu'à treize mille navires. On a laissé au Danemark le péage du Sund, qui forme la meilleure part de son revenu. La rençontre et le mélange des vaisseaux qui s'approchent ou s'éloignent, qui se rencontrent ou se fuient, produit en ce lieu un ravissant spectacle.

A peine hors du Sund, nous sentîmes les vagues du Cattegat, bras de mer par lequel le détroit communique avec l'océan du Nord, et où cet océan s'engouffre et se soulève avec fureur.

La nuit vint orageuse; tous les passagers étaient malades et gisans çà et là. Pour moi je n'oublierai jamais cette nuit du Cattegat que je passai tout entière sur le pont, couché sous un banc, à l'endroit où j'étais tombé. Le ciel n'était pas couvert, on y voyait seulement courir de petits nuages blancs cuivrés sur les bords. Le vent sifflait dans les cordages sans voile, avec un bruit assez semblable au cri d'un oiseau, pendant que des chiens qui étaient à bord hurlaient d'une manière lugubre. Je comptais une à une les secousses intérieures que le mouvement de la machine imprimait au bâtiment, et qui semblaient des convulsions toujours sur le point de le briser. Si j'avais été en état de penser à quelque chose, j'aurais admiré cette puissante machine qui me portait, ce navire qui marchait contre le vent, heurtant de front les vagues et les fendant. La flotte russe qui allait à Navarin partager la gloire libératrice de notre pavillon était

sortie la veille du détroit. Ces grands vaisseaux de guerre que j'avais contemplés avec admiration ne purent tenir la mer, et rentrèrent dans le Sund. Nous passâmes à travers l'escadre : c'était merveille de voir notre bâtiment, si petit en comparaison, poursuivre son chemin en dépit de la tempête qui forçait ces géans à reculer. C'était un beau triomphe et comme une bravade de la science : de nos jours, la science a maîtrisé la nature jusqu'à l'insulter.

Vers le soir le vent faiblit; fatigués de la mer, nous ne voulûmes pas nous exposer à une nuit telle que la précédente, nous débarquâmes à Gotha-Borg, sur la côte de Suède, à moitié route environ de Christiania. Me voilà donc en Suède une seconde fois, en traversant une portion pour atteindre la Norwège, comme j'en avais entamé une extrémité pour gagner le Danemark.

Quelle douceur, après avoir été ballotté par les vagues du Cattegat, de se reposer dans le bassin solitaire que forme l'embouchure de la Gotha! De grands rochers le dominent, un profond calme y règne. La vague lueur du crépuscule, au sein de laquelle nous remontions lentement le lit du fleuve, nous donnait un sentiment encore plus profond et plus suave de la tranquillité qui nous environnait; il était dix heures et demie du soir, et il faisait grand jour. Ce fut un moment bien frappant que celui où, au fond de ce golfe, entouré d'écueils dé-

serts qui me donnaient l'idée d'une baie de la Nouvelle Hollande, parut une ville composée de maisons blanches, hautes, régulières, et s'élevant sur les deux bords de la Gotha, qui lui donne son nom. Le lendemain je montai sur la tour de la cathédrale pour saisir l'ensemble de cette belle ville de Gotha-Borg, dont le premier aspect promettait tant. Quel mécompte! Cette ville était une rue.

Du côté opposé à la mer s'étend une plaine aride, que percent çà et là des rochers de granit peu élevés; il semble que les écueils de la côte se prolongent et se continuent dans l'intérieur des terres. Nous avions devant les yeux un des aspects malheureusement les plus fréquens en Suède. Une grande partie de ce pays n'est pas très pittoresque. Il s'en faut que sous ce rapport la Suède, au moins dans le sud, égale la Norwège. Trop souvent on n'y rencontre point d'autre élévation que des coupoles arrondies de granit, d'un aspect insignifiant et monotone. On dirait des sommets de montagnes sortant de terre. Imaginez les Alpes dont on aurait comblé les vallées, et dont les dos seuls seraient saillans. Point de glaciers, mais pour dédommagement la mer qui vient vous surprendre au sein de cette nature alpestre, quand on pourrait facilement se croire à huit mille pieds au-dessus d'elle.

Nous partîmes de Gotha-Borg avec le projet

d'arriver le soir à la cascade de Troll-Hetta. Ce mot veut dire la bruyère des sorciers. Là, selon la tradition, se rassemblaient ces êtres malfaisans, sous l'odieux nom desquels elle a caché, en les flétrissant, les peuples indigènes de la Scandinavie; ces Finois, Telchines du Nord, races industrieuses et extatiques, dont les Lapons sont un débris altéré.

En s'éloignant de Gotha-Borg, le paysage s'embellit. Ici nous dîmes adieu au hêtre : le cours de la Gotha est la limite septentrionale de ce bel arbre, parure du nord tempéré. Bien que déjà nous fussions à la fin de juillet, nous vîmes les deux crépuscules se toucher. Je reconnaissais encore très bien dans le ciel le point faiblement éclairé qui m'indiquait dans quelle direction se trouvait le soleil au-dessous de l'horizon; quand à côté de cette dernière lueur je vis poindre la première clarté de l'aube. Cette nuit-là, il n'y eut véritablement pas de nuit pour nous.

Par suite de divers retards, nous n'arrivâmes à Troll-Hetta qu'à trois heures du matin. Accablé de sommeil, engourdi de froid, dérouté par cette absence inaccoutumée de ténèbres, j'éprouvai des sensations étranges en me voyant emporter au milieu du brouillard à travers des solitudes qui fuyaient, en entendant nos chariots se précipiter rapidement sur des pentes de granit. Passant du rêve à la rêverie, ces deux états m'offraient tour

à tour les images des êtres fantastiques qui avaient donné leurs noms aux lieux qui m'entouraient. Quand mes yeux souvent fermés se rouvraient, je me souviens qu'ils rencontraient un grand cheval noir entraînant avec une incroyable vitesse son léger attelage, et sur lequel était juché un enfant qui semblait un nain suspendu à sa crinière. Je croyais rêver encore. Enfin nous arrivâmes à la cascade de Troll-Hetta. Une brume jaune étendue sur tous les objets laissait entrevoir que le soleil était levé. Dans cette brume se mouvaient quelques hommes; on y distinguait deux ou trois cahuttes sur des rochers, et une barque qui paraissait échouée.

La cascade de Troll-Hetta est une des plus célèbres dans un pays où il y a tant de cascades; d'autres m'ont plu bien davantage. Ce qui me gâtait surtout celle-ci, c'était le prosaïque accident qui depuis m'attrista souvent en présence des plus belles chutes d'eau de la Suède et de la Norwège: je veux parler de ces collines de sciures de bois qui les dominent en général de leurs sommets peu poétiques. L'utile est bien rarement camarade du beau, et l'utile veut qu'à une belle cascade soit presque toujours accolée une scirie belle aussi à sa manière, mais d'une toute autre beauté.

Le canal de la Gotha, près de Troll-Hetta, offre l'exemple rare d'un grand but d'utilité accompli,

qui produit en même temps un effet puissant sur l'imagination; il a fallu détourner un bras de la rivière au-dessus de sa chute, et lui frayer, dans un espace d'une demi-lieue, un chemin à travers le granit. Ce qui frappe le plus, ce sont les huit écluses qui servent à élever les bâtimens du niveau inférieur de la Gotha au niveau du bras qu'on a détaché de sa partie supérieure. Elles sont toutes creusées dans le roc vif. C'est un singulier spectacle pour un homme perdu au milieu des rochers et des sapins, et qui pourrait se croire au sommet des Alpes, de voir tout à coup des navires monter vers lui, d'étage en étage, entre deux murs et par huit échelons de granit (1).

Un bras de mer étroit sépare la Suède de la Norwège. Après l'avoir traversé, nous ne nous aperçûmes d'abord de notre entrée en Norwège que par l'augmentation du prix des voitures avec un redoublement d'incommodités. Le pays reste le même : constamment solitaire, tantôt sauvage, tantôt cultivé, sans physionomie bien frappante jusqu'à Christiania.

On éprouve un véritable ravissement, quand, après avoir employé plusieurs jours à traverser ces solitudes, on découvre, tout à coup, à ses pieds,

(1) Ce canal, commencé en 1793 et terminé en 1800, fait partie de la ligne de canalisation achevée sous le règne actuel, qui au moyen des grands lacs du centre, réunit la mer du Nord au golfe de Bothnie.

la ville de Christiania dans une position admirable; au-dessus d'elle s'élève une grande pente verte semée de maisons de campagne, à la manière des beaux environs de Genève; derrière sont de hautes montagnes, et du côté opposé, la ville est bordée par la mer.

Quand nous arrivâmes au sommet de l'Egger-Berg, le soleil se couchait dans une vapeur grisâtre et légère. Les montagnes du fond étaient sombres, l'aspect du pays calme, la mer immobile. Cette grande étendue était muette, aucun mouvement dans le port, on voyait seulement une petite barque rentrer à l'approche de la nuit.

Ce point de vue est un des plus beaux de l'univers.

Regardez-vous du côté de la mer : les formes arrondies de la plage, la mollesse de certains contours, les longs promontoires, doucement abaissés, permettraient de penser à Naples, si un autre soleil les éclairait. Il faut avouer que c'est une chose étrange et belle à voir, que le golfe de Baya baignant les montagnes du canton d'Uri.

En général, on se plaint de n'avoir pas une idée vraie de l'immensité de la mer, parce que rien n'offre à l'œil un point de comparaison pour mesurer son étendue; mais ici cette foule d'accidens que produisent les anfractuosités du golfe, les pointes, les langues de terre, les récifs dont il est semé, rendent l'immensité sensible et l'agrandissent en la divisant.

De là résulte une prodigieuse variété d'aspects. En suivant le rivage, tantôt vous croyez côtoyer un fleuve qui coule au pied des sapins; tantôt s'arrondit un bassin presque entièrement entouré de rochers; plus loin s'ouvre une soudaine échappée de vue entre de hauts écueils, ou bien un grand cap comme un mur à pic semble clore un lac tranquille; mais sortant tout à coup de derrière le promontoire, un vaisseau à trois mâts vient vous apprendre que ce lac est la mer, que ces eaux si calmes sont des vagues perdues du grand Océan du Nord, qui ont bondi dans le Cattegat, et qui, de secousses en secousses, sont venues mourir sur ces plages lointaines et silencieuses.

La ville elle-même est sans monumens et sans caractère; une partie est neuve, blanche, régulièrement bâtie, percée de rues symétriques, qui se coupent à angle droit, et doit ressembler aux nouveaux quartiers de certaines cités des États-Unis. C'est là qu'habitent les gros négocians et les employés. Une autre partie, occupée par le petit commerce, a une physionomie beaucoup moins régulière, mais beaucoup plus animée. Enfin, à l'extrémité nord de la ville, sont trois faubourgs composés du rebut de la population, ou plutôt d'une sorte de plebs étrangère, comme celle de Rome, selon Nieburh, à la population indigène. On donne à ces trois faubourgs, les noms expressifs d'Alger, Maroc et Tripoli.

Quel dommage que dans sa ravissante position, au sein de cette douce et belle nature qui l'environne, et à laquelle va si bien son nom qui sonne à l'italienne, Christiania n'ait pas un monument! Si elle s'agrandissait avec le temps, si elle gravissait la montagne qui la domine, si elle couvrait de villas les coteaux qui la cernent, ce serait la Naples du Nord, et une Naples libre.

En effet, s'il y a un pays où la forme du gouvernement soit la monarchie républicaine, c'est la Norwège : là, nulle aristocratie, une égalité absolue entre les citoyens. Les lois sont votées par une assemblée unique, ouverte à la plus mince propriété : c'est le grand conseil *stor-thing*, véritable souverain qui a l'initiative, la sanction, le *veto*, c'est-à-dire tout le pouvoir législatif.

Que reste-t-il au roi? Presque rien; il n'a que le *veto* suspensif : si le stor-thing propose trois fois une mesure, et que le roi la rejette chaque fois, après ces trois rejets elle a force de loi. D'autre part, si le stor-thing a repoussé trois fois une mesure désirée par le roi, la mesure est décidément rejetée. C'est ce qui est arrivé au sujet de la noblesse héréditaire, que le roi voulait introduire en Norwège; après trois refus du stor-thing, il a fallu y renoncer. Le droit d'initiative de roi n'est guère mieux traité que son droit de sanction. Les propositions royales attendent leur tour d'inscription, et quand il est venu, le stor-thing peut les

négliger. Il est vrai que le roi a le droit de dissoudre le stor-thing ordinaire, et de convoquer une session extraordinaire, qui ne s'occupe que de sa proposition; mais dans ce cas même, il n'y a pas d'orateur du gouvernement chargé de la soutenir. On peut trouver que l'équilibre manque à une telle constitution; à quoi les Norwégiens répondent, d'abord qu'ils sont fort heureux, et en outre que le chef de l'état étant le roi de Suède, ils ont dû se réserver plus de garanties contre un souverain étranger. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nul pays en Europe ne possède un gouvernement plus semblable à celui des États-Unis.

L'élection a deux degrés : tous les possesseurs de terres, ce qui forme la masse presque entière de la population, composée surtout de paysans, se rassemblent dans les églises, et nomment les électeurs; ceux-ci choisissent à leur tour les membres du stor-thing dans leur propre sein, et parmi ceux qui les ont nommés.

Les sessions ont lieu tous les trois ans; chacune doit durer au moins trois mois, et quand le roi la porte à six, les députés reçoivent une indemnité. Cet usage est tout-à-fait dans les mœurs démocratiques du pays.

Nous nous trouvions à Christiania, précisément pendant une session. Nous fûmes curieux d'assister à une séance du stor-thing; ainsi s'appelait aussi cette ancienne assemblée des peuples scandinaves,

type de nos *champs-de-mai*, où les guerriers se réunissaient une ou deux fois l'an, sous le ciel, tantôt dans une vaste plaine, tantôt sur une montagne; en Islande, sur le rocher volcanique de Thing-valla. Le stor-thing, que nous avions sous les yeux, était plus modeste : dans une petite salle très simplement décorée, soixante membres environ délibéraient. Ils étaient vêtus de noir; un seul réjouissait l'œil et le cœur par son costume pittoresque et national : le législateur avait conservé l'habit du paysan. Dans la galerie ouverte au public, un matelot presque en chemise, tenant respectueusement son bonnet, paraissait suivre la discussion avec un intérêt religieux. Ces deux hommes représentaient, l'un au sein, l'autre en dehors de l'assemblée législative, la participation des classes inférieures aux affaires, participation certes bien légitime dans un pays où tout le monde sait lire.

Je ne pouvais pas encore comprendre bien distinctement les orateurs; mais mon oreille était frappée du retour fréquent de ce mot *grund-lov* (loi fondamentale), toujours prononcé avec une accentuation énergique. Cet appel réitéré à la constitution du pays, était la base du débat. Le ton de la discussion paraissait excellent, et, bien que vif, mesuré. Les formes parlementaires anglaises étaient observées rigoureusement : chaque député parlait debout, de sa place, en s'adressant

au président. J'étais émerveillé et vraiment édifié de trouver, aux extrémités de l'Europe, un peuple si avancé dans les habitudes constitutionnelles, encore toutes nouvelles pour lui, surtout quand je réfléchissais qu'il n'avait eu, durant plusieurs siècles, pour s'y préparer, que le régime très paternel, il est vrai, mais entièrement despotique des baillis danois, gouvernant la Norwège au nom d'un souverain étranger et absolu. La liberté porte avec elle ses enseignemens, et, qui l'aime d'un amour sincère, sait bientôt la pratiquer.

Malgré leur émancipation de la couronne de Danemark, les Norwégiens sont encore Danois sous beaucoup de rapports. Les mœurs de Christiania sont, à peu de chose près, celles de Copenhague. On trouve dans les deux villes le même mélange des habitudes et des langues étrangères. Le Danois est l'idiome du pays, et l'existence du *norwégien* est une prétention nationale. Le norwégien imprimé est du danois; la prononciation le dénature un peu. Dans l'intérieur, et surtout dans le nord de la Norwège, on parle différens dialectes qui se rapprochent plus du suédois, uniquement parce que l'ancien langage de la Scandinavie, père des idiomes qui s'y parlent aujourd'hui, s'est moins altéré dans ces vallées et en Suède qu'en Danemark. Deux enfans qui ressemblent plus à leur père que le reste de la famille, se ressemblent aussi davantage entre eux.

La Norwège a ses chants populaires, comme le Danemark et la Suède; mais un bien petit nombre a été recueilli. A cela près, jusqu'à son affranchissement, sa littérature se confondait avec la littérature danoise, dont elle peut revendiquer pour elle le plus bel ornement: Holberg, le second comique de l'Europe, le Molière danois était norwégien.

Depuis l'établissement de la constitution, l'indépendance et la liberté politique ont produit en Norwège, comme il arrive toujours, un commencement de littérature nationale. On cite déjà quelques noms, Biergaard, Schwach. Hansen; leurs principales productions sont des chansons à boire ou des chants patriotiques. Je demandais à un négociant, homme fort simple, si les Norwégiens avaient de ces chants avant l'époque de la constitution : « Alors, me répondit-il avec orgueil, nous n'étions pas un peuple. » Un autre négociant a proposé un prix pour le meilleur chant national; c'est M. Biergaard qui l'a remporté. Ce chant n'a pas une couleur bien originale, mais il est énergique, et on y sent une nationalité assez vive. Le poète parle à ses compatriotes de leurs côtes neigeuses, de leurs cascades, de leurs mers poissonneuses, en homme fier de son pays; puis il ajoute :

« Librement pense et parle le Norwégien; libre-
« ment il travaille au bien du pays; les oiseaux

« dans nos bois, les vagues de l'océan du Nord,
« ne sont pas plus libres que l'homme de Norwège,
« dont la volonté obéit à la loi qu'il s'est donnée. »

Un autre hommage rendu à la constitution norwégienne, c'est l'accroissement de la population de Christiania, qui a doublé depuis 1814.

Les sciences aussi commencent à être cultivées à Christiania. Cette ville possède maintenant un jardin des plantes, une université et quelques professeurs de mérite dans les sciences physiques, entre autres MM. Keyser et Esmark. Il était Norwégien, ce malheureux Abel, ce mathématicien de si grande espérance, qui est venu mourir obscur à Paris, en attendant que l'académie eût trouvé le temps de s'occuper de ses mémoires, et qui, alors, a été proclamé un homme supérieur..... quelques jours trop tard pour emporter en mourant cette consolation, que du moins on avait reconnu ce qu'il valait.

Une tournée dans les environs de Christiania est une promenade en Suisse. La ressemblance des localités s'étend à tout le reste, jusqu'à la forme des maisons, à la tournure et à la figure des habitans. Un Suisse, qui faisait partie de notre caravane, s'écriait sans cesse: « Voilà qui est exactement comme dans le canton de Berne. » Deux choses seulement qui manquent aux environs de Berne se trouvent aux environs de Christiania, de larges rivières et la mer.

La présence perpétuelle de l'eau est le caractère de la Norwège. Ce n'est pas sans raison qu'elle s'appelle, chez Ossian, la terre des lacs, puisqu'on dit qu'elle en renferme trente mille. Je ne les ai pas comptés, mais ce nombre ne m'étonne point. Joignez à cela les innombrables bras de mer, détroits, golfes, qui découpent et entament les côtes. Aussi, dans un paysage norwégien, c'est l'eau qui forme les principales masses et les principaux plans. Il y aurait là, pour nos paysagistes, des effets neufs, au moins des essais curieux à tenter. On a vu qu'il n'est ni difficile, ni coûteux de visiter la Norwège. Je leur recommande, le cas échéant, le point de vue célèbre de Krog-Leven, à quelques lieues de Christiania, et celui qui porte le nom presque mérité de *Montée du Paradis* (Paradis Bakke).

Dans nos excursions aux environs de Christiania, nous éprouvâmes souvent les brusques variations de la température d'un été de Norwège. Je me souviens d'un jour où, le matin, on sentait dans le vent la froideur des neiges qu'il avait traversées, et à midi, au milieu d'un lac, je me penchais sur le bord de notre bateau, haletant après quelque brise. Mes compagnons dormaient, accablés par la chaleur, tandis qu'un seul rameur nous faisait traverser lentement ce grand lac entouré de rives sauvages, et qu'une cloche retentissait dans ce désert silencieux et brûlant du Nord.

L'objet le plus curieux de notre petite tournée était la mine d'argent de Kongs-Berg. Un mille avant d'arriver, on entre dans un désert; au milieu de ce désert on découvre tout à coup une ville qu'on n'attendait pas là. On voit sur le champ que c'est un produit de la mine, que la mine seule fait subsister. Il est trop vrai, avec la mine, la ville a prospéré; la décadence de l'une a entraîné la misère de l'autre. Dans un temps, la population était de onze mille ames; maintenant, elle est de trois mille cinq cents, dont un quart mendie.

C'était la première mine où je pénétrais. J'éprouvai ce qu'on éprouve toujours en pareil cas. Je m'étonnai de me sentir enfoncé si avant dans la montagne; je fus livré à toutes les sensations bizarres qui nous attendent dans ce monde ténébreux, où l'on marche comme au hasard, étourdi par le craquement des machines criant dans l'abîme, par le bruit des cascades souterraines, qui se mêle aux chants rauques des mineurs, aux coups lointains et sourds du pic et du marteau, où l'on avance ébloui aux lueurs vacillantes des torches, suspendu à des échelles glissantes, ou rampant entre des roues énormes, sur des planches fragiles.

Nous avions fait cent cinquante lieues depuis Copenhague pour gagner Christiania; il nous en restait autant à faire pour atteindre Drontheim, l'ancienne capitale des rois de Norwège. Nous nous mîmes donc en marche, en nous enfonçant tou-

jours plus au Nord, et nous nous dirigeâmes vers le Dovrefield, où nous devions franchir les Alpes scandinaves. C'est dans ce trajet que la nature norwégienne nous apparut dans toute sa majesté.

Il fallait l'intérêt de ce spectacle pour nous dédommager des fatigues qu'il nous coûtait. Dans nos charrettes découvertes, nous étions exposés à la pluie, qui dura huit jours (1). Ces charrettes devenaient de plus en plus incommodes, à mesure que nous avancions davantage. On ne pouvait ni s'y asseoir, ni s'y coucher; on était réduit à une attitude forcée, qu'on ne pouvait supporter qu'en la changeant au bout de quelques minutes contre une attitude moins pénible. C'est ainsi que, le premier jour, après notre départ de Christiania, nous côtoyâmes le grand lac de Miosen. Le chemin, pierreux comme le lit d'un torrent, montait et descendait sans cesse. A la descente, nos chevaux se précipitaient avec impétuosité, et les cahots, qui nous disloquaient, faisaient tomber sur nos épaules les malles qui auraient dû nous servir d'appui. Quand nous montions, notre pesanteur nous entraînait à l'arrière de notre tombereau. Il résultait de cette accumulation de poids dans cette partie, qu'au milieu d'une de ces montées, que des chevaux norwé-

(1) On échappe à tous ces inconvéniens en se munissant, à son entrée dans le pays, d'un cabriolet. Mais on ne peut se servir commodément d'aucune voiture plus pesante.

giens peuvent seuls tenter, les chevilles du brancard cédaient, et le brancard s'élevant comme le bassin vide d'une balance, nous qui formions le bassin pesant, nous nous trouvions sans cesse au moment d'être culbutés en arrière, et de rouler dans le lac. Mais le paysan qui nous conduisait ne s'émouvait guère de pareils accidens; il sautait à terre, et, pesant sur le brancard au point de se faire enlever à demi, finissait par rétablir l'équilibre. Alors il coupait une nouvelle cheville, la fichait dans le brancard, reprenait sa place, et faisait trotter son cheval.

Je ne peux dire que je fusse très mécontent de cette manière de voyager. La nouveauté m'en plaisait. Et par momens, couché à la renverse sur cette horrible charrette, trempé par la pluie, ne voyant que les sapins à travers lesquels j'étais emporté et le lac, dont les flots et les bords se confondaient avec le brouillard, j'éprouvais quelque chose du ravissement que Lord Byron ressentait dans sa barque, sur le lac de Genève, au sein d'une nuit orageuse.

Toute la journée du lendemain et la matinée du surlendemain furent employées à suivre les bords du grand lac Miosen, que nous ne perdions jamais de vue pour long-temps. J'eus le loisir de me convaincre, en longeant ses rives monotones et solitaires, que l'uniformité dans la grandeur est le caractère dominant de la nature du Nord. Une cer-

taine pente verte, assez semblable à un côté d'une vallée des Alpes, s'élevait perpétuellement sur l'autre bord du lac, ainsi que je l'avais remarqué à son commencement. C'était comme une décoration qui voyageait avec nous. Le lac avait aussi toujours à peu près le même aspect. A sa longueur, à ses sinuosités, on eût dit un large fleuve débordé entre de hautes montagnes.

C'est la grandeur des distances, c'est l'étendue des lieux qui distinguent surtout ces régions des autres pays de montagnes que je connais, par exemple de la Suisse. En Suisse, on passe sans cesse d'une vallée à une autre, d'un canton à un autre canton; on peut commodément s'élever, dans une même journée, à diverses latitudes, visiter des populations différentes de mœurs, de costume, de langage; mais en Norwège, on fait trente lieues sans quitter le bord du même lac, sans sortir du même district, on ne s'effraie point d'un détour de cinquante lieues pour voir une cascade; tel paysan fait tous les dimanches, pour aller en poste entendre la messe à l'église la plus proche et pour en revenir, plus de chemin qu'un habitant de l'Oberland n'en fait dans toute l'année. Comme l'homme est borné, et qu'il ne peut saisir qu'un point à la fois, cette grandeur ne frappe pas d'abord, et la portion de vallée où on se trouve produit au premier coup d'œil le même effet qu'une vallée entière de la Suisse; mais le temps s'écoule,

les relais se succèdent, et on retrouve encore devant ses yeux les tableaux qu'on a déjà contemplés : on commence à s'étonner que le même spectacle dure si long-temps; on se rappelle tout le chemin qu'on a fait, et on arrive ainsi à sentir par réflexion le grandiose de cette vaste nature.

En Norwège, les vallées sont des provinces, les torrens sont des fleuves, les lacs de petites mers. La hauteur absolue des montagnes seule n'est pas sur cette grande échelle. Des montagnes de huit mille pieds sont peu dignes de ce magnifique entourage.

Il est à regretter de ne pas rencontrer au bout d'une de ces vallées le Mont-Blanc, à qui elles siéraient mieux que la mesquine vallée de Chamouny; il est certain que dans le Nord, aux grandes forêts, aux grands lacs, aux longs fleuves, aux masses de rochers, il manque pour couronner cette harmonie d'immensité d'être dominés par de gigantesques sommets.

Le Gulbrand-dale est une de ces vallées de cinquante lieues dont je parlais tout à l'heure; elle débouche dans le lac Miosen. En le quittant, nous entrâmes dans cette gorge longue et profonde qui devait nous conduire au Dovrefield, où est le plus haut passage des Alpes scandinaves. Quand on pénètre dans le Gulbrand-dale, l'aspect du pays change tout à coup; au lieu des pentes doucement inclinées qui bordent le Miosen, on se trouve d'a-

bord au fond d'un précipice étroit, dominé de tous côtés par des sommets qu'on voit s'élever les uns au-dessus des autres, à mesure qu'on s'élève soi-même en serpentant au milieu d'eux.

La pluie recommença dans cet endroit et nous tint depuis assez fidèle compagnie jusqu'à ce que nous eussions passé le Dovrefield. Pour m'en consoler, je me faisais ce raisonnement, qui se peut défendre : en général, les formes des montagnes scandinaves manquent de beauté; il n'y a pas pour l'œil beaucoup à gagner à saisir bien exactement les rudes contours de ces masses, comme s'il s'agissait des lignes gracieuses d'Albano ou de Tivoli. Un jour terne, un ciel pluvieux ne vont point mal à un pays sévère et triste, pas plus qu'à un monument gothique, tandis que la lumière, et une lumière éclatante, est nécessaire à la nature méridionale comme à l'architecture grecque ou romaine. Je dirai plus : le Nord, à quelques exceptions près, est vraiment laid par un beau soleil; cette splendeur hors de place ne sert qu'à faire sentir durement à l'œil les pointes aiguës des sapins, les formes tantôt heurtées, tantôt plates des rochers; la nature est alors comme une laide qui s'entourerait de bougies; mais il est des figures qui, sans être belles, plaisent dans le demi-jour ou entrevues à travers un voile; la nature a dans le Nord besoin de cette coquetterie, et c'est quand elle se voile de ces brumes, qu'elle apparaît dans sa véri-

table beauté. Une lumière pâle, un ciel nébuleux, composent avec la sombre verdure des pins et la teinte grisâtre des rochers une harmonie douce et triste qui n'est pas sans charme. Les effets de pluie et de brouillard dans les montagnes donnent souvent naissance à des accidens qui plaisent, mais qu'on ne peut ni décrire ni presque se retracer; c'est à l'horizon une vapeur blanchâtre, pluvieuse et un peu éclairée, ou un sommet que termine brusquement une masse de nuages noirs; on voit le brouillard flotter sur les vallées, ramper le long du flanc boisé des montagnes, se poser sur leurs crêtes : soudain, avant qu'on se soit rendu compte de son mouvement, il vous entoure et l'on n'aperçoit plus rien. Mais voilà qu'un coup de vent le chasse, le précipite dans les ravins, l'emporte en tourbillon sur la cime des montagnes, alors on voit autour de soi, à ses pieds, au-dessus de sa tête, tantôt loin, tantôt près, s'ouvrir, se refermer des échappées rapides; le voile se déchire, se déploie, se lève, retombe, puis on aperçoit tout à coup au milieu de la vapeur une prairie, une cabane, éclairée par le soleil; ou bien une haute cime s'élève comme une île du milieu des vagues fantastiques de brouillard que le vent roule et amoncelle autour de ses flancs. Tel était le spectacle que nous avions fréquemment dans le Gulbrand-dale, en suivant le fleuve qui en a creusé les profondeurs. Ce fleuve, moitié lac, moitié torrent, par moment se précipitait en larges cata-

ractes; par moment donnait l'idée d'un bras de mer par le murmure de ses flots, que le vent descendu des hauteurs brisait sourdement contre les troncs des sapins et les racines des aunes.

Sur toute la route de Christiania à Drontheim, dans un espace de cent cinquante lieues, on ne rencontre pas un village; chaque famille vit isolée dans son gaard (1). Ce mot est intraduisible; nul autre ne donne une idée exacte de la manière d'être des paysans norwégiens. Un gaard est un groupe plus ou moins considérable de maisons en bois, qui ne constituent à elles toutes qu'une seule habitation. Dans l'une de ces petites maisons, couchent tous les membres de la famille, souvent assez nombreuse; dans une autre, ils se réunissent pour manger, dans une troisième est la cuisine, dans une quatrième la grange: il en est de même pour le grenier commun. En un mot, tout ce qui ordinairement demande une pièce séparée, forme ici une cabane à part. Un gaard, c'est une maison décomposée. Cette disposition singulière du gaard est particulière à la Norwège, elle y remplace le village; le village est une agglomération de familles, le gaard est la famille primitive, dont les membres habitent, possèdent, vivent en commun; il semble que ce soit là l'élément le plus simple de la société, et qu'en Norwège on en soit resté à son premier de-

(1) On prononce Gôr.

gré. Probablement les peuples germains, avant de former des villages, s'établissaient par famille sur le sol qu'ils occupaient : ces établissemens devaient ressembler beaucoup au gaard norwégien. En général, c'est en Norwège que se sont le mieux conservées les mœurs originelles de ces peuples, c'est là que s'est réfugiée la vieille Germanie, c'est là qu'il faut aller chercher un commentaire de Tacite.

Ces cabanes offrent rarement le luxe d'une construction en planches ; plus souvent leurs murailles sont composées de troncs de sapins placés les uns sur les autres et serrés artistement : de la mousse placée à l'intérieur, dans les jointures, achève de les rendre impénétrables à l'air, et avec cette grande simplicité de moyens, ces demeures tout-à-fait primitives sont assez chaudes et assez confortables.

On n'y trouve pas une grande opulence, cependant on y remarque plus de saleté que de misère. La terre est bien peu fertile en Norwège, mais il y en a tant pour si peu d'hommes, et ils ont si peu de besoins ! Quelquefois même j'ai été surpris de rencontrer sous le toît d'une cahutte perdue dans le désert une bonne batterie de cuisine en très bel ordre, et un air de satisfaction et de fierté qui annonçait dans les possesseurs l'absence du besoin et du souci.

Le second jour de notre entrée dans le Gulbranddale, nous arrivâmes le soir au bord d'un petit lac.

Nous nous étonnions de ne pas voir sur la rive le gaard qui devait nous servir d'asile pour la nuit, il était de l'autre côté. Un lac en Norwège se traverse comme ailleurs le ruisseau; un bateau nous attendait qui nous passa sur l'autre bord. Je trouvais assez poétique cette manière d'arriver à l'auberge.

Ce gaard était un des mieux fournis que j'eusse encore vus, et le paysan auquel il appartenait devait vivre au bout de son lac dans une certaine aisance. Sa femme avait un vêtement noir très propre; pour lui, grand, fort, la démarche lente, les manières lourdes, couvert d'une étoffe velue, l'air fier et gauche, comme embarrassé entre son orgueil de paysan indépendant et sa condition d'aubergiste, il avait assez la mine d'un ours forcé à servir, qui obéirait en grondant.

Le lendemain nous continuâmes à nous élever toujours de plus en plus, et nous arrivâmes au pied du Dovrefield. Nous rencontrâmes ce jour là, sur notre route, le monument d'une victoire remportée par les Norwégiens sur un corps écossais commandé par un capitaine Saint-Clair, au service de la Suède. Ces Écossais furent écrasés dans cette vallée par des rochers que leurs ennemis firent rouler sur eux du haut des montagnes. Une croix de pierre est placée au lieu où ils ont péri. Il existe sur cet événement une ballade devenue populaire; nous nous la fîmes chanter par un paysan pour en connaître l'air. On ne se serait pas douté qu'il eût été fait

pour un chant de triomphe, tant il était languissant et triste. Il en est de même de tous les chants populaires du Nord; bien que souvent les paroles expriment la gaîté ou un sentiment vif, la mélodie en est toujours traînante et plaintive: c'est que le caractère de la musique nationale ne traduit pas telle ou telle disposition passagère, mais le fond même de l'ame d'un peuple. Or, la tristese est le véritable caractère du Nord, on l'y retrouve partout; dans le silence et la grandeur de la nature, dans le morne regard de l'homme, dans sa démarche lente et son chant plaintif, dans les brumes de la mer, dans les longues nuits et les longs crépuscules. Il m'est arrivé par moment d'avoir un sentiment bien profond et bien intime de cette tristesse septentrionale, quand, m'éloignant un peu de mes compagnons, j'allais m'asseoir sur un sapin renversé, et que je promenais mes regards sur une étendue immense et silencieuse. Je restais ainsi long-temps sans qu'aucun mouvement, aucun son, vinssent m'arracher à ma rêverie, et cependant le bruit le plus léger se fait entendre dans le calme universel: c'est un petit oiseau qui se plaint faiblement dans les airs, ou le cri d'un corbeau caché dans un nuage, ou un coup de rame au loin sur un lac solitaire.

Je retrouve une note écrite le 15 août, au moment de passer le Dovrefield.

« ....Nous n'avions point de chevaux, il a fallu

attendre plusieurs heures dans cette cabane, la dernière avant le passage des montagnes; elle ne renfermait qu'un vieillard ivre qui ne comprenait rien à mes demandes de chevaux et de charrettes, et dont l'idée fixe était de me faire prendre de son tabac dans son horrible tabatière. Je suis sorti pour échapper à cette hospitalité; je me suis assis devant un chalet sur quelques peaux qui se trouvaient là; en face de moi, un torrent tombait d'un immense escarpement, une clochette retentissait au loin; à quelque distance, des vaches ruminaient, couchées sur de la mousse mouillée. Il faisait humide et froid, il pleuvait sur les montagnes. Au bout d'une longue vallée, pleine de maigres sapins, s'élevaient des cimes nues; le soleil les éclairait-il? ou seulement leur couleur était-elle un peu plus pâle que celle des cimes environnantes? J'ai douté long-temps; je me suis demandé quelle heure il pouvait être, je n'en avais aucune idée; nous avions depuis le matin été témoins de la même désolation, et nul souvenir distinct et varié ne pouvait marquer pour nous les instans; d'ailleurs ces jours brumeux se confondent avec le crépuscule. J'ai regardé à ma montre, il était six heures. Je n'ai pu m'empêcher de penser tout à coup à Naples et de me dire: C'est l'heure du Corso; à présent, les voitures roulent au bord de la mer, sur cette belle plage où est Chiaja; la gaîté du soir commence à faire retentir Sainte-Lucie, le Vésuve est violet,

la mer bleue, verte, étincelante, et le soleil, qui le croirait? ce même soleil disparaît derrière le Pausilippe embrasé! »

III.

Suite de la Norwège.

Mœurs des paysans norwégiens.—Maîtres d'école ambulans.—Duels singuliers. — Passage des montagnes. — Vallée des cascades. — Drontheim. — Maisons de bois. — Antiquités. — Ignorance d'un bibliothécaire. — Mœurs de Drontheim. — Crépuscule. — Adieux à l'Océan du Nord.

Nous étions arrivés au cœur de la Norwège; nous allions franchir le Dovre-Field, le Saint-Gothard des Alpes scandinaves. Là nous pouvions observer, dans toute sa pureté, le caractère des paysans norwégiens, de ces hommes lents et énergiques, simples et fiers, rudes et hospitaliers. Cette lenteur de leurs mouvemens et de leur esprit semble tenir à leur organisation et à leur climat. Leurs fibres, naturellement plus dures que celles des méridionaux, raidies encore par le froid, n'ont ni

mobilité ni souplesse, mais de la ténacité et de la force. Si on leur adresse la parole, il s'écoule toujours quelques minutes avant qu'ils s'en aperçoivent; rarement ils répondent à une première question.

C'est que leur cerveau n'a pas eu le temps de faire l'opération nécessaire pour comprendre. Mais une fois qu'ils comprennent, ils comprennent bien et répondent avec une droiture et une fermeté de sens qui étonne. Pour le plus simple calcul, pour des comptes qu'ils sont obligés de faire tous les jours, il leur faut un temps surprenant, mais aussi ils ne peuvent pas plus se tromper qu'une machine arithmétique. Le voyageur qui arrive à la porte d'une auberge, fort pressé de se reposer et de se restaurer, ne saurait se défendre de quelque humeur, en voyant ces grandes figures immobiles, debout sur le seuil de la maison, les bras croisés, et fumant leur pipe avec un flegme parfait. On s'agite, on s'impatiente, on les questionne, ils continuent à fumer avec la plus profonde indifférence, et vous regardent fixement sans paraître vous apercevoir. Mais ce même homme, à qui il a fallu tant de temps pour se convaincre que vous étiez là devant ses yeux, et que vous aviez besoin de lui, une fois que cela est bien entré dans sa tête, se mettra en devoir, sans se presser, il est vrai, de vous fournir consciencieusement tout ce qui est à sa disposition. Ne

l'étourdissez pas de questions, ne lui donnez jamais deux ordres à la fois, ayez patience, tout sera fait sans ostentation, sans empressement, mais avec une scrupuleuse attention et une exactitude souvent désintéressée.

Ces hommes ont autant de fierté que de droiture; ils ont gardé fidèlement le tutoiement des âges héroïques, et l'adressent à tout le monde sans exception, à leurs pasteurs comme aux étrangers, que peut surprendre d'abord cette allocution familière.

Le sentiment de leur indépendance, de la constitution vraiment républicaine, sous laquelle ils vivent, n'ôte rien, comme on peut croire, à cette fierté native. Ils ont une idée fort nette de leur situation politique à l'égard de la Suède. L'un d'eux nous disait : « Les Norwégiens n'ont rien à démêler avec les Suédois; ils ont le même roi, et voilà tout. » Sur toute la route de Christiania à Drontheim, nous rencontrions les paysans occupés du stor-thing qui venait de finir; des vieillards en guenilles sortaient de leurs cabanes pour venir s'enquérir auprès de nous si la session était terminée.

On sera moins surpris de cette préoccupation générale de la chose publique, si l'on se rappelle que tous les paysans, sans exception, savent lire et écrire. On n'accorde la confirmation qu'à ceux qui ont reçu cette instruction élémentaire. Elle est

également exigée pour l'exercice des droits politiques. Pour ces deux raisons, nul ne s'en dispense.

La difficulté est d'aller à l'école dans un pays où les habitations sont isolées et séparées quelquefois par une distance de sept à huit lieues. Comment faire? On obvie à cet inconvénient par des maîtres d'école ambulans. L'un d'eux s'établit sur un point pour un temps, durant lequel il instruit tous les enfans des habitations qui ne sont pas trop éloignées. Cela fait, il lève sa tente et va porter ailleurs son enseignement nomade. Malgré cette facilité, les écoliers doivent avoir encore de terribles courses à faire pour en profiter; et avec une tête norwégienne qui n'apprend pas vite, un petit paysan doit faire en allées et venues l'équivalent d'un voyage avant de savoir lire.

Tout paysan a sa Bible, qu'il lit le dimanche, et souvent d'autres livres encore. Au rapport des libraires de Copenhague, il se vend, proportion gardée, beaucoup plus de livres en Norwège qu'en Danemarck; et cela non seulement dans les villes, qui d'ailleurs ne sont pas nombreuses, mais encore dans l'intérieur du pays. M. P.-E. Muller (1), à qui j'emprunte ce détail, dit avoir connu des voyageurs qui avaient trouvé chez un paysan, dans

(1) Ueber den ursprung und verfall der Islaendischen historiographie p. 153.

les montagnes, un Euclide que le père de famille avait étudié d'un bout à l'autre; chez un second, il trouva quelques écrits de Kant; chez un troisième, un volume de Rousseau.

On m'a conté à Christiania qu'un autre voyageur, étant arrivé dans une vallée reculée de la Norwège avec des instrumens de physique pour mesurer les hauteurs des montagnes, avait excité chez ces paysans un étonnement qui d'abord faillit lui être funeste. On le prit pour un sorcier, et on allait chercher le ministre pour l'exorciser. Jusque là son aventure ressemble à beaucoup d'autres; mais ce qui me paraît caractériser les Norwégiens, c'est ce qui suit. En s'expliquant, il parvint à leur faire comprendre la destination, et jusqu'à un certain point l'emploi de ses instrumens. Alors ils passèrent de l'inquiétude à l'admiration, se firent dire les hauteurs de toutes les montagnes environnantes, les gravèrent dans leur mémoire, les apprirent à leurs enfans; et depuis, quand d'autres voyageurs sont venus dans ce coin écarté, ils ont été fort étonnés de trouver ces bonnes gens si bien informés de la hauteur de leurs montagnes, et tout fiers de posséder quelques élémens de trigonométrie.

C'est probablement à cette grande diffusion de l'instruction populaire qu'est due la rareté des crimes et des supplices en Norwège. La peine de mort y est presque inconnue. Cependant il y a quelques

années, cinq hommes commirent un assassinat sur des marchands qui avaient imprudemment tenté leur cupidité, en leur laissant voir qu'ils étaient porteurs de sommes assez considérables; mais le crime était pour les meurtriers quelque chose de si nouveau, de si étrange, ils étaient si embarrassés de ce qu'ils avaient fait, qu'ils se trahirent bien vite, avouèrent tout au premier interrogatoire, et, selon l'ancienne coutume du pays, eurent la tête tranchée avec la hache.

Par momens, les paysans norwégiens sortent violemment de ce calme qui leur est habituel, par de courtes explosions d'une gaîté sauvage; par la colère ou par l'ivresse. Souvent il en résulte des combats sérieux. Leur arme est un couteau à gaîne qui pend toujours à leur ceinture; mais si ce que l'on dit est vrai, ils portent jusque dans la fureur du duel le sang-froid qui leur est propre. On assure qu'avant de combattre, chacun lance son couteau contre une table, et que le point d'honneur, la loi du combat, leur défend d'enfoncer cette arme dans le corps de leur adversaire plus avant qu'elle n'est entrée dans le bois. On ne peut assez admirer tant de bonne foi dans la convention, et une précision d'adresse et de loyauté si grande dans son accomplissement.

Ces paysans ont encore une autre sorte de duel qui se conçoit plus facilement. Chacun des deux combattans tient dans la main droite un de ces re-

doutables couteaux, et, de la gauche, saisit fortement le poignet droit de son adversaire; ainsi chacun s'efforce à détourner le coup de l'autre en lui portant le sien. Ce duel, qui tient de la nature de la lutte, convient à des montagnards, chez qui la force corporelle et l'agilité sont les qualités principales, et celles qui doivent toujours avoir l'avantage.

Nous avions franchi le fameux passage du Dovre-Field presque sans nous en apercevoir. J'attendais toujours une cime escarpée qu'il nous faudrait gravir; mais comme nous avions fait cinquante lieues en nous élevant insensiblement, nous étions arrivés sans nous en douter jusqu'au sommet, et, à force de petites montées et de petites descentes, nous nous trouvâmes de l'autre côté.

Du reste, rien de plus triste que ces hauteurs: le terrain se compose presque uniquement de tourbières, de mousse, de pierres et de marécages. On ne conçoit pas qu'à cette élévation on puisse trouver tant d'eau. On la voit sourdre de tous côtés. Nous n'apercevions, à travers le brouillard qui nous entourait, que de petits lacs et de petites vallées, des crevasses où traînait quelque reste d'une neige paresseuse, des bouleaux rabougris et déformés, des montagnes longues, arrondies, couvertes du lichen que paissent les rennes. En somme, tout ce pays ressemble beaucoup à celui des Lapons. En s'élevant, on trouve toujours l'analogue

des régions situées plus au Nord: les hauteurs moyennes de la Suisse donnent une idée des plaines de la Suède; et ici, près des sommets de la Norwège, j'avais une anticipation des marais de la Laponie.

Un véritable enchantement m'attendait sur le revers du Dovre-Field. Je marchais tête baissée à l'entrée d'une vallée qui débouche dans les montagnes ; tout à coup je lève les yeux et j'aperçois près de moi trois cascades, dont l'une semblait tomber des nuages assez bas qui flottaient sur nos têtes ; un oiseau de proie volait en cercle à l'entour, et parfois venait la raser de son aile. Les cascades qui sont dans les livres, qu'on va chercher de propos délibéré, m'ennuient presque toujours ; mais ici la surprise, l'inattendu de cette rencontre me ravit, et dès ce moment la même surprise se renouvelait à tous les pas. Je me croyais chez Ossian ; c'était bien la vallée aux cent torrens, la vallée étroite et retentissante de Cona. Ce n'est qu'en Norwège, après plusieurs jours de pluie, qu'on peut trouver cette abondance d'eau vive, ce luxe de cascades. Chaque rocher avait la sienne; toutes étaient différentes de forme, d'aspect, d'effet pittoresque: les unes tombaient à ma droite du sommet qui bordait la route ; j'en voyais à ma gauche blanchir sur l'autre flanc de la vallée; d'autres encore grondaient invisibles comme un tonnerre souterrain. Tantôt c'était de loin comme un

filet d'écume serpentant sur un fond noir; tantôt comme une écharpe se détachant d'un sommet et se déroulant dans les airs; celles-ci glissaient sans bruit le long des pentes; celles-là, d'un seul bond, se précipitaient dans une vallée étroite et profonde, tombaient comme un fleuve ou se brisaient en mille ruisseaux; l'une s'échappait à mi-côte d'une large grotte, puis, comme un cône immense, s'engouffrait dans un abîme. Une autre couvrait tout un pan de rocher de sa nappe large et transparente. J'en vis deux surtout, former le contraste le plus frappant du gracieux et du terrible: la première semblait un ruban d'argent qu'une main invisible laissait flotter au-dessus de la cime des sapins et des bouleaux; pour la seconde, on eût dit un grand serpent blessé traînant ses replis sur le flanc de la montagne et se roulant dans son écume.

Je sais qu'on perd ses paroles à vouloir décrire de pareilles scènes et que les lecteurs redoutent les efforts maladroits qu'on fait pour les rendre; mais il faut savoir gré de sa retenue à un homme qui a vu quelques centaines de cascades et qui se borne à en décrire une demi-douzaine.

Quand on a passé le Dovre-Field, la nature prend un caractère encore plus imposant de grandeur et de solitude; les formes des montagnes deviennent plus hardies, les vallées s'élargissent, et on découvre ces immenses horizons que je n'ai vus

qu'en Norwège. A mesure qu'on avance vers le Nord, la verdure, qui est le véritable ornement de ces contrées, redouble de fraîcheur; l'œil en est constamment enchanté, on oserait presque dire ébloui, tant elle est vive et éclatante. Cette verdure perpétuelle tapisse toutes les montagnes, borde tous les lacs et tous les torrens, gravit les pentes les plus escarpées des rochers et couronne leurs cimes les plus aigües. Les toits des cabanes sont verdoyans comme des prés. L'avoine y croît en abondance, de sorte qu'on pourrait y faucher et même y moissonner. Des pieds de sorbier des oiseaux y poussent même quelquefois, et alors on dirait que ces toits portent des vergers.

La beauté des sapins de Norwège est célèbre. Ces arbres paraissent être d'autant plus beaux, qu'ils approchent plus de la latitude, au-delà de laquelle leur taille diminue; c'est comme les Norwégiens si grands, qu'on rencontre tout juste avant les Lapons si petits. Il semblerait que le froid est favorable au développement de l'homme et de certains végétaux jusqu'à un certain point, où son excès l'arrête brusquement. Le bouleau, qui seul partage avec le sapin la possession de ces déserts de verdure, y atteint aussi des proportions plus grandes que dans nos climats. Sa forme est plus majestueuse, ses branches plus tombantes; il offre souvent l'aspect du saule pleureur, et son feuillage pâle et délicat se détache avec grâce sur le

feuillage des sapins dont il égaie un peu la teinte mélancolique.

Nous approchions de Drontheim, de cette ancienne capitale des rois de Norwège; mais rien n'annonçait le voisinage d'une ville de dix mille ames : c'était toujours la même solitude; d'immenses forêts, d'immenses horizons et point d'hommes; d'énormes masses de montagnes amoncelées les unes derrière les autres, de vastes espaces de verdure et de vastes espaces d'eau. Imaginez avec cela un ciel gris, un jour sans éclat qui ne semblait pas venir du soleil, tant il était terne et morne; une tristesse infinie et un grand calme.

Après avoir traversé une dernière forêt de sapins, puis des pelouses désertes semblables à toutes les autres, on se trouve sur une petite hauteur; au-delà on n'attend rien que des nouveaux déserts. Tout à coup on aperçoit à ses pieds les toîts rouges de Drontheim. En présence de Drontheim, il est impossible de ne pas songer à Christiania. Les deux villes sont placées au fond d'un de ces *fiords,* ou bras de mer nombreux, qui s'étendent dans l'intérieur de la Norwège et l'entament si profondément. Le fiord de Drontheim a trente lieues. C'est jusqu'à la pleine mer un labyrinthe d'îles, d'îlots, de promontoires; mais devant Drontheim le golfe est libre. Un mur de rochers à pic, en demi-cercle, semble la clore de

tous côtés. La petite île de Munk-Holm, à un demi-quart de lieue de la côte, en face de la principale rue de Drontheim, s'élève seule au milieu de cet immense bassin. Deux amas de rochers s'avancent des deux côtés de la ville comme de gigantesques bastions; sur l'un d'eux était, selon la tradition, le château du farouche Hakon-Iarl, le dernier chef payen de la Norwège, qui sacrifia, dit la Saga, son propre fils à ses anciens dieux. Sur ces rochers, en présence de cette mer et de ce ciel, on place bien le sanglant récit de la Saga.

Si la position de Drontheim rappelle celle de Christiania, l'aspect des deux villes n'en fait pas moins une impression bien différente. A Christiania, malgré le caractère de tristesse et de grandeur empreint sur ses rivages, on est encore, si l'on ose ainsi parler, dans la Norwège gracieuse; à Drontheim, on est au fond de la vraie Norwège, de la Norwège austère.

Ici la mer est vraiment le triste océan du Nord : plus de mollesse dans les contours, plus de formes arrondies; des lignes droites, des rochers à pic, des écueils. A Christiania, une végétation abondante couvrait les îles et les rives, descendait jusqu'au sein des flots. Ici l'on est presque au terme de la végétation, la verdure est toujours belle, mais les arbres sont clairsemés, on les remarque, on les compte, on les regrette; les brumes même sont plus épaisses, plus sombres; on se sent bien

plus reculé, bien plus perdu vers les confins du monde vivant, vers les lointaines extrémités de l'univers.

Drontheim est entièrement bâtie en bois; sa cathédrale est le seul bâtiment en pierre qu'elle renferme. Les rues sont larges, coupées à angle droit, et bordées de maisons rouges, jaunes, grises, dont la bigarrure n'a certainement rien de monumental, mais quelque chose de gai et d'animé qui ne déplaît pas à l'œil. Malgré la simplicité des matériaux, le luxe se montre dans la décoration extérieure de ces demeures; il y a à Drontheim telle maison, celle du gouverneur, par exemple, qui peut passer pour un hôtel ou un palais de bois. Souvent l'entrée est ornée d'un portique élégant; des colonnes corinthiennes soutiennent un fronton classique, et l'on entre ainsi magnifiquement dans une maison dont les murs à l'intérieur sont formés de troncs de sapin couchés les uns sur les autres comme dans les *gaards* reculés des montagnes.

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche. Nous allâmes à l'église. La cathédrale de Drontheim passe pour le plus ancien monument d'architecture de la Scandinavie; mais elle a été brûlée plusieurs fois, et il est difficile de déterminer ce qui reste de la construction primitive. C'est dans cette église qu'étaient sacrés les anciens rois de Norwège, et que doit l'être actuellement

le monarque aux termes de la constitution.

En sortant de l'église, nous fûmes frappés de l'apparition d'un carrosse rouge où l'or se relevait en bosse, et d'une forme tellement surannée, qu'on ne pourrait, je crois, en rencontrer un pareil que dans les tableaux flamands du temps de Charles-Quint. Chassé de pays en pays par les progrès du goût moderne, le gothique carrosse avait enfin trouvé un asile contre les modes nouvelles, dans cette ville lointaine, où l'on en est encore au passé, parce que le présent n'a pas eu le temps d'y arriver. L'étendue des distances est comme l'éloignement des siècles.

Nous retournâmes dans la journée, avec quelques habitans de Drontheim, visiter la cathédrale en détail. Je me réjouissais de me trouver sur le terrain des vieilles traditions scandinaves; je m'attendais à recueillir une foule de récits curieux, de légendes poétiques. L'un de nous, qui s'était préparé sur la matière, adressa à nos guides, touchant saint Olaf et Olaf Trygvason, quelques questions qui les embarrassèrent beaucoup. Pour toute réponse, ils nous conduisirent dans une petite chambre, où ils nous dirent que saint Olaf avait été enfermé, probablement quelques siècles avant qu'elle fût bâtie. Nous demandâmes si l'église renfermait des objets curieux. « Sans doute, nous répondit-on, et l'on nous mena voir l'orgue nouveau dont un petit garçon toucha devant nous

avec le plus grand succès; si elle possédait d'anciens monumens : on nous l'assura, et pour preuve, on nous montra le corps d'un enfant embaumé, nous dit-on, depuis plus de cinquante ans.

La bibliothèque de Drontheim me parut renfermer des choses remarquables, mais dans le plus grand désordre. Ce n'était pas la peine d'aller chercher cela si loin. Du reste, ce désordre me surprit moins, quand j'appris que le bibliothécaire est aussi l'organiste; ou plutôt c'est l'organiste qui dans l'occasion sert aussi de bibliothécaire.

Il nous donna une preuve assez amusante de son ignorance. Voici, nous dit-il, en nous montrant un manuscrit arabe, voici l'Alcoran en Chinois. Je m'efforçai alors de lui persuader que Mahomet avait écrit en Arabe. Mes efforts furent fort mal reçus et complètement inutiles. Il persista, et il est probablement encore convaincu que l'auteur du Coran fut compatriote de Confucius.

Dans notre rapide passage à Drontheim, nous ne pûmes étudier à loisir les mœurs et les habitudes sociales du pays. On nous parla de quelques fortunes commerciales assez considérables; d'une maison de Drontheim, qui avait quatre millions, quatorze vaisseaux, et qui en avait eu trente. Une discussion, dont nous fûmes témoins, trahit le peu de ressources de la société de Drontheim. Il y avait eu auparavant une espèce d'opéra chanté

par des amateurs, mais il avait fallu y renoncer par disette de voix. Les bals et les concerts sont le seul amusement des hivers. On doit y joindre les plaisirs de la table qui, depuis les temps héroïques, jouent un grand rôle dans le Nord; surtout le plaisir de boire, car il me semble qu'on mange moins en Scandinavie qu'en Allemagne; ce qui, du reste, permet encore de manger beaucoup. Mais la rigueur du froid, qui, poussée à un certain point, modère peut-être l'appétit, fait un besoin des spiritueux: aussi sont-ils fort en usage en Norwège. Dans les réunions habituelles, on fait circuler des verres de punch pendant toute la soirée, comme ici des verres d'orgeat ou d'eau sucrée. L'eau est bannie sévèrement des repas. Je ne pouvais m'accoutumer à cette privation, et quand j'en réclamais pour mon usage, j'avais le chagrin de mortifier mes hôtes qui ne pouvaient concevoir ce goût bizarre, et me demandaient si j'étais mécontent de leur vin.

Drontheim a les inconvéniens de sa situation. Ses habitans sont loin de tout; Hambourg et Copenhague sont leur Paris; mais aussi quelque chose des anciennes mœurs norwégiennes s'est conservé là mieux qu'ailleurs, et parmi tous ceux qui ont fait ce voyage, il n'y a qu'une voix sur l'hospitalité et la cordialité antique des habitans de Drontheim.

Le paysage aux environs de Drontheim est sans caractère; presque point d'arbres, des collines

basses, pas de formes pittoresques. Seulement partout cette admirable verdure, et à l'horizon cette mer magnifique fermée de tous côtés par des rochers qui sont des montagnes.

Tout cela gagne beaucoup à être vu au crépuscule. Bien que nous fussions déjà au 19 août, il faisait encore très grand jour plusieurs heures après le coucher du soleil. Nous eûmes à Drontheim le loisir d'observer cette singulière clarté, ce jour sans ombre, on dirait presque sans lumière, qui semble celui d'un autre monde. On croit voir fort distinctement les contours éloignés, mais en y faisant attention on s'apperçoit que ces contours échappent et qu'on ne saurait les dessiner. Si l'on regarde tout à coup près de soi, on est étonné, au contraire, de l'incroyable netteté avec laquelle les objets voisins se détachent dans une lueur si vague. Ce jour mystérieux semble le véritable jour du Nord; il adoucit les formes aigües, il relève les formes insignifiantes, et il répand sur toutes une sorte d'incertitude qui sied merveilleusement au caractère de la nature septentrionale.

Avant de quitter Drontheim, je voulus dire adieu à l'océan du Nord. Je fus m'asseoir au bord de la mer à quelque distance de la ville, et là je me pénétrai profondément de tout ce qu'il y a de sinistre dans cette redoutable et lugubre nature. Les montagnes étaient enveloppées d'une brume épaisse qui semblait réunir le ciel et la mer et à travers la-

quelle un jour faux tombait obliquement sur les vagues. Ces vagues livides venaient incessamment se briser contre des écueils noirs et jaunes, balançaient quelque temps leur écume, puis se précipitaient encore et en formaient de nouvelles. La mer était presque déserte, seulement un vaisseau rasait rapidement la côte à travers la pluie. Le soir vint; le mouvement des vagues se confondait avec le reflux, le crépuscule succédait insensiblement à un pâle et long coucher du soleil. Alors, au battement des flots, au sifflement des vents du nord, aux clartés du crépuscule, dans une sorte d'étourdissement poétique, je parvins à oublier le Drontheim d'aujourd'hui avec ses négocians, ses boutiques, ses trivialités. Je me transportai pour un instant dans le temps des rois de la mer, des Scaldes, des héros et des dieux de l'Edda. Cet instant fut court, comme on peut croire; je retombai bientôt sur moi-même, je sentis que je n'étais ni un héros, ni même un Scalde et je regagnai mon auberge.

IV.

Suède. — Lapons.

Route nouvelle de Stockholm. — Cavalcade dans les fondrières. — Rapports entre la Suisse et la Suède. — Différence des Norwégiens et des Suédois. — Visite aux Lapons. — Aspect de leur pays. — Une famille laponne et un troupeau de rennes. — Hospitalité, repas. — Figure, langue, race, religion des Lapons. — Aspect du nord de la Suède. — Le paysan géographe. — Anniversaire de Goëthe.

Au lieu de prendre la route ordinaire de Drontheim à Stockholm, qui passe par Ræras et par la Dalécarlie, nous nous décidâmes pour la route nouvelle, qui n'est pas encore entièrement terminée, et qui passera par Æstersund, au nord de la première. Le général Birke, gouverneur de Drontheim, devait aller visiter la partie à laquelle on travaillait encore. Nous cédâmes au plaisir de faire

avec lui le passage des montagnes. Au jour fixé, nous arrivâmes au dernier relais, où nous trouvâmes le général et son escorte. De ce point à la frontière suédoise il reste un espace d'environ quinze lieues du côté de la Norwège, où la route n'existe point. C'est cet espace que nous avions à franchir pour arriver en Suède. On ne pouvait en venir à bout qu'en allant à travers bois, marais et rochers, au moyen des admirables chevaux du pays. C'est à quoi furent employés les deux jours suivans. Cette expédition, avec notre visite aux Lapons, qui la suivit immédiatement, fut la partie la plus curieuse et la plus fatigante de notre voyage.

Notre caravane avait un aspect original : en tête étaient le général et ses officiers, quelques gros négocians de Drontheim, un pasteur avec un chapeau à larges bords, nous avec nos mines étrangères, et enfin un minéralogiste de Christiania, le savant professeur Esmark, qui d'ordinaire fermait la marche, ayant sur sa tête une grande casquette de feutre gris, sur son dos une redingote de taffetas ciré vert, froissée de mille plis, et portant l'étui de son baromètre attaché en manière de carquois derrière ses épaules. La diversité des costumes et des tournures, la bizarrerie de quelques-unes, ce mélange de militaires et de marchands, ce savant et son baromètre hissé sur un grand cheval, tout cela donnait à notre petite troupe un caractère animé et grotesque qui nous réjouissait beaucoup.

Au bout de quelque temps, la route se trouvant interrompue, nous commençâmes à chevaucher à travers les sapins, dans un terrain marécageux, entremêlé çà et là de quelques rochers. Des troncs d'arbres pourris embarrassaient souvent notre chemin; il fallait passer des torrens à gué; il fallait à chaque instant que les chevaux entrassent jusqu'au poitrail dans des bourbiers, et qu'alors, aux prises avec les racines et les broussailles enfoncées dans la fange, ils parvinssent à force d'adresse et de patience, à en débarrasser leurs pieds. J'admirais souvent avec quel art ils se dégageaient d'embarras qui me paraissaient tout-à-fait inextricables. Ils semblaient reconnaître par l'odorat le degré de solidité du terrain sur lequel ils posaient le pied. Quand la difficulté était trop grande, qu'ils étaient pris comme au lacet ou avec de la glu, ils ne s'effrayaient point, s'arrêtaient un moment, comme pour bien assurer leur élan, puis faisaient à propos un effort vigoureux, et se trouvaient hors d'affaire. Sur les rochers leur instinct n'était pas moins surprenant; ils montaient et descendaient sur des pentes où il eût été malaisé à un piéton de ne pas perdre l'équilibre; tantôt se cramponnant aux plus petites aspérités des rochers, tantôt raidissant leurs jambes de derrière, et se laissant ainsi glisser. Quelquefois ils sautaient d'une hauteur d'un pied sur une dalle de rocher où il y avait tout juste place pour leurs quatre fers,

et là s'arrêtaient brusquement, comme cloués au sol. Tout cela, bien entendu, à condition qu'on ne les touchât pas, et qu'on les laissât complètement maîtres de leurs mouvemens. Malgré cette dextérité admirable de nos montures, les difficultés étaient si grandes, que tous ceux de nous qui ne mirent pas pied à terre dans certains endroits tombèrent une ou plusieurs fois non pas de cheval, mais à cheval. L'animal, après les plus grands et les plus habiles efforts, s'abattait dans un bourbier; le cavalier écartait les jambes et n'éprouvait d'autre inconvénient de son accident que d'enfoncer dans la boue jusqu'au dessus des genoux. Aucune de ces chutes ne fut dangereuse; mais quelques-unes furent assez désagréables. Le docteur Esmark, qui avait eu probablement la malheureuse idée de mettre l'intelligence d'un professeur aux prises avec l'instinct d'un cheval, renversa deux fois le sien sur lui, et ne dut son salut qu'à la nature du lieu de sa chute. Imaginez dans quel état on le déterra; mais, conservant au milieu des plus grands revers un zèle héroïque pour la science, sa première pensée était toujours pour son baromètre, dont il était plus occupé que de lui-même.

Nous fûmes cantonnés militairement par le général dans quelques gaards perdus au sein de ces marécageuses solitudes. La soirée se passa à la norwégienne, à boire du punch, à fumer avec nos compagnons de fatigue. Un pasteur, dont la cure

n'était pas située bien loin de l'endroit où nous étions, nous apprit sur les mœurs des paysans diverses choses curieuses, surtout par le rapport de certains usages établis dans ces cantons lointains de la Norwège avec des coutumes qu'on retrouve dans quelques cantons de la Suisse; le singulier usage du kilt, entre autres, est commun aux deux pays. On appelle ainsi les visites mystérieuses que les garçons font pendant la nuit aux filles qu'ils doivent épouser. Les suites ordinaires sont les mêmes en Suisse et en Norwège, c'est-à-dire qu'il en résulte, il est vrai, souvent la nécessité du mariage, mais que le mariage suit immanquablement. Une pareille faute ne fait aucun tort à la jeune fille; mais le jeune homme serait déshonoré à jamais s'il refusait de la réparer.

Du reste, ce rapport n'est pas le seul qu'on ait remarqué entre les habitans de la Scandinavie et ceux de certaines parties de la Suisse. Les paysans de la vallée d'Hasli ont une tradition qui les fait descendre des Suédois. On assure que leur dialecte a quelque analogie avec la langue suédoise; et j'ai trouvé dans le visage des femmes de Stockholm le type de celui des femmes d'Hasli. La belle batelière de Brientz, par exemple, avait un profil exactement suédois. Les petits cantons ont conservé une ballade très ancienne, qui raconte leur origine septentrionale; et un fait qui établit peut-être plus victorieusement que tous les

autres le rapport en question : c'est l'existence parmi les enfans de Berne d'un jeu dans lequel on articule des paroles bizarres tout-à-fait inintelligibles à ceux qui les prononcent. Ce même jeu, ces mêmes paroles se retrouvent parmi les enfans de Copenhague, qui certes ne se sont pas entendus avec ceux de Berne. L'histoire des jeux d'enfans, des contes de nourrice et des proverbes de bonne femme, peut jeter un très grand jour sur l'histoire de l'espèce humaine. C'est là ce qui se transmet à de grandes distances, subsiste pendant des siècles, ne s'invente guère, et survit quelquefois aux lois, aux coutumes, aux empires.

Le lendemain nous continuâmes notre expédition, et cette journée fut encore plus rude que la première. L'adresse des chevaux eut encore plus beau jeu pour se déployer. Au milieu des marécages on trouva tout à coup des rochers escarpés, qu'en vérité on ne pouvait gravir à pied sans quelques efforts et assez d'agilité. Eh bien ! toutes nos montures en vinrent à bout et ne se cassèrent point les jambes. C'était vraiment un tableau curieux à voir : une vingtaine de chevaux sur des pentes de rochers, les uns glissant, les autres roulant, les autres se retenant dans leur chute, et comme suspendus et tirés en haut par leurs guides ; quelques-uns défilant déjà avec leurs cavaliers à une grande hauteur, tandis que les autres se débattaient encore avec les leurs dans les tourbières. Les cris des paysans, la

confusion de cette scène, la nature sauvage et nue qui nous entourait, tout cela eût fourni un tableau piquant à Horace-Vernet ou une page animée à Walter-Scott.

Enfin nous touchâmes, à notre grande joie, la frontière suédoise. Nous nous sentîmes avec plaisir sur un terrain solide. C'était la troisième fois que j'entrais en Suède; j'y entrais par le nord, et j'allais chercher le midi à Stockholm.

Nous fûmes reçus par le colonel Boje, commandant des chasseurs du Jemtland et l'un des meilleurs officiers suédois. Il était venu au devant du général Birke, et comptait l'escorter à travers les affreux marais que nous avions traversés avec tant de peine, puis revenir par le même chemin, le tout par partie de plaisir.

En passant de Norwège en Suède, nous eûmes tout d'abord devant les yeux un échantillon frappant du contraste qui existe entre le caractère des deux peuples. Rien de plus différent que le général Birke, avec sa douce et calme figure, ses manières simples et tranquilles, et le brillant colonel Boje, avec son air animé, son allure vive et dégagée. Il n'y avait pas jusqu'à son grand bonnet de martre noire, jeté sur le côté de la tête avec une coquetterie militaire, qui ne contrastât avec la simple capote de cuir de Drontheim que portait le général. Ces deux hommes, distingués chacun à leur manière, étaient aussi différens que leur air; et leurs

nations sont aussi différentes qu'eux-mêmes. Vraiment leur longue inimitié et l'antipathie réciproque qu'elles conservent encore ne surprennent plus, quand on a observé les oppositions naturelles qui les séparent. On ne sait comment s'expliquer, en Scandinavie, ce cachet tout méridional que porte, en général, le caractère suédois, surtout dans les villes, et qui a fait appeler les Suédois par leurs amis les Espagnols et par leurs ennemis, les Gascons du Nord.

Nous avions un grand désir de voir des Lapons. Ils s'avancent avec leurs rennes le long de ces montagnes qui séparent la Norwège de la Suède, et où eux seuls peuvent exister. Nous partîmes le 26 août pour aller les chercher dans leurs solitudes. Pour cela il fallait coucher au dernier gaard suédois, et là nous informer d'une manière précise où nous pourrions trouver des Lapons, chose assez difficile, parce que d'un moment à l'autre ils quittent l'endroit où ils étaient établis, laissent leur hutte, et vont ailleurs en construire une nouvelle.

Pour arriver jusqu'à eux, nous avions environ douze lieues à faire à travers un pays assez semblable à celui que nous avions traversé les jours précédens, cependant un peu plus détestable encore; car cette fois il n'était plus question de chevaux, les pauvres bêtes n'auraient pu s'en tirer; c'est à pied, sans chemin tracé, que nous devions nous

engager dans le pays, à travers les marais et les tourbières.

A cinquante pas des habitations que nous laissions derrière nous, nous trouvâmes le commencement des interminables marais où nous allions nous enfoncer. Nous éprouvâmes un petit mouvement d'hésitation, en voyant que décidément il fallait nous résoudre à entrer souvent jusqu'aux genoux dans une boue noire; mais être si près des Lapons et ne pas les voir, de peur de se mouiller les pieds, il n'y avait pas à y penser. Le premier essai de cette manière de voyager une fois fait, nous en prîmes notre parti, et nous marchâmes dès lors plus souvent dans l'eau ou dans la vase, que sur la terre sèche.

Le pays dans lequel nous étions alors est certainement le plus laid de l'univers. Il faut l'avoir vu pour savoir jusqu'où la nature peut aller en ce genre. Imaginez un terrain entièrement nu, à l'exception de quelques broussailles clairsemées, de quelques bouleaux nains ou difformes, la plupart sans feuilles, les uns brisés par le vent, les autres à demi consumés, et que leur écorce blanche, noircie çà et là par la flamme, rend pareils à des squelettes calcinés. Ce pays dépouillé ne produit d'autre végétation que des mousses marécageuses; il est composé uniquement de fondrières et de rochers. On ne peut s'accoutumer à cette différence dans la solidité du sol, qui change à chaque pas.

nue et d'une forme bizarre, nous aperçûmes tout à coup un troupeau d'environ trois cents rennes et une famille laponne occupée à les traire. Ces animaux à demi domestiques errent toute la journée dans les rochers, qui sont leurs pâturages. A une certaine heure on les rassemble, au moyen de petits chiens à pattes courtes, d'une espèce particulière. Le coup d'œil qui s'offrit subitement à nous était vraiment frappant. Ce troupeau d'animaux presque sauvages se pressant en désordre, quelques uns immobiles, d'autres luttant avec leurs ramures ensanglantées, ou se précipitant par bandes vers un point ou vers un autre, comme emportés par un soudain vertige; les cris des enfans, les jappemens des chiens qui les poursuivaient, les hommes et les femmes occupés à recueillir leur lait, telle fut la scène nomade qui nous apparut tout à coup dans ce désert. Les Lapons continuèrent leur opération, sans faire grande attention à nous, et sans paraître étonnés de nous voir. Nous entrâmes au milieu du troupeau pour observer de quelle singulière manière on trait les rennes. Un homme ou une femme tenait une corde de cinq à six pieds, reployée à peu près comme l'extrémité inférieure de la ficelle d'un cerf-volant, et la lançait aux rennes femelles qu'on voulait arrêter, de manière à prendre leur bois dans une sorte de nœud coulant, puis, sans lâcher prise, faisait passer avec dextérité cette corde autour du museau de l'animal. Alors un enfant s'ap-

prochait, saisissait la corde, et la tenait serrée, tandis que la renne, ainsi assujétie, se laissait traire sans beaucoup se débattre. Chaque femelle donne très peu de lait. Ainsi elle était promptement débarrassée, et à peine libre, s'éloignait d'ordinaire avec un bond sauvage.

La pluie qui survint nous fit chercher un abri dans la hutte de la famille; elle ressemblait à celles que les charbonniers dressent dans nos forêts; je fus confondu de ses petites dimensions: quelques branchages, mal couverts d'une serge grossière, en composaient toute l'architecture; il fallait se courber pour y entrer. Au milieu était une pierre carrée servant de foyer; au dessus était suspendue une marmite de fer; la partie supérieure de la hutte était ouverte pour laisser échapper la fumée. Nos hôtes nous abandonnèrent généreusement l'abri tel quel de leur toît, et restèrent dehors exposés à la pluie. Il eût été impossible d'y tenir avec eux. Cet étroit réduit pouvait à grand'peine contenir nous cinq et nos deux guides. Je n'ai jamais pu comprendre comment faisait pour s'y loger la famille laponne composée de dix personnes en comptant les enfans. Il ne fallait pas songer à s'asseoir, le toît formait avec le sol un angle trop aigu pour le permettre; on ne pouvait pas non plus se coucher autour du feu, cela aurait pris trop de place; il fallait ramasser son corps en s'appuyant sur le côté, à peu près comme font les marmottes durant

l'hiver; or, dans cette position gênée, et en occupant le moins d'espace possible, nous remplissions la hutte très exactement. C'est apparemment pour épargner quelques pieds de l'étoffe grossière qui couvrait leur demeure, que ces pauvres gens lui avaient donné si peu d'étendue.

La mère de famille, sans nous faire aucune question, apporta un quartier de renne, et se mit en devoir d'apprêter notre repas.

Ces apprêts n'étaient pas très encourageans pour l'appétit, heureusement le nôtre n'avait pas besoin d'être excité. La bonne femme coupait la viande en morceaux qu'elle prenait ensuite avec les doigts pour les placer un à un dans la marmite; de temps en temps elle jetait aux petits chiens, qui s'étaient glissés dans la hutte, un lambeau de chair crue que leur disputaient des enfans affamés, presque nus, en tout semblables à de petits sauvages. C'eût été une lithographie à faire que l'intérieur de cette hutte; nous, accroupis autour du feu et buvant du lait de renne dans de grandes écuelles de bois, la bonne laponne courbée sur la marmite et préparant, comme je viens de le dire, notre repas; les chiens et les enfans soulevant la méchante tenture qui servait de porte, pour s'introduire en rampant dans la hutte, et, afin de compléter le tableau, la figure impassible d'un de nos Norwégiens, à genoux en dehors, la tête seule passée à

l'intérieur, et dans cette attitude fumant imperturbablement sa pipe.

Notre hôtesse ayant achevé de couper et de déchiqueter le morceau de viande qu'elle nous destinait, mit cette viande dans la marmite de fer, qu'elle recouvrit d'une assiette de bois renversée, et la laissa cuire ainsi dans le beurre de renne; puis, au bout d'un certain temps, versa le tout dans une grande écuelle pareillement de bois, où nous mangeâmes d'un grand appétit ce ragoût extraordinaire, sans l'aide de fourchette, et avec le secours des paysans suédois qui nous avaient accompagnés.

Pendant le temps qu'avaient duré les apprêts de notre festin, nous avions adressé diverses questions à celle qui s'en acquittait si bien. Nous nous servions de la langue suédoise; ces Lapons, en rapport fréquent avec les Suédois, la savaient très bien; mais entre eux ils parlaient le lapon, langue absolument différente des idiomes scandinaves, dialecte finois, d'une prononciation singulièrement douce et agréable.

Cette langue que parlent les Lapons, et le nom de *fin*, le seul par lequel ils se distinguent eux-mêmes, attestent qu'ils appartiennent à cette grande famille des nations finoises, dont faisaient peut-être partie les Huns et Attila, et dont les débris se retrouvent aujourd'hui en Finlande, en Esthonie, et du fond de la Hongrie jusqu'aux bords du Volga, et jusqu'au pied de l'Oural.

Notre Laponne répondit à toutes nos questions avec beaucoup de sens et de bonne humeur; en somme, ces Lapons ne nous parurent ni stupides, ni farouches, et nous surprirent par un air de calme, de bien-être, de raison, que nous ne nous attendions pas à leur trouver au sein de leur misérable existence.

Je demandai si les Lapons et les Suédois se mariaient entre eux; on me répondit que cela n'arrivait jamais. Ainsi, quoique sur la terre suédoise, nous avions sous les yeux des Lapons de race pure, ce que confirmaient la langue dont ils se servaient entre eux et la configuration de leurs traits. Ils n'étaient pas monstrueusement petits; mais tous avaient le menton pointu et les yeux obliques, quelque chose en un mot du type de la race mongole, avec laquelle la race finoise paraît avoir de la ressemblance.

L'été, chaque famille vit ainsi isolée dans sa hutte; la disposition marécageuse du pays empêche alors les communications; mais l'hiver, qui fait de toute la contrée un vaste champ de neige et de glace, les rétablit; c'est pour les Lapons la saison de l'activité, des fêtes, des voyages. Les familles se rapprochent et forment des espèces de tribus. Les Lapons se transportent avec une grande rapidité au moyen de leurs traîneaux; j'ai vu un de ces traîneaux, auxquels ils attachent leurs rennes, qui avait tout-à-fait la forme d'un petit ba-

teau; la quille sillonne la neige, et le Lapon tient son traîneau en équilibre au moyen d'un bâton dont il faut se servir avec une grande agilité, pour ne pas être renversé. Les Lapons se servent aussi, en guise de patins, de deux planches étroites, dont la plus courte a six pieds, et l'autre environ un pied de plus. Je ne sais comment ils peuvent se mouvoir avec cette chaussure, plus grande qu'eux de moitié; cependant il est certain qu'ils s'en servent très habilement pour courir ou plutôt glisser sur la neige; on m'a même parlé d'un bataillon norwégien qui manœuvrait équipé de la sorte.

On accuse les Lapons d'être encore à demi païens, surtout ceux qui sont les plus reculés vers le nord. Ce qu'il y a de sûr, c'est que leur état religieux est assez négligé. Les pasteurs sont fort clairsemés sur cette étendue si vaste et si peu habitée. Il n'est pas commode d'aller chercher à une quarantaine de lieues les secours spirituels, l'hiver sur la glace, l'été à travers des marais presque infranchissables. Les ministres qu'on leur envoie ne leur sont pas d'une grande utilité; ils viennent pour le moins de temps possible dans ces pays perdus, souvent bourrés de grec et d'hébreu, mais de lapon, pas un mot; et alors ils sont obligés d'avoir un interprète qui, phrase par phrase, traduit leur sermon aux naturels du pays. Qu'on juge si cet intermédiaire est favorable à l'élo-

quence, et si l'orateur, en finissant son sermon, ne court pas la chance d'avoir prêché tout autre chose que ce qu'il voulait dire.

Le gouvernement a fait ce qu'il a pu pour déterminer quelques Lapons à abandonner la vie nomade, et pour en faire des agriculteurs; mais jusqu'ici on a bien rarement réussi. Quelquefois un père de famille consent à s'établir sur la terre qu'on lui donne; pendant ce temps le reste de la famille continue sa vie errante et rôde autour de la demeure de son chef. Bien souvent il arrive qu'au bout de peu de mois il quitte son nouveau genre de vie et retourne sur les rochers.

Ces rochers où ils suivent leurs rennes sont de véritables pâturages, car ils sont couverts de l'espèce de lichen qui forme l'unique nourriture de ces animaux. Ces rochers s'étendent au sud de ce que la géographie appelle Laponie; ils déterminent ce qu'on pourrait nommer la Laponie physique. Là où est ce lichen et où il n'y a que lui, il ne peut vivre que des rennes et des Lapons vivant de ces rennes.

Notre repas fini, nous songeâmes à nous mettre en route, car il nous restait beaucoup de chemin à faire pour regagner un gîte suédois avant la nuit. Nos guides, suivant l'usage de leur pays, serrèrent la main de notre hôtesse en lui disant *tak format*, merci pour ce que nous avons mangé. Nous fûmes véritablement touchés de l'hospitalité

de ces pauvres et excellens Lapons qui, après nous avoir reçus de leur mieux, ne voulaient rien accepter de nous. Il fallut insister pour les faire consentir à recevoir une très petite somme, qui leur inspira une si vive reconnaissance, qu'au moment de notre départ toute la famille nous salua par un bruyant hourra! auquel nous répondîmes de grand cœur.

De ce point de notre voyage nous commençâmes à revenir vers le sud, et le pays dans lequel nous entrâmes prit un caractère tout différent. Bientôt nous fûmes dans le Jemtland, grande vallée de la Suède septentrionale, qui offre des tableaux aussi fiers et aussi imposans que ceux de la Norwège. C'est là que sont les véritables beautés de la nature suédoise; quand on n'a été qu'à Stockholm, on ne connaît pas la Suède.

Aux flaques d'eau avaient succédé les grands lacs; aux petits rochers épars et écrasés, les cimes vastes et majestueuses; nous retrouvâmes des sapins, signe assez singulier d'une nature plus méridionale, avec un sentiment de joie semblable à celui d'un Espagnol qui reverrait des orangers.

Les lacs nombreux qu'on rencontre dans le nord de la Suède communiquent en général les uns aux autres comme les lacs de l'Amérique septentrionale; souvent plusieurs d'entre eux n'en forment véritablement qu'un seul. Sur quelques-uns de ces lacs, on trouve à de grandes distances des relais de

bateaux; mais ces bords sont bien rarement visités; on ne comptait pas sur des voyageurs, comme on peut croire, et il fallait à chaque fois attendre longtemps que notre embarquement fût préparé. Une de ces stations forcées m'a laissé un long souvenir. Dans une cabane perdue, située à l'extrémité du lac de Call, qu'on ne passe que pour aller chez les Lapons, et séparée de toute autre habitation par une navigation de plusieurs heures, nous trouvâmes un paysan qui vivait là seul avec sa femme; elle était alors malade et poussait des cris aigus. Je n'ai rien vu de plus déchirant que ce triste intérieur, si éloigné de tous secours, de toute consolation. Ce paysan paraissait soigner et endurer la douleur de sa femme avec une imperturbable patience. Ce qui nous accabla d'étonnement ce fut de le trouver dans cette solitude occupé de géographie. Il avait des cartes qui étaient arrivées là Dieu sait comment. Ce qu'il désirait, c'était des livres pour l'intelligence de ses cartes; il nous demanda de lui en procurer. Certes, s'il y avait eu moyen de faire parvenir quoi que ce soit au bord du lac de Call, nous nous serions empressés d'encourager un désir d'apprendre si étonnant dans une telle situation, et qu'on ne rencontrerait peut-être nulle part ailleurs qu'en Scandinavie.

Le 28 au soir nous arrivâmes à un village suédois dont le nom m'échappe. Ce dont je me souviens, c'est qu'il me parut ravissant. Il faut avouer

que depuis quelques jours nous n'étions pas gâtés par les objets de comparaison. Ce jour était l'anniversaire de la naissance de Goëthe. Deux de nous s'étaient trouvés à Weimar quelques mois auparavant; ils avaient vu le patriarche dans toute la verdeur de sa vigoureuse vieillesse, plein de chaleur, de grâce, de bonté; ils avaient promis de revenir célébrer avec leurs amis, le 28 août, la fête de Weimar et de l'Allemagne; ils ne se doutaient pas qu'ils seraient alors dans un pays si lointain et si barbare que le nom de Goëthe n'y eût jamais été prononcé.

V.

Stockholm et Upsal.

Lac Mellar. — Arrivée à Stockholm. — Environs. — Littérature suédoise. — Romantiques. — Upsal. — Geyer. — Tegner. — Atterbom. — Hiarta. — Histoire politique de la Suède. — Manuscrit d'argent. — Mine de Danemora. — Aurore boréale. — Le roi de Suède.

Je partis d'Upsal (1) pour Stockholm sur le bateau à vapeur. Le temps était doux, le ciel voilé;

(1) La route qui m'avait ramené des frontières septentrionales de la Suède à Upsal, n'offrant plus rien de bien nouveau et de bien remarquable, je ne lui ai point donné de place dans ces esquisses, et je reprends la narration au moment où je m'embarque à Upsal sur le lac Mellar, qui établit par les bateaux à vapeur une communication journalière entre cette ville et Stockholm.

c'était un jour d'automne calme, mélancolique, parfaitement en harmonie avec le caractère paisible et triste des bords du lac Mellar; rochers bas, boisés, arrondis, lignes gracieuses, formes monotones, aspect solitaire, en général des sapins qui descendent jusqu'au bord de l'eau, mais aussi des aunes, des chênes, des tilleuls; çà et là quelques maisons de bois rouge, quelque château moderne qu'on voit de loin blanchir à travers la verdure: voilà tout ce que l'œil rencontre depuis Upsal jusqu'à Stockholm.

Tantôt le lac s'allonge comme un fleuve, tantôt il s'ouvre et forme un bassin. Ces deux aspects se succèdent sans grande variété jusqu'au moment où il s'élargit pour la dernière fois. On aperçoit alors, en sortant d'un canal assez étroit, la portion de Stockholm qui regarde le lac, et qui déploie peu à peu sa longueur, à mesure qu'on pénètre dans le golfe, dont elle borde une partie.

Stockholm ne se présente pas à fleur d'eau comme Copenhague, ni en amphithéâtre comme Naples; sa situation est singulière, et je crois difficile de s'en faire une idée juste sans l'avoir vue. La ville est disséminée sur des rochers de hauteur inégale, entre la mer et le lac Mellar, qui tous deux la découpent de leurs sinuosités.

J'entrai dans Stockholm à l'approche de la nuit, avec ce vertige qu'on éprouve toujours quand on arrive pour la première fois dans une ville. Ici

cette impression était encore augmentée par le contraste des déserts silencieux que je venais de parcourir avec le brouhaha d'une capitale. Il était bizarre pour un français de venir à Stockholm du nord. Quand je rêvais que je verrais un jour cette ville, je n'imaginais pas y arriver des frontières de la Laponie.

Je sortis à la nuit de ma très mauvaise auberge. A Stockholm on n'attend pas les étrangers; rien n'est préparé pour eux: c'est que Stockholm n'est sur le chemin de personne; on y est vraiment en dehors du mouvement européen. Aussi un jeune diplomate qui s'y ennuyait s'avisa de demander un jour un passeport pour l'Europe.

J'entrai au théâtre; on donnait une imitation suédoise d'une imitation allemande d'un vaudeville de Paris. Dans toute l'Allemagne j'ai trouvé ainsi les théâtres encombrés de nos petites pièces. Les couplets de M. Scribe retentissent d'écho en écho depuis le boulevard Bonne-Nouvelle jusqu'au pied des Alpes scandinaves. Traduits, commentés, modifiés par le génie des différens peuples, ils vont, comme par ricochet, amuser l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Russie, quand ici le public, et peut-être l'auteur lui-même, les ont déjà oubliés. En voyageant à la suite d'un de ces vaudevilles, on ferait le tour de l'Europe, et quelque dix-huit mois après le départ, on arriverait avec lui à Stockholm.

Je sortis; la température était remarquablement douce, quoique nous fussions au 2 septembre; la lune tout justement pleine, la nuit admirable. Étourdi par la nouveauté de ce qui m'entourait, encore agité par la musique, encore ébloui par les lumières du théâtre, je me mis à marcher sans but dans cette singulière ville, que je n'avais fait qu'entrevoir. Je m'avançai du côté opposé à celui par où j'étais arrivé, du côté de la mer. Je trouvai un pont long et à fleur d'eau; je le passai, non sans m'arrêter souvent pour regarder les nombreux vaisseaux à l'ancre, rangés sous les fenêtres du palais, le palais lui-même élevant sa masse carrée au-dessus de la ville blanchie par la lune; puis je pensai que dans ce palais était un roi venu aussi de loin, venu aussi de France, et je rêvai à cette destinée, encore plus extraordinaire que tout ce qui m'environnait. Au bout de quelque temps je me trouvai sur des rochers où croissaient de grands chênes, et de l'autre côté de ces rochers je découvris la mer qui les baignait. Là, je m'assis, comme fixé par un enchantement. A ma gauche et à ma droite étaient d'autres rochers surmontés par des maisons blanches; dans le lointain, j'entrevoyais des promontoires, des golfes, des îles; à mes pieds se déployait une mer calme et brillante, sur laquelle se croisaient sans cesse de petites barques, et où de grands vaisseaux semblaient dormir; derrière moi la ville avec les lumières, les

bruits des voitures, les chants du peuple; en face, dans le fond d'un ciel pur, la lune pleine et resplendissante. Cette température, cette lumière, ces arbres auxquels depuis long-temps je n'étais plus accoutumé, me ravissaient. Je m'étonnais, en arrivant à Stockholm, de penser à l'Italie; mes sensations tenaient de l'ivresse et du prestige. Si j'étais parti cette nuit, Stockholm m'eût laissé le souvenir d'une merveilleuse apparition.

Le lendemain il pleuvait: Stockholm était encore une très belle ville; mais je ne pouvais comprendre que ce fût la même, et que ma promenade de la veille ne fût pas un songe.

Je montai d'abord sur la tour de l'église de Sainte-Catherine, d'où l'on a sous les yeux le panorama le plus singulier: Stockholm entre la mer et le lac Mellar. Ce mélange d'eau, de rochers, de maisons, de forêts, forme un ensemble impossible à décrire et difficile à oublier.

Malheureusement Stockholm a peu d'édifices remarquables, peu même de belles maisons. Elle est, sous ce rapport, inférieure à Copenhague, qu'elle surpasse bien par sa situation pittoresque. Le palais du roi est ce que la ville offre de plus monumental; c'est un bâtiment italien, dont le modèle est à Florence. Cette architecture italienne, un peu dépaysée, n'est pas très en harmonie avec ce qui l'entoure. Cependant le palais produit, par sa situation, un effet imposant; il s'élève sur une

masse de rochers, et domine la ville et la mer.

L'église de Ridar-Holm est la plus intéressante de Stockholm, par les sépultures qu'elle renferme, entre autres celles de Gustave-Adolphe et de Charles XII. J'allais demander où était le tombeau de Christine, quand je me rappelai que je l'avais vu à Rome dans les caveaux de Saint-Pierre.

Stockholm, qui n'a que soixante mille habitans, renferme dans son enceinte une étendue immense. Outre la place occupée par des rochers nus qu'on voit s'élever çà et là au dessus des maisons, outre les intervalles d'eau qui séparent différentes parties de la ville, elle contient des champs, des prés; la *rue de la Reine*, qui conduit à une de ses extrémités, et qui a bien une demi-lieue de long, traverse une véritable campagne.

Les environs de Stockholm sont charmans; ils ont un caractère à part, quelque chose de doux et de sauvage, d'aimable et de solitaire.

Telle est la délicieuse retraite d'Haga, tel est le *parc*, où l'on trouve, en sortant de la ville, à côté de belles maisons de campagne, des solitudes au sein desquelles on pourrait se croire loin de toute habitation. Là, enfoncé dans un bois de sapins ou de chênes, entouré de rochers de granit, on voit de son désert un grand vaisseau ou une petite barque glisser et se perdre derrière le feuillage; puis toute trace de la vie disparaît, on peut se rêver pour un moment au fond de la Norwège: faites

quelques pas, et vous apercevrez tout près de vous les édifices d'une capitale.

Les mœurs de Stockholm sont toutes françaises; la langue française y est généralement connue, elle est là ce que l'allemand est à Copenhague. Gustave III faisait le plan de ses opéras en français, et sa correspondance intime, qu'on a recueillie, est écrite, tantôt dans sa langue, tantôt dans la nôtre. Sous lui, la langue française était déjà fort à la mode. On sent que sous un roi de notre nation cette mode n'a pas dû diminuer.

Ce Gustave III, dont la fin a été si tragique, était complètement dominé par l'ascendant que l'esprit français, au dix-huitième siècle, exerçait sur presque tous les pays et principalement sur les cours de l'Europe. Gustave avait fondé une académie d'après le modèle de l'Académie française, et tout son désir était que la littérature de son pays devînt une contre-épreuve de la nôtre. Ce qui est assez glorieux pour un roi, homme de lettres, c'est qu'il remporta le premier le prix académique qu'il avait fondé, et qu'il ne fut reconnu que bien long-temps après pour l'auteur de l'ouvrage couronné.

Mais, ni ce que Gustave produisit, ni ce que produisirent les beaux esprits qu'il enrégimentait dans son académie, ne pouvaient former une littérature nationale.

Dans les pays méridionaux de l'Europe, l'as-

cendant des lettres grecques et latines s'est facilement établi. On pourrait dire que leur génie s'y est continué. La religion chrétienne s'y est moulée sur le paganisme, la littérature moderne sur la littérature antique; mais la forme religieuse et poétique, naturelle au Midi, transportée dans le Nord, s'est trouvée en contradiction avec les sentimens et les idées des peuples. De cette contradiction est résulté asservissement d'abord, lutte ensuite, enfin affranchissement. Cet affranchissement s'appelle en religion le protestantisme; on l'a appelé le romantisme en littérature : il fallait l'appeler dans le Nord, l'indépendance.

En effet, plus l'on s'avance au Nord, et plus la question est tranchée. La France, pays central, qui réunit dans son sein le Nord et le Midi, qui touche à l'Allemagne et à l'Italie, la France a suivi une ligne intermédiaire entre les deux extrêmes : elle est restée catholique; mais son catholicisme est plus épuré que celui de Naples et de Madrid; sa littérature s'est modelée, pour la forme, sur celle de l'antiquité, mais en conservant un profond caractère de nationalité (1). En Allemagne, en

(1) Il est à remarquer que la France, qui avait commencé par marcher avec le Midi, avec l'Italie sous François Ier, avec l'Espagne jusqu'à Louis XIV, et sous Louis XIV avec l'antiquité grecque et latine, à partir de l'époque suivante, est entrée dans le mouvement intellectuel du Nord. Le dix-huitième siècle s'appuie sur l'Angleterre, et le dix-neuvième part de l'Allemagne.

Angleterre, la réforme l'a emporté, et l'affranchissement littéraire a été complet. Dans les royaumes scandinaves, il devait à plus forte raison en être ainsi tôt ou tard. Aussi c'est de Suède qu'est sorti ce Gustave-Adolphe, le chevalier, le représentant et comme le martyr héroïque de la réforme; mais le peuple qui avait été le plus vaillant champion de la liberté religieuse, était demeuré jusqu'à nos jours soumis assez constamment à l'influence despotique des lettres françaises. C'était surtout à la fin du dix-huitième siècle, par l'action de Gustave et de son académie, que cette influence étrangère avait prévalu sur l'originalité nationale. Quelques hommes avaient bien paru, véritablement Suédois par l'ame et le talent. Le chansonnier Bellmann, mêlant au désordre et à la verve grotesque de ses compositions lyriques des éclairs de profondeur, des traits inattendus de grâce et de mélancolie. Stagnelius, poète rêveur et religieux, tantôt s'inspirant des idées et des vertus chrétiennes, tantôt essayant, à une époque où les antiquités scandinaves étaient bien imparfaitement connues, d'y chercher des sujets pour le drame et des couleurs pour la poésie; mais ses efforts et ceux de quelques autres n'avaient point eu de suite. Des hommes dont la nature avait destiné le talent à l'originalité, tels que l'infortuné Lidner, avaient eux-mêmes en partie cédé aux lois que leur imposait, au nom du bon goût, un monarque aussi

jaloux de son autorité en matière littéraire, que vis-à-vis sa noblesse révoltée; et au commencement de ce siècle régnait sans partage le représentant le plus distingué de l'école classique, le respectable Léopold, quand s'éleva contre cette école la violente opposition qui la devait renverser.

Ce fut précisément l'appel d'un général français à l'héritage des Wasa, qui fut l'occasion de ce soulèvement contre l'école française en littérature.

C'est que la révolution qui devait mettre le général Bernadotte sur le trône, fut une révolution libérale; l'indépendance est chose contagieuse, et, par le fait seul de l'affranchissement politique, l'affranchissement littéraire s'en suivit.

L'attaque commença par un journal nommé *le Polyphème*. Il fut bientôt suivi d'un autre, portant le nom de *Phosphoros*, auquel travaillaient des jeunes gens d'Upsal, pleins de mérite, de conviction, d'ardeur, quelquefois d'âpreté. C'était *le Globe* de la Suède. Seulement la tendance de l'ancien *Globe* était plus historique, et celle du *Phosphoros* plus métaphysique. Il s'appuyait principalement sur les spéculations de la philosophie allemande reproduites et modifiées par un poète moraliste, Thorild, et par un penseur doué d'une haute faculté d'abstraction, Hojeer. C'étaient ces spéculations, et notamment celles de Kant et de Fichte, qui avaient donné aux esprits le mouvement nouveau. Les phosphoristes soutinrent les

théories littéraires de l'Allemagne, en traduisirent, en imitèrent les productions; ce n'était pas encore une franche nationalité, mais un grand acheminement vers ce but; car, entre des Suédois et des Allemands, il y a fraternité de race, sympathie de nature, parenté de langue. Mais ce qui acheva de vivifier la littérature suédoise, et de lui donner toute son individualité, ce fut le retour vers les traditions scandinaves. Aux journaux polémiques, tels que *le Polyphème* et *le Phosphoros*, succéda un journal scientifique, *l'Iduna*, qui contient des morceaux de critique et des essais poétiques du plus haut intérêt.

Enfin le talent de ces jeunes champions de la rénovation littéraire a muri, et ils ont donné à leur pays plusieurs ouvrages du premier ordre. M. Geyer, qui avait montré ce que l'on pouvait faire en poésie avec les souvenirs de l'ancienne Scandinavie, s'est depuis voué tout entier à l'histoire, et son premier volume des *Annales de Suède* est un modèle d'érudition et de sagacité. M. Hammarskiold, disciple ardent de la philosophie allemande, y mêlant quelque chose du mysticisme indigène de Svedenborg, a publié une *Histoire de la littérature,* et une *Histoire de la philosophie suédoises*. Cet homme excellent vivait encore quand j'étais à Stockholm; je le vis atteint déjà de la maladie dont il est mort, déjà couché, tout souffrant et tout pâle, sur le lit d'où il ne s'est pas relevé pour

long-temps. C'est chez lui que je rencontrai le poète Atterbom, qu'on pourrait appeler le Lamartine du Nord. C'est la même suavité de mélodie, de tristesse et d'enthousiasme, avec plus de vague et d'audace. M. Hiarta a écrit, sous le titre bizarre de *la Dame de pique,* un roman évidemment inspiré par Werther, dans lequel, à la passion telle que Goëte sait la peindre, se mêle un tour d'imagination excentrique, assez semblable à celui de Jean-Paul, et qui porte l'empreinte d'un génie particulièrement sombre, où l'on sent une tristesse toute scandinave. Enfin, ce qui a mis le sceau au triomphe du parti novateur, c'est le poème de *Frithiof,* publié par M. Tegnér. Un ancien récit conservé par la tradition, une saga a transmis la belle et pathétique histoire dont M. Tegnér a fait le sujet de son poème. Ayant à intéresser des lecteurs du dix-neuvième siècle à des mœurs et des sentimens du huitième, il s'est tiré en général avec bonheur de cette difficulté. C'est un des exemples les plus brillans du parti qu'on peut tirer, pour la poésie de notre temps, des sujets empruntés à une époque primitive.

Peut-être M. Tegnér a-t-il mêlé une trop grande délicatesse de sentiment aux rudes passions de l'époque héroïque, qu'il retrace quelquefois dans toute son énergie. On croit lire un chapitre de l'ancienne saga, quand le poète moderne, qui l'a en effet suivie fidèlement en cet endroit, nous

montre Frithiof au milieu des flots déchaînés par les puissances magiques, distribuant de l'or à ses compagnons pour qu'ils n'arrivent pas les mains vides chez la déesse de la mer, enfin le héros et le vaisseau lui-même, ce vaisseau animé comme les trépieds d'Homère, attaquent ensemble les monstres qui soulèvent la tempête; Frithiof en atteint deux de ses traits, et le brave navire *Ellida* perce du fer de sa proue le troisième qui flottait devant lui sous la forme d'une immense baleine. Mais peut-être trouvera-t-on le morceau qui va suivre trop tendre et trop délicat pour appartenir au même ensemble; dans l'original il est plein de grâce et de naïveté.

Plainte d'Angebor.

Voici l'automne :
De la mer le flot brumeux tonne.
Ah! sur elle j'aimerais tant
Aller flottant!

Sous les étoiles
Je vis blanchir ses voiles.
Frithiof, heureux ton vaisseau
Qui fuit sur l'eau!

Quand il me quitte,
Flots, pourquoi l'entraîner si vite?
Astres, protégez le sentier
Du nautonnier.

L'été ramène
Le voyageur ; mais sur l'arène
Je ne pourrai pas m'élancer
Pour t'embrasser.

Car sous la terre
On me couchera solitaire,
Ou près d'un autre époux j'irai
Et languirai.

Aigle qu'il aime,
Reste, je t'aimerai de même.
Par moi chaque jour tes petits
Seront nourris.

Laisse mon voile :
Je te broderai sur la toile
Des ailes d'argent, puis encor
Des serres d'or.

Aigle rapide,
Regarde avec moi la mer vide ;
Monte sur mon épaule.... Hélas !
Il ne vient pas.

Je serai morte
Quand il reviendra ; mais n'importe.
Et quand ton cri le saluera,
Il pleurera.

Il ne faut pas faire pleurer un héros scandinave, c'est-à-dire quelque chose de fort semblable à un pirate.

Quoi qu'il en soit de ce reproche, le poème est

plein de beautés dans des genres très divers; il a eu un succès de vogue, un succès tout national. Ce qu'il y a de piquant, c'est que l'auteur a été récompensé de cette œuvre païenne par un évêché. En Suède, où l'état des finances ne permet pas un grand luxe de pensions et de sinécures, tel est l'avancement qui attend souvent des littérateurs et des savans, distingués par un tout autre mérite que le talent de la prédication ou la science théologique.

Du reste, la querelle entre les deux partis littéraires, décidée par le meilleur argument, par de bons ouvrages, vient d'aboutir à l'entière victoire du parti révolutionnaire. Atterbom a même eu avec le vieux Léopold une entrevue touchante, dans laquelle le jeune romantique s'est accusé de quelques vivacités de critique dont il avait été coupable dans le *Phosphoros*, et le vénérable patriarche de l'école classique, devenu aveugle par les années, s'est réconcilié avec son jeune adversaire. Ainsi il y a eu entre les deux camps guerre, triomphe et pacification.

Upsal était un des points qu'il m'importait le plus de visiter, surtout à cause des hommes qu'elle renferme. Dans mon impatience d'arriver à Stockholm, je n'avais fait que la traverser. J'y retournai bientôt.

En arrivant à Upsal, j'éprouvai une impression profonde de tristesse et de solitude; c'était le temps

des vacances. Les étudians, qui seuls animent d'ordinaire une ville d'université, étaient absens, et un silence absolu régnait dans les rues désertes. Rien ne fait mieux concevoir les travaux patiens des savans du Nord, que cet aspect studieux et recueilli de leurs universités.

L'organisation de l'université d'Upsal est celle des universités allemandes, modifiée à peu près comme à Copenhague; on y est de même exempt de cette fureur de duel, si générale en Allemagne parmi les étudians; de même encore, au lieu de leur interdire de se réunir par nations, et de former ces associations nommées *landmannschaft*, qui ont tant effrayé la Prusse et l'Autriche, on exige que tout étudiant se fasse inscrire parmi ceux de sa province, et s'il est étranger, parmi ceux de sa nation. Il n'est jamais résulté aucun inconvénient de ces réunions, auxquelles l'université va jusqu'à fournir un local.

Je visitai M. Geyer et fis tomber d'abord la conversation sur l'*Histoire de Suède* dont je l'avais occupé dans le moment.

Le temps de l'union des trois royaumes, consommée sous Marguerite de Valdemar, fut pour la Suède une ère de servitude et d'oppression. Avec le règne de Gustave-Wasa recommença son indépendance. Depuis ce grand homme, la couronne cessa d'être élective, comme elle avait été jusqu'alors : elle est demeurée dans la famille des

Wasa jusqu'au jour où elle a été placée sur la tête de Bernadotte. Sous Gustave-Adolphe, on admit les femmes à régner. Durant la minorité de Christine, l'aristocratie devint puissante. Charles XI porta les premiers coups à son ascendant, et dès lors commença entre elle et le trône une lutte continuelle. Sous la reine Ulrique, sœur de Charles XII, et son mari, Frédéric Ier, la prérogative fut limitée; c'était, me dit M. Geyer, l'époque où les diplomates français appelaient la Suède une république. Les états se rassemblaient tous les trois ans, et ne pouvaient être dissous. Tout était aux mains des états; ils faisaient la guerre et la paix, altéraient la monnaie, usurpaient le pouvoir judiciaire par des tribunaux temporaires, le pouvoir exécutif par le comité secret qui était le véritable gouvernement; les actes législatifs devaient être signés par le roi, mais il ne pouvait refuser sa signature. En 1756, la diète déclara que le nom du roi, en cas de refus, serait apposé avec un *timbre*. Gustave III voulut relever le pouvoir royal; il fit un appel aux paysans de la Dalécarlie, qui le secondèrent contre les nobles; le pistolet d'Ankastrom mit fin à cette lutte du pouvoir royal et de l'aristocratie. Cette antipathie des grandes familles est un des garans les plus certains de l'avenir de la race régnante.

Je fus accueilli à Upsal avec la plus franche cordialité par plusieurs jeunes gens de la nouvelle

école. On sent qu'il doit exister une sorte de rivalité entre Stockholm, ville dont la culture est toute française, où prévalent encore, en philosophie et en littérature, les idées du dix-huitième siècle, où règnent les sciences physiques représentées par le grand nom de Berzelius, et Upsal, foyer d'une tendance spéculative critique et poétique analogue à celle de l'Allemagne. Il en est résulté, à ce qu'il m'a semblé, dans les esprits contemplatifs d'Upsal, une sorte d'opposition à la direction positive de la capitale. Cette opposition a été accusée de mysticisme et même d'une sorte de prédilection pour les formes politiques et religieuses du moyen âge; mais je crois qu'on l'a mal comprise. Si un certain libéralisme étroit a pu effaroucher des esprits étendus, c'est parce qu'il leur semblait despotique et ignorant. Des novateurs ne peuvent être ennemis du progrès et de la liberté.

La bibliothèque d'Upsal contient un trésor qui pour moi était d'un prix infini, et que je ne négligeai pas de visiter, c'est le manuscrit fameux sous le nom de *Codex argenteus*, le manuscrit d'argent.

Il contient une traduction en langue gothique d'une portion de la Bible. Cette traduction a été faite au quatrième siècle par un évêque arien, le Goth Ulfilas, pour ceux de ses frères qui habitaient la Mésie. C'est le plus ancien monument des langues du Nord. Cet Ulfilas inventa un alphabet qui

était une altération de l'alphabet grec (1). On a employé une sorte de procédé typographique pour tracer les caractères. En effet, sur un fond violet se détachent en relief les lettres d'un aspect ordinairement argenté. Les initiales des chapitres et quelques passages sont en or et également en relief. Cette disposition donnerait à penser que les lettres ont été évidées avec un emporte-pièce et appliquées ensuite sur le fond violet qui les porte.

L'histoire de ce manuscrit est curieuse. Découvert en 1597, dans une abbaye de Westphalie, il fut transporté à Prague. Prague ayant été prise par les Suédois, en 1648, il fut trouvé dans le butin et envoyé à Christine; mais ses aventures ne se bornent pas là. Après avoir été volé par un soldat, il était dans sa destinée de l'être par un savant; du moins c'est ce dont on a accusé le docte Vossius. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, lui mort, le manuscrit fut racheté de ses héritiers par un grand seigneur suédois, Magnus de la Gardie, et donné à l'université d'Upsal. On le conserve soigneusement dans une boîte fermée à clé.

D'Upsal, je fus visiter la mine de fer de Danemora. Cette mine ne ressemble à aucune autre. Là, point de puits ténébreux, de galeries souterraines, mais un large gouffre à ciel ouvert; des

(1) M. W Grimm pense que c'est une des formes d'un alphabet commun primitivement aux diverses nations germaniques. Voyez Deutsche Runen.

seaux, que fait monter une machine mise en mouvement par des chevaux, apportent le minerai à la surface du sol. C'est dans un de ces seaux qu'on se place pour descendre au fond de la mine. Le moment où il se détache du bord, où la roue commence à tourner, la machine à crier, et où l'on se sent flotter au dessus de l'abîme, a quelque chose d'effrayant pour l'imagination. On se voit bientôt entouré de rochers en désordre, jetés les uns sur les autres; et l'on descend comme par enchantement à travers ce chaos pittoresque; deux ou trois mineurs à cheval ou à genoux sur le bord du seau, se tenant à la corde et aux chaînes par lesquelles il est attaché, l'empêchent de se heurter contre les saillies de rochers qu'il rencontre sur son chemin. Bientôt on commence à distinguer les hommes qui travaillent au fond de la mine, à entendre le bruit du marteau et le chant plaintif des mineurs. On continue à s'abaisser d'un mouvement assez rapide, mais égal et sans secousse. La corde énorme qui vous porte, flotte au dessus de votre tête, comme un ruban agité par un vent léger. En la suivant des yeux, on la voit s'amincir et presque disparaître. Il semble que rien ne vous soutienne sur cette effroyable profondeur. Enfin le seau touche le fond, on le détache, et à sa place on en accroche un autre que la machine enlève à son tour. On ne peut se défendre d'une sorte de frémissement qui n'est pas sans charme, en voyant

ce seau plein de minerai faire le chemin qu'on vient de faire soi-même, s'amoindrir en s'élevant, de manière à n'être presque plus qu'un point quand il arrive au bord. C'est une impression assez étrange, que celle qu'on éprouve en se disant : « Voilà comme je suis venu, voilà comme je m'en irai. »

Quand vous êtes ainsi arrivé en bas, le spectacle qui s'offre à vous est des plus extraordinaires. Les parois de la mine semblent de grands murs de fer. En tout temps le fond est pavé de glace. En marchant sur cette glace, en contemplant ces grands murs noirs, je pensais à l'enfer du Dante, quand, levant les yeux, je vis le bleu doux et pâle du ciel, la lumière d'un beau jour, et quelques légers nuages qui glissaient au dessus de ma tête; alors ce ne fut plus à l'enfer que je songeai. Je me souvins de ce ravissant *purgatoire,* où le poète entrevoit la couleur si douce du saphir oriental se fondre dans un air serein.

Les sensations du voyage que j'avais fait à travers l'espace, m'avaient plu tellement, que je les voulus renouveler. Je montai et je redescendis. Par bonheur midi approchait, et l'on allait faire jouer la mine. J'entrai avec les mineurs dans la cabane garantie par un rocher, où ils se mettent à l'abri de l'explosion. Jamais je n'ai entendu un fracas plus magnifique. Ce fut tout à coup comme un océan de bruit qui se répandit à travers l'abîme,

et sembla le remplir. Je remontai sur-le-champ à travers la fumée et la poussière soulevées par l'explosion, qui roulaient en nuages sous mes pieds, autour de moi, au dessus de ma tête, et augmentaient l'effet pittoresque des rochers à travers lesquels je m'élevais. Par moment j'étais enveloppé dans ces tourbillons; le ciel disparaissait; le haut de la corde m'était entièrement caché, et je demeurais comme sans point d'appui, suspendu entre le ciel et l'abîme. Enfin je sortis du nuage, je me trouvai avec délices sur la terre, et j'éprouvai les impressions les plus douces, quand, au bout de quelques momens, ma petite charrette m'emporta rapidement le long d'un charmant lac, à travers un joli bois de chênes et de bouleaux, éclairé par le soleil.

A mon retour à Stockholm, un autre spectacle encore plus frappant m'attendait : celui d'une aurore boréale. Je me retirais vers minuit, avec un de mes compagnons de voyage, par un beau clair de lune. Nous aperçûmes tout à coup une lueur vague et blanchâtre répandue dans le ciel. Nous nous demandions si c'était une nuée éclairée par la lune; mais c'était quelque chose de moins compacte encore, de plus indécis; on eût dit la voie lactée ou une lointaine nébuleuse. Tandis que nous hésitions, un point lumineux se forma, s'étendit d'une manière indéterminée, et on vit tout à coup de grandes gerbes, de longs

glaives, d'immenses fusées dans le ciel; puis toutes ces formes se confondaient, et à leur place paraissait une arche lumineuse, d'où tombait une pluie de lumière. Le plus souvent ce qui se passait devant nos yeux ne pouvait se comparer à rien. C'étaient des apparences fugitives, impossibles à décrire, et que l'œil avait peine à saisir, tant elles se succédaient, se mêlaient, s'effaçaient rapidement. Jamais on ne pouvait prévoir une seconde à l'avance ce qu'allait offrir le kaléidoscope céleste. Ce qu'on croyait voir avait disparu, tandis qu'on cherchait encore à s'en faire une idée distincte. Le merveilleux spectacle semblait toujours finir et recommencer, et il était impossible de saisir le passage d'une décoration à l'autre. On ne les voyait pas apparaître dans le ciel; mais tout à coup elles s'y trouvaient, et il semblait qu'elles y avaient toujours été. En un mot, rien ne peut donner idée de tout ce qu'il y a de mobile, de capricieux, d'insaisissable dans ces jeux brillans d'une lumière nocturne; et encore la lune, qui se trouvait pleine en ce moment, nuisait par son éclat à celui de l'aurore boréale. C'est pour cette raison que la lueur de celle-ci était blanche et pâle. Autrement, aux variations de formes se seraient jointes les variations de couleurs, les reflets rouges, verts, enflammés, qui donnent souvent aux aurores boréales l'apparence d'un grand incendie. Mais à cela près, la nôtre fut une des plus riches qu'on pût

voir; elle dura plusieurs heures, se renouvelant, se déplaçant, se transformant sans cesse; et l'on nous dit que depuis trente ans il n'y en avait pas eu de plus belle à Stockholm.

Avant de quitter Stockholm, j'eus l'honneur d'être appelé auprès de leurs majestés le roi et la reine de Suède, faveur que Charles-Jean se plaît à accorder à ses compatriotes. C'était ma première entrevue avec une tête couronnée; je craignais qu'elle ne se passât en questions indifférentes de la part du monarque, et de la mienne en réponses insignifiantes. Au lieu de cela, j'eus le plaisir d'entendre, pendant une heure, le roi s'expliquer avec une grande supériorité d'esprit et une grande noblesse de sentimens sur la révolution et la France, sur lui-même, sur sa destinée et sa politique. Je voyais avec orgueil le seul représentant de la gloire française resté, sur un trône d'Europe, se plaire au souvenir de l'époque où il était un des généraux de la république. Je ne saurais dire quelle peine m'aurait causé l'ombre d'un oubli en ce genre. L'infatuation de la royauté, qui avait aveuglé un homme du génie de Napoléon, pouvait me faire craindre la même faiblesse dans son ancien compagnon d'armes. Il n'en fut rien, et je n'entendis pas sans émotion sortir d'une bouche royale ces mémorables paroles : « Moi, républicain sur le trône! »

Enfin, après un admirable mois de septembre

passé à Stockholm, j'en partis à regret, mais pressé par la saison, qui pouvait d'un jour à l'autre amener le froid et le mauvais temps. Je retrouvai l'aspect monotone, solitaire et mélancolique de la Suède. Je vis Lands-Krona, où est la flotte de guerre suédoise; port remarquable par des bassins superbes, taillés dans le granit, qui rappellent ceux de Cherbourg, et Calmar, fameux par cette union trop vantée, qui, malgré son nom, sema entre les trois états scandinaves, violemment réunis sous un même sceptre, les germes de divisions qui ont subsisté durant des siècles. J'éprouvai une vive joie quand je retrouvai en Scandinavie la nature de la France et de l'Allemagne. Enfin j'arrivai à Ystadt, dans ce port où j'avais débarqué, lorsque, pour la première fois, je mettais le pied sur le sol des états scandinaves, dont j'avais fait maintenant le tour. Le bateau à vapeur qui m'avait alors apporté d'Allemagne, m'y reporta aussi heureusement, et je me trouvai sur la grève de Greifwald, par un beau jour, parfaitement semblable à celui où, trois mois auparavant, je m'étais embarqué pour la Suède.

LITTÉRATURE DANOISE.

I.

OELENSCHLÆGER.

C'est un obstacle à la gloire qu'un nom trop difficile à prononcer ; et celui du premier poète vivant du Danemark, d'un des poètes les plus éminens de l'Europe, serait aussi connu et aussi admiré en France, qu'il l'est en Allemagne, s'il n'était pas si barbare pour nos oreilles. Mais enfin il faut se familiariser avec l'étrangeté des noms propres si l'on veut goûter les littératures étrangères. Le nom de Shakèspeare semblait aussi assez bizarre, surtout quand on le prononçait à peu près comme on l'écrit. Klopstok n'a rien de bien mélodieux : il faudra prendre son parti et s'accoutumer également à OElenschlæger (1).

(1) On prononce Eulenchléger.

Il y a donc une littérature en Danemark? Que peut être une littérature en Danemark? C'est tout justement ce qu'on disait il y a quelques années de l'Allemagne. Alors on s'arrêtait au Rhin; pourquoi nous arrêterions-nous à la Baltique?

Oui, il y a une littérature danoise. C'est le Danemark qui a produit le second poète comique de l'Europe. Holberg est moins loin de Molière que qui ce soit.

A côté de ces deux noms il y a encore ceux de trois ou quatre autres poètes parfaitement originaux, et à peu près entièrement inconnus en France.

On peut en dire autant de la Suède.

Et en outre il y a en Danemark, en Suède, en Norwège, dans tout ce qu'on appelle la Scandinavie, une innombrable quantité de chants populaires, de ballades naïves, belles comme les ballades écossaises qui ont inspiré Walter-Scott et leur ressemblant beaucoup, dont les paysans ont fait les paroles et la musique, et qu'ils chantent dans leurs vallées, sur leurs montagnes, au bord de leurs grands lacs solitaires.

Et enfin il y a derrière tout cela une vieille poésie scandinave contenant les antiques traditions païennes du pays, dans la langue primitive d'où sont sortis le danois et le suédois modernes, et qui s'est conservée presque pure dans un pays perdu, aux extrémités du monde, dans cette île

formée de lave et de glace, de neige et de souffre, de cratères et de glaciers, qu'on appelle l'Islande.

Mais je ne parle ici que des poètes danois modernes.

Celui auquel est consacré cet article a puisé dans les sources antiques de ces traditions primitives du Nord, dans les dogmes sombres et mélancoliques de la religion d'Odin; il s'est inspiré avec bonheur du caractère souvent lugubre, quelquefois attendrissant, gracieux même de ces dogmes.

Il sera peut-être curieux pour des lecteurs français de le suivre dans ce monde nouveau pour eux.

Disons d'abord un mot du poète lui-même.

OElenschlæger a une figure belle et expressive, des yeux et des cheveux noirs, un teint brun et coloré; tout dans son extérieur porte un cachet méridional. On a peine, en le voyant, à croire que ce soit le chantre des dieux et des héros du Nord qu'on a devant les yeux.

« Mon malheur, me dit-il un jour à Copenhague, quand j'écris en danois, est d'écrire pour deux cents personnes. »

Aussi a-t-il cherché à étendre le cercle de son public. Il a traduit lui-même en allemand une partie de ses ouvrages. Plusieurs de ses pièces se jouent fréquemment sur les théâtres de l'Allemagne.

Nous parlions des préjugés nationaux en litté-

premières ombres du crépuscule et de la nuit des dieux.

Balder raconte à sa mère Frigga les songes qui le tourmentent. Il a rêvé sa propre mort : le jeune dieu s'afflige doucement de quitter la vie ; sa mère le rassure ; elle lui promet que les autres divinités s'uniront à elle pour ordonner à toute la nature d'épargner Balder. Elles le font en effet. Odin le prescrit au feu et à la lumière ; Ægir à la mer, son domaine ; la belle Freya, la Vénus du Nord, à l'air, son empire ; Frigga elle-même à la terre et à tout ce qu'elle porte. Cette adjuration, à laquelle rien ne peut résister, tranquillise son cœur maternel. Mais voilà qu'elle se souvient d'avoir oublié un être bien faible, un chétif rameau de gui ; cet oubli la frappe : «Quoi, dit-elle, les dieux seraient-ils tombés si bas, que la vie d'un d'entre eux fût menacée par une frêle plante que le vent courbe en tous sens ? » Elle ne le peut croire, et se confie à la promesse que tous les autres êtres lui ont faite. Cependant Loki, enfant de la race funeste des géans, admis parmi les dieux, et représenté ici comme un être incomplet dans ses deux natures, flottant entre le bien et le mal ; Loki, tourmenté de cette situation indécise, fatigué d'amuser et de railler des maîtres, ouvre l'oreille aux noires suggestions de ses frères de l'abîme. Il se dévoue à embrasser franchement leur cause ; il se décide pour le mal. Le plus grand qu'il puisse faire

est la mort de Balder. Il sait que Frigga a oublié de conjurer une créature, mais laquelle? Loki emploie pour le découvrir un moyen diabolique. Il prend la forme d'une jeune fille qui implore Frigga pour son amant malade. « Un sage, dit-il, sous ce déguisement, m'a conseillé de prendre ce qu'il y a de plus innocent sur la terre, ce qui n'a jamais inspiré de crainte à personne, et de le livrer aux flammes du sacrifice. » Frigga, touchée, indique alors l'humble plante, qui seule dans la nature, ne lui a inspiré aucune crainte. « Réduis-la en cendres, dit-elle, et ainsi sera anéantie ma dernière inquiétude. » Elle lui donne le rameau et disparaît.

Aussitôt le soleil s'obscurcit; des nains noirs sortent des fentes des rochers pour forger la pointe du trait fatal; ils la plongent dans le cœur d'un enfant nouveau-né, et expriment leur joie par un chant sinistre.

Cependant la paix règne encore dans le ciel; Balder seul conserve ses pressentimens mélancoliques: les dieux, rassurés, célèbrent par des jeux guerriers la fin de leurs inquiétudes; ils se plaisent à s'assurer de l'impuissance où sont tous les êtres de nuire au dieu sauvé, en le frappant tour-à-tour de leurs armes. Et dans un chœur d'une admirable poésie, les hommes qui contemplent de loin cette fête, abrités par l'épaisseur des bois,

contre les rayons trop éclatans de la troupe divine, décrivent ainsi ces jeux.

« Voyez, voyez comme les dieux, couverts d'acier, le casque au front, brandissant leurs lances, le glaive à la ceinture, s'approchent, l'air menaçant, avec une colère qui n'est point véritable, du paisible, du bon Balder. Lui, les tempes découvertes, ses cheveux blonds flottans, se tient debout au milieu d'eux dans sa gracieuse innocence, portant à la main un rameau de chêne, emblême de paix. Il baisse la tête en rougissant, presque comme une jeune fille, et attend avec un sourire qu'on commence le jeu belliqueux qui doit prouver sa puissance.

« Voyez, voyez comme Odin, sur son cheval qui galope de ses huit pieds, sa bonne épée à la main, se précipite, et, de sa luisante épée, frappe le sein du paisible, du bon Balder. Mais la cuirasse ne ploie point, et, comme auparavant, s'arrondit sur sa poitrine. Maintenant Thor (1) vient sur son char, tenant son marteau, la tête haute, l'air mâle et terrible; il frappe le dieu, mais le marteau glisse sur Balder, et Balder sourit encore.

« Freya passe devant lui sur son char d'or; ses

(1) Le dieu de la foudre.

beaux cheveux, qui enflamment les désirs, flottent sur ses épaules. Sa main de neige agite un bouquet de roses; elle en frappe la joue virginale du jeune dieu, et s'éloigne sur son char en riant de la faiblesse de ses armes. »

Cependant le chœur observe à l'écart deux figures lugubres qui semblent ne point prendre part à la joie universelle. C'est Loki et l'aveugle Hother, frère de Balder. « Pourquoi ne te mêles-tu pas à la fête, lui dit Loki? N'aimes-tu plus ton frère? Ne veux-tu pas comme les autres lui faire honneur, et prouver qu'il est invulnérable en feignant de vouloir le blesser? »

Le triste Hother ne voit d'abord là qu'une des railleries ordinaires à Loki. « Tu me demandes, lui dit-il, à moi, pauvre aveugle, pourquoi je ne me mêle pas à la fête, méchant Loki; comme si tu ne savais pas que d'épaisses ténèbres m'ont séparé, depuis long-temps, des plaisirs et de l'action qui se passent à la clarté du soleil; d'ailleurs, je ne sais pas seulement où est mon frère et je n'ai point d'armes à la main, ainsi que les autres dieux. On me traite à moitié comme un enfant, à moitié comme un vieillard blanchi par les années et qui est faible comme un enfant.

Loki lui remet alors le trait fatal, formé du rameau de gui oublié par Frigga, il le place de ma-

nière à ce qu'en courant, il rencontre son frère, et l'encourage par ces paroles ironiques : « Allons, cours mon cher Hother, fils aveugle de la nuit, cours, la pointe du trait en avant, et tu toucheras ton frère. Ils rient, les dieux, entends-tu? ils rient dans la joie du ciel; allons! mets le comble à leur joie! Hother s'est armé : Sois immobile, Balder, pour qu'il puisse te toucher. C'est ton frère, Balder; il veut te prouver son amour par cet hommage. Hother, touche maintenant, étonne les dieux, mets fin à leurs rires moqueurs, touche! »

LE CHOEUR DES HOMMES.

Je suis attendri de voir l'aveugle Hother s'avancer avec un trait fragile; car ce n'est que par amour pour son frère, que le dieu aveugle oublie, dans la joie des fêtes, le tourment de ses ennuis, et s'expose à la risée superbe des dieux.

(Hother se précipite alors sur Balder et le perce. Balder tombe. Les dieux sont muets. Loki s'échappe. Hother s'écrie :)

Eh bien! ai-je touché? Pourquoi ce silence? Le trait a-t-il passé à côté de Balder? Alors riez, au moins! mais tout se tait. — On insulte toujours l'aveugle. — Toi, Balder, parle, mon bon frère, car tu es le seul qui t'associes aux ennuis d'Hother, et qui les soulages! — Dis-moi, mon trait a-t-il sifflé

près de ton sein, comme le vain bruissement d'une mouche importune, ou a-t-il rebondi sur ta cuirasse comme un grain de grêle! Oh! reponds. L'hommage de l'aveugle aurait-il excité ta colère? Il se tait! c'est étrange!..... Tous se taisent! tous!.... L'assemblée des dieux est silencieuse comme les vieux tombeaux des anciens rois, comme un champ de carnage après l'heure du combat.... Ah! un enchantement! je suis dans l'eau, au milieu d'un torrent, les flots mouillent mon pied..... Odin, Frigga, mon père, ma mère, répondez, répondez!

FRIGGA.

Cette eau, qui mouille tes pieds, c'est le sang de ton frère.

Certes, dans cet ouvrage, OElenschlæger a tiré un heureux parti de la mythologie de l'Edda. Il est curieux d'observer comment un poète du dix-neuvième siècle a modifié les traditions du septième ou huitième. La physionomie rude, sanglante, quelquefois grossière de la poésie primitive fait place par momens à une manière spirituelle, à d'ingénieux développemens. — OElenschlæger n'est cependant pas entièrement infidèle au caractère de cette mythologie; mais il l'adoucit, l'épure, l'orne, l'affaiblit, par une complaisance peut-être inévitable pour la délicatesse de son temps.

ses épaules un lin blanc comme la neige; nue jusqu'au milieu du corps, elle demeura là, éclairée par un diamant merveilleux qui brillait près du vase; puis elle se pencha sur la surface de l'onde pour y puiser de quoi rafraîchir ses joues de pourpre. Soudain, épouvantée, elle aperçoit dans l'eau l'image du dieu Freyr, et recule avec un cri; puis elle croise et serre fortement ses bras sur sa poitrine, et s'enveloppe, en rougissant, dans le lin flottant. Bientôt son effroi se change en étonnement, car elle comprend tout le mystère. Elle s'approche de nouveau, à pas lents, enveloppée jusqu'au cou de fourrures, pour contempler l'image. Mais tandis que Gerda considère le dieu, qui lui sourit avec amour, elle sent une chaleur forte et douce qui s'insinue dans la moelle de ses os; car le dieu était beau..... Long-temps absorbée, elle le contempla en silence, sans s'apercevoir qu'une larme tombait de ses joues sur la bouche de son amant. Elle est saisie d'un désir violent, elle sourit, elle soupire : « O Freyr! » Elle incline sa tête sur cette onde merveilleuse, regarde d'abord derrière elle si elle est sans témoin; et quand elle est bien sûre d'être seule, elle se penche précipitamment pour baiser la gracieuse image; mais l'image disparaît dans le cercle qui se forme à la surface de l'onde agitée, dont la fraîcheur humecte la bouche pourprée de la jeune fille sans rafraîchir ses lèvres. Inquiète, elle regarde alors

si l'image avait disparu pour toujours; mais quand l'eau fut apaisée, et que Freyr reparut à la surface, elle demeura abîmée dans ses pensées. Sa hauteur disparut; elle devint douce comme un agneau, paisible comme une colombe qui roucoule intérieurement. La pelisse à longs poils glissa sur son dos poli, car il faisait chaud. Elle prit courage, et dit en rougissant : « Une image ne peut voir; c'est de l'eau, c'est un reflet. Je ne pourrais dormir avant d'avoir baigné mes mains et mon sein. » Alors elle laissa tomber le lin, et de ses mains blanches comme la neige, elle prit l'eau, et la répandit sur son cou, ses bras, ses épaules, son sein, et sur les roses enflammées de ses joues. »

L'imagination d'OElenschlæger ne s'est pas exercée seulement sur des sujets empruntés aux traditions du Nord. Il a fait des excursions dans le Midi et dans l'Orient; mais on est toujours de son pays, et dans son drame du *Corrége,* par exemple, le héros est bien plutôt un artiste rêveur et mélancolique de l'Allemagne du moyen âge, qu'un peintre italien joyeux, ardent et, comme dit madame de Staël, *en train de la vie...*

Il faut prendre un ouvrage pour ce qu'il est. Celui d'OElenschlæger est conçu dans l'intention d'exprimer l'ame, l'imagination et la destinée d'un artiste ainsi qu'il les conçoit lui-même. Prise comme une peinture de tout ce qu'il y a parfois

de souffrant, de maladif dans la sensibilité des hommes de génie, de mobile et d'inquiet dans leur caractère, d'irritant et de navrant dans les circonstances de leur vie extérieure, de poignant dans les détails de leur existence, la pièce d'Œhlenschlæger est très remarquable. Seulement il faut oublier le lieu de la scène.

Dans le bourg de Corregio, vit pauvre et retiré le bon Antonio Allegri. On le voit d'abord occupé à peindre un sujet pieux. C'est sa femme qui lui sert de modèle pour les traits de la madone; c'est son enfant qui pose pour le petit saint-Jean. La religion, l'art et les affections domestiques, qui se confondent dans son cœur, le rendraient parfaitement heureux, si la pauvreté ne venait l'attrister et l'inquiéter pour ce qu'il aime, et s'il n'avait dans son hôte, l'aubergiste Francesco, un ennemi dont la haine petite et basse travaille sans cesse à empoisonner sa vie par de misérables tracasseries. Cet homme, dont tout le mérite est d'être un bon cuisinier, et qui ne voit rien au dessus de l'argent, est furieux de ce qu'un pauvre diable, comme son voisin Antonio, auquel il a fait souvent crédit pour son dîner, reçoit de temps en temps la visite de quelque seigneur, de quelque artiste qui ne daigne pas entrer chez lui. Plusieurs humiliations, dont le peintre est pour lui la cause innocente, augmentent cette inimitié, si mesquine et si profonde.

Tandis qu'il est ainsi en butte aux persécutions d'un misérable, le grand homme est méconnu et blessé par les puissans de la terre. Un seigneur italien lui a fait les offres les plus séduisantes; il veut l'attirer dans son palais, l'occuper, lui procurer l'aisance et le bonheur. Ce n'est que tard qu'Allegri s'aperçoit que ce bienfaiteur prétendu voulait l'infamie de sa compagne, et avait compté sur la sienne. Ainsi on voit les vexations les plus triviales, comme les humiliations les plus amères, briser par degrés l'ame ardente et fatiguer le tempérament malade de l'artiste irritable et mélancolique. Mais ce qui l'ébranle le plus fortement, c'est le doute, l'incertitude, l'incrédulité momentanée à son propre talent. Une basse supercherie de l'ignoble Francesco a suscité un malentendu entre deux hommes faits pour s'apprécier, le Corrége et Michel-Ange. Michel-Ange, blessé par Allegri, qui ne le connaît pas, et scandalisé par quelques fautes de dessin, s'est emporté, et dans sa colère de lion a laissé tomber ces paroles foudroyantes : « Vous êtes un barbouilleur! » Et Allegri a reconnu dans ce juge sévère le grand Buonarotti, qu'il regarde comme le dieu de la peinture, comme un oracle infaillible. Il s'est donc trompé sur sa vocation, il n'avait aucun talent pour la peinture; il se repent d'avoir perdu tant d'années dans cette illusion, il fait serment de ne plus peindre que des pots de terre pour ga-

gner honnêtement sa vie et nourrir sa famille..... Cependant il ne peut se persuader tout-à-fait qu'il ne soit qu'un barbouilleur; il lui semble qu'il y avait quelque chose dans son ame, et qu'il a quelquefois réussi à l'exprimer. « Non, dit-il, je ne puis me décider; je veux revoir encore une fois le sévère Buonarotti. Et alors, s'il répète de sang-froid ce qu'il a dit dans sa colère, alors... eh bien! je ne peindrai plus que des pots. »

De nouvelles émotions l'attendent. Jules Romain, l'élève, l'ami de Raphaël, jeune, brillant, enthousiaste, vient aussi dans sa retraite et le relève, à ses propres yeux, par une admiration qui touche à l'apothéose; il se charge de ramener Michel-Ange, qui, revenu d'une première impression, répare noblement les torts de sa vivacité. Le Corrége s'est retrouvé lui-même; il jouit de nouveau de sa propre estime et de l'admiration de ceux que lui-même admire; mais ces alternatives, ces secousses, une suite de petits ennuis, de mortifications, d'inquiétudes, ont achevé d'user sa poitrine affaiblie. Cependant il rassemble ses forces pour aller à la ville chercher le prix d'un tableau et le rapporter à sa famille avant la nuit. On le voit revenir, faible, exténué de fatigue, le corps courbé sous le poids de son salaire, que son ennemi, par une noirceur bien digne de sa haine minutieuse et acharnée, lui a fait donner en petite

monnaie de cuivre (1); et portant sur son front une couronne qu'une main inconnue y a déposée pendant son sommeil. Sa femme et ses enfans arrivent; il jette son fardeau à leurs pieds, se couche au bord d'une fontaine, et meurt comme écrasé par la vie terrestre et couronné par l'immortalité.

Nous avons donné à nos lecteurs, dans ce qui précède, une idée de la manière du poète danois, quand il traite les anciennes fables religieuses du Nord; nous allons offrir quelques exemples du même talent appliqué à un autre genre de traditions. Si la Scandinavie a son Olympe, mélancolique et sanglant comme elle, où nous avons pénétré sur les pas d'OElenschlæger pour y assister à la mort du bon Balder et au deuil de tous les dieux, la Scandinavie a aussi, comme la Grèce, ses familles fatales, ses noms de vieux héros flottant entre la fable et l'histoire, en un mot d'autres légendes non plus surnaturelles, mais encore merveilleuses, souvenirs confus et poétiques, les uns de l'âge païen, les autres de l'époque où la religion chrétienne vint disputer ces tristes régions à leur ancien culte; quelques-uns enfin du temps où cette religion ayant triomphé, les sentimens chevaleresques, développés sous son influence, avaient

(1) La tradition a conservé cette anecdote invraisemblable sur la mort du Corrége.

peu à peu tempéré, puis presque entièrement adouci la rudesse de l'héroïsme barbare.

Le poète dont nous parlons a puisé à ces diverses sources de traditions plus ou moins historiques; elles lui ont fourni le sujet de plusieurs tragédies, non purement idéales comme celle de Balder, faite pour être rêvée au sein des nuages plutôt que représentée sur la terre, mais dont la scène est ici-bas, dont l'action se passe dans notre monde, à la clarté de notre soleil; destinées à être jouées, et qui l'ont été en effet sur les théâtres du Danemark et de l'Allemagne; plus propres par là à exciter en nous un intérêt dramatique, une sympathie passionnée, car rien ne remue plus l'ame de l'homme, que les sentimens et la destinée de l'homme.

Parmi ces tragédies, j'en choisirai trois dont chacune se rapporte à une des trois époques de la civilisation scandinave que je viens de signaler.

Pour les temps primitifs, je prendrai celle qui porte le nom de *Starkother*; Starkother est une espèce d'Hercule ou d'Achille du Nord, d'une force et d'une valeur prodigieuses; si célèbre dans les vieux récits scandinaves, qu'ils le mêlent à tous les exploits qu'ils racontent. Si on en croyait Saxon le grammairien, qui a rédigé ces récits dans son latin recherché et barbare du treizième siècle, il faudrait attribuer plus de deux cents ans de vie à Starkother. C'est que Saxon a compilé, sans les

rapprocher, les diverses légendes auxquelles la grande célébrité du héros avait donné naissance. Il ne savait pas qu'il en arrive toujours ainsi aux époques héroïques, qu'alors les peuples entassent sur une tête, groupent autour d'un nom tout ce que leur mémoire conserve de plus éclatans souvenirs empruntés à tous les siècles, à peu près comme ils suspendent pêle-mêle à un chêne sacré les armes enlevées à leurs ennemis durant plusieurs générations, se plaisant à charger ses branches triomphales des trophées successifs qui s'y amoncellent d'âge en âge.

Autrefois, dans sa fougueuse jeunesse, emporté par la colère, entraîné par les mauvaises puissances, Starkother a tué son roi. Depuis ce temps il est devenu le plus fameux des héros; il a erré dans le monde parmi les tentes des Huns, à travers les déserts de la Russie, dans les palais de Constantinople; et partout des exploits prodigieux lui ont valu l'admiration des peuples. Mais ce n'est pas ce qu'il cherchait; il voulait expier le sang par le sang, le trépas de son roi par le sien; les dieux lui ont refusé la mort qu'il poursuit, et l'ont puni par sa propre gloire. Un malheur plus terrible le menace; s'il ne périt par le fer d'un guerrier, cette gloire ne lui ouvrira pas les portes du Valhalla, réservé, selon la croyance scandinave, à ceux qui tombent en combattant. C'est sous le poids de cette destinée brillante et vengeresse qu'il rentre dans sa

patrie après trente années. A peine arrivé, il commence son rôle de réparateur et de vengeur ; car à l'égard des autres, il est comme un ministre impassible de cette fatalité qui l'accable lui-même. Il apprend au faible roi de Danemark qu'il est trahi par son épouse pour le farouche Agantyr. Cet Agantyr est possédé d'une rage indomptable et mystérieuse, d'une sorte de fureur sacrée ; il vient avec ses huit frères, farouches comme lui, défier Starkother, qui accepte le combat. Mais il n'y aura pas besoin de lui pour défaire Agantyr. Celui-ci a un ennemi mortel dans sa propre destinée ; il doit succomber dans sa lutte avec cette destinée qui le tourmente, et se perdre lui-même.

Avant de combattre, Agantyr pénètre dans l'antre funèbre où est la cendre d'Halfdan son père, poursuivi par ses fureurs et par un oracle qui lui a dit : « Avec le glaive d'Halfdan extermine ton ennemi ! » il vient chercher le glaive que, suivant l'usage, on a déposé près de l'urne dans le sein de la terre ; mais, au moment de le saisir, un scrupule l'arrête. Selon une croyance antique, celui qui troublait le repos des morts les chassait par là des heureuses demeures du Valhalla, et leurs ombres venaient errer chaque nuit en soupirant autour de leurs tombes profanées, jusqu'à ce qu'elles fussent précipitées dans les ténèbres du Nifflheim. Agantyr frémit, hésite ; enfin sa main tremblante saisit le glaive, mais en même temps il entraîne

l'urne, qui tombe sur son casque, le brise, et couvre l'impie de la cendre de son père. Alors, saisi d'horreur pour lui-même, c'est contre lui qu'il tourne la rage qui le poursuit. Comprenant enfin l'oracle, il accomplit sa destinée avec le glaive qui devait exterminer son ennemi, en le plongeant dans son propre cœur. Cette scène est d'un effet terrible.

Starkother tient tête aux huit frères qui restent, et les abat tous à ses pieds. Il défend le faible roi contre une rébellion soulevée par les fureurs de son épouse. Celui-ci, las de la guerre et du trône, pose lui-même sa couronne sur la tête d'un jeune *roi de la mer,* dont Starkother a été le Mentor, dont il a protégé les amours avec la belle Helga. Le jeune héros se trouve être précisément fils du roi que Starkother a immolé. La carrière du vieillard se termine par un dénouement tout-à-fait héroïque. Le nouveau roi est inauguré aux acclamations des guerriers qui, en frappant sur leurs boucliers, le surnomment le Hardi. Alors il se recueille un moment, méditant sur sa nouvelle destinée; puis, s'adressant à Starkother : « O mon sauveur, protecteur d'Helga, ami du royaume, je te remercie vivement de ce bienfait. » Il l'embrasse, ensuite il recule, tire son épée et s'écrie : « Meurtrier de mon père, son sang, son ombre pâle m'appellent à le venger. Je te défie sur le champ à la vie et à la mort! — Que les dieux te

menaçantes figures des idoles et de la grande barbe d'Odin. Son père lui dit : « Agenouille-toi, mon fils, étends vers le ciel tes deux mains, et dis : « Père universel, écoute les prières du petit Erling et prends-le sous ta protection paternelle. » Tandis que l'enfant, sans se douter de son sort, adresse à Odin cette prière, debout derrière lui, son père veut le frapper; mais le poignard lui échappe et tombe. Erling le relève et lui dit : « Ton poignard est tombé, mon père; qu'il est brillant et acéré! Quand je serai plus grand, je veux avoir aussi de belles armes pour te défendre contre tes ennemis. » Malgré cette réponse, dont la naïveté enfantine perce le cœur, Hakon, entraîné par une fureur sanguinaire et sacrée, accomplit son horrible vœu.

Bientôt nous retrouvons Hakon vaincu, fugitif, mourant de fatigue et de soif. Où? Dans la demeure de Thora, d'une femme qu'il avait aimée, puis abandonnée, et dont il a tué les frères. Thora, qui l'aime toujours, a tout pardonné. Elle l'a accueilli, caché, elle cherche à le consoler; mais, frappée tout à coup de cette étrange situation : « Dis-moi, Hakon, s'écrie-t-elle, es-tu vraiment cet homme pâle et muet qui est là dans cette chambre, et qui, sans casque, sans manteau de pourpre, fatigué et pensif, s'appuie sur son épeé? » Hakon lui répond avec un sombre égarement : « Le fantôme que tu vois a été autrefois un chef norwégien.

Les héros lui faisaient honneur et lui obéissaient; il tomba dans une bataille; c'était près de Hlade; il y a long-temps de cela, il est presque oublié. Maintenant il revient, et son ombre rôde au sein des ténèbres... Il s'appelait Hakon.

La dernière scène de sa vie est d'un effet étrange et profond. Hakon est enfermé dans un souterrain; il n'a près de lui qu'un serf nommé Karker, espèce d'animal sans intelligence et sans volonté, accoutumé à obéir au moindre geste d'Hakon, et qui maintenant tient sa vie entre ses mains; car on entend en dehors une voix promettre de la part du vainqueur une récompense à celui qui apportera la tête d'Hakon. Au bout de quelques instans de silence, Hakon dit à demi-voix : « Eh bien! Karker, dors-tu?

LE SERF.

Oui, seigneur Jarl.

HAKON.

Ah! stupide esclave... Hakon, Hakon, cette brute est-elle tout ce qui te reste de ta puissance! Je ne me fie pas à lui; qu'est-ce qu'une pareille tête peut entendre au devoir et à la fidélité?.... Karker, donne-moi ton poignard, un serf ne porte pas d'armes.

LE SERF.

C'est de vous que je l'ai reçu, monseigneur; le voilà.

HAKON.

Maintenant dors.

LE SERF.

Tout de suite. »

Le puissant Hakon, qui en est réduit à garder sa vie de la trahison de son esclave, veut résister au sommeil; mais il y succombe malgré lui, et dans ce sommeil agité du trouble de son ame il voit ses victimes, son pauvre petit Erling tout sanglant; il se fait horreur, il désire la mort, il s'écrie : « Karker.

LE SERF.

Me voici, monseigneur. Il rêve toujours.

HAKON, *rêvant.*

Prends cette lance et enfonce-la dans mon corps.

LE SERF, *stupidement.*

Vous en serez fâché quand vous vous éveillerez.

HAKON.

Je l'ai mérité, Karker, enfonce.

LE SERF.

Il est mon maître, je lui dois obéir.

HAKON.

Est-ce fini? (*menaçant*) misérable. Enfonce sur-le-champ. Toi ou moi devons mourir.

LE SERF.

Alors que ce soit lui qui meure. »

Et il plonge la lance dans la poitrine de son maître avec une aveugle et brutale servilité.

Il me semble qu'il y a quelque chose de frappant dans ce dénouement hardi où l'on voit la main d'un esclave obéir par instinct et par habitude aux ordres de son seigneur, et, docile même à ses rêves, ne pas oser lui refuser la mort qu'invoque son ame en délire.

En avançant dans la série des siècles, en arrivant au moyen âge, nous rencontrons à l'époque de la féodalité et de la chevalerie la plus célèbre tragédie d'OEhlenschlæger, *Axel et Valbor*.

Le sujet de cette tragédie est emprunté à une ancienne ballade du Nord, l'un des chants populaires les plus universellement répandus en Scandinavie. Il est remarquable comme certaines histoires circulent en tout sens à travers cette vaste étendue de pays, et comme chaque localité se les

approprie, pour en grossir le trésor de ses traditions. Il y a vingt vallées depuis le Danemark jusqu'au fond de la Suède et de la Norwège où l'on raconte que s'est passée l'histoire du jeune Axel et de la belle Valbor, et dont les habitans croient posséder les tombeaux. L'auteur de la tragédie avait à choisir pour le lieu de la scène entre tous les points des trois royaumes; car partout cette tradition est établie, domiciliée, pour ainsi dire. Il s'est décidé pour Drontheim, cette antique capitale des rois de Norwège. C'est dans sa fameuse cathédrale que se passe la pièce; car cette pièce, romantique s'il en fût par le sujet, qui roule tout entier sur la peinture des sentimens modernes, des mœurs du moyen âge, se renferme dans les limites de lieu les plus rigoureusement classiques. Ce n'est point par déférence pour Aristote qu'OElenschlæger a donné cette forme à sa tragédie. Il y a un motif poétique à ces limites. L'histoire d'un amour du Nord parfaitement pur, aux prises avec les rigueurs de l'Église, le culte de la fidélité, l'enthousiasme du dévouement, qui planent sur tout l'ouvrage, sont heureusement placés sous les arceaux gothiques et dans la religieuse enceinte de la plus ancienne église du Nord.

Le jeune Axel revient de Rome dans sa patrie; il en rapporte la permission d'épouser la belle Valbor, malgré leur parenté à un degré où l'Église interdisait le mariage. Il la retrouve fidèle après une

absence de cinq années, et se livre tout entier à la joie et à l'espérance. Pendant qu'ils se jurent avec transport, dans l'église, en présence de Dieu, une constance à toute épreuve, l'anneau qu'Axel veut mettre au doigt de Valbor pour la fiancer, tombe, et on ne le retrouve plus. « O Dieu! dit Valbor, il a roulé dans le tombeau de notre aïeul Harald!. » et un pressentiment sinistre, bien que vague, commence à menacer de loin leur bonheur. En effet, le roi de Norwège s'apprête à le traverser. Ce roi, aussi de la race du grand Harald, apparemment à un degré plus éloigné qu'Axel, espère profiter des empêchemens qu'il ne sait pas avoir été levés par l'Église, et il a résolu de partager son trône avec la bien-aimée du héros. Un moine méchant et rusé, le noir frère Knut, sait trouver dans la dispense pontificale un oubli important. L'obstacle de parenté y est levé en effet; mais il en reste un autre non moins grave, selon les idées du temps, et qu'on a négligé de prévenir. Axel et Valbor ont été tenus ensemble sur les fonts baptismaux; dès lors leur mariage est impossible. Knut apprend tout cela avec une joie diabolique au vénérable archevêque Erland, dont le cœur bon et sensible est déchiré par le malheur des deux amans; mais il ne peut l'empêcher, et quand le jeune couple arrive dans l'église, précédé d'un nombreux cortége de guerriers et de jeunes filles, au milieu des flambeaux, des fleurs, des chants

sacrés, au moment où ils marchent à l'autel, l'évêque, à la tête du clergé, s'avance vers eux, les arrête de son bâton pastoral, et leur dit :

« Infortunés, un vieillard se voit forcé par un devoir sacré de vous fermer le chemin fleuri de l'espérance. N'entrez point en désespoir sur votre sort; remettez-vous entre les mains de Dieu, et ne haïssez point le vieillard dont la plus grande joie serait de vous unir, si la volonté du ciel le lui permettait. »

Au milieu de la douleur d'Axel et de Valbor, le frère Knut, qui n'oublie rien, arrive avec un morceau de toile qui, d'après l'usage, devait être coupé en deux, pour indiquer l'éternelle séparation des amans. Il faut se soumettre à cette cruelle cérémonie. Chacun des deux prend un côté de la toile, et le glaive qui la divise semble diviser à jamais la trame de leurs destinées. Ensuite le bon archevêque, dont cette scène a déchiré le cœur compatissant, réclame pour les deux infortunés le droit que leur confère une autre coutume, celui de se parler seule dans l'église, pour se dire un dernier adieu. On les laisse l'un avec l'autre. La douleur d'Axel s'exhale avec une impétuosité déchirante; pour celle de Valbor, elle a ce caractère d'exaltation délirante, de désespoir rêveur que la passion prend souvent dans le Nord, surtout chez

les femmes. C'est une des dispositions de l'ame qu'OElenschlæger exprime avec le plus de bonheur et d'originalité. Elle prend sa couronne de roses sur sa tête, et la regarde avec égarement :

« La rose blanche est un signe de l'amour éternel ; vois, le rouge enflammé de la terre a disparu ; sa belle forme est restée blanche comme les anges !

AXEL.

Ah ! Valbor ! Valbor !

VALBOR *lui tend la main.*

Du courage, mon ami !

AXEL.

Du courage : comment t'est-il possible de te calmer si facilement, si vite ?

VALBOR.

Dans la nuit du tombeau tout est calme. (*Elle regarde l'image d'Harald sur la pierre de son tombeau.*) J'y étais préparée.

AXEL.

O Valbor, préparée ! Non, jamais ton œil ne brilla d'une joie céleste comme dans le moment où tu as tendu la main à ton fiancé !

VALBOR.

L'œil n'est jamais plus brillant que quand il est rempli de larmes.

Barbare! s'écrie Axel, tu as pu percer un cœur comme le sien, et tu appelles cela aimer!

VALBOR.

. . . . . .

Mes yeux auront bientôt pleuré toutes leurs larmes; ils sont las et troubles; ils ne pourront pas endurer la clarté du jour. Jusqu'à ce que la douce main de la mort me touche, la sainte Eglise est ma mère; elle prêtera volontiers un voile à sa fille. Alors je me promènerai ici souvent la nuit; je me ressouviendrai de mon beau songe, de ton retour, Axel, et des rigueurs de notre sort. Mon esprit s'unira intimement à Dieu, dans les prières et dans les chants; et celui qui m'entendra soulagera mon cœur.

AXEL.

O Valbor!

VALBOR.

Silence!... Je serai assise dans ma petite cellule; je broderai l'or sur la soie; paisible et triste,

je passerai les jours comme une tourterelle innocente, qui ne trouve nulle part où se reposer, qui ne s'arrête pas sur les verts rameaux, quelque lasse qu'elle soit, et qui ne boit jamais d'une eau limpide avant qu'elle ne l'ait troublée avec ses pieds.

Ce dernier trait, si naïf et si touchant, est transporté avec beaucoup de bonheur de la ballade dans la tragédie. Ce qu'il y a de singulier, soit dit en passant, c'est que la même pensée se retrouve mot pour mot dans une jolie romance populaire espagnole, certainement antérieure au quinzième siècle (1). Ce trait offre trop de bizarrerie dans sa grâce, le motif en est trop imprévu, trop gratuit, si on peut dire ainsi, pour supposer qu'il se soit présenté deux fois à l'imagination. Quel chemin a-t-il dû suivre pour venir du fond de l'Espagne aux bords de la Baltique, pour passer de la romance populaire dans la ballade populaire, où Œlenschlæger l'a recueilli? C'est un exemple entre mille de ces singuliers voyages que fait un chant ou une stance, un récit ou un détail, un accident, une

(1) C'est une tourterelle qui parle :

Que ni poso en ramo verde,
Ni en prado que tenga flor,
Que si hallo el agua clara
Turbia la bevia yo.

Page 245 du Cancionero de Romances, Anvers, 1550.

Il y a aussi quelque chose de semblable dans un chant serbe.

image, à travers les peuples et les âges, d'un bout du monde à l'autre.

Revenons à notre tragédie.

Jusqu'ici Œhlenschlæger a suivi fidèlement la marche des évènemens tels qu'ils sont racontés dans la ballade. Tout à coup il s'en éloigne par une conception étrange dont je parlerai pour donner une idée du côté bizarre comme du côté gracieux de son talent, que je cherche à faire connaître. Avant la fin de cette analyse, nous retrouverons des effets purs et touchans; ce qui suit n'est que capricieux et fantasque... Le vieil évêque Erland retrouve tout à coup dans l'Allemand Vilhelm, compagnon d'armes d'Axel, et venu avec lui, le fils d'une femme qu'il a aimée, et qu'on a mariée à un autre. Ce Vilhelm est un caractère étrange et désordonné. Il le dit lui-même: « La nature est bizarre en moi, composé monstrueux d'élémens divers, d'amour, de haîne, de colère, de tendresse. Une agitation éternelle fermente dans mon cœur; c'est pour l'assoupir, que je me précipite dans les combats, ou que je m'attache avec une fidélité muette, mais profonde, à un vaillant ami. Ainsi ai-je fait pour Axel. Moi-même je ne puis aimer; mais c'est une consolation pour moi de venir au secours des heureux qui aiment. » Cette bonne disposition l'engage à chercher un moyen de réunir les deux amans en les tirant des mains du roi. Celui dont il s'avise est extraordinaire; il lui a été

inspiré par un songe qu'il a eu dans l'église, et dans lequel saint Olaf lui a apparu. L'évêque, que cette vision décide, est prêt à le suivre. Alors, sans s'expliquer davantage, le farouche Vilhelm s'écrie, avec un lugubre enthousiasme :

« Il n'est pas temps encore, mais à l'heure où le jour baisse, où la froide rosée tombe sur la pierre des sépultures, le doute sur l'ame de l'homme et l'angoisse sur la conscience du scélérat; quand l'église est toute remplie d'une sublime obscurité et que là-haut ces lampes versent sur les tombeaux leur faible lueur à travers les ténèbres; quand la cloche sonne le douzième coup de minuit; quand le hibou crie et le coq chante, à cette heure se levera, dans l'attirail royal, saint Olaf, le monarque de la nuit, pour épouvanter le crime, punir le pécheur, et la larme amère qui brille dans l'œil de l'innocence sera essuyée par son linceul. »

Ainsi finit le troisième acte : au commencement du quatrième, le moine Kunt veille dans l'église avec quelques soldats (on ne voit pas bien pourquoi). Ils s'entretiennent des derniers rois de Norwège, et se disputent sur le rang à leur assigner. Un vieux guerrier norwégien s'indigne de la mollesse qui corrompt les anciennes mœurs; il s'emporte contre l'invention des cheminées qui

commençaient à s'introduire, au lieu d'un feu allumé au milieu de la chambre, et d'un beau nuage de fumée à l'entour, selon la coutume du vieux temps; il se déchaîne surtout contre l'usage efféminé des verres à boire; il regrette ces grandes cornes de bœuf sauvage que vidaient d'un trait les hommes héroïques. Peu à peu la conversation tombe sur les apparitions du roi saint Olaf, et au moment où un vieux guerrier commence à décrire comment elles se passent, l'apparition a lieu dans le fond de la scène. Le fantôme du saint roi s'avance à pas lents et fait signe aux guerriers de se retirer. On lui obéit; le moine seul, plus téméraire par impiété, reste et reçoit un coup de lance à travers le corps; il succombe. Vilhelm, qu'on peut croire l'auteur de l'apparition, arrive avec l'évêque et Valbor; Axel vient d'un autre côté; tout est prêt pour le départ. Axel veut auparavant s'agenouiller avec sa bien-aimée auprès du tombeau d'Harald. Tout à coup on entend trois fois le son guerrier d'un cor retentir dans le lointain : l'écuyer de Vilhelm paraît; il annonce que la fuite est désormais facile. L'ennemi, le rival du roi, est arrivé tout à coup dans le port avec une flotte nombreuse, et les sons du cor étaient le signal de son attaque. Axel s'arrête, refléchit un moment et dit : « Valbor, je ne puis plus partir. » Et il vole à la défense du roi qui l'a offensé.

On les voit paraître ensemble au commence-

ment du cinquième acte. Le roi est poursuivi, blessé ; Axel le défend, et il panse sa blessure avec un lambeau de cette toile même que l'église a déchirée en signe de sa séparation d'avec Valbor. A ce dernier trait de dévouement, qui retrace au roi d'une manière frappante tous ses torts, il se trouble, combattu entre son remords, son orgueil, l'étonnement de la vertu d'Axel, et une certaine crainte que la générosité du héros veuille l'humilier ; et il s'établit entre eux ce dialogue d'une étrange, mais inconcevable magnanimité.

LE ROI.

Est-ce de ta part un orgueil cruel qui veut se venger de moi, ou est-ce simple grandeur d'ame ? Comment dois-je te comprendre, Axel ! veux-tu amasser des charbons ardens sur ma tête ?

AXEL.

Non, par saint Olaf, je veux te servir fidèlement sans t'adresser ni plainte ni reproche.

LE ROI.

Ah ! cette grandeur d'ame est mon plus grand supplice. O Hakon Herdabreith, pauvre prince, le plus brave de tes héros te méprise !

AXEL.

Par Dieu et ma Valbor ! Seigneur, je t'estime.

LE ROI.

Maintenant je le crois; jure-le-moi! bien! c'est cela. Et Hakon a agi avec la légèreté d'un jeune roi; non pas comme un misérable, non pas bassement, Axel?

AXEL.

Qui connaît la puissance de l'amour et ne sait pas où il peut entraîner?

LE ROI.

Bien! maintenant tu me parles tout-à-fait du cœur; brave héros, ta fidélité et ta grandeur d'ame me touchent beaucoup....

(Tout à coup d'un ton sévère.)

Et cependant si je te pouvais soupçonner de penser que la douleur, la faiblesse, m'arrachent de semblables discours, Axel, je prendrais mon glaive de la main gauche et je te demanderais le combat à outrance.

AXEL.

Seigneur, je l'ai juré par Valbor, que je t'estimais! . . . . . .

LE ROI, *avec feu.*

Écoute, j'ai failli; mais la pureté, la grandeur de ton ame m'ont ouvert les yeux; et maintenant, en toute liberté, parce que je le veux bien, je dompte la passion de mon cœur et je te donne Valbor, je te donne ce que j'aime le plus au monde; ne me méconnais pas, vois mon sacrifice.

AXEL.

Je le vois, noble roi, et Dieu le voit aussi!

LE ROI.

Embrasse-moi, maintenant.

AXEL.

Prends garde à ton bras.

LE ROI.

Oh! ma blessure ne me fait plus de mal.

En ce moment les ennemis se précipitent dans l'église. Axel, en défendant le roi, est blessé à mort. Il reste seul sur la scène; se fait asseoir sur le banc de pierre, au pied de la colonne où était son chiffre et celui de Valbor; recommande à son fidèle Villhelm de le bien appuyer contre le pilier pour qu'il ne tombe pas en mourant, et il expire

en chantant son chant de mort. Valbor arrive comme il vient de rendre le dernier soupir. Je n'ai pu m'empêcher de traduire en vers ce qui suit; il m'a semblé que la prose pouvait difficilement exprimer cette extase de la douleur, dans laquelle une ame brisée s'abîme et s'égare comme en un triste songe.

(Elle regarde Axel.)

Qu'il est beau dans la mort!.... A ton noble visage
Ta chevelure donne un aspect trop sauvage.

(Elle arrange ses cheveux.)

Il est mieux maintenant..... son front est radieux!
Encore ce baiser.... Je veux fermer ses yeux.
Nous serons séparés par un court intervalle!

VILHELM.

Tu pâlis, pauvre fille?...

VALBOR.

Axel est là, plus pâle!
Ne parle pas Vilhelm....

(Comme absorbée en elle-même.)

Oh! qu'on est bien ici!
A travers ces vitraux que la lumière est belle!
Axel, c'est comme hier, elle était belle aussi,
Quand tu pressais Valbor contre ton sein fidèle.

Que j'aime cette église ! O le calme séjour !
Là, nous serons tous deux jusques au dernier jour.
En face l'un de l'autre. — Oui, toi près de ton père,
Et la pauvre Valbor à côté de sa mère !
Et quand sonne minuit, quand près de ces vitraux,
Chante le rossignol caché dans les bouleaux,
Alors s'ouvre le marbre ; en ses entrailles sombres
Le sépulcre d'Harald laisse errer nos deux ombres !
Puis, nous donnant la main, nous marchons vers l'autel.
Nous nous plaçons au chœur, tandis que dans le ciel
La lune, qui se glisse à travers les nuages,
Verse un morne reflet sur nos pâles visages.
Le rossignol ému laisse entendre sa voix ;
Aux chants du rossignol tous deux prêtant l'oreille,
Un souvenir de vie en nos cœurs se réveille ;
Nous sentons à quel point nous aimions autrefois.
Derrière les piliers quand la lune s'efface,
Nous allons lentement reprendre notre place.
Puis, du tombeau d'Harald faisant trois fois le tour,
Nous nous disons adieu ! — Dans nos muets asiles,
Nous nous couchons alors pour dormir tout le jour.
Oh ! qu'au fond du cercueil nos sommeils sont tranquilles.
Tandis que le soleil sur nos tombes reluit,
Et qu'au dessus de nous les vivans font du bruit.

Après cette effusion d'une douleur exaltée, où il semble qu'on anticipe sur les émotions d'une autre vie, sur les souvenirs et les regrets d'outre-

tombe, la mort de Valbor ne se fait pas attendre long-temps. Elle retrouve l'anneau qu'Axel lui avait donné, et qu'elle avait cru voir rouler dans le tombeau d'Harald. Elle le met à son doigt : « Maintenant, s'écrie-t-elle, je suis la fiancée d'Axel, maintenant nous pouvons reposer ensemble dans le même tombeau. »

Dès ce moment sa douleur devient une sorte d'égarement de tendresse et de joie. Elle prie Vilhelm de lui chanter la vieille romance d'Age et d'Ilsa, et de ne s'arrêter qu'au moment où Ilsa rejoint son ami dans la mort. Vilhelm prend sa harpe, et tandis qu'elle place l'anneau nuptial au doigt d'Axel, il chante la ballade. Quand il en est venu à ces mots : « Et à pareil jour, un mois après, Ilsa était sous la terre, » il s'arrête, il voit Valbor immobile, la tête penchée sur la main d'Axel. On vient annoncer que le roi a péri, et avec lui le dernier descendant du grand Harald. Ainsi finit sa race illustre et infortunée, dont la destinée s'est agitée en présence de sa cendre, et qu'une fatalité lugubre renverse enfin pêle-mêle sur les marches de son tombeau.

Quand on passe des ouvrages d'OElenschlæger que nous venons de parcourir, à son poëme dramatique d'*Aladin ou la Lampe merveilleuse*, on éprouve quelque chose de ce que sentirait un homme transporté par un coup de baguette des glaces de l'Islande au milieu des roses de cache-

mire. OElenschlæger semble avoir voulu cette fois braver les habitudes de sa poésie, en la dépaysant, pour ainsi dire, autant que possible. Du reste, cet auteur montre dans ses conceptions une abondance, un excès, une recherche qui tiennent du génie oriental; et on pourrait croire qu'il a pris le sujet d'*Aladin* pour mettre à l'aise un genre d'imagination qui le gêne parfois, quand il traite les traditions sévères du Nord. OElenschlæger est de l'école allemande, et, comme tout poète de cette école, il a toujours une arrière-pensée philosophique en composant un ouvrage. Ainsi, dans l'histoire fantastique et populaire de *la Lampe merveilleuse*, il a vu une idée qu'il a développée dans un grand poème dramatique. Quelle est-elle? Il est assez difficile de l'exprimer. L'auteur l'indique à plusieurs reprises; mais il est trop poète, pour l'énoncer jamais d'une manière abstraite. Il semble que cette merveilleuse lanterne, à laquelle un pouvoir magique est attaché, est pour lui le signe du bonheur, de la lumière, de la vie véritable de l'ame, qui met l'univers à la disposition de celui qui sait la conserver. Quoi qu'il en soit de cette intention, elle a du moins le mérite, assez rare pour une intention symbolique, de ne pas gâter l'ouvrage en s'y faisant trop sentir. Ce qui me plaît surtout dans ce drame, c'est la conception très originale et très délicate du personnage d'Aladin, favori insouciant de la fatalité, à qui

tout réussit sans qu'il y mette du sien, qui, ne désespérant jamais dans les traverses, et les surmontant toutes par son étoile, d'étourderie en étourderie, arrive au comble de la félicité. C'est plaisir de voir échouer contre sa fortune et son talisman la sombre prévoyance de Nourredin, la haine profonde et perfide de Sindhab, et les puissances de la nature s'empresser au service de cet enfant fortuné.

La pièce a bien l'allure et la couleur d'un conte oriental; les scènes variées de la vie et les personnages les plus divers s'y succèdent et s'y mêlent dans ce désordre naturel et merveilleux qui fait le prestige et l'intérêt des *Mille et une Nuits*. On se surprend à oublier que le poète qu'on écoute est né sur les bords du Sund, qu'il est le disciple et le continuateur des Scaldes, le chantre de Balder et de Hakon Jarl.

Il est un ouvrage d'OElenschlæger, qu'en raison de son originalité, je ne puis passer sous silence; c'est un poème intitulé : *Vie de Jésus-Christ, représentée dans les saisons de l'année*. Il respire le mysticisme exalté de l'Allemagne, mêlé à cette tendance mise à la mode par certains esprits français du dernier siècle, qui voulaient expliquer toutes les idées religieuses par des faits physiques. C'est quelque chose de l'enthousiasme de Klopstok et du système de Dupuis et de Volney. L'auteur, chrétien à sa manière, retrouve dans chaque phase

de l'année un des momens de la vie de Jésus. Il lit dans la nature le même mystère d'amour que révèle l'Évangile. Le spectacle des saisons lui présente d'abord la naissance de l'enfant divin, que le printemps berce sur la verdure. Sa doctrine est prêchée par la voix des forêts, par le chant des oiseaux, par la beauté et le parfum des fleurs. Ses miracles, ce sont ceux qu'il accomplit par l'action merveilleuse et bienfaisante de la nature, qui rend la vue à ceux qui étaient aveuglés, qui fait revivre les cœurs glacés par un froid mortel. La lumière des jours brûlans, qui, en éclairant, consume, c'est la science éblouissante et stérile des pharisiens. Les troncs desséchés, au feuillage flétri, ce sont les saducéens, ces tristes sages, dont les doctrines arides tarissent la sève de la vie. Quant à la communion sainte, l'année ne nous en offre-t-elle pas, dans le cercle qu'elle décrit, le symbole? Le vin ne vient-il pas, après les jours de sécheresse, désaltérer et fortifier l'homme, comme la participation aux secours célestes vient le ranimer après les temps d'épreuve, et lui rendre la verdeur de sa première innocence? Mais arrive la saison des tempêtes; les puissances de la nuit prévalent, les ténèbres se répandent, la vie du monde expire, le dieu disparaît et semble mourir; et au lieu d'un bel enfant couché sur la verdure, il ne reste plus qu'un cadavre suspendu à un tronc dépouillé.

Cependant les disciples du Christ font entendre un chant de triomphe ; celui qu'ils invoquent subsiste au sein de cette mort apparente. Le désordre du monde peut voiler et comme ensevelir un moment, mais non détruire le dieu qui l'habite. « Tu es le bon, tu es l'éternel, lui disent-ils ; tu ne peux périr. » Et ainsi finit par un chant de foi et d'amour, adressé au principe impérissable du bien, ce singulier hymne à la bonté divine, où se confondent dans une même extase le culte du beau moral, l'apothéose de la nature et l'adoration du Christ.

La traduction du début de ce poème en donnera une idée plus exacte que tout ce que j'en pourrais dire.

Naissance du Christ.

« Chaque printemps, quand les brouillards ont fui, alors naît de nouveau le petit Enfant Jésus ; les anges chantent dans l'air, dans les bois, dans les eaux; c'est lui, c'est notre Sauveur! Et la belle nature se réjouit, et revêt le vert de l'espérance.

Tout à coup, devant de jeunes, d'innocens bergers, qui regardent vers le ciel, dans la nuit sereine, paraissent des anges qui se balancent dans les rayons de la lune, et qui chantent: Aujour-

d'hui est né notre Sauveur du sein du printemps, de la douce Marie.

Il est attaché à la terre par un lien de fleurs, son bégaiement est le zéphyr; la paille nouvelle est son lit; son œil, c'est l'azur étincelant des cieux.

Et les bergers, ils vont dans Bethléem; ils touchent les cœurs froids et endurcis. Venez dans les champs, disent-ils, venez voir l'enfant sur la paille nouvelle; son sourire et sa voix innocente peuvent élever les cœurs de la terre jusqu'au ciel.

Alors les anges retournent à leur maison céleste, et les bergers s'acheminent vers Bethléem et ils disent les merveilles qui leur sont advenues; on se moque d'eux; on leur tourne le dos; mais eux, ils s'en reviennent aux champs, s'agenouillent devant l'enfant et croient en Dieu.

L'étoile brille dans le ciel et elle fait signe aux rois dans leurs demeures de l'est, et ses rayons descendent en un chœur sacré et s'abaissent doucement vers la terre, et les rois bénissent le saint nom du Sauveur, souriant dans les beaux bras de sa mère.

Et ils se relèvent comme des fleurs, parés de pourpre et d'or; innocens enfans, si purs, si gracieux, se dressant à demi, à demi-penchés vers la terre, et présentant leurs urnes dorées pleines de myrrhe et d'encens. »

On voit par ce court fragment que si ce poème

ne manque pas d'obscurité et de bizarrerie, il n'est pas dépourvu d'imagination et de grâce.

Je suis forcé, pour en finir, de passer sous silence un grand nombre d'ouvrages qui ont contribué à la renommée d'Œlenschlæger. J'en aurai fait assez, si j'ai donné quelqu'idée des qualités et des défauts d'un poète digne d'être connu, et dont j'aurai eu du moins le mérite d'apprendre le nom à plus d'un lecteur.

II.

SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES COMIQUES D'HOLBERG.

L'histoire de la littérature danoise moderne commence réellement à Holberg, né à Bergen à la fin du dix-septième siècle (1684). Jusqu'à lui, elle n'offrait guère autre chose qu'une contre-épreuve de la littérature allemande. Là, comme partout, on avait commencé par les chroniques, les moralités, les mystères, dont les originaux, quelquefois latins, venaient ordinairement d'Allemagne. Ces sortes d'ouvrages, si l'on y joint quelques légendes mystiques et un assez grand nombre de récits chevaleresques, composaient, à l'époque de

la réforme, toute la richesse poétique de la littérature danoise. En s'introduisant en Danemark, les nouvelles doctrines religieuses produisirent dans les esprits un mouvement dont les lettres se ressentirent. On traduisit et on composa des poèmes satiriques, dirigés contre les abus de la papauté; à l'exemple de ces beaux chants sacrés que Luther et les premiers réformateurs enseignèrent à l'église nouvelle, on eut des livres de psaumes en langue nationale, et des cantiques, dont quelques-uns sont arrivés de recueil en recueil jusqu'à nos jours, et se chantent encore presque sans altération dans les églises de Copenhague. Dès lors se prononçait ce double caractère de la littérature danoise, qu'elle a toujours conservé depuis : d'une part une humeur comique et railleuse, de l'autre une tendance religieuse, exaltée, mystique. La première fut représentée dans la suite par Holberg et Vessel, la seconde par Ewald et Œlenschlæger; toutes deux, combinées d'une manière bizarre, ont produit le talent moqueur et enthousiaste, rêveur et bouffon du pauvre Baggesen.

Parlons aujourd'hui d'Holberg.

Holberg parvint à l'âge de trente ans sans se douter de sa vocation poétique. Durant cette période de sa vie, qui, à son insu, préparait l'avenir de son talent, sa destinée fut constamment incertaine, errante, agitée. Il commença par être caporal et finit par être professeur de métaphysique,

singulier chemin pour devenir le Molière de son pays.

En lisant la piquante biographie d'Holberg, écrite par lui-même, on voit que l'unique passion de sa jeunesse fut un besoin irrésistible de voyager. Nous ne connaissons pas cette impatience curieuse qui toujours a porté les hommes du Nord à sortir de leur pays, pour connaître le monde, pour aller voir le soleil.

La lecture d'un journal de voyage fait quitter brusquement à Holberg, âgé de vingt ans, une situation assez avantageuse et Bergen sa patrie, malgré les représentations de ses amis et la colère de ses parens.

Il va à Amsterdam, n'ayant que 60 écus pour toute ressource : il est bientôt obligé de revenir en Norwège et d'y enseigner quelque chose qui passait pour du français. On va voir qu'il n'en jugeait pas plus avantageusement lui-même. Un Hollandais étant venu dans la ville de Christiansand, où Holberg était alors, lui disputer l'honneur et les profits de cet enseignement, il s'établit entre eux une lutte dont Holberg conte ainsi le résultat : « On assigna le jour et l'heure; nous comparûmes tous deux et combattîmes en présence de nos écoliers respectifs; mais nous nous séparâmes avec un égal succès. Je lui portai en français-norwégien des bottes qu'il para en français-hollandais, je ne crois pas que la langue française ait

jamais été aussi maltraitée que dans ce combat. »

Bientôt son humeur errante le reprit, et le voilà parti pour l'Angleterre à peu près aussi bien en fonds que la première fois. Après être resté quelques mois à Oxford, toujours curieux, toujours occupé, la nécessité le ramena en Danemark, où il essaya de tirer parti, pour son existence, de l'instruction acquise dans ses voyages. Il fit pompeusement annoncer un cours dans lequel il devait en communiquer les fruits. On y accourut en foule : «Mais, dit-il, quand je voulus me faire payer, mes auditeurs avaient trouvé le secret de se rendre invisibles, et le seul profit que j'en tirai, fut que ceux qui avaient suivi mon cours, me saluaient plus profondément lorsqu'ils me rencontraient. » Enfin il trouva un poste qui lui convenait d'autant mieux, qu'il lui offrait une occasion de voyager. Il partit pour l'Allemagne avec un jeune homme qu'il était chargé d'y accompagner. On trouve plus le futur poète comique, que le futur professeur, dans ce qu'il dit de son assiduité aux cours de l'université de Leipsik : « Nous y assistions régulièrement, dit-il, moins pour y apprendre quelque chose, que pour nous y amuser des professeurs et de leur débit. »

Ce fut à son retour en Danemark, après ce troisième voyage, qu'il débuta dans la carrière littéraire par quelques travaux historiques sans importance. Il fut attaché à l'Université, et profita

d'une commission qu'elle lui donna d'examiner les hautes écoles luthériennes de Hollande, pour entamer une nouvelle excursion qui de proche en proche le conduisit à Paris et à Rome.

A Paris, il eut l'humiliation grande, pour un maître de langue française, de s'entendre dire par une fille d'auberge, qu'il parlait le français comme un cheval allemand. Ce ne fut pas le seul inconvénient que lui attira sa prononciation danoise. Il raconte que le libraire auquel il s'adressait pour acheter un *Du Chêne,* lui apportait un *Lucien,* et que quand il demandait son logis (la louchi), on lui répondait : Je ne connais point mademoiselle Lucie.

Ne pouvant, d'après ces aveux, beaucoup profiter de la conversation parisienne, il passait une partie de son temps dans les jardins publics qu'il trouvait très fréquentés, et dans les bibliothèques où il ne rencontrait personne, si ce n'est quelques étudians qui arrivaient avant que la porte s'ouvrît, et alors se précipitaient dans les salles, chacun s'efforçant d'arriver le premier pour pouvoir s'emparer du dictionnaire de Bayle, la nouveauté littéraire de ce temps où l'on se ruait encore sur les in-folios, comme aujourd'hui sur les brochures.

On est étonné d'entendre Holberg dire en arrivant à Lyon : « Il me semblait entrer dans un monde nouveau, tant les habitans de Lyon diffèrent de ceux du nord de la France par la langue,

les mœurs et la manière de vivre. » Pour effacer ce caractère local, si frappant pour un étranger, et qu'il ne trouverait plus, qu'a-t-il fallu? Un siècle, et la révolution française.

La curiosité passionnée d'Holberg pour tout ce qui était nouveau à ses yeux, se trahit par cette confession naïve : « Je vis à Marseille beaucoup d'Orientaux (ils y sont plus rares aujourd'hui), une grande quantité de galères, et beaucoup de captifs turcs et chrétiens, qui traînaient à travers la ville les fers rivés à leurs mains ou à leurs pieds. Ce spectacle était fait pour arracher des larmes, mais chez moi il éveillait une sorte de plaisir, parce que je n'avais encore rien vu de semblable. »

Dans ce voyage, Holberg se montre toujours le même, toujours entraîné par son ardeur de connaître, surmontant toutes les difficultés, se résignant à toutes les privations et parfois se jetant dans les plus grands embarras pour la satisfaire; de plus sans cesse malade et traînant à travers la France et l'Italie une fièvre dont, à son retour, il fut subitement guéri par un concert. Au milieu de ses misères, de ses périls, on le voit constamment soutenu par le désir d'observer la nature humaine, et surtout d'en saisir le côté ridicule; tantôt accablé par la maladie et livré aux brutalités d'un aubergiste génois, tantôt sur un vaisseau près d'être attaqué par les pirates, au milieu des gémissemens, des prières, des vœux de tout l'équipage, à son

rang, l'épée à la main, et invoquant Saint-Antoine, dit-il, tout aussi dévotement que les autres; enfin à Rome réduit à préparer économiquement son dîner lui-même, tel qu'il se peint, tenant un livre d'une main et de l'autre la cuiller à pot, s'apercevant parfois qu'il n'est pas facile de faire en même temps de la cuisine et de la philosophie; dans toutes ces vicissitudes, il est toujours occupé de l'effet comique qu'on fait sur lui ou qu'il fait sur les autres, il se laisse distraire d'une infortune réelle par une scène, une situation qui lui semble plaisante; il se raconte et se raille lui-même, la vie est pour lui une comédie dans laquelle il se voit jouer un rôle bizarre, souvent triste, mais dont la représentation l'amuse toujours.

Cette existence errante et traversée est l'éducation presque nécessaire du poète comique et satirique; on ne voit bien les vices et les travers des hommes, que quand on est mêlé familièrement avec eux par les intérêts pénibles de la vie; c'est le besoin qu'on en a qui force à les connaître.

Du reste, cette expérience des choses n'a manqué ni à Cervantes, soldat à Lépante, prisonnier chez les Maures, ni à Goldsmith, ni à Goldoni, ni à notre Molière lui-même, qui erra long-temps de province en province; enfin, il faut se souvenir que, par une singulière rencontre, tandis que la Norwège, dans la personne d'Holberg, venait visiter la France et l'Italie, Regnard se préparait,

sans s'en douter, à une carrière du même genre, et allait, après beaucoup de courses et d'aventures, graver son nom encore inconnu sur les rochers de la Laponie.

Après sa dernière excursion, plus longue et plus lointaine que les autres, Holberg revint attendre qu'une chaire fût vacante par la mort d'un professeur, « dont, dit-il naïvement, la vie me paraissait bien longue. » Enfin cet heureux événement arriva, mais le sort, qui voulait mettre de la comédie dans la vie d'Holberg, l'appela à professer la métaphysique. Cette prétendue métaphysique était la logique barbare des écoles qui n'avait aucun attrait pour l'esprit vif d'Holberg, et son bon sens cultivé par l'expérience. « Aussi, dit-il, à ma nomination, ceux qui me connaissaient un peu particulièrement, présagèrent pour cette science recommandable une fin prochaine, et en cela ils ne se trompaient guère, car j'avoue franchement que je n'ai pas suivi les traces de mes prédécesseurs, et que la métaphysique n'a jamais couru un plus grand danger que sous ma tutelle. Dans le commencement je cachai de mon mieux mes arrière-pensées, et je fis bientôt après mon installation un discours en l'honneur de la métaphysique; mais ce discours était conçu de sorte que tous ses véritables partisans ne purent l'entendre sans colère, s'imaginant qu'au lieu d'un panégyrique de la métaphysique, j'avais prononcé son oraison funèbre. »

Holberg alors s'occupa encore une fois de travaux historiques pour lesquels il avait plus de vocation. C'est du sein des recherches, des compilations, des dissertations latines, que sortit son premier écrit poétique. Cet événement le surprit autant que personne : jusques alors il ne s'était senti aucun attrait pour la poésie. Loin de là, elle lui inspirait une sorte de répugnance; et s'il lisait quelquefois les poètes latins, c'était une violence qu'il se faisait pour s'exercer dans leur langue. « C'était, dit-il, pour moi comme une potion désagréable qu'on prend, parce que le médecin l'a prescrite. »

Cependant un beau jour, fatigué de cette foule de poèmes de circonstance, d'épithalames, d'épitaphes qui pleuvaient autour de lui, il s'avisa d'essayer aussi d'être poète; et, pour son coup d'essai, il choisit la sixième satire de Juvénal, la plus violente, la plus âpre, la plus effrénée de toutes, et la traduisit en vers. Cet homme de qui devait dater la poésie danoise n'en savait pas encore les règles. Un sien ami lui enseigna la partie technique de l'art, et le début de ce novice fut *Pierre Pors* (Paars), poème héroï-comique, où sont racontées avec une pompe homérique les aventures d'un artisan danois, qui fait une traversée de quelques lieues pour aller voir sa prétendue. La sensation que produisit cette Odyssée burlesque fut prodigieuse : *Pierre Pors* fut, dans l'espace d'un an et

demi, réimprimé trois fois, ce qui n'était encore arrivé à aucun ouvrage danois. Les critiques, l'envie, les tracasseries de tout genre ne manquèrent pas à l'homme qui venait de donner à sa patrie le premier monument littéraire qu'elle pût opposer à l'Angleterre et à la France. Les raconter en détail, ce serait écrire une autre épopée comique plus longue, mais moins amusante que celle d'Holberg.

Il publia ensuite ses Satires au nombre de cinq; puis, dégoûté de la poésie par le déchaînement que sa verve caustique avait soulevé contre lui, il se remit à l'histoire et reprit un travail autrefois commencé sur la constitution ecclésiastique et civile du Danemark et de la Norwège. Mais, au milieu de ses recherches, le génie comique se réveilla en lui dans toute sa plénitude, et il conçut la pensée de donner à son pays un théâtre national. Au bout de trois années (1722-25), ce plan était accompli. Holberg avait fondé à Copenhague, avec l'aide de quelques comédiens français, un théâtre, et y avait fait représenter environ vingt comédies. C'est à elles qu'il doit surtout sa renommée; je dirai quelque chose des principales.

La première, et l'une des plus célèbres comédies d'Holberg, est le *Potier d'étain politique*. Cette pièce, qu'on a tenté plusieurs fois d'introduire sur notre théâtre, n'y a jamais réussi. Elle y réussirait moins encore à présent. Le progrès

de nos mœurs tendra toujours de plus en plus à mettre à la portée des classes inférieures, sinon des dernières classes, l'intelligence de la vraie politique, c'est-à-dire des intérêts et des besoins du pays. En ce sens, il n'y a, grâce à Dieu, déjà plus rien de ridicule à ce qu'un ferblantier s'occupe de politique; mais il faut penser qu'Holberg écrivait sous un gouvernement absolu, et que sous un tel gouvernement la politique des particuliers est en effet ridicule, parce que malheureusement elle est inutile.

Le *Potier d'étain* est un excellent homme qui n'a d'autres travers que de s'occuper des affaires de l'Europe et de négliger les siennes. Pour le guérir de cette manie, on imagine de lui persuader qu'il est nommé bourgmestre. On peut croire que cette dignité lui tourne la tête. Voici les instructions qu'il donne, à cette occasion, à son valet et à sa femme.

HERMANN.

Écoute, Henry!

HENRY.

Maître!

HERMANN.

Drôle! plus de semblable titre à l'avenir, si je t'appelle, tu répondras: monsieur! et si quelqu'un demande après moi, tu diras: Le bourgmestre de Bremenfeld est à la maison.

HENRY.

Faudra-t-il répondre ainsi, que monsieur soit à la maison, ou qu'il n'y soit pas?

HERMANN.

Imbécille! quand je ne serai pas à la maison, il faudra répondre: Le seigneur bourgmestre de Bremenfeld n'est pas à la maison; ou quand je ne voudrai pas être à la maison, il faudra répondre: Le bourgmestre ne donne pas audience aujourd'hui. — (A sa femme.) Écoute, mon cœur, il faut vite faire du café pour recevoir les dames conseillères qui vont venir te visiter; car nous devons avoir à l'avenir cette réputation, que le bourgmestre de Bremenfeld donne de bons conseils, et sa femme de bon café. J'ai si peur, mon cœur, que vous fassiez quelque bévue avant que vous soyez accoutumée à votre nouvelle situation! — Henry, va vitement chercher un plateau à thé avec quelques tasses, et que la fille aille acheter du café pour 4 schellings, on sera toujours à temps de s'en procurer davantage. — Il faut que ce soit désormais une règle pour vous, ma chère, de ne pas parler beaucoup, jusqu'à ce que vous ayez appris à parler un peu proprement. Il ne faut pas non plus être trop timide, mais vous tenir sur vos ergots, et surtout travailler à vous ôter de la tête l'état de potier, et à vous imaginer que vous avez

toujours été femme d'un bourgmestre. Le matin, il y aura du thé sur la table pour les étrangers qui pourront venir ; le soir, du café, et l'on jouera aux cartes. Il y a un certain jeu qu'on appelle l'hombre, je donnerais tout-à-l'heure 100 écus pour que notre fille, mademoiselle Eugelke, le sût. Vous aurez donc soin de faire attention, quand les autres jouent, afin que vous puissiez l'apprendre. Le matin, vous resterez au lit jusqu'à neuf heures, neuf heures et demie, car il n'y a que les gens du commun qui se lèvent l'été avec le soleil. Mais le dimanche, vous pourrez vous lever un peu plus tôt, comme moi, quand je veux prendre médecine. Je vous ferai cadeau d'une jolie tabatière que vous placerez près de vous, quand vous jouerez aux cartes. Quand quelqu'un boira à votre santé, vous ne direz pas merci, mais *très humble serviteur* (1). Quand vous bâillerez, vous ne mettrez pas la main devant votre bouche, car ce n'est pas l'usage parmi les gens comme il faut ; enfin, quand vous serez en compagnie, il ne faudra pas faire tant la sucrée, mais mettre un peu l'honnêteté de côté..... Ah! j'oubliais quelque chose.... Vous aurez un chien bichon que vous aimerez comme votre fille, car cela est encore comme il faut ; la femme de notre voisin Arianke a un joli petit chien qu'elle pourra nous prêter,

(1) Ceci est en français.

en attendant que nous nous en soyons procuré un. Vous donnerez à votre chien un nom français, que je me charge de trouver, quand j'aurai le loisir d'y réfléchir à mon aise. Vous mettrez souvent votre chien sur vos genoux, et vous le baiserez au moins dix fois quand il y aura des étrangers.

Mais bientôt le nouveau bourgmestre commençe à sentir les inconvéniens de la puissance et les difficultés de la politique: harassé par les discours contraires de deux avocats qui lui ont cité Justinien et Grotius, il reçoit, de la part du syndic, une énorme liasse de papiers sur lesquels on lui demande son avis. Après avoir vainement cherché à s'y reconnaître, il s'écrie: Il n'est pas si facile d'être bourgmestre que je croyais, Henry! — J'ai là différentes choses à examiner, où le diable ne se reconnaîtrait pas. (Il commence à écrire, se lève, essuie la sueur de son front, s'assied de nouveau, et efface ce qu'il avait écrit précédemment.) — Henry!

HENRY.

Seigneur bourgmestre!

HERMANN.

Quel tapage tu fais! Pourquoi ne te tiens-tu pas tranquille?

HENRY.

Je ne bouge pas, seigneur bourgmestre!

HERMANN.

(Il se lève de nouveau, essuie encore la sueur de son front, jette sa perruque sur le plancher pour mieux méditer la tête nue, se promène, marche sur sa perruque, la jette de côté, et se met de nouveau à écrire.) — Henry!

HENRY.

Seigneur bourgmestre!

HERMANN.

Tu attraperas quelque chose si tu ne veux te tenir tranquille, voilà la seconde fois que tu as troublé mes pensées.

HENRY.

Seigneur bourgmestre!....

HERMANN.

Sors, et va dire aux vieilles femmes qui crient des huîtres dans la rue, qu'elles ne doivent pas crier dans la rue où je demeure. Cela me dérange dans mes combinaisons politiques.

Henry dit en effet aux marchandes d'huîtres de se taire. — Mais, ajoute-il, aussitôt que l'une a passé, il en vient une autre à sa place, de sorte que.....

HERMANN.

Pas un mot de plus; tiens-toi tranquille et tais-toi.

(Il s'assied de nouveau, efface ce qu'il avait écrit, écrit ensuite, enfin se lève, frappe du pied avec fureur et s'écrie): — Henry!

HENRY.

Seigneur bourgmestre!

HERMANN.

Je voudrais que la bourgmaîtrise fût au diable. Veux-tu être bourgmestre à ma place?

Certainement la gradation de cet embarras et l'espèce de désespoir par lequel il se termine sont d'un comique très franc et très vif.

Mais le pauvre politique n'est pas au bout de ses peines. Deux interminables pétitions dans des sens opposés sur lesquelles il faut qu'il prononce, une révolte de matelots à réprimer, et mille autres difficultés qui se présentent, finissent par lui faire perdre entièrement la tête; il veut déposer cette charge fatale, on refuse sa démission. Alors sa fureur est à son comble, il s'en prend à son domestique: — « Henry, s'écrie-t-il, ne peux-tu m'aider à rien arranger, stupide animal! voyons, fais-moi voir clair dans mes affaires ou je t'assomme.» Par-

venu à ce point de désolation, on conçoit qu'il est le plus heureux des hommes en apprenant qu'il a été mystifié, qu'il n'est point bourgmestre; enchanté d'en être quitte, il se trouve guéri radicalement de la politique et retourne à ses pots d'étain.

Jean de France est un jeune sot qui est venu à Paris oublier le danois sans apprendre le français, et qui rapporte, au sein des vieilles mœurs bourgeoises et patriarchales de Copenhague, une ridicule imitation des manières dégagées de Paris et des airs impudens de la régence.

Une scène véritablement forte est celle où Jean, qui a désappris dans ses voyages le préjugé du respect filial, force sa vieille mère à danser un menuet avec lui. Son père commence par rire sous cape de cette mésaventure de sa moitié, qui, toujours en extase devant les travers de son fils, lui en semble justement victime. Mais son tour vient, et Jean le contraint de chanter pendant qu'il danse avec sa vieille mère. Le bonhomme veut résister; son fils que la frivolité a endurci, jure, s'emporte, tempête; il faut lui céder. Ces deux vieillards contraints de se rendre ridicules pour complaire à l'extravagance de leur fils, ce père âgé chantant un air lamentable pour accompagner ces cabrioles impies, la maternité dégradée par la faiblesse, les pleurs paternels coulant au milieu d'une scène

grotesque, tout cela est d'une bouffonnerie forte et sérieuse, on pourrait presque dire pathétique et morale.

Holberg a traité le sujet du *Dormeur éveillé*, si souvent mis en scène, mais rajeuni cette fois par la peinture originale du caractère d'un paysan jutlandais qui est le héros de la pièce. L'affranchissement des serfs dans cette province a été très tardif, et jusque-là leur condition était fort rude. On sent la servitude dans la nature du pauvre Jeppe, paresseux, lâche, sensuel, brutalement insolent et presque féroce, dès qu'il a le pouvoir. Il y a quelque chose de bestial, quelque chose qui rappelle le Caliban de Shakespeare dans la manière dont il endure les coups et les outrages de sa femme, dans son penchant à l'eau-de-vie qu'il aime comme un sauvage. Sa terrible moitié l'a chargé d'un achat à la ville prochaine; il faudra qu'il rende compte de chaque schelling, et s'il en manque un seul, maître Eric (c'est martin bâton) fera son office; mais le pauvre diable ne peut résister, en passant devant le cabaret, à la tentation de boire pour un schelling. Il veut ensuite continuer sa route, mais quand il a fait quelques pas, il s'arrête et s'écrie : « Ah! si j'osais boire encore un schelling d'eau-de-vie, ah! si j'osais boire encore pour un schelling! je crois que je vas le faire. — Non, il en adviendrait malheur. Si je pouvais une fois perdre de vue le cabaret, je me sentirais bien

à l'aise, mais ici il me semble que quelqu'un me retient par derrière. — Allons j'y retourne. Qu'est cela? Que fais-tu, Jeppe? Je vois ma femme qui se tient devant moi sur le chemin avec maître Eric dans les mains; il me faut rebrousser chemin. — Ah! si j'osais boire encore pour un schelling! mon estomac dit : vas-y! mon dos dit : n'y vas pas! Qui faut-il croire, mon estomac n'est-il pas plus que mon dos? il me semble bien ainsi, frapperais-je? Eh! eh! Jacques, sors..... Ah! mais ma diablesse de femme me revient à l'esprit! Si elle voulait me frapper de manière que les os du dos ne me fissent pas mal, je m'en moquerais, mais elle frappe d'une force.... ah! Dieu, aie pitié de moi, chétif! Que dois-je faire? Allons, force nature, Jeppe; n'est-ce pas une honte que tu t'exposes à un malheur pour un chien de verre d'eau-de-vie?.... Non, cette fois-ci il n'en sera rien. Allons, en avant. — Ah! si j'osais boire encore pour un schelling! Mon mal est d'en avoir tâté, maintenant je ne puis partir; allons; mes jambes... que le diable vous casse, si vous ne voulez marcher. Les canailles ne veulent pas avancer. Elles veulent retourner au cabaret; mes membres sont en guerre : mon estomac et mes jambes veulent aller au cabaret, et mon dos à la ville. Marcherez-vous, chiennes! bêtes brutes! que le diable les emporte, elles veulent retourner au cabaret, j'ai plus de peine à emmener mes jambes du cabaret, qu'à faire

sortir ma jument pie de l'écurie. Ah! si j'osais boire encore rien que pour un schelling! Qui sait si Jacques ne voudra pas me faire crédit pour un schelling ou deux, si je l'en prie bien? Eh! Jacques, encore un verre d'eau-de-vie pour deux schellings. »

L'irrésistible tentation à laquelle il finit par céder, l'entraîne à boire pour tout l'argent que sa femme lui a confié; jusqu'à ce qu'il tombe ivre-mort.

Dans cet état, un seigneur qui survient le fait prendre et transporter dans son château, placer sur son propre lit, magnifiquement habillé. Je passe sur la surprise qu'il éprouve à son réveil, c'est le côté inévitable et banal du sujet; ce qui est propre au personnage d'Holberg, c'est le déploiement d'une nature basse, avide et vicieuse. Dès qu'il est revenu du premier étonnement où l'avait jeté sa nouvelle condition, il voit un anneau au doigt de son sécretaire.—Où as-tu pris cet anneau?

LE SECRÉTAIRE

Monseigneur me l'a donné lui-même.

JEPPE.

Je ne m'en souviens pas. Rends-le-moi, je dois te l'avoir donné quand j'étais ivre, on ne donne pas de tels anneaux. Je veux visiter les autres cho-

ses que vous avez reçues. Les domestiques ne doivent avoir que les gages et la nourriture, je puis jurer que je ne me souviens pas de vous avoir rien donné. (A part.) Car pourquoi le ferais-je? Un anneau qui vaut plus de 10 écus! Non, non, mes bons amis, pas de cela, pas de cela.... Faites attention à ce que je dis, et que mes paroles vous servent d'avertissement: ce que je vous ai donné le soir, quand je suis ivre, il faut me le rendre le lendemain matin. Quand les domestiques gagnent plus qu'ils ne peuvent manger, ils deviennent insolens et se moquent de leurs maîtres. — De combien est ton gage?

LE SECRÉTAIRE.

Monseigneur m'a toujours donné 200 écus par an.

JEPPE.

Je te donnerai le diable; 200 écus! qu'est-ce que tu fais pour gagner 200 écus? Moi, il faut que je travaille comme un cheval du matin jusqu'au soir.... et je puis à peine.... Allons, voilà mes lubies qui me reprennent. — Un verre de vin!... (Il boit.) 200 écus! c'est ce qui s'appelle écorcher son maître. Écoutez, mes bons amis; je vais vous dire une chose: quand j'aurai dîné, j'ai l'intention de vous faire tous pendre dans la cour. Vous verrez qu'on ne se moque pas de moi pour les affaires

d'argent . . . . . .
Qu'on fasse venir mon bailli, dit-il. — Le bailli vient; il a des boutons d'argent et une ceinture autour du corps. Votre grâce a-t-elle quelque chose à ordonner?

JEPPE.

Rien, si ce n'est que tu sois pendu.

LE BAILLI.

Je n'ai fait aucun mal à votre grâce, pourquoi serais-je pendu?

JEPPE.

N'es-tu pas bailli?

LE BAILLI.

Je le suis, votre grâce.

JEPPE.

Et tu demandes encore pourquoi tu seras pendu !.... Combien as-tu d'appointemens?

LE BAILLI.

50 écus par an.

JEPPE.

50 écus! — Tu seras pendu tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Seigneur, ce ne peut être moins pour une année d'un service pénible.

JEPPE.

C'est justement pour cela que tu seras pendu : c'est parce que tu n'as que 50 écus d'appointemens. Comment! tu as un habit à boutons d'argent, des manchettes plissées aux mains, une bourse de soie pour tes cheveux, et tu ne gagnes que 50 écus par an! N'es-tu pas obligé de me voler, moi, pauvre homme! — Sans cela, d'où cet argent te viendrait-il?

LE BAILLI.

Ah! gracieux seigneur, épargnez-moi pour l'amour de ma pauvre femme et de mes enfans en bas âge!

JEPPE.

As-tu beaucoup d'enfans?

LE BAILLI.

J'en ai sept tous en vie, votre grâce.

JEPPE.

Ah! ah! sept enfans tous en vie: allons, secrétaire, pendez-moi cet homme-là.

LE SECRÉTAIRE.

Ah! gracieux seigneur, je ne suis pas un bourreau.

JEPPE.

Ce que tu n'es pas, tu peux le devenir, tu m'as l'air d'un homme propre à tout. Quand tu l'auras pendu, je te pendrai à ton tour.

LE BAILLI.

Ah! gracieux seigneur, n'est-il pas de pardon?

JEPPE.

50 écus, une femme et sept enfans! si personne ne veut te pendre, je te pendrai moi-même.

Une autre pièce, la *Chambre de l'accouchée*, est fondée sur un usage danois, d'après lequel une femme qui venait d'accoucher recevait les visites de toutes ses connaissances. Holberg en profite pour peindre avec une verve admirable les ridicules de la petite bourgeoisie de son temps. On voit passer devant soi, avec leurs caquets, leurs pré-

tentions, toutes les commères de Copenhague. L'effet comique du tableau est augmenté par les doléances du mari, que ces réceptions ruinent en café, en sucre et en liqueurs, et qui en porte tout l'embarras; pour comble de malheur, au plus fort de ses tribulations, il lui naît un doute fatal sur cette paternité qui lui coûte si cher. On conçoit combien cette inquiétude, que diverses circonstances tendent à fortifier, rend sa situation comique, et donne de vivacité aux explosions de son humeur contre les *Visites à l'accouchée*. Outre toutes les bonnes femmes qui se succèdent dans la chambre de la malade, elle reçoit la visite d'une dame de qualité qui, comme on va voir, considère ses avantages de naissance avec une grande philosophie.

Comment penserait-on autrement? dit-elle; car en y réfléchissant sérieusement, les bourgeois, après tout, sont aussi des chrétiens, et s'ils mènent une honnête vie, ils peuvent être sauvés aussi bien que pas un de nous.

L'ACCOUCHÉE.

Pas possible, madame! croyez-vous donc qu'on ne fasse point de différence, dans l'autre monde, entre les personnes de condition et les bourgeois?

LA DAME DE QUALITÉ.

Non, madame, une très petite au moins, soit

dit entre nous ; mais il n'y a pas besoin de laisser voir cette opinion, elle pourrait donner de l'impertinence au premier artisan venu. Voilà pourquoi, madame, je ne traite pas les gens de cette sorte avec le mépris qui conviendrait à mon rang. Imaginez, madame, que j'ai poussé l'humilité au point d'emprunter, ma foi, soit dit sans me vanter, 10 écus à mon tailleur.

L'ACCOUCHÉE.

C'était une grande impudence à votre tailleur de se donner des airs de prêter à une dame de votre condition! Le pauvre diable eût dû s'apercevoir que vous ne vouliez que l'éprouver.

LA DAME DE QUALITÉ.

Il commença par faire des difficultés ; il haussa les épaules comme s'il eût voulu dire : C'est trop d'honneur pour moi ; mais, quand il vit que je parlais sérieusement, il prit son parti, et me donna les 10 écus avec un profond soupir qui signifiait : Ah! si tout le monde était aussi exempt de fierté que cette dame de qualité! — Je suis sûre que le pauvre homme, partout où il va, m'élève jusqu'aux nues ; car une autre, à ma place, n'eût pas fait ce que j'ai fait, n'est-il pas vrai, madame?

L'ACCOUCHÉE.

Oui, madame, vous avez bien raison.

LA DAME DE QUALITÉ.

Mais qu'est-ce que cela veut dire? Ne sommes-nous pas tous des hommes? Je ne croirais pas au dessous de moi d'en agir ainsi à votre égard. Madame, ayez la bonté de me donner 10 écus, je vous les renverrai sur-le-champ en or.

L'ACCOUCHÉE.

Ah! madame, quel plaisir trouvez-vous à vous amuser aux dépens de votre très humble servante? Je suis bien simple, mais en vérité pas autant que votre tailleur.

LA DAME DE QUALITÉ.

Je parle sérieusement, madame.

L'ACCOUCHÉE.

Ah! ma noble dame, je serais décriée comme la plus éhontée créature du monde, si je faisais une telle sottise. Non, madame, mon argent n'est pas d'assez bonne condition pour vous.

Ensuite arrivent toutes sortes de gens, des médecins, barbiers, diseuses de bonne aventure, puis les inquiétudes à la Sganarelle du mari, qui, à la fin, est convaincu plus que le spectateur du peu de fondement de ses craintes.

Holberg excelle dans la farce proprement dite. Une verve intarissable de satire et de gaîté anime plusieurs de ses pièces, dont l'ensemble n'est pas disposé avec un grand art.

Une comédie en un acte, intitulée *la Fête de Noël,* dont le fond est fort peu de chose, est une de celles qui, dans son origine, obtint le succès le plus populaire et le plus bruyant. Elle le devait au mérite de reproduire, avec une grande vérité et une grande vivacité, les folies bizarres auxquelles on se livrait du temps d'Holberg aux fêtes de Noël; reste grotesque et dénaturé des joyeuses solennités par lesquelles l'ancienne religion scandinave célébrait à cette époque le solstice d'hiver, et qui, adoptées comme plusieurs autres usages païens par la religion catholique, avaient fini par lui survivre.

Le pédantisme était pour Holberg un ennemi personnel dont il avait eu souvent à se plaindre, et qu'il attaque dans un grand nombre de ses comédies. C'est surtout dans le *faux Savant* qu'il se livre à cette colère, ou plutôt à ce ressentiment. Un jeune paysan, qui a étudié, revient dans son village, et il écrase de sa supériorité et de son mauvais latin son père, son frère, sa prétendue et jusqu'au pasteur, la bonne tête de l'endroit. Une scène qui ne manque pas de force comique, est celle où il perd toute la considération que lui avait acquise son jargon ridicule et pédantesque, parce-

qu'il a le malheur d'émettre quelques vérités incontestables, par exemple le mouvement de la terre autour du soleil. Dès ce moment, il est ruiné dans l'esprit de tous ses admirateurs, et il n'y a pour lui que des brocards. La fausse science fait un si bon effet pour la réputation; gardons-nous de la vraie qui peut tout gâter!

Une des comédies d'Holberg, par laquelle je terminerai cette revue rapide, est une parodie bouffonne et spirituelle des pièces imitées de l'allemand, qui étaient en vogue avant lui en Danemark, et que de son temps on voulait opposer à son théâtre, formé par des acteurs français, sous l'inspiration de la comédie de Molière. Il se moque fort gaîment de cette forme irrégulière, qui était partout celle de l'art dramatique à la fin du moyen âge, que dédaigna en France le génie délicat de Racine, et que le génie puissant de Shakespeare sut élever à la hauteur de l'art. Nous aurions un théâtre plus libre que le nôtre, et plus épuré que la scène anglaise, si le grand Corneille ne s'était pas laissé imposer, par la pédanterie tranchante et l'érudition superficielle de ses critiques, des chaînes qui n'étaient pas faites pour lui. Au reste, les pièces qu'attaquait Holberg étaient bien dignes de sa satire. La bouffissure et la trivialité du langage, l'incohérence des caractères n'y étaient pas poussées moins loin que l'absence de vérité et

de vraisemblance : ce n'était pas Shakespeare, c'était Hardy.

Cette fois Molière ne fut pas son modèle : il semble s'être souvenu davantage de ce théâtre italien, qu'il fréquentait pendant son séjour à Paris. Dans sa libre humeur, il se joue, à l'imitation de ceux qu'il persiffle, des temps et des lieux, du possible et du vraisemblable. Vénus, Ulysse, Holoferne, Markolfus, Mithridate, des paysans, des juifs, et un valet ridicule, un espace de quarante ans et la terre entière, c'est de tout cela que se compose sa pièce, qu'il appelle une *comédie allemande*. Il se moque avec beaucoup d'imagination des travers et des égaremens de l'imagination; en amusant de l'absurdité qu'on rencontre trop souvent dans le genre de composition qu'il combat, sa pièce procure l'espèce de plaisir qu'elles peuvent quelquefois donner.

Au milieu de toutes les extravagances qu'il accumule, Chilian, le Frontin d'Ulysse, fait ses observations sur la manière dont les années s'écoulent : « Si du moins, dit-il, je trouvais une prise de tabac pour me rafraîchir l'esprit! car il me semble avoir la fièvre au cerveau. Je suis sûr que, quand mon maître va revenir, il me dira encore qu'il s'est passé dix ans depuis qu'il m'a parlé. A ce compte-là, nous aurons cinq ou six mille ans avant de revenir dans notre pays; car je m'aperçois que nous ne courons pas avec le temps, c'est lui qui court

tout seul et nous laisse immobiles. Ce n'est pas seulement le temps qui nous échappe : c'est la terre qui fuit sous nos pieds. Souvent, quand je bourre ma pipe, nous sommes en Orient : elle n'est pas fumée, que nous sommes en Occident! »

Revenu enfin à Ithaque, Ulysse s'habille magnifiquement pour en imposer à ses ennemis et s'endort : il est réveillé par deux fripiers juifs, qui viennent lui prendre le costume de théâtre qu'ils lui ont prêté pour son rôle, et en réclamer le paiement. Ce soudain passage de la fiction à la réalité réveille aussi le spectateur, qui sort comme d'un rêve de ce monde fantastique où l'a promené l'imagination d'Holberg, et d'où elle le précipite brusquement par un dernier caprice.

Après trois années de travaux et de succès continus, Holberg, qui sentait ses forces épuisées, partit pour les eaux d'Aix-la-Chapelle, et de là vint de nouveau à Paris. Cette fois, ses affaires en meilleur état lui permettaient de fréquenter les beaux esprits du café Marion, dont Lamothe présidait les réunions, et de visiter quelques savans, tels que Montfaucon, le père Hardouin, le père Tournemine, avec lesquels il aimait à discuter des points d'antiquités ou de théologie; Fontenelle enfin qui, probablement par politesse, plutôt qu'avec connaissance de cause, lui témoigna, dit-il, un grand respect pour les mérites des Danois dans les sciences.

Le Paris qui s'offrait à Holberg (1726) était bien différent de celui qu'il avait vu dix ans auparavant, il ne retrouvait plus cette ardeur de prosélytisme dont, plus jeune, il avait été souvent l'objet. Les catholiques lui semblaient plus occupés à se quereller entre eux, à propos de la bulle et des articles, qu'à convertir les hérétiques.

Il avait fait, depuis son premier séjour à Paris, de notables progrès dans la langue française, puisqu'il fut en état de traduire deux de ses pièces qu'il avait l'intention de faire représenter sur le théâtre italien.

Il envoya son *Potier d'étain* à Ricobonni, ou Lelius, comme il l'appelle, qui se trouvait alors à Fontainebleau avec sa troupe. Lelius répondit que la pièce était admirable de tout point, *tutta maravigliosa*; mais bientôt il écrivit qu'il avait fait quelques réflexions, et qu'il craignait que divers grands personnages ne s'imaginassent que la comédie d'Holberg avait été composée pour les tourner en ridicule. Holberg fut affligé de cette complète absence de liberté dans l'art. Il ne le fut pas moins de l'état de décadence où la comédie était tombée; et nous devons lui savoir gré de l'indignation toute française qu'il éprouvait en voyant la salle, vide les jours où l'on jouait Molière, se remplir pour *le roi de Cocagne*. Holberg ne partageait point l'opinion d'un critique allemand qui place la farce de Legrand au dessus du *Tartuffe*.

Ce fut après son retour de ce cinquième voyage à l'étranger, qu'Holberg acheva et fit paraître un ouvrage d'un genre à part. C'est une sorte de contre-partie des Métamorphoses. Les plantes et les animaux sont changés en personnages humains qui conservent dans leur caractère l'empreinte de leur origine, le tout avec une intention satirique. Ainsi un bouc est changé en philosophe à cause de sa barbe et de sa disposition batailleuse. Ce poème, où la raillerie est quelquefois ingénieuse, mais en général froide et bizarre, souleva de nouveau contre Holberg un déluge d'attaques plus violentes et plus étranges les unes que les autres. On lui reprocha sérieusement, par exemple, d'inspirer aux enfans peu de respect pour leurs parens, en leur donnant à penser par sa fiction qu'ils avaient pour père un arbre ou un animal. Las de ce déchaînement absurde qu'excitait chacune de ses productions satiriques, Holberg déclara, dans une préface, qu'il voulait vivre en paix avec le genre humain : il abandonna la satire, et se remit à l'histoire.

Ses travaux en ce genre ne sont point l'objet de cette notice. Ils contiennent des parties traitées avec une véritable supériorité : qu'il nous suffise de dire qu'au milieu des nombreuses publications historiques, statistiques, géographiques d'Holberg, il composa encore quelques comédies assez inférieures, il est vrai, aux premières. Enfin, en 1741, parut en latin l'un des ouvrages les plus

singuliers d'Holberg, *les Voyages souterrains de Nicolas Klimm.* Ce fut le dernier produit de sa veine satirique qui coulait en dépit de lui.

Il mourut treize ans après, en 1754, riche, considéré, baron, lui qui avait fait une imitation du *Bourgeois gentilhomme*.

Nicolas Klimm, c'est la plaisanterie de Swift poussée à l'extrême; c'est une audace de fiction philosophique que seule peut-être pouvait atteindre une de ces imaginations du Nord dont le désordre flegmatique ne s'étonne de rien.

Un bachelier norwégien est le héros de cet étrange récit; cédant à sa curiosité, il se fait descendre, au moyen d'une corde, dans un trou qu'il découvre au milieu des rochers de la Norwège. La corde casse, et le pauvre Klimm tombe dans un monde souterrain où l'attendaient les plus bizarres merveilles. Il ne voit d'abord autour de lui que des arbres, et se croit dans un grand bois. L'approche d'un danger lui fait chercher un moyen d'y échapper : celui qui se présente le plus naturellement, c'est de monter bien vite sur un des arbres qui l'entourent; mais il se trouve avoir fait une grande sottise. Klimm était arrivé dans un pays où les habitans avaient la forme d'arbres, et celui avec lequel il avait pris cette liberté était la femme du bailli de l'endroit ! De là l'indignation générale contre le téméraire étranger qui est aussitôt arrêté pour avoir manqué de respect à une

vertueuse et honorée matrone. Ne sachant pas la langue du pays, il a beaucoup de peine à persuader ses juges de l'innocence de ses intentions. Ce début est d'une bouffonnerie hardie qui étonne tout d'abord l'imagination et ne permet pas à la réflexion éblouie de discuter l'invraisemblance extrême de la donnée. Du reste Holberg ne s'attache point à la réaliser comme Swift parvint à réaliser celle qu'il a choisie. Swift nous fait, avec un grand art, passer peu-à-peu de notre monde dans le monde de ces créations; ses fictions les plus extraordinaires ont un si grand air de probabilité, offrent des détails si vrais, qu'on se surprend à être presque de l'avis de ce vieux marin, qui disait, après avoir lu le voyage à Lilliput : « Les voyages de ce capitaine Gulliver sont bien intéressans, c'est dommage que tout n'y soit pas exact. »

Holberg ne procède pas de la même manière; il brave tout d'abord le bon sens du lecteur, et lui impose silence au lieu d'entrer en accommodement avec lui. C'est une autre méthode qui peut réussir aussi à transporter l'imagination du lecteur dans une région merveilleuse : les magiciens ne font pas naître insensiblement le prestige, mais ils donnent un coup de baguette, et le prestige est créé.

On sent qu'Holberg ne pouvait donner à ses arbres parlans, l'existence si réelle et presque croyable des Lilliputiens; aussi il néglige bientôt le côté fantastique de cette donnée, les premiè-

res pages passées, sa république des arbres n'offre plus qu'une utopie satirique, et l'intention de l'auteur est presque uniquement, dans la première partie, de faire contraster la sagesse des habitans avec nos folies.

La portion la plus originale de l'ouvrage, c'est celle où sont racontés les différens voyages de Klimm dans l'île de Nazar; il va d'abord chez les Nagiris, dont les yeux ont la forme d'un carré long et qui voient tout sous cette forme; ceci ne se conçoit pas trop bien, car les objets ne nous semblent pas tous ovales. Ce qui est assez heureux, c'est d'avoir imaginé que dans ce pays on impose à ceux qui veulent obtenir un emploi, l'obligation de voir ainsi et d'attester par serment qu'un certain carré est long. Klimm trouve un pauvre diable bafoué comme hérétique pour avoir dit que le carré était carré; lui-même ne peut s'empêcher de trouver la chose ainsi, il le confie à un cyprès de ses amis qui voit aussi carré, mais qui n'ose le dire, de peur d'être destitué. Après ce pays intolérant, Klimm en trouve un autre qui est véritablement le monde renversé: les jeunes gens y sont les gens raisonnables et les vieillards y sont les fous. Dans un autre encore, les rapports naturels sont changés d'une façon non moins singulière: ce sont les jeunes filles qui attaquent les jeunes hommes et ceux-ci qui résistent. L'auteur parcourt ainsi une suite de suppositions bizarres dont il tire un petit

nombre d'effets comiques; mais sous toutes ces folies se cache une idée philosophique, c'est que les conditions de notre existence venant à changer le moins du monde, il en résulterait une mer d'absurdités, et chacune des extravagances d'Holberg est, sous une forme burlesque, l'hommage d'un esprit sérieux à la Providence. En général, le trait saillant du comique d'Holberg, c'est le sérieux; il a constamment une intention morale que sa verve ne déguise pas toujours assez. Disciple avoué de Molière, il fut, comme son maître, valétudinaire et hypocondriaque, mais seulement par accès (1); habituellement, Holberg était un homme sérieux, posé, réfléchi; il aimait la société des femmes et vécut sans passion. Il y avait en lui quelque chose du tempérament de Boileau et une étincelle du génie de Molière.

Le Danois Holberg et le Vénitien Goldoni sont les seuls étrangers qui aient marché avec quelque succès sur les traces de notre grand comique, tous deux dignes d'estime pour avoir nationalisé leur imitation, pour avoir, non copié les peintures, mais, dans la mesure de leurs forces, reproduit la manière du maître.

(1) Holberg nous apprend, qu'il entrait par moment dans des humeurs noires et des accès de colère contre le genre humain, dont il se guérissait avec deux pillules prises à propos : la Misanthropie de Molière était plus profonde.

Ces deux hommes semblent s'être partagé Molière : on dirait que chacun d'eux s'est emparé d'une moitié de son génie. L'Italien a pris le naturel et la vivacité du dialogue ; l'homme du Nord, l'intention philosophique. Mais dans l'arithmétique de l'art les deux moitiés ne font pas le tout. Additionnez toutes les fractions imaginables, et vous n'aurez pas encore la majestueuse unité du génie ; d'ailleurs, ces deux hommes distingués n'ont point porté aussi loin que Molière les qualités par lesquelles ils lui ressemblent. La facilité ingénieuse de Goldoni n'est pas cette veine intarissable de gaîté forte et franche, qui débordait, pour ainsi dire, du génie de Molière. Holberg n'a pas cette profondeur de conception qui étonne dans le *Tartuffe ;* sa gloire est de rappeler quelques unes des qualités essentielles de son modèle en restant parfaitement naturel pour la peinture des caractères et des mœurs. Cette gloire est encore assez grande, et nulle littérature en Europe ne peut opposer au nom d'Holberg un nom qui en soit plus digne.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Théâtre de Goëthe (1826).

Long-temps Goëthe ne fut pour la France que l'auteur de Werther; ce roman, médiocrement traduit et mal compris d'abord, eut à une certaine époque le fâcheux honneur d'inspirer un engouement assez indigne de lui. Durant cette époque d'épuisement et de licence qui suivit la révolution, la terreur des souvenirs et l'ennui des voluptés créerent dans les ames un goût de mélancolie qui s'alliait à la soif des plaisirs. Ossian fut aussi de mode alors, et certes ce n'était le temps ni des mœurs patriarchales, ni des passions profondes; mais, en sortant du bal des victimes, on

aimait à s'entourer des ombres d'Ossian, à rêver le suicide de Werther : c'était la tête de mort à la fin du banquet.

Le ridicule, qui en France ne se fait pas longtemps attendre, mit bientôt à leur place ces admirations fausses; mais malgré les exagérations et les singeries, Werther, mieux apprécié, n'en est pas moins demeuré l'un des ouvrages où l'on trouve l'observation la plus profonde et la peinture la plus énergique du cœur humain, tel qu'il est dans nos temps. Le succès de Werther était déjà devenu à peu près universel, et une grande partie des lecteurs ignoraient encore la renommée et jusqu'au nom de Goëthe. L'Idylle épique d'Hermann et Dorothée avait fait peu de sensation à travers la prose décolorée du faible Bitaubé; et madame de Staël, dans son livre étonnant sur l'Allemagne, apprit à presque tout le monde que Werther était l'ouvrage de la jeunesse d'un grand poète, devant qui l'Allemagne était depuis longtemps prosternée, qui avait produit des chefs-d'œuvre dans chaque genre, avait traité chaque genre de plusieurs manières, et enfin avait composé des ouvrages qui ne se laissaient rapporter à aucun genre ni à aucune manière connue.

Eh bien, cet homme, que ses compatriotes reconnaissent unanimement pour l'un de leurs plus beaux génies, peut-être pour le plus prodigieux de leurs grands hommes, est encore imparfaite-

ment connu parmi nous. Il y a cinquante ans que Goëthe est à la tête de la littérature allemande qu'il pourrait représenter à lui seul, et c'est aujourd'hui, quand sa carrière littéraire paraît terminée, quand, au sein d'un glorieux repos et d'une saine vieillesse, il jouit d'une admiration qui est déjà pour lui l'hommage de la postérité; c'est aujourd'hui que, pour la première fois, on publie en France une traduction complète de son théâtre, une notice sur sa vie et ses ouvrages (1).

Cette lenteur avec laquelle la renommée de Goëthe s'est répandue parmi nous, tient en grande partie à la qualité la plus éminente de son génie, l'originalité. Ce qui est très original, c'est-à-dire fortement empreint du caractère particulier à un homme ou à une nation, est difficilement goûté d'abord : et l'originalité est le mérite saillant de Goëthe. On peut même dire que, dans son indépendance, il pousse à l'excès cette qualité sans laquelle il n'y a point de génie; d'ailleurs, il faut toujours un certain effort pour sortir de nos habitudes et goûter le beau quand il se présente à nous sous une forme nouvelle. Or, avec Goëthe, cet effort, il ne suffit pas de le faire une fois, il faut le renouveler pour chacun de ses ouvrages; car tous sont conçus dans un esprit différent : en passant de l'un à l'autre, on entre à chaque fois dans un

(1) La spirituelle notice de M. Albert Stapfer.

monde nouveau. Cette féconde variété peut effrayer les imaginations paresseuses, peut scandaliser les doctrines exclusives; mais cette variété même du talent de Goëthe est ce qui attire les esprits assez élevés pour le comprendre, assez forts pour le suivre.

Il est des hommes, dont le caractère énergiquement prononcé étonne, repousse même au premier moment; mais quand on s'est accoutumé à leur humeur, on s'attache à eux précisément par les qualités qui d'abord en avaient éloigné. Tel est l'effet que produisent les ouvrages de Goëthe; ils gagnent à être connus, et, pour les connaître, il faut se donner la peine de les étudier; car souvent la bizarrerie de la forme voile le sens profond de l'idée. Presque tous les poètes ont une allure uniforme, facile à observer et à suivre; mais Goëthe est toujours si différent des autres et de lui-même, on sait si peu où le prendre, on devine souvent si peu où il va, il déconcerte tellement les habitudes de la critique et même celles de l'admiration, que l'on a besoin, pour le goûter tout entier, de n'avoir pas plus que lui de préjugés littéraires; et peut-être on rencontrerait aussi difficilement un lecteur qui en soit complètement exempt, qu'un poète qui, comme lui, les ait tous foulés aux pieds.

Il n'est donc point étonnant que Goëthe ne soit pas encore populaire en France, où l'on craint la

fatigue et l'étude, où chacun se hâte de se moquer de ce qu'il ne comprend pas, de peur qu'un autre ne s'en moque avant lui, et où l'on ne l'admire qu'à la dernière extrémité. Mais enfin on s'avise un beau jour qu'il est plus aisé de proscrire un ouvrage, parce qu'il n'a pas été fait pour nous, que de concevoir pourquoi d'autres le trouvent beau; qu'il faut peut-être plus d'esprit pour apprécier le mérite d'une littérature étrangère, que pour reconnaître qu'elle est étrangère, et faire des défauts de tout ce qui la distingue de la nôtre; et qu'enfin c'est une duperie de renoncer à des voluptés nouvelles de l'imagination pour ce plaisir de médiocrité et d'impuissance, la vanité de ne pas comprendre, l'orgueil de ne pas jouir.

Au commencement de la carrière de Goëthe, la littérature en était en Allemagne à peu près où elle en est aujourd'hui en France. On était las de ce qu'on avait, et on ne savait trop que mettre à la place : on imitait tour à tour les Français, les Anglais, l'antiquité, on faisait force systèmes en attendant les chefs-d'œuvre; la chaleur avec laquelle les auteurs de ces systèmes prônaient les résultats futurs de leur doctrine, et attaquaient ceux des doctrines ennemies, rappelait la colère de ces deux frères des Mille et une Nuits, qui se brouillèrent un jour à propos de leurs enfans encore à naître.

Goëthe, que ce conflit d'opinions avait dégoûté

un moment de la poésie, y fut ramené bientôt par une impérieuse vocation; et dès lors il prit, comme il nous l'apprend lui-même dans ses mémoires, un parti auquel il demeura depuis irrévocablement attaché: « Ce fut, dit-il, de chercher en moi, dans ce que me fournissait la sensibilité ou la réflexion, la matière (stoff) de mes productions. » Il ne voulait rien peindre qu'il n'eût vu ou senti, et ainsi commença pour lui l'habitude qu'il garda toute sa vie: « de réaliser en tableau, en drame, ce qui l'avait réjoui, affligé, occupé, pour fixer sa manière de voir les choses extérieures, et pour calmer son émotion intérieure. » Toute la vie littéraire de Goëthe est dans ces lignes remarquables. Il faut, en le lisant, partir de cette idée, que chacun de ses ouvrages correspond à quelque disposition de son ame ou de son esprit; il faut y chercher l'histoire des sentimens et des évènemens qui ont rempli son existence. Ainsi considérés, ils offrent un double intérêt; et celui qu'inspire le poète n'est pas le moindre. Quoi de plus intéressant, en effet, que de voir un homme doué d'une sensibilité vraie, d'une imagination puissante, d'une réflexion profonde, faire un emploi parfaitement libre de ces hautes facultés: indépendant de toutes les formes par la supériorité de son esprit, les employant tour à tour pour leur donner l'empreinte de son ame? Quel spectacle que celui de ce génie hardi ne s'appuyant

que sur lui-même, n'obéissant qu'à ses inspirations propres? Quoi de plus instructif que ses efforts, ses progrès, ses écarts? C'est de ce point de vue que Goëthe mérite d'être contemplé: c'est ainsi que nous envisagerons l'histoire de son théâtre.

En commençant cette histoire, le premier ouvrage que nous rencontrons est une comédie, dont le titre allemand difficile, à traduire en français (Die Mitschuldigen), peut se rendre par *Les coupables,* et qui devrait, ce me semble, s'intituler *Les coquins;* un mari obligé, pour ne pas s'exposer à être pendu, d'assister patiemment à un rendez-vous que sa femme donne à l'homme dans la chambre duquel il s'était introduit pour lui prendre son argent: un père qui soupçonne sa fille, une fille qui soupçonne son père, un amant qui soupçonne sa maîtresse d'avoir volé, donnent lieu à des scènes d'un comique bas et outré, mais qui ne manquent pas de force et d'effet. On y sent l'humeur chagrine d'un jeune homme atrabilaire, cette humeur était en effet celle de Goëthe à cette époque; elle provenait en partie de désagrémens auxquels l'avaient exposé de mauvaises connaissances qu'il avait eu le malheur de faire, et parmi lesquelles sans doute il avait trouvé ses ignobles modèles.

Dans ce premier ouvrage, on rencontre des traces d'inexpérience et de jeunesse; mais à partir de ce moment, tous les autres offrent un caractère

surprenant de maturité. *Goetz de Berlichingen*, qui suivit *les Coupables*, par la profondeur de la conception, la simplicité et la sobriété des détails, semble le produit d'un talent parfaitement formé: quand il parut, Goëthe avait vingt-quatre ans.

Les mésaventures qui suivirent ses premières amours, l'avait jeté dans un sombre abattement, qu'augmenta encore une certaine épidémie mélancolique, répandue à cette époque parmi la jeunesse allemande, par la vogue de Shakespeare; une maladie grave vint ajouter à cette disposition chagrine qui l'avait peut-être causée, et Goëthe passa plusieurs années dans les souffrances que les premiers mécomptes de la vie et les inquiétudes d'une ame qui se cherche, font souvent éprouver aux imaginations ardentes avant qu'elles aient trouvé pour s'exercer le but qui leur convient. Tour à tour exalté et découragé, allant du mysticisme au doute, changeant ses études, brisant ses affections, irrité par la société, accablé par la solitude, ne se sentant ni l'énergie de vivre, ni celle de mourir, il était tombé dans une noire tristesse: état douloureux dont il ne se délivra plus tard qu'en le peignant dans *Werther*, et qui lui inspira la première pensée de *Faust*.

Mais tandis que la vie réelle, telle que la société actuelle l'a faite, l'oppressait ainsi de tout son poids, son imagination aimait à se plonger dans ces temps d'activité libre où le but de l'existence

était clair, où la vie était forte et simple; il semblait à l'étudiant mélancolique et découragé qu'il eût vécu plus à l'aise sous la cuirasse de l'homme d'armes, dans le château fort du chevalier; il rêvait la vieille Allemagne, ses hommes de fer, ses mœurs rudes, franches, aventureuses. L'aspect des monumens gothiques, surtout de la cathédrale de Strasbourg, acheva de rendre vivant pour lui cet âge qu'il regrettait. L'histoire que le seigneur de Berlichingen a écrite de sa propre vie, lui offrit le type qu'il cherchait, et lui fournit la base de sa conception. Et c'est ainsi que se forma dans sa tête cet ouvrage que l'Allemagne accueillit avec transport, et qu'elle reconnut comme un portrait de famille.

Goetz de Berlichingen est un tableau, ou plutôt une vaste esquisse du seizième siècle; car Goëthe, qui avait d'abord eu l'intention de développer son drame et de le mettre en vers, se décida à le publier dans l'état où nous l'avons. Mais chaque trait est si juste et si ferme, tout est indiqué avec tant de sûreté et de hardiesse, qu'on croit voir une de ces ébauches de Michel-Ange, ou quelques coups de ciseau ont suffi à l'artiste pour exprimer toute sa pensée. Pour qui veut y regarder avec attention, il n'y a pas un mot dans Goetz qui n'ait sa portée : tout tend à l'effet général; tout concourt à dessiner la grande figure du moyen âge expirant : car on peut dire que le moyen âge est le héros de

ce singulier drame; c'est lui qu'on voit vivre et agir, c'est à lui qu'on s'intéresse; le moyen âge tout entier respire dans ce Goetz à la main de fer, avec sa force, sa loyauté, son indépendance; il parle par sa bouche, se défend par son bras, succombe et meurt avec lui.

Il faut avouer qu'on tombe de bien haut en passant de cet étonnant ouvrage aux drames bourgeois de Goëthe, tels que *Clavijo et Stella*. Clavijo fut le fruit d'un pari auquel donnèrent lieu les mémoires de Beaumarchais; il renferme des scènes filées avec une grande habileté; l'intention de Goëthe paraît avoir été surtout de mettre, sous la forme dramatique, un drame qui l'avait fortement frappé, et il faut convenir qu'il l'a fait avec talent. Pour Stella, la conception en est révoltante, et on aurait beau jeu pour traiter tout l'ouvrage avec sévérité : il me semble plus curieux d'observer, dans cet écart même, la nature du génie de Goëthe, toujours ouvert à l'impression de ce qui l'entoure. Il était devenu l'idole du public allemand, et il semble avoir voulu servir ce public selon ses goûts, au lieu de chercher à satisfaire le sien. Cette faiblesse atteste la facilité, et, si l'on peut dire ainsi, la complaisance de son talent, et peut-être, pour que ce poète appelé à presque tout reproduire, eût accompli le cercle de sa destinée, était-il nécessaire qu'il eût une fois le triste mérite d'exceller dans un détestable genre.

Pour parler plus sérieusement, les années qui suivirent la publication de Goetz et de Werther, offrent l'époque la moins remarquable de la vie de Goëthe; devenu homme de cour et homme puissant, il paraît s'être laissé distraire et dominer par le monde, dans lequel il vivait. Il avait perdu dans le commerce des hommes, cette apreté sombre qui avait fait le tourment et produit les chefs-d'œuvre de sa jeunesse, et il ne s'était pas encore élevé à cette inspiration plus pure et plus calme dont sont empreints les ouvrages de la seconde période de sa vie : dans cet état de transition, entre ce qu'on peut appeler sa première et sa seconde manière, n'étant soutenu par aucun élan personnel, il fut trop facilement livré aux impulsions étrangères, et céda trop au caprice de ce public qu'il brava depuis avec tant de succès.

Son voyage en Italie ouvre cette seconde époque du talent de Goëthe, sur laquelle il eut tant d'influence.

Un voyage en Italie ne pouvait être un évènement indifférent dans la vie de Goëthe; arraché à l'atmosphère un peu pesante et un peu terne d'une petite cour d'Allemagne, et transporté sous l'heureux ciel de Rome, de Naples et de Palerme, il reprit toute l'énergie poétique de ses premières années. Dégagée des orages qui l'avaient d'abord troublée, échappée au cercle qui menaçait de la rétrécir, son ame, pour la première fois en pos-

session de toutes ses forces, n'eut plus rien à gagner dès lors en étendue et en sérénité. Dès ce moment, Goëthe n'ébauchera plus; ses conceptions pourront être jugées plus ou moins heureuses, mais l'exécution, qui est peut-être en poésie comme en peinture, la véritable mesure de l'artiste, sera toujours achevée.

De l'aveu de tous les Allemands, ce mérite se trouve au plus haut degré dans les deux pièces de Goëthe qui se rapportent le plus immédiatement à cette époque de sa carrière, *le Tasse et Iphigénie*. Le système dans lequel elles ont été composées a été vivement critiqué; et si on les considère sous le point de vue romantique ou historique, c'est-à-dire comme devant donner de fortes émotions ou exprimer des sentimens, soit grecs, soit italiens, la critique a bien raison; mais si on les envisage, ainsi que nous avons fait pour d'autres ouvrages de Goëthe, comme des manifestations de son ame, elles pourront présenter assez d'intérêt, indépendamment même des beautés de style dont elles sont remplies, et qu'une traduction, quelque fidèle qu'elle soit, ne peut guère que faire soupçonner.

Ces deux pièces sont le résultat d'une alliance entre le sentiment de la beauté extérieure, telle qu'elle se montre dans la nature méridionale et les monumens de l'antiquité, d'une part, et de l'autre tout ce qu'il y avait de plus subtil et de plus

raffiné dans l'esprit et l'imagination du poète allemand. Ainsi, dans le Tasse, un dialogue ingénieux, nuancé comme celui de Platon et d'Euripide, est employé à retracer un ordre de sentimens et d'idées presque entièrement propres à Goëthe. Le caractère de ses personnages, leurs relations idéales, le type que chacun deux représente, on sent qu'il n'a pas trouvé tout cela dans l'histoire de Ferrare; on reconnaît les souvenirs de Weimar transportés, pour les embellir, dans un siècle poétique et sous le doux ciel d'Italie; pour le rôle de Tasse, il me paraît destiné tout entier à la peinture, admirable selon moi des troubles d'une imagination en proie à elle-même, qui, pour un mot, s'enflamme, se décourage, se désespère, qui s'arrête sur un souvenir, s'exalte pour un rêve, se fait un événement de chaque émotion, un supplice de chaque inquiétude, souffre, jouit, vit enfin dans un monde étranger au monde réel, et qui a comme celui-ci ses orages, ses joies, ses tristesses; tel se montre Jean-Jacques dans ses rêveries, tel avait été long-temps Goëthe. Il me semble que c'est lui qui parle par la bouche du Tasse : et sous cette poésie si harmonieuse, si délicate, il y a du Werther.

Iphigénie est la sœur du Tasse : ces deux ouvrages ont un air de famille qu'on s'explique, quand on sait que Goëthe les fit à peu près en même temps tous deux, sous l'inspiration de

l'Italie. Mais ayant à peindre dans Iphigénie, au lieu des orages d'une petite cour, les majestueux souvenirs de la famille de Tantale, et, au lieu des tourmens et du délire de l'imagination, la fatalité et les furies, il s'est élevé à une plus grande hauteur poétique. Dans cet ouvrage, que les Allemands et l'auteur lui-même semblent regarder comme la plus achevée de ses compositions dramatiques, sans doute des sentimens d'une délicatesse toute chrétienne, d'un raffinement tout moderne, se cachent sous des formes empruntées à l'antiquité, mais il était impossible de fondre plus harmonieusement ces élémens divers. Ce ne sont pas seulement les formes extérieures de la tragédie grecque qui sont imitées avec art; le génie de la statuaire antique anime d'une vie partout égale, et revêt d'une beauté tranquille les conceptions du poète. Ces conceptions sont les siennes et non celles de Sophocle, je l'avoue, et je ne saurais lui en faire de bien sévères reproches; je ne puis le blamer beaucoup d'être resté lui-même. Qu'ont fait d'ailleurs Fénélon et Racine? Est-ce dans l'antiquité, dont le caractère est peut-être assez empreint dans leurs ouvrages, qu'ils ont trouvé, l'un la jalousie de Phèdre, l'autre la morale évangélique répandue dans le Télémaque; Goëthe a fait comme eux, et il était moins homme que personne à s'oublier complètement dans l'imitation d'un modèle; il a bien pu emprunter à la

muse antique de beaux accens, mais pour inspirer le motif de son chant, il lui fallait deux muses vivantes, son ame et son temps.

Egmont me semble l'apogée de la carrière théâtrale de Goëthe, ce n'est pas le drame historique comme Goetz, ce n'est pas la tragédie antique comme Iphigénie; c'est vraiment la tragédie moderne, peignant les scènes de la vie avec la vérité du premier, ayant la simplicité et le grandiose de la seconde; Goëthe, dans cet ouvrage, a réalisé peut-être, plus que partout ailleurs, l'idéal de la vie humaine, tel qu'il se plaît à le concevoir; Egmont, heureux, serein, plus amoureux que passionné, goûtant noblement les douceurs de l'existence, aimant à vivre et sachant mourir, Egmont est le héros de Goëthe.

Il est un ouvrage de Goëthe à part de tous les ouvrages connus, et qu'il faut considérer comme à part même des siens. C'est ce *Faust*, création bizarre et profonde, drame étrange, dans lequel interviennent des êtres de tout ordre, depuis le Dieu du ciel jusqu'aux esprits des ténèbres, depuis l'homme jusqu'à l'animal, et, plus bas que l'animal, jusqu'à ces créatures monstrueuses, qui, comme le caliban de Shakespeare, ne doivent qu'à l'imagination du poète leur hideuse existence. Il y aurait beaucoup à dire sur ce singulier ouvrage, où l'on trouve tour à tour des modèles de tous les styles, depuis celui de la comédie la plus grossiè-

pitre de sa vie. A Palerme, la destinée mystérieuse de Cagliostro le frappe, et son imagination, possédée par une vive curiosité, ne peut abandonner ce singulier personnage, qu'après l'avoir mis en drame, comme pour s'en donner le spectacle à elle-même. De là résulta le Grand Cophte, dont le sujet n'est autre chose que la trop fameuse aventure du Collier : on se souvient, en lisant cette comédie, au reste fort amusante, que Goëthe donna quelque temps dans des illusions pareilles à celle qu'il dévoile ; c'est un adepte désabusé qui peint l'exaltation crédule des disciples et le charlatanisme adroit du maître, en homme qui a partagé l'une et qui a vu l'autre de près ; il faut avoir cru, pour railler si juste ce qu'on ne croit plus.

Dans les petites comédies sur la révolution française, il ne faut pas chercher une appréciation élevée de ce grand évènement, mais seulement l'impression de ridicule et d'odieux qu'il produisait autour de Goëthe ; c'est cette impression qu'il a rendue très gaîment dans le *Citoyen général*.

Jerry et Bettly, gracieux croquis d'un paysage des Alpes, est un souvenir de son voyage en Suisse.

Enfin, la *Manie du sentiment*, bouffonnerie à la manière d'Aristophane, est une boutade de Goëthe contre le genre que lui-même avait mis à la mode. Cette pièce est une de celles qui ont donné lieu à l'opinion, selon moi au moins très exagérée, de

madame de Staël, qui du reste a écrit sur Goëthe quelques pages prodigieusement spirituelles, et qui, la première, l'a fait connaître en France par de libres traductions pleines de vie et de mouvement. Madame de Staël voit en lui un magicien qui s'amuse à détruire ses propres prestiges; tranchons le mot, un mystificateur en poésie qui adopte un beau jour un système de propos délibéré, et, quand il l'a fait prévaloir, l'abandonne tout exprès pour déconcerter l'admiration et exercer la complaisance du public. Je ne crois pas qu'avec une arrière-pensée si frivole on eût pu faire les ouvrages de Goëthe : de tels caprices produiraient tout au plus des jeux d'esprit ou de talent plus ou moins ingénieux, mais je serais bien étonné qu'il en sortît quelque chose de fortement conçu ou de profondément senti : cette espièglerie ne va pas au génie. Je crois avoir montré, au contraire, combien Goëthe, dans tout ce qu'il a composé, a obéi à son émotion intime; combien, dans tout ce qu'il a peint, il a retracé ce qu'il avait vu ou éprouvé; doué de facultés très diverses, il a dû, dans le cours d'une longue vie, passer par des états fort opposés, et il a pu les exprimer naturellement dans des ouvrages fort différens les uns des autres.

J'accorderai, si l'on veut, qu'en écrivant la *Manie du sentiment* après *Werther*, *Iphigénie* après *Goetz*, il a pu sourire en songeant au démenti

qu'il allait donner aux théories exclusives, à la consternation où il allait jeter ces hommes, plus communs en Allemagne qu'ailleurs, qui tiennent toujours une théorie toute prête pour la clouer à un chef-d'œuvre; mais, encore une fois, ce plaisir malin a pu accompagner, non motiver ses ouvrages, dont la source était en lui, dont la diversité tenait à celle des circonstances et des temps.

Pour clore la carrière dramatique de Goëthe, il faut parler d'*Eugénie ou la fille naturelle*, dont la première partie seule a paru. Ici les personnages ne sont d'aucun pays, d'aucun temps; ils s'appellent le roi, le duc, la fille, la gouvernante. La diction surpasse tout ce que Goëthe a produit de plus parfait; mais, comme dit M. Albert Stapfer, dans son ingénieuse notice sur Goëthe, « il n'y faut chercher ni intérêt dramatique, ni mœurs, ni caractère véritable; c'est un simple jeu d'imagination sans but et sans règle fixe, une sorte de promenade fantastique dans des régions inconnues, parmi des créatures d'une autre étoffe que nous. Peut-être que les habitans de Saturne sentent et s'expriment ainsi : le contraire au moins n'est pas prouvé. »

Il semble, en lisant la Fille Naturelle, que Goëthe n'éprouvant plus le besoin de s'exprimer, et sentant qu'il a tout dit, renonce à peindre ses sentimens pour s'égarer dans ses rêves; on dirait que, lassé de cette vie humaine qu'il a tant con-

templée, il se plaïse à habiter dans un monde imaginaire, où nulle donnée réelle ne le gêne, et qu'il peut arranger à son gré.

Ainsi Goëthe commence sa carrière dramatique par l'imitation de la réalité dans Goetz de Berlichingen, traverse, sans s'y arrêter, un genre faux, celui du drame bourgeois ou du convenu sans noblesse, s'élève dans Egmont et dans Iphigénie à une tragédie qui, plus idéalisée que ses premiers essais, s'appuie encore sur la terre, la perd enfin de vue, et s'élance dans la région des songes. Il est curieux de voir cette imagination, qui se prend d'abord si vivement au spectacle du monde, s'en détacher peu-à-peu; il semble que le plaisir de l'art l'a emporté insensiblement sur le sentiment même de l'imitation poétique, que Goëthe a fini par se plaire davantage dans la perfection de la forme, que dans la grandeur et l'énergie de l'idée. En effet, la forme n'est pas encore développée dans Goetz; elle domine déjà dans Iphigénie, elle est tout dans la Fille Naturelle.

Telle est l'histoire du théâtre de Goëthe. Si on étudiait son génie dans les autres genres de composition qu'il a essayés, on retrouverait facilement, sur les différentes lignes, les points qui correspondent à ceux que nous avons indiqués sur celle où nous l'avons suivi. On verrait Werther en regard de Goetz, Hermann et Dorothée à

côté d'Iphigénie, et les affinités électives feraient assez bien le pendant d'Eugénie.

HÉLÈNE (1828),

Fantasmagorie classico-romantique, intermède pour la suite de Faust, par Goëthe.

Le Faust que nous connaissons, ne forme, dans la pensée de Goëthe, que le premier fragment d'une trilogie que nous pouvons encore espérer de voir paraître tout entière (1); la production extraordinaire dont je vais parler n'est point destinée à entrer dans le corps de l'ouvrage: ce n'est pas une scène du drame, c'est un intermède fait pour être placé entre la seconde et la troisième partie. Par son étendue, par son sujet, sans lien immédiat avec ce que nous possédons de Faust, Hélène se présente comme un ouvrage à part. Goëthe a pu le détacher de l'ensemble, pour le faire paraître isolément, et nous pourrons ainsi le considérer en lui-même, en ne nous dissimulant pas cependant qu'une partie de l'obscurité qu'il peut présenter doit tenir à ce mode de publication. Cet étonnant ouvrage, jeté ainsi dans le monde, sans préambule, sans explication, peut

(1) La suite de Faust vient de paraître dans les œuvres posthumes de Goëthe. Note de 1833.

sembler au premier coup-d'œil une poétique énigme. Goëthe ne craint point que ces productions fassent cette impression sur son public; il se plaît à l'enchaîner à la fois et par ce qu'il lui montre, et par ce qu'il lui laisse deviner. Bien différent de ces auteurs qui font avec grand soin l'histoire de leur inspiration et le commentaire de leurs écrits, Goëthe se plaît à dédaigner des éclaircissemens quelquefois utiles. Il se sent assez riche en inspirations poétiqnes pour renoncer à l'honneur de quelques unes; il compte assez sur les beautés qu'il offre à l'admiration, pour être bien sûr que quelques mystères ne la décourageront pas. Il y a de ces mystères dans Hélène, mais il me paraît qu'on peut saisir la pensée générale, et que cette pensée est grande.

La tradition consignée dans la vieille histoire de Faust, et suivie par les joueurs de marionnettes, qui en sont encore en possession au delà du Rhin, fournissait à Goëthe le moyen de faire paraître Hélène dans ce tableau où on ne s'attend peut-être pas à la rencontrer. Cette tradition rapporte que, sur la demande de Faust, Méphistophélès évoqua pour lui la belle Hélène de Troye, que Faust aima ce fantôme, et qu'il en eut un fils. Voilà la donnée primitive; voyons maintenant ce que Goëthe en a fait.

Quand on arrive à un de ses ouvrages, il faut toujours mettre de côté toute idée qu'on aurait pu

se former à l'avance, de la manière dont le sujet serait traité par lui, tant l'originalité de ses conceptions les rend toujours inattendues; la route vulgaire est la seule où on puisse être sûr de ne pas le rencontrer, il ne faut s'étonner de le trouver sur aucune autre.

J'ai établi, à propos de son théâtre, que, dans tout ce qu'il a fait, il a mis lui et son temps. Ainsi dans Goetz, on sent le retour de son imagination et des imaginations contemporaines en Allemagne vers le moyen âge; dans Faust, la lutte de son esprit, comme de son siècle entre l'enthousiasme et l'ironie, entre l'inaccessible idéal et l'intolérable réalité. Cette nouvelle composition semble avoir été occasionnée par une préoccupation, qui, depuis plusieurs années, est commune à beaucoup d'esprits, et n'a pas été étrangère au sien; la contemplation des diverses phases de l'imagination et de l'ame humaine, et celle des diverses poésies qui en ont été le résultat et l'expression; dans le cadre fantastique d'Hélène, il semble avoir voulu représenter symboliquement, et sous le point de vue poétique, l'antiquité, le moyen âge et le temps présent. Mais ce symbole n'est point, Dieu soit loué, une allégorie exacte et glacée, qui puisse d'un bout à l'autre se traduire en un système d'histoire ou de critique.

On entrevoit çà et là l'idée de l'auteur, mais on oublie souvent, et lui-même se plaît à l'oublier,

entraîné par la poésie des détails et la vie de l'ensemble. Il ne faut donc se servir de l'explication que je hasarde, que comme d'une indication générale, et non comme d'une solution complète. C'est un faible jour qui éclaire ce beau labyrinthe, mais qui deviendrait une clarté trompeuse, si on croyait pouvoir, par son moyen, en reconnaître tous les points et en bannir tous les ombres. Cela posé, je vais donner l'analyse la plus exacte qu'il me sera possible de cette production extraordinaire. Je ne m'interromperai point pour louer ou blâmer des détails. Dans un pareil ouvrage, c'est l'effet du tout sur le lecteur qui doit être la mesure de son jugement. D'ailleurs il ne faut pas oublier le titre de Goëthe; c'est ici une apparition de fantômes. C'est un songe; un songe ne se discute pas, il se raconte.

Nous sommes devant le palais de Ménélas; Hélène paraît, suivie d'un chœur de jeunes troyennes captives, encore tout énivrée du balancement des vagues qui l'ont ramenée de Troye. On dirait le commencement d'une tragédie antique. Hélène, dans une suite d'iambes majestueux, salue la maison de Tyndare, et apprend au chœur que Ménélas lui a ordonné de le devancer dans le palais, et de faire tous les apprêts d'un sacrifice, mais qu'il lui a caché le nom de la victime. On croirait entendre le langage calme et serein de Sophocle, n'était quelque chose de languissant, vaguement ré-

pandu sur tous les discours d'Hélène, qui paraît sentir et se souvenir comme une ombre. Pour les jeunes filles du chœur, créatures légères et mobiles, leur caractère est, depuis le commencement jusqu'à la fin, la vivacité, la faiblesse et la grâce. Elles ne partagent point les terreurs confuses qu'éprouve Hélène au moment de rentrer dans son palais; elles sont tout entières à la joie d'exister, d'avoir échappé à la destruction de leur patrie. Mais Hélène ressort bientôt épouvantée, elle a vu assise à terre, près des cendres tièdes du foyer éteint, une grande femme voilée, qui n'a répondu aux ordres et aux menaces de sa reine, qu'en étendant la main droite, et en lui faisant signe de s'éloigner. Hélène a voulu entrer dans la chambre nuptiale; mais cette grande et maigre figure, à l'œil creux, au regard terne et sanglant, s'est levée devant elle et l'a empêché d'avancer. L'horrible Phorkyas paraît bientôt elle-même sur le seuil du palais. Les Troyennes, dans la confiance de la jeunesse et de la beauté, accablent d'outrages cet être hideux. Phorkyas les gourmande énergiquement à son tour par des reproches amères, et captive Hélène par d'adroites paroles. Ici la laideur intelligente est opposée à la grâce irréfléchie. Mais, dans l'altercation du chœur et de Phorkyas, des noms sinistres ont été prononcés; les fantômes de l'Erèbe, évoqués dans leurs injures, troublent la pensée vacillante d'Hélène: elle se sent

entraînée par eux vers les profondeurs de l'Oreus: « Est-ce un souvenir? dit-elle, est-ce un rêve, ce qui s'empare de moi? ai-je bien été tout cela? le suis-je maintenant? le serai-je à l'avenir? Cette beauté fatale qui trouble les villes?.... » Dans ce doute d'elle-même, dans ce sentiment obscur de son existence fantastique, elle s'adresse à Phorkyas pour rassembler ses souvenirs. Celle-ci achève de la confondre en lui parlant d'elle-même comme d'un être fabuleux. « On raconte, lui dit-elle, que, double image, on te vit à la fois dans Ilion et en Egypte. » Enfin, de souvenir en souvenir, elle en vient à lui rappeler, que chez les morts, elle a aimé Achille. « Fantôme, dit Hélène, je m'unis alors à un fantôme; c'était donc un rêve, les mots eux-mêmes le disent. Je m'éblouis, et deviens aussi pour moi un fantôme. » Elle s'évanouit, et on s'aperçoit avec elle, en frémissant, qu'elle n'est qu'une ombre.

Quand Hélène revient à la vie encore épuisée de cet évanouissement, Phorkyas lui porte un coup terrible, en lui apprenant qu'elle-même est la victime inconnue que Ménélas destine au sacrifice. Les captives doivent aussi finir leurs jours dans un honteux supplice. Consternées de ce danger pressant et inattendu, elles n'outragent plus Phorkyas, mais lui demandent de les sauver; elle les raille, et fait froidement apprêter le sacrifice. Les malheureuses croyent déjà sentir la main du bour-

reau et le lacet de mort serrer leur col délicat; elles redoublent leurs prières; Hélène y joint les siennes, et Phorkyas commence une longue histoire.

Pendant l'absence d'Hélène, un peuple de race cimmerienne s'est établi dans les montagnes, au nord de Sparte, du côté des sources de l'Eurotas. Ils y ont bâti un château inaccessible, et de là oppriment le pays à volonté. Leur chef est brave et loyal. En un mot c'est un chevalier. A la description que Phorkyas fait de son château, c'est un castel féodal, et on entrevoit le moyen âge vivant derrière ce songe de l'antiquité. Phorkyas étonne les jeunes ombres troyennes, qui croyent vivre, en leur parlant des mœurs de ces hommes. Elle étourdit leur imagination de pilastres, d'arceaux, d'ogives, d'aigles, de lions, de panaches, de tous les caprices de l'architecture gothique, de toutes les formes bizarres du blason, et leur inspire un vif désir de ce monde inconnu. Dans ce moment, des trompettes se font entendre : c'est la mort qui approche; Hélène se décide à la fuir. Aussitôt un brouillard se répand sur la scène, et enveloppe le chœur, qui s'écrie :

« . . . . . .

. . . . . .

« Eh quoi! eh quoi! mes sœurs. Regardez autour de vous, n'était-ce pas un jour serein! Le brouillard s'élève en longues traînées au dessus des flots

sacrés de l'Eurotas. Déjà ses aimables bords couronnés de roseaux se sont dérobés à nos regards; et les cignes libres, gracieux et fiers, qui se plaisent à glisser sur ses eaux, à s'y jouer de concert, hélas! je ne les vois plus.

« Cependant, cependant, j'entends de loin retentir leur sourde voix, ces chants qui annoncent la mort. Oh! qu'au lieu de la délivrance promise, leur chant ne soit pas pour nous aussi un chant de mort.

« Malheur à nous, semblables à ces beaux cygnes par notre col blanc et long comme le leur! Malheur à notre reine, à qui un cygne donna le jour! Malheur! malheur!

« Déjà tout autour de nous se couvre de brouillards. Nous ne nous voyons plus les unes les autres. Que se passe-t-il? Marchons-nous, ou frappons-nous la terre du pied sans avancer, flottantes et immobiles?...

« N'aperçois-tu rien? Hermès ne plane-t-il pas devant nous, et ne vois-tu pas briller son sceptre d'or qui nous réclame, qui nous ordonne de retourner vers les espaces tristes et sombres, pleins d'insaisissables fantômes, les espaces si remplis et si éternellement vides des enfers?»

Après ce chœur, le nuage se dissipe, et laisse voir la cour intérieure d'un château féodal, entouré des constructions fantasques du moyen âge. De jeunes pages, d'une beauté ravissante, apportent

des tapis, des coussins, et dressent un trône sous une tente. Hélène y monte, le chœur se range au pied, et Faust paraît revêtu de la parure d'un chevalier, au milieu d'un cortége brillant. Hélène ouvre une oreille charmée au langage nouveau pour elle de la courtoisie moderne, Faust amène à ses pieds un captif enchaîné, et lui demande de prononcer sur son sort. C'est Lyncée; placé sur une tour du château, il devait avertir de ce qui s'approchait, et a négligé d'annoncer l'arrivée d'Hélène. Lyncée rivalise de galanterie avec son maître. Ebloui par la beauté d'Hélène, il a oublié de donner le signal de son approche. Hélène pardonne, et Faust lui adresse ces paroles grâcieuses :

« Ainsi ta présence fait des rebelles de mes plus fidèles sujets, et expose la sécurité de mes remparts. Je crains déjà que mon armée n'obéisse à ta beauté triomphante, à ton invincible charme. Que me reste-t-il à faire, que de me donner à toi, moi-même et tout ce que j'ai rêvé m'appartenir? Laisse-moi, à tes pieds, libre et fidèle, te reconnaître pour ma souveraine maîtresse, toi à qui il suffit de te montrer pour subjuguer et pour régner. »

Puis il lui déclare qu'elle est reine de tout ce qu'il possède, et lui demande à genoux de partager ce pouvoir avec lui, qui veut la servir, l'adorer, la défendre. Hélène, au milieu de son ravissement, s'étonne du nouveau langage qu'elle a

entendu; car Lyncée a parlé en vers rimés. « Pourquoi, dit-elle, le langage de cet homme a-t-« il retenti si étrange, étrange et gracieux cepen-« dant? un son semble se marier à un autre, et « quand un mot a résonné dans notre oreille, un « autre mot vient le caresser. » Alors Faust lui apprend ou plutôt lui laisse trouver l'art magique des vers. « Comment, faire lui dit-elle, pour parler ce beau langage? » — « Cela est facile, répond « Faust, il faut qu'il vienne du cœur:

Quand il est inondé des désirs les plus doux,
Il demande quelqu'un...

HÉLÈNE.

Pour jouir avec nous.

FAUST.

On ne regarde plus en avant, en arrière;
Dans le moment présent.....

HÉLÈNE.

Notre ame est tout entière.

FAUST.

Du bonheur le présent nous ouvre le chemin;
Mais quel gage répond de l'avenir?

HÉLÈNE.

Ma main!...

Cette scène délicieuse est interrompue assez mal à propos par Phorkyas, qui vient menacer les amans de l'armée de Ménélas, qu'on avait un peu oublié; et Faust, après un partage de la Grèce entre ses généraux, dont je ne comprends pas bien le sens ni le but, se retire en Arcadie avec Hélène, pour se livrer tout entier à son amour.

La scène change, et représente les montagnes d'Arcadie. Un long temps s'est écoulé. Le chœur dort; Phorkyas le réveille, le gourmande selon son usage, et lui raconte la naissance d'un enfant d'Hélène et de Faust; cet étrange enfant, dès ses premiers instans, s'est mis à bondir sans relâche; toujours en mouvement, toujours en l'air, rien ne peut l'attacher au sol que son pied repousse sans cesse. Entraîné par son impétuosité, il s'enfonce dans un abîme; mais il en sort bientôt, une lyre à la main, chamarré de rubans flottans, et une flamme divine au front. « Tout ce qui se passe aujourd'hui, répond le chœur, est un triste écho des jours plus brillans de nos pères; » et, à ce propos, il fait un tableau de l'enfance de Mercure, comme un adieu à la mythologie, qui en résume les traits principaux. Bientôt le jeune Euphorion s'avance avec ses parens, dansant et bondissant. Ce ne sont plus les iambes graves et mesurés du dialogue qui ouvraient le drame, depuis ce temps nous avons fait bien du chemin; ce ne sont pas même les rimes mollement balancées qui plus tard ex-

primaient la galanterie amoureuse : C'est l'entraînement d'un mètre tout lyrique, pour exprimer le désordre d'une impétuosité sans limite. Euphorion traîne à la danse les jeunes filles du chœur; mais il ne se laisse pas arrêter à celles qui tentent de l'enchaîner; il se précipite à la poursuite de celles qui voudraient lui résister. Il apporte dans ses bras la plus rebelle. « C'est mon bonheur, « c'est ma volupté, dit-il, de baiser une bouche « qui se détourne, de manifester ainsi ma volonté « et ma force. » Mais sa proie lui échappe; elle s'enflamme dans ses bras, en lui disant : « suis-moi, » et s'évanouit dans les airs. Alors il s'élance de rocher en rocher. « Toujours plus haut je veux « m'élever; toujours plus loin je veux porter mon « regard. » Ici vient se placer une allusion évidente à la guerre de la Grèce : « je sais où je suis, « dans la terre de Pélops, » s'écrie-t-il, puis il parle de combats à mort, d'une guerre de délivrance, et ses discours respirent l'ardeur belliqueuse la plus emportée : « Entendez-vous les tonnerres sur les « flots et ceux que les vallées renvoient aux vallées? « dans la poussière, sur les vagues, armées contre « armées, on se presse, on s'écrase, on souffre, on « meurt.. Et moi, dit-il, les regarder de loin! Non, « je vais partager leurs maux... Mais que vois-je? « Des ailes me sont données; elles se déploient. « Là-bas! là-bas! Il le faut, il le faut! J'y vole... » Il se lance dans les airs; un moment ses vêtemens

le soutiennent, sa tête rayonne, une traînée de lumière le suit; le chœur s'écrie : « Icare! Icare! » O douleur! Il tombe aux pieds de ses parens. Le corps disparaît; l'auréole remonte au ciel; il ne reste de lui que son manteau et sa lyre. Le chœur fait entendre un chant funèbre, dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître que le caractère et la destinée de Byron était présente à l'ame de Goëthe, quand il créait Euphorion.

Hélène, en embrassant Faust, disparaît aussi, et ne lui laisse que ses vêtemens et son voile: elle est rendue à Proserpine. Phorkyas conseille à Faust de conserver l'habit d'Hélène, qui doit l'enlever au dessus de tout ce qui est vulgaire. Ces vêtemens se résolvent en nuages, entourent Faust, et l'emportent à travers les airs. Les jeunes filles du chœur ne retournent point dans l'enfer; elles se confondent avec les élémens et chantent leur métamorphose dans un fort beau chœur où les forces de la nature semblent représentées comme restant seules après toutes les transformations de l'ame humaine, qu'a exprimées jusque-là cette sorte de drame symbolique. La dernière partie du chœur, qui est la peinture d'une bacchanale, termine par une sorte de vertige cette suite de tableaux fantastiques. Enfin, pour achever de confondre l'imagination, Phorkyas descend du Cothurne, dépose son masque et son voile, et paraît sous les traits de Méphistophélès.

Dès lors, le mystère s'explique. Tout ce qui vient de se passer, l'existence d'Hélène, la naissance, la mort d'Euphorion, était un enchantement. Méphistophélès a joué avec des fantômes, et en a amusé Faust. Le poëte ne nous l'a pas dit; il nous a laissés dans l'illusion, nous faisant soupçonner le prestige, mais ne nous en avertissant qu'après qu'il est évanoui.

Tandis que cette fantasmagorie amusait notre imagination, n'y a-t-il pas eu un autre spectacle pour notre esprit?

Notre vision n'a-t-elle pas commencé dans la paisible et belle antiquité? N'avons-nous pas été emportés dans un brouillard au sein de la chevalerie et du moyen âge? Et enfin n'était-ce pas le symbole de la poésie de ce temps, que cet Icare personnifié dans le génie de Lord Byron, à qui la terre ne peut suffire, qui ne peut atteindre le ciel et se précipite en voulant s'élancer? Ce singulier ouvrage commence dans un monde fantastique, dans un temps reculé, et, traversant les âges, vient finir tout près de nous par des allusions à un poète que nous avons connu, à une guerre qui dure encore: ce sont quarante siècles qu'on rêve sans sortir d'un nuage. Peut-être y a-t-il un inconvénient attaché à toute allégorie dans les arts; peut-être y en a-t-il un plus grand à prendre l'art même pour objet de l'art. Mais il faut songer que ceci est un jeu de la poésie, un intermède magi-

que, enfin un songe en beaux vers, pour lequel il y aurait de l'injustice à se montrer sévère si, à travers une foule d'images gracieuses et frappantes, on entrevoit de grandes pensées.

Enfin tout autre sentiment que celui de l'admiration cesse, quand on songe qu'au bout d'une carrière si glorieusement remplie, et qu'on pouvait croire achevée, l'illustre vieillard de Weimar a su produire, après un si grand nombre de chefs-d'œuvres, un ouvrage si différent de ses autres ouvrages, où se trouvent tant de jeunesse d'imagination, tant de finesse d'aperçus, tant d'énergie de langage, et que lui seul enfin pouvait avoir la hardiesse de concevoir et d'exécuter.

NÉCROLOGIE DE GOETHE (1832).

C'est un sentiment profondément douloureux que celui dont nous sommes saisis en apprenant qu'un grand homme vient de mourir. Nul ne peut voir sans tristesse une belle vie s'éteindre, un beau génie disparaître. Elles sont si rares les destinées qui s'accomplissent; il faut souvent tant de siècles pour réparer cette minute où un être privilégié quitte la terre! Notre temps a déjà fait bien des pertes; la mort a cruellement éclairci le premier rang des générations contemporaines : qui rempla-

cera ceux qui sont tombés? qui remplacerait ceux qui restent? quel grand nom littéraire survivrait à Chateaubriand? Au milieu de nos agitations souvent mesquines, des promesses qui trompent, des espérances qui avortent, des petitesses qui nous gagnent, c'était un spectacle fait pour consoler l'ame et la reposer, que la carrière de ce mortel extraordinaire qui avait vu trois âges d'homme depuis que sa renommée avait commencé! qui, seul héritier du grand siècle de l'Allemagne, représentait par sa gloire l'illustration littéraire de son pays. Cette carrière est terminée : Goëthe vient de mourir.

Il est peu d'hommes célèbres dont la biographie soit aussi dénuée d'incidens remarquables; Goëthe a passé soixante ans de sa vie, dans une ville de dix mille ames. Son voyage d'Italie est à peu près le seul événement qui ait interrompu cette paisible existence. Il n'est jamais allé ni à Vienne, ni à Londres, ni à Paris. Une situation douce, élevée et fixe, a soustrait sa vie aux orages qui tourmentent si souvent celle de l'homme de lettres. La vraie biographie de Goëthe, ce serait l'histoire de son esprit; ce qu'il faudrait savoir et raconter, ce sont les vicissitudes et les phases de sa vie intérieure : car nul homme n'a plus vécu au-dedans, nul n'a tenu plus constamment ouvertes toutes les portes de son entendement. De quel système n'a-t-il pas essayé? quelle idée n'a-t-il pas accueillie d'abord

pour l'éprouver? On a publié dernièrement, dans l'édition complète de ses œuvres, une espèce de journal dans lequel sont indiquées ses lectures et ses impressions de chaque jour durant plusieurs années. Quand Goëthe n'eût pas écrit une ligne de ses ouvrages, ces notes, jetées sans but, suffiraient pour attester un mouvement merveilleux de la pensée; et cet homme, d'un esprit si vaste et si libre, fut en même temps un admirable artiste. L'alliance si rare de l'inspiration et de la réflexion, ce fut là le caractère, et, si l'on peut le dire, le prodige de son génie.

Il y a soixante ans, environ, Goëthe publiait *Werther*, écrivait *Goetz de Berlichingen* et méditait *Faust*.

Goëthe était alors en proie aux sentimens qui passionnaient la jeunesse allemande. C'était le temps de cette génération ardente et mélancolique qui se nourrissait de Klopstock, de Bürger et d'Young; qui dansait autour du chêne teutonique en l'honneur d'Odin, rêvait le moyen âge et admirait le suicide. Goëthe n'échappa point à la contagion, mais le sentiment de l'art, si profond en lui, tourna tout en poésie; au lieu de s'épuiser en élégies sur le moyen âge, il le peignit dans *Goetz*; au lieu de se tuer, il écrivit *Werther*. Enfin le malaise qui tourmentait les ames dans cette Allemagne qui se cherchait encore, le besoin de croire, le désespoir du doute dont son temps était travaillé comme le

nôtre, au lieu d'accabler son talent, l'élevèrent à la plus grande hauteur; ils lui inspirèrent *Faust*.

Dès lors Goëthe entra dans une voie différente, et il y entra, lui, comme un homme nouveau. S'étant ainsi guéri de ses agitations en les exprimant, Goëthe ne tendit plus qu'à s'élever au dessus des orages de la vie dans les calmes régions de l'idéal. Cet homme, qui avait senti et peint avec tant d'énergie l'amertume de la tristesse et les plus profonds ébranlemens de la passion, prit en dédain les tristesses et les passions humaines, il ne les admit plus dans ses compositions, que tempérées par l'art, rehaussées par la poésie, et généralisées par l'abstraction. Amoureux de la forme, il en poussa la perfection jusqu'au dernier degré du raffinement.

Ce point de vue, que durent faire prévaloir encore dans l'esprit de Goëthe l'étude et le spectacle de l'antiquité, ce point de vue produisit *Iphigénie* et *le Tasse*. *Egmont* me semble une heureuse transition de sa première manière à sa seconde.

Méprisant de plus en plus ce qui pouvait sembler vulgaire, il se plut dès lors presque exclusivement dans des combinaisons élevées et ingénieuses, mais toujours inattendues, dans des voies neuves et détournées. *Wilhem Meister*, chef-d'œuvre de style et d'originalité, appartient à cette classe d'ouvrages, dont la finesse n'est pas goûtée de tout le monde, mais ne l'est à demi de personne.

Depuis ce moment, presque toutes ses conceptions furent des essais et souvent des découvertes. Revêtant sans cesse et comme à plaisir de nouvelles formes, il parut se jouer de ses admirateurs et de lui-même; mais je crois qu'il était moins occupé de la foule que de son but, qu'il songeait moins à éblouir le public par des prestiges de dextérité, qu'à tenter pour son compte toutes les expériences dont pouvait s'aviser l'infatigable curiosité de son talent.

L'activité de son esprit le poussa aussi dans le champ des sciences naturelles. Goëthe, comme l'atteste son curieux ouvrage sur les métamorphoses des plantes, avait devancé, à plusieurs égards, des systèmes qui sont devenus célèbres. Ses théories sur la lumière, contestées en France, mais admirées en Allemagne, fussent-elles erronnées, attesteraient encore l'étendue de cette grande intelligence.

Les prodigieux bouleversemens de l'époque n'ont laissé presque aucune trace dans les écrits de Goëthe. Cet homme, qui comprenait tout, n'aimait à se prononcer sur rien. L'impartialité, l'indépendance de l'esprit, étaient chez lui un besoin et un système. Le monde idéal dans lequel il s'était réfugié n'avait rien à faire avec les terribles réalités de la révolution française, et cette révolution ne figure guère dans ses œuvres que pour encadrer les scènes naïves d'Hermann et Dorothée.

Une belle et douce période de la vie de Goëthe, ce fut celle de son amitié avec l'autre grand poète de l'Allemagne, avec Schiller. Ces deux hommes, aussi différens de talent que de caractère, que rapprochaient une généreuse amitié et un sincère amour de l'art, avaient prise l'un sur l'autre, par l'opposition même de leurs nobles natures. Goëthe aimait la fougue du génie de Schiller; Schiller avait un profond respect pour la sérénité puissante de l'ame de Goëthe. Ils se tempéraient mutuellement, et chacun savait apprécier dans l'autre des qualités différentes des siennes; rien n'était plus touchant que leurs rapports. L'ame de Schiller, expansive et ardente, mais irritable et souvent malade, avait besoin de tendres ménagemens; Goëthe la soignait avec l'adresse la plus aimable, l'art le plus délicat. Quel beau moment que celui où Herder et Wieland vivaient encore, où Goëthe et Schiller passaient ensemble leur vie, agitant des questions littéraires, se communiquant des plans d'ouvrages ou des sujets de ballade. Weimar ressemblait à une petite cour d'Italie au seizième siècle. On a peine à croire que cette sorte d'existence pût se rencontrer quelque part dans les dernières années du dix-huitième siècle, entre la Convention et l'Empire.

Puis la mort vint détruire cette association brillante: en quelques années, Goëthe perdit successivement ses trois illustres amis; il demeura

seul. Il commençait à vieillir; le temps des grandes créations était passé; le long spectacle des choses humaines, l'analyse constante de tous les sentimens et de toutes les idées, en étendant sa pensée, avaient fini par modérer son imagination. Dans la pleine possession d'une intelligence qui s'était exercée en tous sens, il se livrait au plaisir supérieur d'une contemplation désintéressée; et, par moment, se souvenant qu'il était grand poète, il retrouvait la fraîcheur de ses premières inspirations. C'est ainsi que plus tard encore, rajeuni, dit-on, à soixante-quinze ans, par un sentiment exalté, il publia, sous le titre de *Divan*, un recueil de poésies qui respirent par intervalles toute la passion et toute la grâce de l'Orient.

Ce qu'il y avait de merveilleux dans Goëthe, c'était une immense activité et un grand calme. Rien ne lui était indifférent, et rien ne le troublait. Toujours au courant de ce qui se faisait dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, sur tous les points de l'Europe, il prenait vivement part à tous les efforts de l'esprit humain. Il avait voulu connaître les affaires, et il avait été ministre de son petit état. Pendant plusieurs années, il avait dirigé le théâtre de Weimar avec un zèle ardent, qui s'étendait aux plus minutieux détails. Il fut l'un des premiers à appeler l'attention de ses compatriotes sur cette école allemande de peinture, qui ne doit rien à l'Italie. Dans les derniers

temps de sa vie, il était surtout préoccupé de la France; il suivait le mouvement de nos idées; sa sagacité avait prévu qu'il nous conduirait à des tentatives bizarres de rénovation religieuse.

L'apparition d'un talent qui s'élevait était pour Goëthe une joie véritable; il l'étudiait avec un intérêt qui était presque de la tendresse. Quel empressement il mit à faire connaître et comprendre Manzoni! L'éclat soudain que jeta Lord Byron eût pu lui déplaire: presque au terme de sa carrière, il voyait un jeune rival attirer l'attention, et disputer les applaudissemens de l'Europe. Son admiration et sa sympathie furent sans réserve, et je n'ai pas entendu sans attendrissement Goëthe parler de Byron, plusieurs années après sa mort, avec un enthousiasme digne de tous deux.

Au milieu de tant d'excitations, qui venaient l'assaillir de tous les points du monde intellectuel, l'effort constant de Goëthe était de maintenir l'équilibre entre ses facultés: il voulait tout recevoir, mais tout dominer. De là, quelque chose de contenu, qui, au premier moment, donnait de la froideur à ses manières. Lorsqu'il se livrait un peu, son abandon, pour être mesuré, n'en avait que plus de charmes. La vie était pour Goëthe comme un concert harmonieux d'idées et de sentimens, qu'il gouvernait en chef d'orchestre habile, et qu'il se plaisait à écouter retentir dans les profondeurs de son ame.

Cette attention à veiller sur lui-même ne l'abandonnait jamais, surtout vers la fin de sa vie; sentant le besoin de ménager ses forces, il se tenait en garde contre toute agitation extraordinaire. S'il s'animait en parlant, si seulement il prenait à la conversation un intérêt trop vif, on le voyait s'arrêter, disparaître un moment, puis revenir quand le danger de l'émotion était passé.

Egoïsme, dira-t-on; comme si l'emportement de la passion était bien désintéressé. A cela, je réponds: Goëthe a sympathisé avec ce qu'il y a eu de bon dans son temps et dans tous les temps, et il était adoré de ceux qui l'approchaient.

On va juger, par le trait suivant, si Goëthe était capable de prendre part aux douleurs même qui lui étaient le plus étrangères.

Pendant son voyage d'Italie, il recherchait avec soin tout ce qu'il pouvait recueillir sur Cagliostro, dont la destinée aventureuse l'avait frappé. Dans un village de Sicile, le hasard lui fit rencontrer la mère de ce personnage célèbre; c'était une simple paysanne, qui ne savait pas ce qu'était devenu son fils, son cher Balsamo, dont la fin fut en effet assez mystérieuse. Goëthe, pour lui éviter un vif chagrin, lui dit que ce fils vivait, qu'il était en Allemagne et fort heureux. « Mais il ne m'écrit point », dit-elle. « Il vous écrira, » répondit Goëthe. En effet, depuis ce moment, la bonne Sicilienne reçut chaque année une lettre de Balsamo, et Goëthe

ne cessa cette pieuse correspondance qu'à la mort de cette femme.

Il faut l'avoir vu dans l'intérieur de sa maison, au milieu de sa famille, entre son fils, dont la perte pensa lui coûter la vie; sa belle-fille, l'une des personnes les plus distinguées de l'Allemagne; ses deux petits-enfans, qui jouaient autour de lui et avec lui. Là, environné d'objets d'art, de bustes, de plâtres, de gravures, au centre d'une espèce de musée, il jouissait de la vie avec sérénité. Quand il voulait se recueillir, il se réfugiait dans une petite maison attenante au parc du grand-duc, où il passait plusieurs jours, plongé dans l'étude comme un jeune homme, et ne voyait personne. On peut croire que ces petits déplacemens, comme tous les incidens de la vie du grand homme, étaient la nouvelle de Weimar: Weimar vivait de la vie de Goëthe. Il y a quelques années, on craignit ce qui vient d'arriver: les médecins avaient condamné l'illustre malade, une crise heureuse le sauva; ce fut le soir qu'on apprit cette nouvelle, et une demi-heure après la ville était illuminée.

La mort de Goëthe va bien à sa vie. Lui-même n'eût pu choisir un dénouement qui convînt mieux à ce beau poème. Il a expiré sans douleur, il s'est paisiblement éteint dans sa vieillesse, il ne s'est pas senti mourir. Sa dernière heure l'a trouvé occupé de l'avenir et rêvant le printemps.

Par une coïncidence étrange et touchante, *Goetz de Berlichingen* meurt aussi *quand les bourgeons verdissent et que tout espère*. Goëthe, au début de sa carrière, plaçait ces mots dans la bouche de son héros. Il n'imaginait pas que ses lèvres mourantes les balbutieraient, et que, pour première révélation, sa muse lui dictait ses paroles suprêmes. Goëthe aussi est le dernier représentant d'un siècle qui descend avec lui dans la tombe. Le chevalier à la main de fer gémissait, en expirant, sur la société du moyen âge; il s'affligeait de voir l'âge de la ruse remplacer l'âge de la loyauté et de la force. Ce siècle, qu'il redoutait, a été le seizième siècle, le siècle de la réforme; de lui date la civilisation nouvelle pour l'Allemagne et pour l'Europe. Goëthe, au contraire, jusqu'à son dernier moment, s'est réjoui de la marche progressive des idées; il a eu confiance en l'avenir du genre humain. Après lui, comme après Goetz, un nouveau siècle commence pour l'Europe. L'Allemagne entre dans des voies inconnues; où la conduiront-elles? Le dix-neuvième siècle aura-t-il son Luther ou son Charles-Quint?

TIECK.

I.

Sur quelques personnages d'Hamlet.

Parmi les hommes dont s'honore la littérature allemande, Tieck est certainement un des moins connus en France, et un de ceux qui seraient le plus dignes de l'être. Après le nom de Goëthe, que l'admiration universelle élève au dessus de tous les noms contemporains, aucun nom ne rappelle, dans ce pays, des succès plus nombreux et des talens plus variés. Ses nouvelles sont, pour la plupart, des chefs-d'œuvres dans l'art de raconter; ses comédies offrent un mélange original de plaisanterie et d'imagination, de verve bouffonne et de grâce poétique; un peu vagues peut-être, et quelquefois un peu obscures à force d'être rêveuses, ses poésies plaisent par un aimable laisser-aller de

sentimens et d'harmonie. Au don d'une imagination tour à tour fine et hardie, railleuse et mélancolique, Tieck unit un talent remarquable pour la critique littéraire, dont on peut dire qu'il tient en ce moment le sceptre en Allemagne. Nous nous proposons de donner une idée de cette critique, en extrayant quelques fragmens des *Dramaturgische Blætter* (feuilles dramatiques), recueil composé en grande partie d'articles consacrés aux représentations du théâtre de Dresde. Ce recueil comprend aussi différens morceaux sur le théâtre allemand en général, et des jugemens sur la scène anglaise, fruit d'un voyage de Tieck en Angleterre. Nous détacherons de préférence de cette intéressante collection, ce qui concerne les ouvrages de Shakespeare. Grâce aux excellentes traductions de M. A.-W. de Schlegel, les Allemands peuvent voir jouer sur leur théâtre, et dans leur langue, les ouvrages du poète anglais. Pour ceux qui ont eu plaisir de voir représenter à Paris plusieurs de ces chefs-d'œuvres, il sera peut-être intéressant de savoir ce qu'en pense un homme du mérite de M. Tieck, pour qui Shakespeare a été un objet constant d'étude. Dans ce qu'il en a dit dans les *Feuilles*, il n'a pas eu la prétention, et ne pouvait avoir l'intention d'être complet : ce sont quelques idées sur un sujet long-temps médité, qui lui échappent par occasion. L'on peut espérer de jouir bientôt du fruit de ces études qui ont occupé sa vie

entière, dans un ouvrage sur Shakespeare qui contiendra, sur ce qui l'a précédé, son temps, son génie, l'ordre, l'histoire et le caractère de ses ouvrages, les recherches les plus approfondies, et certainement des idées neuves et ingénieuses. Les fragmens que je vais traduire peuvent être considérés comme un avant-goût de ce grand ouvrage.

Je commencerai par parler des réflexions de M. Tieck *sur quelques personnages d'Hamlet*. Hamlet m'a toujours paru, de toutes les tragédies de Shakespeare, le plus difficile à comprendre ; j'avoue même que je n'ai entrevu une solution à cette étrange énigme, qu'après l'avoir entendu lire par M. Tieck. Il est reconnu en Allemagne que nul ne lit comme lui, surtout les drames de Shakespeare. J'ai éprouvé, à ces lectures, un plaisir dont je ne me faisais pas d'idée : c'était comme celui que donnerait, si elle était possible, une représentation où tous les acteurs seraient excellens; pour certaines pièces, quelque chose de mieux peut-être. La véritable illusion de l'art, celle que font naître des sentimens naturels exprimés avec un accent vrai, était complète. Pour celle qui tient à la scène, aux décorations, aux costumes, qui est toujours imparfaite, qui, dans les pièces de Shakespeare, est souvent impossible, on n'en avait pas besoin comme au théâtre; l'imagination y suppléait mieux que le machiniste n'aurait pu la pro-

duire. Après ces lectures, j'étais étonné de tout ce qu'elles m'avaient appris sur Shakespeare, qu'elles m'avaient mieux interprété que le plus habile commentaire. Tieck lit et entend Hamlet tout autrement qu'on ne le joue généralement en Allemagne. Un grand acteur, Schrœder, dans une refonte à laquelle son talent procura beaucoup de succès, avait concentré tout l'intérêt sur le jeune et mélancolique prince de Danemark. Tous les autres personnages étaient dans l'ombre, ou ne servaient qu'à faire valoir le personnage dominant, devenu un héros de sentimentalité, ce qui le rendait tout-à-fait du goût d'un certain public nombreux en Allemagne. Cette altération de Shakespeare s'est transmise par tradition, et a eu de l'influence même sur les acteurs qui suivaient une version plus fidèle que celle de Schrœder. Tieck cherche à remettre chacun à la place qui lui appartient, en appelant l'attention sur ce qui peut se trouver d'important et de caractéristique dans divers personnages méconnus ou négligés du drame, et en montrant dans Hamlet, au lieu d'une mélancolie agréable et d'une sensibilité intéressante, les agitations, le malaise et le châtiment de la faiblesse.

M. Tieck trouve que l'on rabaisse trop le personnage du roi devant Hamlet, et cette injustice lui inspire, pour le premier, une sorte de partialité. Même si l'on ne partageait pas son opinion, on ne pourrait, ce me semble, s'empêcher

d'être frappé de la sagacité avec laquelle il découvre çà et là dans le drame les traits dont il compose la figure qu'il veut nous montrer. En parlant de ce personnage, comme en général des personnages de Shakespeare, il semble qu'il parle d'un être réel : il les a vus, il les connaît ; on sent qu'il a vécu long-temps avec eux.

« Le roi, dit-il, issu d'une famille de héros, a beaucoup de grandes qualités, mais qui sont largement compensées par un aussi bon nombre de mauvaises. Une chose du moins est en lui toute royale : il représente toujours avec dignité. Il peut se montrer pervers et dangereux, jamais ignoble. La trahison, l'ambiguité, le manque de foi, composent sa nature; mais il en cache l'odieux sous des dehors qui imposent et plaisent. Il est grand et fort ; c'est un bel homme. L'esprit, dans sa violente accusation, lui reconnaît pourtant le don de séduire. Hamlet lui-même, qui le peint, tandis qu'il a le dos tourné, comme tout-à-fait repoussant et méprisable, est toujours devant lui mal à l'aise et embarrassé, et il ne retrouve plus, en présence de celui qu'il déteste, les grands mots qu'il se permet si volontiers quand il est seul. L'usurpateur n'est pas tant à dédaigner, ni le roi assassiné tant à regretter, que le prétend un fils passionné dans son étonnante scène avec sa mère.. Le roi est débauché, intempérant, il ordonne un banquet à chaque occasion ; mais l'esprit se plaint

aussi d'avoir été enlevé d'ici-bas dans la fleur de de son péché, immédiatement après le repas. Les deux frères ont entre eux, et aussi avec Hamlet, des ressemblances de famille frappantes. Tous trois s'écoutent volontiers parler; ils ont le don de la parole; ils aiment à proférer des sentences, à faire part de leurs observations. » Ne dirait-on pas que Tieck parle d'une famille de sa connaissance? On ne peut refuser de la finesse à ces apperçus. Cette finesse est peut-être poussée à l'excès ; mais cet excès même fait connaître le génie de la critique allemande.

Dans Polonius, Tieck voit « un courtisan rusé et un vieillard timide qui a encouragé l'amour d'Hamlet pour sa fille, dans le temps où celui-ci avait la perspective de monter sur le trône, dont il devenait par la mort de son père l'héritier naturel. Mais Hamlet, qui ne sait pas *profiter des circonstances*, *même pour s'emparer de ce qui lui appartient le plus légitimement*, s'est laissé déposséder. Maintenant Polonius défend sévèrement à sa fille de l'écouter, et fait même congédier par elle, en forme, un amant dont il n'a plus rien à attendre et dont les assiduités pourraient le compromettre auprès du roi. Puis, quand la folie d'Hamlet se déclare, le bon homme prend peur qu'on ne lui demande compte de ce malheur, qu'il croit causé par l'amour du prince pour Ophélie; il craint que le roi ne soupçonne qu'il a favorisé cet amour. Dans son embarras, il profite de ce que

les ambassadeurs sont revenus avec de bonnes nouvelles, pour faire passer la sienne à l'aide de quelques lazzis, sans trop inquiéter le roi, qui s'en inquiète pourtant. Puis, en homme aux petits expédiens, il lui conseille d'écouter la conversation d'Hamlet et d'Ophélie; plus tard ce goût d'espionnage le fait se cacher derrière la tapisserie du cabinet où Hamlet parle avec sa mère; et ainsi, après que les mesquins embarras de sa conscience et les malencontreuses supercheries de sa politique l'ont privé de toute la dignité que lui donnait l'importance de son rang et de ses services, il périt sottement, victime de son trop d'empressement à se rendre utile, et d'une prudence maladroite à force de calcul. »

Quant à Ophélie, Tieck pense que « le poète a voulu indiquer, dans tout le cours de la pièce, que la malheureuse jeune fille, dans l'énivrement et l'abandon de la passion, a déjà assez accordé au prince pour que les avis et les insinuations de son frère viennent trop tard. Il est délicat et digne du grand poète que cette relation, ainsi que beaucoup d'autres choses, soit placée dans sa pièce comme une énigme. Mais c'est, considérés de ce point de vue, que les procédés d'Hamlet se montrent dans toute leur amertume, que la douleur et la démence d'Ophélie se motivent et se comprennent.... La folie subite d'Hamlet commence à l'ébranler fortement. Il faut ensuite qu'elle se prête à un manége

cruel, dans la scène où elle rend à celui qu'elle aime ses présens, pendant que son père et le roi écoutent derrière la tapisserie. Quel supplice pour elle de se trouver avec cet amant qu'elle ne doit plus revoir, à qui elle aurait tant de choses à dire, et de ne pouvoir lui parler librement! Il faut qu'elle se montre à lui sous un aspect emprunté de froideur, qui doit lui paraître l'affectation même; il faut qu'elle supporte ses mépris, ses railleries amères qui touchent à la brutalité, sans oser prononcer un mot pour sa défense, jusqu'à ce qu'enfin, n'étant plus observée, elle puisse se livrer à l'expression de toute sa douleur. Dans la scène de la représentation, il faut qu'elle supporte devant toute la cour les grossièretés d'Hamlet, qui la traite sans aucun égard, ainsi que sa conduite (facile d'abord, ensuite froide sans motif,) doit lui sembler le mériter. Enfin il est éloigné; le père d'Ophélie a péri par lui : alors le chagrin long-temps contenu de cette jeune fille, le retour sur le passé, le souvenir d'heures plus belles, tout cela pèse à la fois sur elle, et triomphe de sa raison chancelante. La folie, née de son amour, prend pour prétexte le chagrin de la mort de son père, afin d'avoir le droit de se déployer sans retenue; et elle chante alternativement un chant de funérailles et la romance un peu libre qui contient l'histoire de son propre sort.

« Il n'est aucune pièce de Shakespeare où il se

soit approché plus familièrement de son public, de manière à ce que, d'après les préceptes d'une critique étroite, cela seul devrait rendre impossible toute illusion, toute dignité, toute vraisemblance et tout intérêt. Ainsi il introduit des acteurs qui doivent représenter une pièce, mais ce ne sont pas des acteurs en général : ce sont ceux du Globe, ceux même qui jouaient *Hamlet*. Et afin de ne laisser aucun doute à cet égard, l'auteur fait allusion aux querelles littéraires que les poètes et les auteurs du Globe (de la troupe de Shakespeare) avaient à soutenir contre les enfans de la chapelle royale et leurs auteurs. L'acteur qui se présente devant le prince de Danemark, est précisément Burbadge, celui qui jouait dans les pièces de Shakespeare, *Macbeth, Lear, Richard III*, qui, très vraisemblablement, dans cette pièce, était chargé du rôle de l'Esprit; et cette ressemblance foudroyante de l'acteur avec le père d'Hamlet, devait augmenter encore la terreur du roi, et compléter son châtiment. »

Dans une dissertation longue et détaillée sur le fameux monologue, Tieck cherche à prouver qu'il ne roule point sur l'idée de suicide, comme on l'entend généralement; qu'Hamlet, flottant, dans cet endroit comme dans tout le reste de la pièce, entre un désir passionné de vengeance et l'irrésolution naturelle à son caractère, pèse les suites de son action qui, après tout, ne peuvent être pires

que la mort. Il y va d'être ou de ne pas être... de vivre ou de mourir... Mais mourir, qu'est-ce que c'est? Dormir?... ou rêver? etc.

J'avoue que quelques vers du commencement de ce monologue, comme : « Est-il plus noble à l'ame de souffrir les traits et les coups de la fortune, que de s'armer contre un océan de maux, et de les terminer en leur résistant, — *and by opposing end them* », me paraissent exprimer une idée diamètralement opposée à celle du suicide, dont on ne peut pas dire qu'il termine les maux en leur résistant, puisque c'est précisément en ne leur résistant pas. Les derniers vers aussi, ces beaux vers :

And thus the native hue of resolution
Is sicklied o'er with the pale cast of thought;
And enterprizes of great pith and moment,
With this regard, theirs currents turn awry,
And lose the name of action.

« Et ainsi la teinte vigoureuse de la résolution est souvent affaiblie par les pâles reflets de la pensée; des entreprises d'une haute portée et d'une grande conséquence sont souvent détournées de leur cours par des réflexions semblables, et perdent le nom d'action. »

Ces vers, dis-je, me paraissent se rapporter bien mieux à un grand coup, comme de poignarder un

usurpateur, et de remonter sur son trône à travers tous les dangers, qu'au suicide, dont, au temps d'Hamlet, on n'avait pas encore fait une belle action, qui n'était alors qu'un péché, comme il le reconnaît dans une autre scène (acte Ier, scène II), et qui, quand il eût été aussi fort à la mode qu'il l'est devenu depuis, ne pouvait guère passer pour une entreprise de haute portée et de grande conséquence. Mais il faut convenir aussi, que vers le milieu du monologue, il y a des vers qui semblent décisifs dans l'autre sens. Serait-il donc si extraordinaire que, dans cette rêverie profonde où Hamlet est plongé, il passât de cette idée : « Au moment de hasarder notre vie, c'est la crainte des suites de notre mort qui nous arrête » ; à celle-ci : « C'est la même crainte qui nous empêche de nous soustraire par une mort volontaire aux peines de la vie... », et qu'il revînt à la fin à l'idée principale, à son idée dominante, celle de tuer le roi, qui, en effet, conçue avec vivacité, entretenue avec passion, avorte sans cesse chez lui par le défaut d'énergie et l'excès de réflexion.

Il demeurait toujours piquant, que toutes les imitations et les déclamations, dont ce morceau a été l'objet ou le prétexte, portâssent, au moins en grande partie, à faux. « Hamlet est le même dans tout le cours de son rôle, dit Tieck, quand il avertit les acteurs de ce qu'ils doivent faire; quand, pendant la représentation, il s'oublie en présence

du roi, et cependant, après que le coupable s'est trahi, ne tire aucun parti de cette circonstance. Plus tard, il le trouve en prière, et diffère encore de porter le coup décisif; il aime mieux se prêter une soif de vengeance monstrueusement raffinée (en attendant, pour le frapper, qu'il soit occupé à quelque action profane), pour avoir une raison de remettre, et une excuse vis-à-vis de lui-même. Avec sa mère, il donne un libre cours à son emportement. L'Esprit l'exhorte de nouveau; mais lui, qui n'a pu embrasser un plan fixe, se laisse envoyer par le roi en Angleterre.... Il revient, et perd un temps précieux à philosopher mélancoliquement dans le cimetière, pour amuser son humeur contre la vie. Sa vanité et la vivacité de son âme le livrent à Laërtes. Quand on lui propose le combat singulier, il a des pressentimens; il pèse de nouveau tout ce qu'il y a de fâcheux à exposer sa vie, et le peu de regrets pourtant qu'elle mérite.. Ce mépris de la vie, lié à un attachement extrême pour elle, caractérise Hamlet dans un grand nombre de scènes. C'est aussi un trait auquel on reconnaît tous ceux qui, blessés de bonne heure dans leur orgueil ou dans leurs sentimens, ont perdu la verdeur de l'existence, et à qui des songes creux ont ravi toute assiette calme et solide. Dans cette sombre nature d'Hamlet, toutes les passions se produisent sous un aspect sinistre; la vengeance, la colère, la ruse, l'envie, l'orgueil, l'ambition, se

déploient d'une manière effroyable, mais tellement adoucies et épurées par le sentiment, l'esprit, le goût, les connaissances, la noblesse du personnage, que cette étonnante apparition attire et enchaîne, que même ce qui repousse en lui n'est pas dénué d'un certain éclat et d'une certaine grandeur. Ce bizarre et inexplicable mélange de folie et de sagesse, de grandeur d'ame et de petitesse, d'amour et de haine, de vanité et d'orgueil véritable; cet amant qui montre de la passion et à qui on ne peut confier aucun amour; qui parle et sent comme un noble ami; qui, quand il a envie d'être aimable, l'est autant qu'il le veut, et par là est devenu l'idole du peuple; qui en un sens pénètre tout ce qui l'environne, et qui cependant est la dupe de chacun; ce mélange d'élémens hétérogènes que nous rencontrons si souvent dans la vie ordinaire, seulement sur une plus petite échelle, et pour lequel, dans les derniers temps, on a inventé, avec quelque raison, le nom d'*intéressans*, ces contradictions étonnantes dont est atteint plus ou moins tout homme un peu doué, tout cela a été la cause du succès universel de cette tragédie et de ce personnage. Chacun croyait, non sans raison, comprendre ici le poète; presque tout le monde croyait avoir éprouvé les mêmes sentimens ou des sentimens analogues. Aussi cette prodigieuse composition a-t-elle dû faire époque dans l'histoire de la poésie. Depuis, beaucoup de poètes anglais ont

voulu imiter, continuer ce personnage; et chez les poètes allemands, où ne retrouve-t-on pas Hamlet ou des échos d'Hamlet? Cet ouvrage a donné à ce temps, aussi bien qu'au nôtre, un œil, un sens de plus; l'humanité n'avait pas encore été saisie de la sorte dans sa profondeur, embrassée à ce point dans sa diversité; les mystères du cœur n'avaient pas encore été ainsi racontés familièrement avec une raillerie poussée jusqu'au désespoir, avec une sublimité tragique qui descend jusqu'à la simplicité de l'enfance. La terreur du monde invisible, la politique insidieuse des palais, l'absurdité du sens vulgaire, la mélancolie et la gaîté, ne s'étaient pas encore fait entendre si près les unes des autres. Comme le jugement dernier de Buonarotti, cet ouvrage tourna long-temps toutes les têtes en Angleterre, et chez nous tourmenta plus d'un esprit, non encore développé, ou le poussa par la fièvre de l'imitation à la folie de l'exagération, tandis que cet ouvrage, dans son audace et sa grandeur, est déjà arrivé, comme aussi *Macbeth* et *Lear*, aux dernières bornes du possible, de sorte qu'en avançant encore au-delà, ne serait-ce que d'une ligne, on tomberait infailliblement et nécessairement dans l'absurde. »

II.

Le Chat botté. - Amour et Magie. - Egbert le blond.

Tieck est à la tête de ce qu'on appelle particulièrement en Allemagne la poésie romantique, celle qui prend ses sujets dans les traditions du moyen âge, et dans les légendes populaires, celle qui par conséquent emploie de préférence le merveilleux. Cette poésie du merveilleux produit deux effets différens: tantôt elle excite en nous une terreur profonde par le sentiment vague d'un monde surnaturel qui nous environne, et qui peut tout à coup apparaître au milieu de celui où nous vivons; tantôt, du contraste de ce monde avec le nôtre, elle tire des effets d'un comique particulier. C'est le double caractère du prestige: entre les mains

d'un magicien, il épouvante; entre celles d'un jongleur, il amuse.

Le mélange de la plaisanterie et du surnaturel est une ressource comique presque inconnue sur notre théâtre. *Amphytrion*, cependant, en présente un modèle achevé. *Le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, est peut-être ce qui existe de plus ravissant dans ce genre. Il faut citer aussi quelques comédies d'Aristophane, quelques pièces espagnoles, et hors de la scène l'Arioste et Hamilton.

Ce genre, traité avec adresse et avec goût, procure un plaisir très complet. Le contraste, qui joue un si grand rôle dans tout effet comique, est là plus frappant que partout ailleurs, puisqu'il y existe, entre ce qu'il y a au monde de plus éloigné, le fantastique et le vulgaire, l'idéal et le burlesque. C'est le plaisir de la poésie et celui de la prose combinés d'une manière piquante; par cette alliance avec l'imagination, l'ironie devient plus légère et moins triste; l'imagination, à son tour, contenue par cette ironie délicate, risque moins de se perdre dans le vaporeux et le tendu, on lui passe beaucoup plus de caprices et de témérités, quand elle les donne pour des folies et qu'elle s'en joue la première. C'est donc le meilleur moyen, pour l'imagination, de s'accommoder avec la raison, que d'admettre un mélange de plaisanterie qui rend l'une plus retenue et l'autre plus indulgente.

Tieck a fait un théâtre tout entier de ces contes

qu'a publiés Perrault, que certes il n'avait pas inventés, qui sont partout la poésie du peuple, et qui charmaient tant le génie simple de Lafontaine.

> Si Peau-d'Ane m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Ce n'est point avec la bonhomie inimitable, avec la sympathie naïve du grand homme, que Tieck a voulu traiter ces sujets populaires. C'eût été chez lui une affectation grimacière. Il a tiré parti du charme extrême de ces contes; il en a conservé presque tous les incidens, mais il les a rajeunis par les saillies d'une malice spirituelle. Il y a encadré la satire de son temps. *Le Chat botté*, surtout, est un persifflage du public allemand, en même temps qu'il est un caprice d'imagination, et, à ce double titre, il mérite d'être lu.

Par une hardiesse tout-à-fait *aristophanique*, le public joue un rôle dans la pièce; le parterre n'est pas le moins ridicule des personnages. Mais, pour comprendre les intentions satiriques de Tieck, il faut savoir dans quel état se trouvait alors la littérature allemande, et à qui Tieck en voulait par ses plaisanteries.

Elles s'adressaient surtout à deux sectes opposées. L'une d'elles affichait la manie exclusive de l'utilité pratique du raisonnement positif, plat fanatisme d'un faux bon sens auquel elle donnait

arrogamment le nom d'*aufklærung* (lumières), qu'elle a rendu ridicule. Ceux qui composaient cette secte, pesants disciples des beaux-esprits français de Berlin, croyaient que quelques lieux-communs mesquins devaient tenir lieu de toute poésie et de toute philosophie, et faisaient la guerre à la nouvelle littérature allemande. Ils opposaient aux ouvrages de Goëthe et Schiller de petits traités de leur façon, assez dans le goût des almanachs de Mathieu-Laensberg (hülfand-noth-büchelein), contenant des recettes domestiques et des préceptes de morale, fort excellens sans doute, mais qui n'auraient cependant pas dédommagé complètement la nation des chefs-d'œuvres qu'ils aspiraient à remplacer.

D'un autre côté, s'élevait la secte mystique, qui ne rêvait que franc-maçonnerie, association secrète pour la régénération du genre humain, qui annonçait le règne prochain de l'amour, le triomphe de la charité universelle. C'était un contre-coup du mouvement révolutionnaire dans des cerveaux rêveurs ; c'était tout cet ensemble d'idées dont Werner a fait la poésie, et qui, plus tard, a mêlé ses chimères aux sentimens patriotiques, et a concouru avec eux à la délivrance de l'Allemagne.

A la secte mystique, se rattachait l'école sentimentale, dont le coryphée était Kotzebue. Pour ceux-là, tout était dans une exaltation maladive

de l'ame, qui cachait une grande absence de principes moraux et de vraie sensibilité. Cette école tenait tête aussi à la véritable littérature allemande; elle avait pour elle le public subalterne, si nombreux en Allemagne, où descendent très bas et l'instruction littéraire, et les besoins de l'imagination.

C'est entre ces deux sectes, qu'on peut appeler les matérialistes et les énergumènes de la littérature allemande, que Tieck se plaça pour les combattre. C'est à eux qu'il adresse les plaisanteries éparses dans l'ouvrage; c'est eux qu'il personnifie dans la plupart des types ridicules qu'il place au parterre.

Le Chat botté abonde en saillies ingénieuses, en excellentes bouffonneries. La figure du héros est dessinée avec une grâce toute particulière. Il conserve jusqu'au bout sa physionomie de chat. La manière dont se mêlent les réflexions du public, les incidens du conte, les vicissitudes de la pièce, produisent une confusion folle et variée que je trouve très amusante, mais qui scandalise ceux à qui leur dignité ne permet pas de rire autrement qu'ils ont coutume de le faire. Je citerai comme scène du comique le plus franc, celle où le roi, tout en mangeant, force son savant à lui dire combien *le monde entier peut avoir de tour*, et se fâche sérieusement quand on lui apprend que lui-même est un *antipode*. Le seul défaut de l'ouvrage, pour nous,

est de nous paraître trop long; mais c'est là un reproche que nous faisons à presque toutes les productions germaniques, et qui, peut-être, ne prouve qu'un fait reconnu des Allemands eux-mêmes, savoir: qu'ils ne parlent pas si vite, ne marchent pas si vite, ne comprennent pas si vite, ne se lassent pas si vite, enfin ne font rien si vite que les Français.

Tieck est au premier rang parmi les nouvellistes de l'Allemagne. Si on lit sans prévention les deux nouvelles que contient ce volume, on sera frappé de l'art avec lequel les incidens sont préparés et amenés, de l'adresse avec laquelle les détails les plus minutieux sont disposés pour l'effet général. On peut condamner toute composition de ce genre, mais il y a tel moment de ces récits que l'imagination ne peut oublier: tel est, dans la première nouvelle, certain regard de dragon, et, dans la seconde, l'effet que produit le nom du petit chien *Strohmian*.

Ce qui fait la puissance de ce merveilleux, c'est qu'il n'a rien de fantasmagorique et de puéril, qu'il est toujours lié à un sentiment vrai et profond de ce que les évènemens humains ont de mystérieux, et pour ainsi dire, de surnaturel. Ce merveilleux n'est pas produit par un grand appareil de machines et de diableries; mais, caché au fond même de l'action, il en sort comme par un développement naturel. Il paraît de loin en loin d'une ma-

nière terrible; et, en paraissant soudainement, il porte un grand coup, parce qu'il est à la fois inattendu et préparé par la nature bizarre des évènemens, des sentimens et des personnages.

Tel est l'art de manier le surnaturel, de lui donner de la prise sur notre imagination, en le mettant en rapport avec notre vie habituelle. C'est ce que les conteurs arabes, qui ont inventé les *Mille et une nuits*, ont fait sans chercher à le faire. C'est en quoi Tieck excelle. Il en résulte qu'en se laissant aller à l'impression de ses ouvrages, on passe, sans trop s'en apercevoir, du monde réel au monde fantastique, à peu près comme en s'endormant on passe insensiblement de la réalité de la veille aux illusions des songes.

HOFFMANN (1828).

L'Allemagne a perdu dans Hoffmann un des hommes les plus extraordinaires qu'elle ait produits dans ces derniers temps. Ses nouvelles ne ressemblent à rien. Je ne connais aucun ouvrage où le bizarre et le vrai, le touchant et l'effroyable, le monstrueux et le burlesque, se heurtent d'une manière plus forte, plus vive, plus inattendue; aucun ouvrage qui, à la première lecture, saisisse et trouble davantage.

Concevez une imagination vigoureuse et un esprit parfaitement clair, une amère mélancolie et une verve intarissable de bouffonnerie et d'extravagance; supposez un homme qui dessine d'une main ferme les figures les plus fantastiques, qui rende présentes, par la netteté du récit et la vérité des détails, les scènes les plus étranges, qui fasse à la fois frissonner, rêver et rire, enfin qui compose comme Callot, invente comme les *Mille*

et une nuits, raconte comme Walter-Scott, et vous aurez une idée d'Hoffmann.

La plupart de ses nouvelles reposent sur un fond plus ou moins merveilleux. Le merveilleux joue un grand rôle dans les productions littéraires de l'Allemagne, depuis les simples ballades, comme *le Pêcheur* et *le Roi des Aulnes*, où il se montre naïf et touchant, jusqu'à *Faust*, qui lui doit en partie sa tragique profondeur. Il n'a pas joui chez nous de la même faveur; il y a paru rarement avec succès, et n'y a presque jamais été pris au sérieux par le talent. Les contes d'Hamilton ne sont qu'une frivole et charmante parodie des fictions orientales. *Le Diable amoureux*, de Cazotte, chef-d'œuvre d'imagination et de grâce, est à peu près le seul ouvrage français dans lequel le surnaturel ne soit pas ou une fantasmagorie ridicule ou un cadre purement satirique. Ce conte original, où le merveilleux est traité avec un art infini et parfaitement dans le goût de notre nation, donne idée du plaisir que peut procurer ce moyen employé à propos, et doit réconcilier avec lui ceux qu'en auraient dégoûté les niaiseries de certains romans et de certains mélodrames.

Rien de plus bête en effet, il faut le dire, que cet appareil convenu de spectres, de diables, de cimetières, que l'on accumule dans ces ouvrages sans produire aucun effet; rien de plus fatigant que ces horreurs à froid, ces peurs de sens rassis, ces lieux communs

usés de l'horreur, ces visions qu'on a vues partout. Autre chose est d'ébranler profondément nos ames en allant y chercher les cordes secrètes qu'y fait résonner la terreur de l'inconnu, et le sentiment parfois si vif et si pressant des mauvaises puissances, de réveiller dans notre âge mûr les impressions dès long-temps oubliées de nos premiers ans, de susciter dans notre imagination glacée les fantômes méprisés des superstitions populaires, et de la troubler de leur présence. Pour cela, il faut avoir soi-même le sentiment de ce monde mystérieux qui entoure, quel qu'il soit, la demeure de l'homme. Au lieu d'emprunter à la routine ces machines de théâtre qui ne font point d'illusion, il faut se placer dans le point de perspective où certaines images peuvent apparaître; il faut mettre le pied dans le cercle magique pour évoquer les fantômes; en un mot, il faut se garder d'être un sot, et jusqu'à un certain point être un fou. Cazotte, on le sait, croyait à la magie; et Hoffmann, qui ne croyait à rien, s'épouvantait tellement lui-même de ses conceptions, que les cheveux lui dressaient à la tête en écrivant, et que la nuit, quand il était trop inspiré, sa femme était obligée de se lever, et de venir s'asseoir à ses côtés, jusqu'à ce qu'il eût terminé son chapitre et fût délivré de sa vision.

Ce n'est pourtant pas le merveilleux, proprement dit, la sorcellerie, les diables, les appari-

tions, qui me frappent le plus dans les écrits d'Hoffmann, quoi qu'il ait traité tout cela avec un talent qui fait par moment frissonner le plus hardi lecteur. L'impression produite par de pareils moyens peut être forte, mais elle est nécessairement passagère, et, en fermant le livre, on s'étonne d'avoir pu l'éprouver. Ce n'est que par surprise ou par violence que l'auteur a pu nous transporter un instant au sein des chimères dont on berça notre enfance, et qui ne sauraient tenir en présence de notre bon sens, quand une fois il s'est réveillé. Non, ce qui dans Hoffmann a, selon moi, une véritable prise, ce qui aussi appartient en propre à cet écrivain, c'est l'emploi d'un genre de merveilleux que j'appellerais le merveilleux naturel. Je n'entends point parler ici de ces tours d'escamotage, de cette plate jonglerie qu'on trouve dans certains romans, où tout s'explique à la fin par les procédés de la fantasmagorie et les effets de la machine électrique; mais il est un ordre de faits placés sur les limites de l'extraordinaire et de l'impossible, de ces faits comme presque tout le monde en a quelques uns à raconter, et qui font dire, dans des momens d'épanchemens: Il m'est arrivé quelque chose de bien étrange. N'y a-t-il pas les songes, les pressentimens que l'événement a vérifiés, les sympathies, les fascinations, certaines rencontres singulières, certaines impressions indéfinissables? Hoffmann excelle à faire en-

trer ces choses dans ses étonnans récits; il tire un parti prodigieux de la folie, de tout ce qui lui ressemble, des idées fixes, des manies, des dispositions bizarres de tout genre que développe l'exaltation de l'ame ou certain dérangement de l'organisation. La liaison même du récit, son allure simple et naturelle, a quelque chose d'effrayant qui rappelle le délire tranquille et sérieux des fous. Du sein de ces évènemens, qui ressemblent à ceux de tous les jours, sortent, on ne sait comment, le bizarre et le terrible. Ils vous enveloppent peu à peu: le récit marche, toujours clair et bien enchaîné; mais on sent au fond quelque chose de mystérieux et de menaçant. Enfin, la terreur et le délire, le pathétique et le grotesque, l'ironie et la volupté, entrent de tout côté sur la scène, et produisent par leur mélange un épouvantable vertige. En résumé, les compositions d'Hoffmann semblent tantôt des souvenirs du sabbat, tantôt des caricatures de Bedlam tracées dans un moment de gaîté par le bouffon du diable.

Hoffmann, tel que sa biographie nous le montre, ne frappe pas moins l'imagination que le plus incohérent de ses personnages. Après une enfance ardente et une jeunesse agitée, promu aux graves fonctions de la magistrature, il débute par se faire renvoyer de la ville de Posen, pour avoir mis en caricature ses plus notables habitans. A Varsovie, toujours magistrat, on le voit tantôt battre la me-

sure pour diriger des concerts, tantôt, de conseiller devenu peintre de décors, en veste, sur un échafaud, une bouteille de vin de Hongrie à ses côtés, tout en amusant ses amis des saillies les plus originales, couvrir les murs d'un palais de monstrueuses figures et de capricieux arabesques. A Bamberg, il devient tout-à-fait chef d'orchestre dans un théâtre public, et donne, avec le plus grand succès, son opéra d'*Ondine*, que l'auteur du *Freyschutz* appelait *l'une des compositions musicales* les plus remarquables de ce temps. A Leipsik, sous le feu des bombes françaises, il compose un autre opéra et conçoit ses *Contes fantastiques à la manière de Callot*. Enfin il rentre dans l'ordre judiciaire, et on le rappelle à Berlin. De ce moment date la dernière période de sa vie, la plus remplie, la plus désordonnée et la plus douloureuse. Ennuyé de la fadeur du grand monde, possédé d'un insatiable besoin d'émotions fortes, il se laisse entraîner à un genre de vie déplorable : on le voit passant les nuits dans une taverne, et là, s'exaltant par l'action du vin et la fougue d'une conversation entièrement libre, se livrer à toute l'intempérance de son esprit, à toutes les débauches de son imagination; puis, par un contraste qui le peint tout entier, passant la matinée au milieu des dossiers et des rapports, et s'acquittant de sa tâche d'homme de loi avec une exactitude de travail, une netteté, une sagesse d'opinion irré-

prochable; puis, tout le reste du temps, rédigeant dans un style ferme, clair et précis, les plus délirantes conceptions. Ainsi vécut Hoffmann pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'un tel désordre eut amené un état maladif, qui d'abord ne l'interrompit point. Semblable à Scarron, Hoffmann conserva le triste courage de rire au milieu d'atroces douleurs. Les deux choses auxquelles il demeura toujours sensible, furent le comique et l'horrible dans leurs extrêmes. Tout le reste paraissait insipide à cette ame forte et déréglée. Bientôt il fut atteint d'une horrible maladie qui paralysa peu à peu tout son corps; sa tête seule resta saine et libre jusqu'au dernier instant. A la fin, le malheureux se croyait guéri, parce qu'il ne souffrait plus. Ainsi finit cet homme aussi bizarre que son talent, dont la destinée fut comme un de ses contes, grotesque et terrible.

LITTÉRATURES SLAVES, BOHÊME.

I.

Histoire nationale.

C'est une chose remarquable que la Bohême au milieu de l'Allemagne, que cette population slave subsistant au sein des populations germaniques. Il faut qu'il y ait eu dans ce peuple une grande énergie de vitalité nationale, pour qu'il n'ait pas été absorbé par la civilisation étrangère qui le presse de toutes parts, et qui, dans tout le reste de l'Allemagne, a triomphé. Le Mecklenbourg, la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, une partie de la Saxe, ont été possédés par des peuples slaves; des Slaves ont fondé et nommé Dresde et Berlin. Mais ces pays sont tous devenus allemands : il n'est resté de traces de l'ancienne lan-

gue que dans les noms de lieux; les souvenirs nationaux ont péri avec la langue. En Bohême, au contraire, la langue est restée; tous les gens lettrés la savent; souvent les gens du peuple n'en savent pas d'autres; même à Prague, dans une grande ville au cœur de l'Allemagne, sur le chemin de Dresde à Vienne, on est tout étonné de rencontrer dans les rues des gens dont on se ferait mieux entendre en russe qu'en allemand; et, si on ne sait demander son chemin qu'en cette langue, on risque de ne pas le trouver sans peine. La Bohême a produit une littérature écrite, dont l'histoire forme un ouvrage considérable, une poésie populaire dont la richesse se renouvelle incessamment. Il y a à l'Université de Prague, un cours de littérature indigène qui se fait dans l'idiome du pays; une fois par semaine, on donne sur le théâtre de cette ville une représentation en langue bohême. Cette langue a été l'objet de persécutions bien opposées : tantôt c'étaient les jésuites qui allaient dans les villages, brûlant à cause d'elle les livres nationaux; tantôt c'était Joseph II, qui, par un désir tyrannique de civilisation mal entendue, en proscrivait impitoyablement l'usage. Maintenant le gouvernement, plus sage en ce point, en exige la connaissance des employés de l'administration et de la justice. Les savans et les littérateurs, par un louable sentiment de patriotisme, s'appliquent à en conserver les monumens.

A la tête des travaux entrepris dans ce but, il faut compter ceux de la *Société du Muséum national*. Le 1er janvier 1827, elle a commencé la publication de deux journaux littéraires : l'un, en langue bohême, et paraissant tous les trois mois; l'autre, en allemand, forme une publication mensuelle.

« La tendance de ces journaux, disent les rédacteurs, doit être une tendance toute patriotique; tout ce qui peut intéresser les Bohêmes, comme Bohême, doit s'y trouver exprimé avec liberté et sagesse. Cette feuille, s'il est possible, doit être une feuille vraiment nationale. » Le *Journal de la Société du Muséum national* contient donc : 1° des recherches sur l'histoire de la Bohême, des publications, des discussions de tous les genres de monumens concernant cette histoire; 2° des observations sur l'histoire naturelle du pays; 3° des échantillons de poésies nationales. Nous dirons d'abord un mot de la partie historique de ce recueil : les poésies nationales de la Bohême viendront ensuite.

On remarque dans les premiers numéros de ce recueil, plusieurs morceaux traduits de l'ancienne langue bohême, et qui éclaircissent quelques points des annales du pays, entre autres l'*Abrégé d'une Chronique contemporaine du siége de Prague, par les Suédois, en* 1648, où les évènemens de ce siége mémorable sont racontés, heure par heure,

par un témoin oculaire. Un morceau fort curieux est l'extrait du *Journal de Voyage des envoyés de Georges, roi de Bohême, à Louis XI*. Ce Georges avait eu la pensée, fort extraordinaire pour son temps, d'une espèce de haut tribunal, formé par les différens monarques de l'Europe, devant lequel chacun d'eux pourrait porter sa plainte, soit contre les aggressions des autres souverains, soit contre les prétentions de ses propres sujets, et, ce qui me semble surtout avoir occupé Georges, contre celles de l'Église. Il voulait que Louis XI se mît à la tête de cette confédération. Le récit naïf des bons envoyés bohêmes montre au lecteur, beaucoup plus clairement qu'ils ne l'ont vu eux-mêmes, l'ame tortueuse de Louis XI. Après les avoir tracassés quelque temps, il finit par les éconduire en homme dont la politique ne tendait pas précisément à établir la paix entre les puissances de l'Europe. La peinture des dangers et des obstacles, à travers lesquels ils exécutent ce voyage, maintenant si facile, retrace vivement l'état de la civilisation à cette époque. Les guets-apens auxquels ils échappent à grand'peine, l'hospitalité un peu chanceuse de laquelle ils dépendent, la manière dont ils sont parfois rançonnés et la naïve humeur qu'ils en témoignent, font voir comme on respectait alors le droit des gens et le caractère sacré d'ambassadeur :

« Le mercredi après sainte Sophie (le 16 mai),

« à la treizième heure (l'heure italienne), nous « partîmes de Prague, et par Beraun et Tilsen « nous fûmes gagner Tachau, où nous passâmes « le jour de Pâques chez le sire de Burian. Les « moines de Valdsassen nous reçurent avec beau- « coup d'hospitalité. Un demi mille avant le cou- « vent, nous rencontrâmes un gros de Croisés « allemands qui s'en allaient guerroyer contre les « Turcs *païens*. A Wunsiedel, ville du margrave « de Brandebourg, on nous regarda de travers : « on y garde les balles d'arquebuse que les Bohê- « mes ont autrefois jetées dans la ville (dans la « guerre des Hussites), et qui sont suspendues à « des chaînes dans l'église comme des reliques. « Sur notre route de là à Baireuth, nous déjeu- « nâmes à Fars, où un prêtre nous vendit le vin, « la bière, le pain, le foin à la livre et fort cher; « de sorte qu'il nous fallut payer deux ducats de « Hongrie. Notre septième coucher fut à Graefeu- « berg, petite ville démantelée, que deux bour- « geois de Nuremberg tiennent en fief de la cou- « ronne de Bohême. A Nuremberg, on nous fit « présent de douze brocs de vin de France, d'Ita- « lie, et autres; on nous montra la ville et le « château. Un prêtre traversait le marché avec le « corps du seigneur, et personne ne le suivait; « dans la même rue chevauchait un homme qui « voulait représenter saint Urbain, dont c'était la « fête. Hommes et femmes le suivaient en foule

« avec un drapeau, et personne ne faisait attention « au prêtre et ne ployait le genou; mais on buvait « à force dans les auberges. A Anspach, où le « margrave de Brandebourg tenait sa cour, nous « dinâmes à la table du prince. Le seigneur Kotska « et Antonio (les autres envoyés) montèrent à « cheval avec le margrave pour aller à la chasse. « Il nous mena aussi dans les appartemens de sa « femme, ce qu'il ne fait pas pour tout le monde. « Le margrave nous donna une escorte pour nous « conduire jusqu'à Stuttgard, chez le comte de « Wurtemberg. Là, beaucoup de belles femmes « et jeunes filles nous invitèrent à les visiter. « D'autres vinrent avec des ceintures et des bour- « ses qu'elles offraient de nous vendre, si bien « que le sire de Bawer regrettait d'être marié. « Nous obtinmes une escorte pour aller jusqu'à « Pforzheim, d'où nous partîmes pour Baden, où « nous arrivâmes le 3 juin. Le margrave nous en- « voya du vin et du gibier, et nous invita le jour « suivant à sa table, où lui et la margrave, sœur « de l'empereur (Frédéric IV), nous firent beau- « coup d'honneurs. Nous nous baignâmes dans les « eaux thermales, et nos compagnons dansèrent « avec la princesse et ses filles, et au coup de « l'*Ave Maria*, tous se mettaient à genoux, chacun « avec sa danseuse.

« De là, avec notre escorte et une recomman- « dation du margrave, nous allâmes à Stras-

« bourg, où les fiers seigneurs de la ville (die « *Stolzen Stadn-Herren*) nous souhaitèrent la bien- « venue, et s'informèrent de la santé de notre gra- « cieux roi et seigneur; et ils dirent au sire Kotska « que nous ne pouvions aller plus loin sans dan- « ger, soit que nous voulussions descendre le « Rhin jusqu'à Cologne, soit que nous voulus- « sions le remonter; et ils nous offrirent cinquante « ou cent cavaliers, qui devaient nous escorter « dans les passages périlleux. Ils nous donnèrent « avis surtout du comte Jean d'Eresburg, qui, « comme nous l'apprîmes depuis à Constance, « nous guettait dans les montagnes. Mais, grâce à « notre prudence, il ne put nous prendre. »

Enfin les envoyés atteignirent, le 22 juin, le roi à Saint-Pol. Il leur assigna une audience à Abbeville, où il devait se trouver, au plus tard, le mercredi 27.

« Il n'y fut que le 10 juillet, dit le même narra- « teur, et il n'a jamais rien fait de ce qu'il nous « avait annoncé, comme aussi sa promesse de « nous expédier en six jours, qu'il n'a point te- « nue. » En attendant cette audience, la discussion s'était établie vivement entre les envoyés de Bohême et le chancelier du roi. Celui-ci disait : « que le roi de Bohême ne pouvait rien faire sans « l'assentiment du pape et de l'empereur. » A quoi le sire Kotska répondit : « Certes nous prenons en « considération ce qui est dû au Saint-Père et à la

« majesté impériale; mais il est étonnant, ajoutait-
« t-il, qu'il vous soit désagréable à vous autres
« prélats que nous, laïcs, nous fassions quel-
« que chose de bon par nous-mêmes; tout
« devrait se faire par votre pouvoir et votre in-
« fluence, et vous, seigneurs spirituels, il faut
« que vous vous mêliez de toutes les choses tem-
« porelles! »

Le roi reçut les ambassadeurs, parla de son attachement au roi de Bohême, puis suscita des lenteurs, les chicana sur les formes de leurs lettres de créance, sur le titre de duc de Luxembourg que prenait leur souverain, et enfin, après avoir été encore quelque temps promenés d'un lieu à un autre, ils retournèrent chez eux sans avoir rien obtenu.

La traduction et la publication de cette pièce est due, ainsi qu'un grand morceau d'histoire sur le grand interrègne de Bohême (de 1439 à 1453), qui mériterait d'être traduit dans son entier, à M. F. Palacky, jeune homme plein de talent, qui se voue avec un grand zèle à la recherche et à l'examen des sources d'où peut sortir une histoire de Bohême: il voit dans cette histoire une lutte continuelle des Bohêmes pour conserver, au milieu des populations étrangères qui les environnent, leur individualité nationale (Bœhmischthum). Selon lui, la question pour la race bohême dans la guerre des Hussites, dans les guerres de la ré-

formation, était une question d'existence. L'histoire politique de la Bohême présente aussi plusieurs particularités remarquables, comme l'importance très ancienne du tiers-état. Là, la féodalité semble n'avoir jamais été oppressive. Si haut qu'on remonte, on trouve les bourgeois des villes formant un ordre indépendant et représenté. A aucune époque, au contraire, le clergé ne forme un ordre distinct et les évêques ne jouissent d'aucun droit politique. Au commencement du seizième siècle, (c'est toujours M. Palacky qui parle,) les quatre onzièmes des terres sont dans des mains non aristocratiques. Enfin, les souvenirs de la guerre de trente ans sont vivans à Prague : on montre encore aujourd'hui dans la cathédrale un boulet que les Suédois y ont lancé, et, de la ville, on aperçoit la *montagne blanche* (Weissenberg), où était le camp de Wallenstein.

Il suffit d'avoir vu Prague avec son immense enceinte, trop vaste pour sa population d'aujourd'hui, ses larges rues bordées de palais, ses vieilles églises, les deux villes qui la composent, et qui plusieurs fois se sont fait la guerre au moyen âge, pour comprendre qu'il y a eu là un passé mémorable. En regardant, des hauteurs qui la dominent, cette double cité, cette foule de dômes qui lui donnent quelque chose de l'aspect majestueux et monumental de Rome, ce beau pont couvert de statues, jeté sur un fleuve sau-

vage, tout cet appareil d'une grandeur déchue dont les traces sont partout, on ne peut se défendre de partager l'intérêt qui attache les savans bohêmes à leurs souvenirs nationaux et anime leur érudition d'un zèle patriotique. La lecture de quelques vieux chants indigènes qu'ils ont publiés justifie encore mieux cet intérêt.

II.

Poésies nationales.

Le caractère propre aux nations slaves les distingue d'une manière frappante de toutes les autres. Intermédiaire en quelque sorte entre les peuples du Midi et les peuples du Nord, cette race semble tenir aux uns par le climat, aux autres par les dispositions naturelles et le tempérament. Les Slaves n'ont rien de ce flegme septentrional qu'on retrouve à différens degrés chez toutes les nations scandinaves et germaniques; elles ont aussi en général plus de finesse et peut-être moins de candeur. Un sang plus vif, plus chaud, plus léger, coule dans leurs veines. Ce sont véritablement des méridionaux égarés au Nord. Rien n'est plus délié et plus brillant qu'un Polonais, et ceux qui ont été à Moskow savent que la population y est presque aussi animée, et qu'il s'y fait presque autant de bruit dans les rues qu'à Naples. Il n'y a pas trop long-temps qu'on a commencé à s'occuper sérieusement des

langues et des littératures slaves. Ces belles langues, dont la parenté avec le san scit est maintenant reconnue, paraissent se rapprocher à quelques égards, plus même que le grec, de ce magnifique idiome. Si l'abondance de leurs formes les recommande à l'attention du philologue, elles ne sont pas moins dignes, sous le rapport littéraire, d'exciter vivement l'attention de ceux qui se plaisent à l'étude des poésies populaires. En effet, chaque branche de la famille des langues slaves est riche en poésies de ce genre. Les plus connues jusqu'ici, et à ce qu'il paraît les plus belles de toutes, sont les *Chants serbes*. Les Russes possèdent aussi de fort anciennes poésies nationales, dont quelques unes remontent, dit-on, jusqu'au temps des grandes invasions des Barbares; et chaque jour il s'en compose de fort belles, témoin le fameux chant de milice (*Landwherlied*). A Prague, centre intéressant de la culture slave, on a publié récemment des collections de chants populaires polonais, moraviens, slowaques. Il y a aussi, sans compter la *Gusla*, des recueils de chants illyriques. Dans toutes ces poésies, aussi bien dans celles qui sont nées sous une latitude plus boréale, que dans celles qui ont vu le jour sous un ciel plus doux, on retrouve le même caractère de vivacité, de chaleur, de passion, souvent une hardiesse et une imagination tout orientale, pareille à celle qu'on rencontre çà et là dans les

chants de la Grèce moderne, qu'a fait connaître le travail si accompli de M. Fauriel.

La Bohême a aussi ses chants populaires. Pour en recueillir un grand nombre, il suffirait de se promener pendant l'été dans les rues de Prague, où les gens de la campagne les chantent dès l'aube du jour. L'instinct musical, universellement répandu parmi les Bohêmes, y perpétue et y renouvelle sans cesse la poésie populaire. Mais, si nous en croyons le témoignage d'un savant du pays qui semble du reste zélé pour sa gloire (*Ant. Müller Monatschrift der ges. des vat. mus.*, 1827, *Aug. P.* 72), cette poésie n'est pas aujourd'hui ce qu'elle fut en Bohême, ce qu'elle est encore chez d'autres peuples slaves; le moment de sa fleur est passé. Heureusement un monument plus ancien permet de juger de ce qu'elle a été autrefois. M. le bibliothécaire Hanka a publié en 1819 (1) une collection de poèmes dans l'ancienne langue bohême, assez différente, à ce qu'il paraît, de la langue actuelle. Cette publication du texte original est accompagnée d'une traduction en langue bohême moderne et d'une version allemande, qui me permettra de faire connaître quelque chose de ces poésies aux lecteurs français. Le fragment du manuscrit qui les contenait a été trouvé dans le couvent de Kœniginhof, sous un amas de vieux papiers. Sa date paraît tomber entre 1290 et 1310,

(1) Une autre édition a paru en 1829.

mais la plupart des morceaux qu'il renferme sont évidemment plus anciens. Il en est un, entre autres, le plus remarquable de tous, qui remonte certainement à un temps payen. Son sujet est la résistance des héros bohêmes à des conquérans chrétiens, probablement à des Francs. Ce chant a un caractère sauvage et fier : on y sent un emportement de haine et de valeur qui va bien à une pareille époque. Les autres offrent le même caractère ; seulement il est moins prononcé. Un échantillon de ce poème servira donc à donner une idée de tous. Je vais en extraire les parties les plus saillantes.

« Ici commence le récit d'un grand combat :

« Au dessus d'un bois noir s'élève un rocher ; sur le rocher monte le fort Zaboj. Il regarde le pays autour de lui de tous côtés ; et, à l'aspect du pays, il est rempli de douleur. Il soupire comme si des colombes pleuraient. Long-temps il demeure assis, abîmé dans sa douleur ; ensuite il s'élance comme un cerf, il descend à travers la forêt vaste et solitaire ; se hâtant, il va d'un homme à un autre ; dans toute l'étendue du pays, il va trouver chaque brave, lui dit secrètement de courtes paroles, s'incline en passant devant les dieux, et va chercher un autre brave. Il s'écoule un jour ; le second se passe aussi, et, comme dans la nuit du troisième la lune se lève, les hommes

se rassemblent ici dans le bois, et vers eux vient Zaboj, et il les conduit dans une vallée, dans une vallée profonde, au sein de la grande forêt. Au dessous, bien au dessous d'eux, se place Zaboj; il prend son varito plaintif: « Hommes au cœur « de frère, hommes aux regards étincelans, écou- « tez, je vous chante des profondeurs de la val- « lée un chant qui me vient du cœur, oui, du « profond de mon cœur, que le chagrin consume.

« Le père est allé vers ses pères; il a laissé à la « maison ses enfans et aussi sa bien-aimée, et à « personne il n'a dit: Frère, parle-leur, dis-leur « des paroles paternelles. Et voici qu'un étranger « est entré avec violence dans notre pays, et il « commande ici dans une langue étrangère; et ce « que l'on fait depuis le matin jusqu'au soir, dans « l'étranger, il faut que nos femmes, nos enfans « le fassent ici. Il faut que nous n'ayons qu'une « compagne dans tout le cours de notre vie. De- « puis Wesna jusqu'à Morana (1), ils chassent les « éperviers des bois sacrés; et, s'il y a des dieux « dans les terres étrangères, c'est devant eux que « nous devons nous incliner, à eux que nous de- « vons porter les offrandes. Nous ne pouvons plus « nous frapper le front devant nos dieux, ni le « soir leur porter de la nourriture. Là où le père a

(1) La vie terrestre est sous la garde de deux divinités : Wesna (le printemps), et Morana (la mort).

« porté aux dieux de la nourriture, où il est allé « entonner les anciens cantiques. Ils ont abattu « tous les arbres, ils ont mis tous nos dieux en dé- « bris. »

— « Ah! Zaboj! ah! oui, c'est du cœur que « vient ton chant, et il arrive à notre cœur, au « milieu de notre poitrine, que le chagrin rem- « plit. Comme Lumir qui, par ses paroles et sa « voix, savait émouvoir le Wyssehrad et tous les « pays, ainsi toi tu émeus moi et tous mes frères. « Oui, les dieux aiment les bons chanteurs; « chante donc: la puissance t'a été donnée d'en- « flammer les cœurs contre l'ennemi. »

« Le regard de Zaboj rencontre le regard embrasé de colère que lance Slawoj, et il continue ainsi d'enflammer les cœurs: « Deux jeunes héros, dont « la voix commençait à être virile, allèrent à la « forêt. Là, avec l'épée et la hache, ils exercèrent « leurs bras; puis ils cachèrent leurs armes, et « revinrent joyeux dans leur maison. Et lorsque « leur bras fut devenu assez robuste et leur ame « assez forte pour fondre sur l'ennemi, et quand « les autres frères eurent aussi grandi, tous s'élan- « cèrent sur l'ennemi, et leur colère ressembla à « l'orage du ciel, et le bonheur d'autrefois revint « dans le pays. »

« Tous alors se précipitent vers Zaboj, le pressent dans leurs bras vigoureux; ils plaçent les mains sur la poitrine les uns des autres, et pro-

noncent beaucoup de sages paroles; et la nuit était avancée, le matin approchait : alors ils se dispersent, ils se cachent derrière tous les autres arbres, ils sortent du bois par tous les côtés. Il s'écoule un jour; le second se passe aussi, et après le troisième, quand la nuit était déjà sombre, Zaboj vint à la forêt. Derrière lui des troupes de combattans s'avancent à travers la forêt. Slawoj vient aussi, et derrière lui s'avancent à travers la forêt des troupes de combattans, tous pleins d'une ferme confiance en leur chef, tous haïssant le roi (1) du fond de leur cœur, tous portant des armes aigües, et les portant contre le roi.

. . . . . .

« De l'innombrable armée de Ludiek (2), un bataillon nombreux s'élance sur Zaboj; et Zaboj, les yeux en feu, s'élance contre Ludiek. Comme si, s'arrachant de la forêt, un chêne combattait contre un chêne, Zaboj bondit au devant de l'armée à la rencontre de Ludiek. Ludiek le frappe avec son épée, et fend trois peaux de son bouclier. Zaboj lui porte un coup de hache. Ludiek saute lestement de côté; la hache rencontre un arbre, il tombe sur l'armée, et trente guerriers vont rejoindre leurs pères.

« . . . . . .

« Zaboj alors prend sa hache d'armes; Ludiek

(1) On pense que le roi ennemi est Dagobert.
(2) Probablement Louis.

saute de côté ; Zaboj brandit haut sa hache et la lance à son ennemi ; la hache vole et brise le bouclier ; derrière le bouclier elle brise la poitrine de Ludiek. La pesanteur de la hache épouvante l'ame de Ludiek ; la hache fait sortir cette ame du corps, et pénètre cinq brasses plus avant dans l'armée.

« . . . . . .

« Ecoutez dans la forêt le hennissement des chevaux. « A cheval, à la poursuite de l'ennemi ! « partout, chevaux agiles, portez notre vengeance « sur ses traces ! » Et sur les chevaux agiles s'élance la foule des guerriers, et ils s'élancent rapidement à la chasse de l'ennemi. Les chevaux soufflent de fureur : plaines, montagnes, bois disparaissent ; à droite, à gauche, tout fuit derrière eux. Voyez, là rugit un torrent impétueux ; flot sur flot se précipite, et sur ses bords rugit l'armée, qui chasse les fuyards : tous s'élancent à travers le courant rapide. Beaucoup des étrangers périssent dans les flots : les flots portent à l'autre rive les guerriers amis. Un milan sauvage déploie ses ailes, et donne la chasse dans toute la plaine à une volée d'oiseaux : c'est l'armée de Zaboj qui se déploie, s'étend, et qui, dans tout le pays, s'élance à la poursuite des ennemis, les terrasse, les écrase, les foule sous l'ongle des chevaux ; furieuse, les poursuit la nuit, au clair de la lune, les poursuit au grand jour, quand le soleil est brûlant ; et ainsi

toujours durant la nuit sombre, ainsi toujours quand le matin commence à poindre.

« Les vents rugissent dans le pays, dans le pays rugissent aussi les armées; dans le pays à droite, à gauche, marchent les longues lignes de soldats; il marchent en avant avec des cris de triomphe.

« Vois, frère, vois la montagne grise où les dieux « nous ont donné la victoire: bien des ames vol- « tigent ici et là, d'un arbre à l'autre, et devant « elles s'épouvantent les oiseaux et les bêtes fau- « ves; le hibou seul ne s'en effraie point. Allons « à la montagne enterrer nos morts, porter à nos « dieux, qui nous ont délivrés, de riches offran- « des, entonner les chants qu'ils aiment, et leur « consacrer les armes des ennemis que nous avons « tués. »

DISCOURS

SUR

L'ANCIENNE LITTÉRATURE SCANDINAVE.

MESSIEURS,

La bienveillante amitié de M. Fauriel m'a désigné pour le remplacer momentanément dans la chaire de littérature étrangère, création si importante et dont il s'est montré si digne. Vous n'attendez pas de moi, messieurs, cette profondeur de savoir, cette sûreté de critique, cette finesse d'exposition, qui caractérisent son enseignement; mais ce que vous êtes en droit d'exiger, c'est que celui qu'il a choisi s'efforce de ne pas être trop infidèle à ses exemples. Sur ces bancs, où j'ai été son auditeur assidu et où il me sera doux de m'asseoir de nouveau pour l'entendre, dans des communi-

cations journalières aussi instructives, plus précieuses peut-être que ses leçons, j'ai appris de lui à traiter sérieusement la science, à ne chercher dans les lettres qu'elles-mêmes, à ne point reculer devant de pénibles études, et à ne craindre que l'esprit de système, qui aspire à se passer d'elles. Ces principes seront les miens. Je tâcherai de tirer de mon sujet tout l'intérêt qu'il renferme; mais je m'interdirai sévèrement de chercher à lui prêter un intérêt étranger; et, pour commencer dès ce moment l'application de la méthode que je fais vœu de suivre, laissant de côté tout préambule, j'entre en matière.

MESSIEURS,

Tous les monumens de la littérature qui va nous occuper sont écrits dans une langue qui ne se parle plus, si ce n'est dans une île presque inconnue à l'Europe, presque entièrement isolée du monde. C'est dans cette île, à peine habitée, que se sont conservés la plupart de ces monumens. Ils contiennent les enseignemens d'une religion qui, depuis huit siècles, a cessé d'exister, des traditions héroïques qui ont été étrangères à notre enfance, les récits d'une histoire qui semble se lier à peine aux histoires que nous connaissons. Quel intérêt peut donc avoir pour nous cette littérature? Que nous font ces antiquités obscures, cette religion

sanglante, ces langues et ces chants barbares? Pourquoi les tirer des brumes du nord et de la nuit du pôle?

Mais, messieurs, si cette île, pauvre et lointaine, avait été, durant quatre siècles, le siége d'une république indépendante, possédant une littérature originale comme sa civilisation; si l'étude approfondie de la langue, de la mythologie, des traditions scandinaves qu'elle nous a conservées, jetait un jour précieux sur les origines de la plupart de ces peuples barbares qui ont renouvelé l'Europe; si elle rattachait le nord à l'orient, les temps modernes à l'antiquité; si elle révélait les rapports essentiels des nations germaniques avec la Grèce et l'Italie d'une part, et de l'autre avec la Perse et l'Inde; si cette religion d'Odin, qui semble, au premier coup-d'œil, si bizarre et si monstrueuse, renfermait, avec un système cosmogonique et philosophique assez régulier, les traces de son histoire et celles des races au sein desquelles elle s'est successivement formée; si les poésies héroïques de l'*Edda* étaient les débris d'un grand ensemble épique, d'un grand cycle, héritage commun des nations germaniques; si les traces de la diffusion de ce cycle se retrouvaient dans presque toute l'Europe; et si la comparaison de ces vestiges dispersés avec le recueil scandinave, éclairait la question de la poésie primitive par des rapprochemens avec la formation de l'épopée homé-

rique, d'autant plus frappans qu'ils sont puisés plus loin d'elle; si des monumens d'un genre particulier offraient, sous le nom de *sagas*, le plus riche développement du récit traditionnel, transition curieuse de la fable à l'histoire; si leur lecture, importante à d'autres égards, faisait mieux comprendre sous quel point de vue on doit étudier les muses d'Hérodote et les premiers livres de Tite-Live; si une poésie lyrique où l'exaltation effrénée de la guerre et de la mort éclate à côté d'une recherche maniérée et d'une pédanterie laborieuse, fermait le cercle de cette littérature extraordinaire; si enfin, de même qu'en remontant à ses sources, on est conduit au fond de l'orient et au sein de l'antiquité la plus reculée, en suivant son influence sur les temps postérieurs, on la voyait se répandre sur le moyen âge, le traverser même, et, dans certaines localités, se propager jusqu'à nos jours; en un mot, si ce point trop négligé de l'histoire littéraire touchait à tant de lieux, ce moment à tant de siècles, peut-être serais-je justifié à vos yeux d'en avoir fait l'objet de longues études, le but de lointains voyages, et de le choisir pour sujet du cours que j'ouvre aujourd'hui devant vous.

Messieurs, la littérature scandinave est peu connue en France. Avant de nous engager dans ses détails, je crois devoir vous exposer sommairement les principaux faits et les principaux résultats

que ces leçons devront établir et développer.

On n'arrive, messieurs, à l'intelligence complète d'une littérature, et surtout d'une littérature primitive, qu'en passant par des recherches un peu profondes sur l'histoire du peuple qui l'a produite, sur les origines, la langue, la religion de ce peuple. C'est aussi par où nous commencerons; c'est quand nous connaîtrons les nations scandinaves en elles-mêmes et dans leur rapport avec les autres nations; c'est quand nous aurons rattaché leur développement particulier au développement général de l'humanité, que leurs monumens littéraires auront pour nous le sens et la valeur qui leur appartiennent.

La Scandinavie, c'est-à-dire les pays dont se composent aujourd'hui les trois royaumes du nord, le Danemark, la Suède et la Norwège; la Scandinavie est couverte presque tout entièrement par des populations de race germanique. Cependant d'autres populations étrangères à cette race ont occupé jadis une grande partie, habitent encore quelques extrémités, et sont errantes sur les confins de la terre scandinave. Ces populations faisaient partie de la grande famille des nations finnoises qui, se déversant à l'orient et à l'occident des monts Oural, semblent avoir, à des époques reculées, couvert un si vaste espace, et joué un si grand rôle dans les contrées septentrionales de l'Asie et de l'Europe. Nous arrêterons d'abord

notre attention sur ces peuples qu'on pourrait appeler les Celtes du nord, dont ils disputèrent long-temps la possession aux tribus germaniques; ces peuples opiniâtres et sombres auxquels une disposition particulière à l'extase fit de bonne heure un renom de magie et de divination, que, dans plusieurs endroits, ils ont conservé jusqu'à nos jours; race maintenant fondue dans d'autres races ou asservie par elles, mais qui s'étendit sur les deux bords de la Baltique, conquit la Hongrie, comme l'atteste la langue de ce pays, fonda sur les plages glacées de la mer Blanche un État qui faisait le commerce avec l'Orient, quand les marchandises de l'Inde descendaient sur la Dwina, aux lieux où est Archangel; quand les monnaies arabes circulaient dans les comptoirs de la Baltique; et, si l'on en croit les opinions les plus récentes des orientalistes, race à laquelle appartenaient des nations nombreuses du nord de l'Asie, entre autres les Huns, ces terribles vengeurs de leurs frères Finnois opprimés ou détruits par les nations germaniques.

Passant des Finnois, premiers habitans de la Scandinavie, aux conquérans germains, ceux-ci nous présenteront deux divisions, et, pour ainsi dire, deux couches au sein d'une même race. Les plus anciennement établis dans le sud de la Suède et en Danemark portaient le nom de Goths, ce nom qui a retenti dans toute l'Europe, qui a voyagé avec le soleil depuis les bords de la mer

Caspienne jusqu'à l'embouchure du Tage. Après les Goths un autre rameau germanique fit invasion dans la péninsule scandinave.

Ces nouveaux envahisseurs s'appelaient les Ases, c'est-à-dire, les forts, les dieux. Leur chef portait le nom d'Odin, l'une des principales divinités dans le système de religion commun aux Ases et aux Goths, et vraisemblablement aussi à un très grand nombre des nations germaniques. Les Ases, qui paraissent être entrés plus au nord que les Goths, établirent sur les bords du lac Mellar, vers le point où depuis a été Stockholm, le centre d'un pouvoir théocratique et guerrier. Les Goths demeurèrent en possession de la Suède méridionale; les Ases pesèrent fortement sur les nations finnoises, et les reléguèrent partie au nord dans la Laponie, partie au nord-est dans la Finlande. Les guerres d'extermination que les Ases firent aux Finnois remplissent les traditions scandinaves. Il n'en fut pas de même à l'égard des Goths avec lesquels ils avaient communauté de religion et d'origine. Mais les Ases, qui prirent aussi le nom de Suédois (svi thiod), paraissent s'être placés, vis-à-vis des Goths, dans une attitude de supériorité sacerdotale et politique dont les traces se retrouvent au moyen âge, et n'ont peut-être pas encore complètement disparu.

Maintenant d'où venaient ces Goths et ces Ases? c'est demander d'où venaient les nations gothiques et même toutes les populations germaniques. Ici

la question de l'origine des peuples scandinaves prend de la grandeur, car elle se rattache à celle de la migration des barbares. Nous serons obligés, messieurs, de nous occuper de cet immense évènement; nous remonterons, pour ainsi dire, ce torrent de peuples en suivant les traces des nations scandinaves. Elles nous conduiront du côté de l'Orient : d'abord aux rives de la mer Noire, puis dans les gorges du Caucase, porte par où ont passé les tribus asiatiques, espèce de caravansérail sur la grande route du genre humain, où se sont arrêtés les traînards de toute race, et où on trouve comme des échantillons de chacune d'elles; enfin de précieux indices nous entraîneront encore plus loin : guidés par eux, nous entreverrons au centre et au sommet de l'Asie, au nord de l'Inde et de la Perse, le point d'où sont partis ceux que nous avons trouvés établis sur les bords de la Baltique et du golfe de Bothnie.

J'espère, messieurs, rassembler devant vous des preuves de cette longue course des populations scandinaves à travers le monde, qui ne laisseront aucune incertitude dans vos esprits. Mais dès aujourd'hui je dois vous prévenir contre la surprise que cette assertion peut vous causer. Comment, direz-vous avec Tacite, serait-on venu d'un pays plus heureux dans la triste Germanie? J'ajourne les diverses explications qu'on peut présenter de ce fait, et pour aujourd'hui je me borne à répon-

dre : Connaissons-nous toutes les antiques révolutions qui ont agité ces masses d'hommes, pressées dans le centre de l'Asie ou perdues à ses extrémités? C'est du milieu de cet océan de peuples qu'ont dû se soulever ces grandes tempêtes dont nous avons à peine aperçu les dernières ondulations dans notre coin reculé du monde; et se heurtant, se brisant les uns contre les autres comme des vagues, ils se sont rués en désordre partout où ils trouvaient de la place, sans s'inquiéter s'ils marchaient au nord ou au sud, à l'orient ou à l'occident, n'ayant pas le choix de la marche à suivre et de la terre à prendre, allant où ils étaient forcés d'aller, s'emparant de ce qui restait vacant, comme dans une foule on obéit à cette force immense et confuse qui vous entraîne vers un point ou vers un autre. Ainsi les peuples ballottés pêle-mêle n'ont point choisi librement leurs demeures; ils se sont avancés en tous sens, selon que les poussait et les dirigeait la nécessité.

Revenus du fond de l'Orient dans la péninsule scandinave, nous ne nous y renfermerons pas long-temps, car ce ne fut ni dans cette péninsule qui comprend la Suède et la Norwège, ni dans les îles, ou la Chersonèse danoise, que se développa de la manière la plus complète, la nationalité scandinave. Ce n'est pas dans ces pays que devaient se conserver le plus fidèlement la langue, la religion, les traditions poétiques des populations qui les

habitaient; la Scandinavie devait, pour ainsi dire, se transporter tout entière dans une île; cette île devait être l'asile et comme le sanctuaire du génie des peuples germaniques, et nous transmettre un jour les seuls monumens littéraires où il subsiste dans sa pureté. C'est de cette contrée remarquable qu'il faut vous parler.

Sous le cercle polaire, entre l'extrémité septentrionale de l'Europe et la côte orientale de l'Amérique, aux confins du monde vivant, est situé l'un des plus singuliers pays que les hommes aient jamais habités: c'est l'Islande. Imaginez une grande île, formée presque tout entière de produits volcaniques, sillonnée de laves, couverte de cratères et de glaciers. Tout, dans ce pays boréal, avertit qu'on marche sur un gouffre ardent; on vient de franchir une nappe de neige, et le pied enfonce dans le soufre liquide. Ici s'élancent à cent pieds des jets intermittens d'eau bouillante de deux toises d'épaisseur; là, des colonnes d'une vapeur chaude sortent du sein de la terre, et forment des réservoirs d'air tiède au sein d'une atmosphère glacée. L'Islande est un volcan à plusieurs bouches. Sans doute, elle est sortie un jour de la mer qui l'environne; la cause qui l'a soulevée continue à la travailler en tous sens, et maintenant il semble qu'au milieu de ses glaces, dans sa lointaine solitude, elle achève lentement de se dévorer elle-même.

Rien de plus triste, de plus désolé, comme on

peut croire, que l'intérieur d'un tel pays. Les côtes seules sont habitées, le centre n'est qu'un désert de laves, où l'on ne rencontre ni un arbre, ni un être vivant. Pendant quelques mois seulement, l'Islande peut communiquer avec le reste du monde. Durant ses longs hivers, elle est isolée par les tempêtes, et cernée en partie par les glaces que les courans accumulent sur ses bords. On voit arriver les ours blancs, embarqués sur ces glaces qui s'avancent avec une incroyable vitesse, et si alors il survient une tempête qui soulève et agite ces masses flottantes, elles se choquent et se brisent avec d'épouvantables craquemens. Éclairez une pareille scène des feux sanglans d'une aurore boréale, mêlée à la lueur des volcans, et reflétée par la neige; qu'à ces tourmentes de l'océan du nord répondent les commotions des tempêtes souterraines qui soulèvent en vagues un sol de laves à demi refroidi, et vous aurez une idée de ce que peut présenter de plus terrible et de plus grand la nature septentrionale : telle est l'Islande, et l'amour de la patrie est si plein d'illusions chez tous les hommes, qu'un proverbe national dit : « L'Islande est le plus beau pays que le soleil éclaire. »

L'Islande fut peuplée au neuvième siècle, par suite d'une révolution qui s'opéra presque en même temps en Danemark, en Suède et en Norwège. C'est alors que ces royaumes furent fondés, que quelques chefs adroits soumirent les autres à

leur autorité. Ceux à qui ce changement ne convenait point, ceux qui regrettaient l'ancienne indépendance, émigrèrent, et un grand nombre fut chercher un asile en Islande. L'Islande se trouva ainsi le refuge de tout ce qui tenait le plus fortement aux anciennes mœurs, aux traditions nationales. Ces fugitifs emportèrent avec eux la vieille religion du nord, établirent une sorte de république patriarcale, gouvernée par un président nommé l'*homme de la loi.* Cet état de choses dura quatre siècles. L'Islandais, dans sa jeunesse, était commerçant ou pirate, quelquefois tous les deux ensemble; puis, il revenait dans son île, vivait dans sa maison de bois, de ses troupeaux, de quelque agriculture, là où elle était possible, et partageait son temps entre ses affaires domestiques, les assemblées locales de chaque canton, et l'assemblée générale qui avait lieu une fois l'an, sur le plateau volcanique de Thing-Valla, appelé aussi la *Montagne de la loi.* Joignez-y quelques coups de main auxquels donnaient lieu les querelles des diverses familles, et force procès, et vous aurez une idée assez complète de l'existence d'un Islandais. Tout le loisir que lui laissait un genre de vie si peu occupé était employé, soit à composer, soit à écouter des chants ou des récits. Grâce aux diverses circonstances qui favorisèrent ce penchant naturel, l'Islande devint bientôt le foyer principal de la littérature scandinave, et c'est ainsi

que cette littérature et la langue dans laquelle elle existe, ont été nommées indifféremment scandinave ou islandaise.

Cette langue appartient à la famille des langues germaniques. Nous déterminerons la place qu'elle y occupe, et celle que la famille dont elle fait partie occupe elle-même dans le système général des langues.

Ici, nous aurons besoin de poser quelques principes de la science étymologique, pour ne pas nous laisser entraîner à des inductions mensongères.

Nous examinerons les règles que doit suivre une critique sévère dans les rapprochemens qu'elle établit soit entre les mots, soit entre les formes grammaticales qu'elle compare (1).

Grâce à des travaux récens entrepris en Allemagne et dans le nord, et qui se poursuivent en France avec succès, la science étymologique à laquelle des tentatives extravagantes avaient attaché une sorte de ridicule, est devenue une science philosophique et positive tout ensemble. Flambeau précieux et quelquefois unique, elle éclaire ce que l'histoire laisse trop souvent dans l'ombre, la filiation et le berceau des peuples. En outre, prise en elle-même, elle offre un intérêt indépendant de ce genre de services. L'histoire des langues peut s'appeler une anatomie ou plutôt une physiologie

(1) Voyez plus loin le morceau intitulé *Quelques principes pour l'histoire comparée des langues.*

comparée, car une langue est comme un être vivant dont l'organisme se développe suivant des lois constantes. Nous aurons à étudier cet organisme, à constater quelques unes de ses lois avant d'entamer la comparaison des idiomes germaniques avec les autres idiomes qui leur ressemblent. Nous livrant alors à cette comparaison, nous pourrons y apporter quelque méthode et quelque certitude. Les résultats auxquels nous arriverons seront à-la-fois assez piquans et assez vastes, pour mériter que nous ne marchions vers eux que pas à pas, avec prudence et réserve. N'est-ce pas un fait frappant que l'analogie fondamentale qui existe entre les langues germaniques, et les langues grecques et latines? Qu'aurait pensé, bon dieu! l'antiquité, si dédaigneuse et si ignorante de tout ce qui était barbare? Qu'auraient dit les Romains, si on leur eût appris que ces Goths, ces Francs qu'ils regardaient à peine comme des hommes, parlaient une langue dont les principales racines se trouvaient dans leur propre langue, dont la grammaire ignorée était une contre-épreuve assez fidèle de celle de Sophocle et de Démosthène, de Cicéron et de Virgile?

Il fallait, pour reconnaître cette vérité, qu'après bien des siècles, les descendans de ces barbares eussent établi des bibliothèques et des académies dans la Chersonèse cimbrique et dans le pays des Cattes.

Ce n'est pas tout, et d'autres analogies non moins certaines rattacheront les langues germaniques aux anciens idiomes de la Perse et de l'Inde, si étroitement liés eux-mêmes avec ceux de la Grèce et de l'Italie; et, pour la seconde fois, nous aurons touché aux régions lointaines de l'Orient, en partant de l'Islande.

Enfin, après les considérations de race et de langues, un troisième objet d'étude achevera de nous préparer à la littérature des peuples scandinaves. Je veux parler de leur religion.

Il n'est plus permis aujourd'hui, messieurs, de ne voir dans une étymologie qu'un jeu de la fantaisie des poètes, ce serait transporter dans l'histoire de la pensée humaine l'erreur qui régnait autrefois dans l'étude du monde physique, quand on attribuait aux jeux de la nature ce qu'on ne savait pas ramener à ses lois: c'est aussi d'après des lois générales que se forme cette cristallisation brillante, bizarre en apparence, au fond régulière, qu'on appelle une mythologie.

Mais, pour arriver à ces lois générales, il faut déterminer soigneusement tous les faits partiels d'où elles doivent sortir, et ici de graves difficultés se présentent. Rien n'est plus complexe et plus divers que les mythologies, car elles se forment à une époque de la pensée humaine où sa confusion égale sa hardiesse. Tout s'y trouve, et les idées que les hommes, dans leur ignorance, cherchent à se

faire de l'origine et de la fin des choses, de la nature de Dieu et de la structure de l'univers, et les faits dont le souvenir les intéresse, leur propre histoire qui se confond dans leur esprit avec celle de leur religion et de leurs dieux. Instinct du vrai, superstitions folles, traditions véridiques, légendes fabuleuses, pressentiment du bien et du beau, mouvemens brutaux, aperçus de l'infini, et grossières erreurs, de toutes ces choses et de mille autres se forme un chaos qu'illuminent d'éblouissans éclairs. C'est dans ce chaos qu'il faut descendre, pour y chercher les divers élémens qui fermentent pêle-mêle dans son sein.

Afin de répandre quelque lumière sur la mythologie scandinave, je vous présenterai d'abord un tableau de son ensemble. Je construirai devant vous ce monde ou plutôt ces mondes, dont la superposition et la juxta-position symétrique forment dans les idées scandinaves l'édifice de l'univers. Je déroulerai à vos yeux ce grand drame cosmogonique qui s'ouvre par la naissance du monde, et se dénoue par la catastrophe dans laquelle la terre, le ciel et tous les dieux périssent pour renaître; drame lugubre, sur lequel planent d'un bout à l'autre une tristesse belliqueuse et un pressentiment sinistre. C'est la vie sortant des ténèbres et des glaces de l'abîme; c'est l'univers formé des débris d'un cadavre, un déluge de sang, des dieux qui souffrent et combattent, des dieux

qui savent qu'ils doivent mourir ; c'est Balder qui périt de la main d'un frère : c'est Odin que le loup dévore : enfin c'est la destruction universelle des êtres. En présence de ces redoutables scènes, on est transporté au milieu des fantômes du nord, on croit sentir son âme, pressée par le froid et la nuit, se dissoudre avec ce nébuleux univers. Si l'on entrevoit, vers la fin, l'aurore d'une vie nouvelle, plus douce et plus sereine, elle est comme ces feux polaires qui brillent d'une lueur vague au sein des longs hivers, sans en dissiper les ténèbres (1).

Après avoir contemplé ces grands et sombres symboles, nous tenterons d'en pénétrer le sens, non par une minutieuse interprétation, qui poursuit, dans des détails arbitraires, la chimère d'une explication complète ; mais, en nous attachant à quelques idées fondamentales, nous comparerons les mythes principaux de cette religion avec ceux qui peuvent leur correspondre réellement dans les religions de l'orient ou de l'antiquité ; enfin nous demanderons à la mythologie scandinave sa propre histoire ; nous chercherons dans son sein les traces des révolutions qu'elle a subies. Nous nous efforcerons de déterminer son point de départ et les limites de son extension. Ici la coïncidence des résultats auxquels nous conduira cette recherche, avec ceux que nous aura fournis un travail du même genre sur les races et les langues scandina-

(1) Voyez plus loin l'exposé de la mythologie scandinave.

ves, nous permettra de nous élever avec confiance à des conclusions qui ne sont peut-être pas sans importance pour la connaissance des origines et des migrations des peuples, et pour l'histoire du genre humain.

Ainsi préparés à l'étude des monumens de la littérature scandinave, nous aborderons ces monumens.

Nous parlerons d'abord des plus célèbres, des *Eddas*.

Il existe deux recueils d'une nature et d'une composition entièrement différentes, et qui tous deux portent le nom d'*Edda*. La moins ancienne est un ouvrage du dernier grand homme de l'Islande, de Snorri Sturleson, mort au milieu du treizième siècle (1241). Cette *Edda* se compose de plusieurs traités en prose sur la mythologie et la langue figurée, employées par les scaldes ou poètes scandinaves. La première partie contient, sous forme de dialogue, une exposition scientifique de la mythologie scandinave, faite long-temps après qu'on n'y croyait plus, et dans un but purement littéraire. Cette partie de l'*Edda* de Snorri est l'ouvrage d'un mythographe : c'est en quelque sorte un dictionnaire de la fable. Une seconde partie contient un choix de locutions poétiques inventées par les scaldes, de périphrases consacrées parmi eux, et, on peut rigoureusement le dire, *classiques*, assez semblables à ce qu'on trouve dans un *Gradus ad*

Parnassum. Ce recueil avait pour but de faciliter à ceux qui prenaient plaisir à la lecture des poésies nationales, et qui continuaient à se servir pour les leurs de l'ancien merveilleux scandinave, l'intelligence et l'emploi du langage des scaldes.

Enfin, à ces deux parties l'auteur a ajouté un traité de grammaire, de rhétorique et de prosodie, que termine assez pédantesquement un poème bizarre, où sont renfermées toutes les formes de la versification scandinave, espèce de métrique en exemples, et que l'auteur a intitulée *Clef prosodique*.

Telle est l'*Edda* de Snorri, nommée aussi l'*Edda* en prose, la *Nouvelle-Edda*, la seule dont une partie ait été traduite en français par M. Mallet; compilation précieuse par les faits qu'elle contient, mais sans intérêt et sans valeur poétique, et qui ne ressemble pas plus à l'autre *Edda*, à l'*Edda* en vers, à la vieille et véritable *Edda*, que la bibliothèque d'Apollodore ne ressemble aux poésies d'Homère.

Cette ancienne *Edda* est une collection de poèmes et de fragmens de poèmes mythologiques, gnomiques, héroïques, recueillis, au onzième siècle, par un Islandais nommé Semund. Les auteurs en sont inconnus, les dates difficiles à déterminer. Elles remontent, au moins quelques uns, à plusieurs siècles avant l'époque où ils furent recueillis.

Les poèmes mythologiques renferment les dogmes de cette religion sombre et guerrière dont je vous ai entretenus. Souvent ils sont empreints,

comme elle, d'une majesté lugubre et d'une tristesse sublime.

Telle est la *Voluspa* (1), le plus important des poèmes mythologiques de l'*Edda*, débris d'une cosmogonie perdue, qui commence par la formation de l'univers, et se termine par l'embrâsement dans lequel il doit périr : c'est l'expression voilée des mystères et des oracles; c'est une vision confuse, gigantesque et terrible; c'est à-la-fois la *Génèse* et l'*Apocalypse* du nord.

Il y a loin de là, messieurs, à ces poèmes burlesquement satiriques, qui se trouvent aussi dans la partie mythologique de l'*Edda*, et dans lesquels les divinités scandinaves apparaissent sous un jour grotesque, où le malin Loki persiffle sans pitié la bravoure des dieux et la chasteté des déesses, où le maître de la foudre est devenu un personnage stupide et vorace; il y a entre ces deux ordres de poésies toute la distance qui sépare la théogonie d'Hésiode et les railleries de Lucien.

Un poème sentencieux, le *Hava-Mal*, contient les adages de la sagesse antique des nations scandinaves: c'est un précieux dépôt de cette morale traditionnelle que recueille l'expérience naissante des âges primitifs, que les siècles suivans se transmettent, qui plus tard se conserve si long-temps, et voyage si loin sous la forme vivace et populaire du prover-

(1) Voyez pour la Voluspa le Hava-Mal et le chant de Rig, les spécimens de l'Edda donnés dans la suite de ce volume.

be : à côté sont les enseignemens de la magie, de cette science des Runes qu'on pourrait appeler la cabale du nord.

Un autre poème de l'*Edda* (le chant de Rig) contient, sous l'enveloppe d'un mythe symbolique, l'histoire de l'origine de la société scandinave, et y montre la naissance des ordres dans ce qui fut ailleurs celle des castes, dans la distinction des races.

Je néglige d'indiquer plusieurs portions curieuses de l'*Edda*, entre autres ce singulier *Chant du Soleil*, le seul morceau chrétien qu'elle renferme ; ce récit du monde invisible que Semund prononça, dit-on, réveillé pour un moment du sommeil de la mort; où les dogmes les plus menaçans du catholicisme font avec les mythes odiniques une étrange alliance ; où l'on voit un Islandais du douzième siècle, inspiré peut-être par ces peintures lugubres des supplices éternels qui dès lors hantaient les imaginations méridionales, les rembrunir encore des noires couleurs de son ciel et du sanglant reflet de ses traditions, et empruntant aux deux religions leurs terreurs, créer un enfer où se mêle à des souvenirs de la *Voluspa* un pressentiment du Dante.

J'arrive à la partie peut-être la plus intéressante de l'*Edda*, la partie héroïque.

Tous les poèmes qui la composent, à l'exception d'un seul, se rapportent à un vaste ensemble de faits concernant tous l'histoire d'une famille,

celle des Volsungs, et principalement la destinée d'un guerrier nommé Sigurd.

Sigurd est le héros du nord. Une grande gloire, une fin triste et prompte ; c'est là sa destinée, c'est aussi celle d'Achille; et il est remarquable que dans la Scandinavie comme dans la Grèce, une même pensée mélancolique se soit associée à celle de la vaillance et de la gloire ; que chez les deux peuples, le héros par excellence périsse dans l'éclat de la jeunesse et du triomphe. L'idéal de la vie humaine leur a semblé de même une carrière brillante et courte, sans déclin, sans vieillesse, laissant après elle de longs regrets, une longue renommée ; dans le nord, on y a joint de longues vengeances.

Sigurd est le centre du grand cycle épique dont je vous ai parlé au commencement de cette lecture. L'histoire de ce cycle est certainement une des pages les plus curieuses des annales de la littérature primitive. Il est rare qu'on puisse analyser aussi complètement les élémens divers, et poursuivre avec autant d'exactitude les phases d'une légende épique. Le jour que réfléchit une pareille recherche rejaillit sur toutes les recherches du même genre. Nous ferons donc, avec le plus grand détail, cette monographie (1), d'où l'on peut tirer des matériaux propres à compléter l'histoire de la formation de l'épopée grec-

(1) Voyez Sigurd, tradition épique restituée, Revue des deux Mondes, août 1832.

que et des épopées du moyen âge et de l'orient.

Nous recomposerons d'abord la destinée héroïque de Sigurd, selon la version scandinave contenue dans l'*Edda*. Nous verrons le héros conquérir sur un dragon le trésor fatal auquel ses malheurs et sa mort sont attachés ; puis aller sur la montagne réveiller la jeune Valkyrie dans son palais entouré de flammes ; périr enfin, victime de la jalousie et de la passion d'une femme, par la main d'un traître; et celle dont l'amour a demandé sa mort, se tuer pour le suivre. A ce moment commencent de nouvelles aventures, et chose étrange, ici paraissent des noms historiques; les plus grands noms de la barbarie interviennent dans cette légende islandaise. La veuve de Sigurd devient la femme d'un roi des Huns qui s'appelle Atli, et dans lequel il est impossible de méconnaître le terrible Attila. Dès-lors, les horreurs s'enchaînent aux horreurs. Pour venger ses frères mis à mort par Atli, l'implacable Gudruna l'égorge après lui avoir offert le festin d'Atrée. Enfin, la figure d'Hermanrik, de ce puissant roi des nations gothiques, dont l'empire s'étendait de la mer Noire à la mer Baltique, clôt cette série de personnages fournis à la poésie, les uns par la mythologie, les autres par l'histoire.

Mais ce n'est pas seulement en Scandinavie, dans les chants héroïques de l'*Edda*, que se sont conservées ces tragiques aventures. Le poème des

Niebelungen, écrit en Allemagne au treizième siècle, se compose d'une série d'évènemens dont l'analogie avec ceux que nous venons d'indiquer ne se peut contester. C'est une autre version du même récit; c'est une autre édition du même cycle. Quel fait peut être plus curieux que ces deux formations du même terrain épique chez deux peuples et dans deux langues différentes, à une distance de plusieurs siècles! Il ne sera pas sans intérêt, messieurs, de comparer cette version allemande à la version scandinave, de montrer ce qu'elles ont de commun et de divers, d'expliquer cette ressemblance et cette diversité.

Vous pouvez déjà pressentir, messieurs, de quelle utilité doit être cette étude pour celle des autres poésies primitives. Ainsi, quant aux poésies homériques, on n'a que le résultat définitif, on n'a point les divers degrés de l'élaboration, plus ou moins longue, plus ou moins compliquée, de laquelle elles sont sorties. La critique est obligée de distinguer, après coup, les divers élémens qui se sont agglomérés pour former ces admirables masses épiques que la portion la plus cultivée du genre humain admire depuis trois mille ans. La critique cherche à découvrir dans ce merveilleux produit des siècles héroïques de la Grèce, les vestiges de plusieurs transformations successives, mais elle ne sait y parvenir que par voie d'induction; ici les monumens de ces transformations

subsistent ; on a dans l'*Edda* les rapsodies isolées et les rapsodies réunies en un corps de poème dans les Niebelungen.

Arrivés à ce point, nous connaîtrons l'histoire du cycle et de ses deux modifications principales. Nous aurons vu sur un vieux mythe scandinave, d'origine orientale, s'implanter le souvenir d'Attila et de Hermanrik, puis en Allemagne, au moyen âge, sur ce fond barbare et idolâtre, s'étendre à demi une couleur chevaleresque et chrétienne.

Elargissant alors le cercle de nos études, nous chercherons ailleurs des débris du même cycle, des retentissemens de la même légende. Nous en trouverons dans presque toute l'Europe, depuis le pied de l'Hecla jusqu'à celui des Appenins, depuis les bords de la Baltique jusques aux rives de la Loire, depuis le fond de la Pologne jusqu'au cœur de l'Angleterre.

Ainsi sera établie l'existence d'une poésie produite par les nations germaniques, et qui se rencontre à peu près partout où ces nations ont paru. C'est un âge poétique tout entier avant l'ère de la littérature chevaleresque.

Ce sont là, messieurs, les siècles héroïques des peuples modernes; elle a eu aussi son Iliade, cette Europe barbare, dont M. Thierry, avec un courage égal à son malheur et à son talent recompose en ce moment l'histoire, et dont le plus grand écrivain de notre temps a répandu la couleur sur

quelques pages immortelles des *Martyrs* et des *Études*.

Il me reste à vous dire deux mots des *sagas* et des *scaldes*.

Les *sagas* ne sont point des poèmes, comme on a paru souvent le croire. Ce sont des récits en prose, qui appartiennent à un genre littéraire, qu'il n'est pas inutile de signaler.

La *saga* n'est point un fait particulier à l'Islande : c'est un fait général dans la série des progrès de l'esprit humain. La *saga*, le mot l'indique, c'est ce que l'on dit, ce que l'on raconte ; c'est l'histoire naïve qui correspond à la poésie naïve. En effet, à chaque phase de cette poésie correspond une phase de la *saga*. Dans un temps donné, ce que les uns chantent, d'autres le racontent. A côté des poésies mythologiques, partout les plus anciennes, il y a les *sagas* religieuses, les traditions sacrées, qui se transmettent dans les temples. Quand vient l'âge de la poésie héroïque, qui est toujours chantée, vient aussi l'âge des traditions héroïques parlées, si on peut dire ainsi : telles sont la plupart des sagas scandinaves ; enfin les chants populaires ont pour cortége ces contes, comme eux marqués souvent d'un caractère de trivialité, et qui sont de véritables sagas populaires. La *saga* est donc un produit à part de l'intelligence, comme l'histoire, l'épopée et le roman.

C'est de l'histoire moins la critique, de l'é-

popée moins la forme, du roman moins la fiction volontaire; c'est de la tradition orale, crue par ceux qui la racontent et par ceux qui l'écoutent. Dans Hérodote, il y a beaucoup de sagas grecques. Les premiers livres de Tite-Live sont des sagas romaines, mises en œuvre par un historien artiste; mais si la saga a existé partout où a existé la poésie primitive, l'Islande est plus riche qu'aucun pays dans ce genre de traditions. Nous ferons l'inventaire de cette richesse; nous classerons ces nombreux monumens qui, malgré leur commune dénomination, diffèrent si fortement par le sujet et la nature du récit. Nous rangerons, dans diverses catégories, les sagas épiques qui reproduisent dans leur rédaction en prose, et complètent en plusieurs points le cycle de l'*Edda* et celui des *Niebelungen*; les sagas héroïques, qui racontent les destinées pleines de meurtre et d'inceste de quelques familles, dont la célébrité tragique fut semblable à celle qui s'attacha dans la Grèce au nom des Atrides et des Labdacides; les sagas historiques, qui contiennent tantôt de piquantes biographies d'individus, tantôt de curieuses annales de famille, quelquefois le récit d'évènemens mémorables, comme la colonisation ou la conversion de l'Islande, la découverte du Groënland ou celle de l'Amérique, quatre siècles avant Colomb, et qui offrent toujours un tableau fidèle et vivant de l'ancienne vie germani-

que, des vieilles mœurs du Nord (1); enfin, les sagas romanesques et merveilleuses, où l'on voit les caprices de la fantaisie et les extravagances de la crédulité populaire envahir peu-à-peu et finir par supplanter complètement les majestueuses traditions de la mythologie et les naïfs récits de l'histoire.

Je terminerai en vous faisant connaître quelques-uns des principaux exemples de la poésie lyrique des scaldes. Cette poésie, d'un âge postérieur à celle de l'*Edda*, n'en a pas la grandeur et la simplicité. Vous serez étonnés, messieurs, d'apprendre que, dès le dixième siècle, l'époque de la décadence et du faux goût avait commencé pour la littérature islandaise. Chose bizarre! ces pirates de l'Hécla poussaient la haine du mot propre et l'amour de la périphrase, bien autrement loin que les Précieuses de Molière. C'est une preuve que les raffinemens de la littérature n'attendent pas toujours ceux de la civilisation, et que la barbarie ne préserve pas de la recherche.

En effet ces poètes, qui contournaient si industrieusement leur pensée et leur expression, étaient la plupart des guerriers indomptables, et quelquefois féroces; et à travers ce tissu artificiel, se fait jour, en plus d'un endroit, un enthousiasme de la guerre, une joie de la douleur et de la mort,

(1) Voyez plus loin quelques extraits des sagas.

un goût de sang, et comme une odeur de carnage dont n'approche, que je sache, nulle autre poésie. Un pareil contraste empreint celle-ci d'un caractère à part, qui suffirait pour y intéresser, quand elle n'offrirait pas fréquemment des traits sublimes, comme le peuvent dire tous ceux qui ont lu le chant célèbre de Regner.

Le temps nous manquera, messieurs, pour aller plus loin. Nous ne pourrons nous avancer à travers le moyen âge, pour y écouter retentir les échos de plus en plus affaiblis, mais toujours reconnaissables des anciennes traditions du nord. Nous ne pourrons faire entrer dans l'espace trop resserré de ce cours les chants populaires de la Scandinavie moderne. Nous resterons sur le terrain de la vieille Scandinavie.

Vous avez pu voir que cette littérature, comme reléguée dans des régions lointaines et ignorées, renferme en elle tout un monde, qui a sa mythologie, sa poésie, son histoire, et que ce monde à part n'est pas sans rapport avec le triple monde de l'orient, de l'antiquité et des temps modernes. Quelque rapide et quelque incomplet qu'ait été ce sommaire, il a pu vous donner une idée de ce que nous allons rencontrer dans la carrière où vous daignez me suivre. Messieurs, que votre bienveillance, à laquelle je n'apporte d'autres titres que des études sérieuses et un grand zèle, m'aide à la parcourir.

QUELQUES PRINCIPES

POUR

L'HISTOIRE COMPARÉE DES LANGUES.

Les rapports qui existent entre les langues sont de deux sortes; selon que l'on compare les mots ou les formes, le vocabulaire ou la grammaire de ces langues.

Les rapports des mots sont ceux dont on a le plus abusé, et qui prouvent le moins. En effet, les combinaisons de sons que peut former la bouche de l'homme sont limitées, et parmi les combinaisons possibles, il en est un grand nombre que l'oreille rejette. Dans ce qui reste, il n'est pas étonnant qu'il se rencontre des ressemblances, surtout si l'on compare une grande quantité de mots et une grande quantité d'idiomes. Car de ce qu'un mot existe dans une langue, il ne s'en suit

Tous ces mots primitifs et indispensables forment le fond propre d'une langue, et c'est parmi eux qu'il faut choisir, de préférence, des termes de comparaison.

Mais si cette comparaison se fait au hasard, on sera souvent trompé par l'apparence d'un faux rapport, et on méconnaîtra celle d'un rapport certain.

Ce sont ces jeux arbitraires de l'étymologie qui l'ont si fort discréditée. Le ridicule a fait justice de cette science prétendue, qu'aucune difficulté n'arrêtait, qui, de changement en changement, de suppression en suppression, dénaturait complètement un mot pour le ramener à un autre; qui faisait venir laquais de *Vernacula*.

D'autre part, il est certain que des mots, dont la physionomie semble au premier coup-d'œil complètement différente, ont un rapport très réel; il n'est pas douteux que jour ne vienne de *Dies*, et que *lucus* ne soit la racine de rossignol (1).

Embarrassé de cette double difficulté, et averti par un tact pratique exquis, combien les rapports de mots diffèrent de leurs ressemblances ou de leurs dissemblances apparentes, W. Jones en était venu à dire qu'il n'y avait point de règle, et qu'il fallait s'en rapporter à l'instinct des étymolo-

(1) Dies, diurnus, giorno (pr. djiorno) anc. francais, jor., fr. jour. —Lucus, lucinia, luciniola it ussignuolo, fr rossignol.

gistes. C'était une ressource périlleuse et un peu désespérée.

Enfin, plusieurs savans de l'Allemagne et du nord, à la tête desquels on doit placer MM. Frédéric Schlegel, Jacques Grimm, Chrétien Rask et François Bopp, ont posé les véritables bases de la science étymologique, par des travaux d'une sagacité et d'une critique admirable. Comme ces travaux, en grande partie inconnus en France, entrepris d'une manière indépendante, n'ont pas encore été coordonnés entre eux, même dans les pays qui les ont vu naître, et comme ils ont pour objet la grande famille de langues dont font partie les idiomes scandinaves, je crois utile d'en présenter ici, d'une manière systématique, les principaux résultats.

Ces résultats portent sur les règles qui doivent servir à reconnaître et à mesurer l'analogie qu'offrent les mots de diverses langues, et sur les rapports plus importans pour la comparaison de ces langues, de leurs formes grammaticales.

Je commencerai par les rapports qui peuvent exister entre les mots.

Je suis obligé d'entrer ici dans quelques considérations sur les élémens même du langage, c'est-à-dire sur les lettres. Je prie mes lecteurs de ne point penser au maître de grammaire de M. Jourdain. L'importance des lois que nous voulons établir, la grandeur des rapports qui en dérivent,

la portée des résultats historiques où ils peuvent nous conduire, commandent la méthode la plus rigoureuse, et demandent grâce pour la minutie inévitable des détails.

Il faut d'abord poser en thèse générale que, chacune des consonnes peut se changer en toute autre consonne, et chacune des voyelles en toute autre voyelle, soit immédiatement, soit en parcourant une série de transformations intermédiaires.

D'où il suit : 1° qu'aucun changement n'est impossible et ne doit être rejeté à priori; ainsi, les deux mots qui paraissent les plus éloignés peuvent venir l'un de l'autre, et en se moquant des étymologies qui semblent les plus forcées, on court risque de se moquer d'un fait.

2° Qu'on ne peut croire à un changement, par cela seulement qu'il est possible, car tous le sont, et que par conséquent il faut des raisons particulières pour se déterminer en faveur d'une étymologie.

Ces raisons sont de deux sortes.

Ou l'on possède les degrés intermédiaires qu'un mot a parcourus en passant d'une langue à l'autre, ou on connaît les lois générales et particulières qui président à la permutation des lettres entre ces deux langues.

De ces lois, celles que j'appelle générales étaient connues de tout temps, et je me bornerai

à les rappeler; elles se fondent sur l'analogie organique des lettres. Certaines lettres sont voisines dans la série des sons, elles sont produites par une disposition semblable des organes. Le passage de l'une à l'autre est plus naturel, plus fréquent, par conséquent plus probable que s'il s'agissait de deux lettres plus différentes entre elles. D'après cela on conçoit que les permutations doivent s'opérer facilement entre les lettres de même classe qui ne sont que la même lettre douce, forte ou aspirée.

C'est cette loi générale, et depuis long-temps reconnue du rapport organique de certaines lettres entre elles, qui doit servir de point de départ dans la comparaison des mots.

Mais il est des lois particulières qui gouvernent une famille de langues; en vertu desquelles, non seulement les lettres de même organe se remplacent, mais encore se remplacent d'une manière constante dans un ordre invariable, et pour ainsi dire dans un sens déterminé. Celui qui a découvert ce principe, M. Jacob Grimm a montré, pour en donner un exemple, que dans les mots où il y avait un *p*, en Islandais (Vepn, Armes), il y avait en allemand un *f* (Waffen), mais que la réciproque n'était pas vraie, c'est-à-dire que là où était un *f* en islandais (Yfar, sur), il y avait en allemand non pas un *p*, mais un *b* (Uber); c'est plus que de dire ce qu'on savait que le *p*, le *f* et le *b* ne sont que la

même lettre articulée différemment, et que par conséquent ces trois sons se subtituent facilement les uns aux autres. C'est un pas de plus et un pas très important d'avoir reconnu que, dans une même famille, cette substitution ne se fait pas arbitrairement, mais toujours de la même manière, de sorte que les langues où elle s'opère passent les unes aux autres par une progression régulière.

D'après cela, il doit arriver que des mots qui, dans les diverses langues paraissent assez éloignés au premier coup-d'œil, soient reconnus au fond identiques. Seulement les sons qui les composent ont été altérés diversement en vertu d'une différence nécessaire d'articulation qui repose sur une différence essentielle d'organes.

Voilà pour les rapports des mots. Les rapports des formes grammaticales sont d'une tout autre importance; on conçoit que le hasard ou certaines circonstances produisent entre les mots une analogie accidentelle. Mais, si le mécanisme intérieur de deux langues est le même, si les grandes divisions grammaticales, les déclinaisons et les conjugaisons correspondent, et si ces conjugaisons et ces déclinaisons qui correspondent ont des terminaisons analogues; si en appliquant à celles-ci les lois du rapport des lettres observées entre les racines des mots, ou des lois semblables, on les trouve identiques, quel doute pourra-t-il rester sur l'étroite parenté des langues que l'on compare?

Au moyen des rapports que nous avons étudiés jusqu'ici, on peut déterminer d'une manière certaine les affinités des langues entre elles. Plus ces rapports sont nombreux, constans, moins l'altération des sons, soit dans l'intérieur des mots, soit dans les désinences grammaticales est grande, plus les langues sont voisines; ainsi l'existence de ces rapports constate la parenté des idiomes, leur constance, leur nombre, et leur extension en mesure le degré.

Mais pour déterminer l'ordre de filiation, c'est-à-dire le degré d'antiquité relative des langues de même famille, il faut avoir recours à d'autres lois.

Les changemens réguliers dont j'ai parlé ont bien lieu également, soit lorsqu'il s'agit de langues contemporaines, soit lorsqu'il s'agit de langues successives; mais ce n'est pas eux qui peuvent établir le fait de cette succession ni en révéler l'ordre. En un mot, nous savons quand deux langues tiennent l'une à l'autre, nous pouvons apprécier jusqu'à quel point elles se tiennent de près; il reste à indiquer les moyens par lesquels on peut découvrir que l'une a précédé l'autre.

Ici, les mêmes hommes qui nous ont fourni les principes posés plus haut, nous fourniront encore ceux dont nous avons besoin. Un nom illustre viendra se joindre aux leurs, celui de M. Guillaume de Humboldt, qui a appliqué son immense connaissance des langues et la force

d'une des têtes les plus remarquables de l'Europe à l'étude du langage, considéré surtout dans ses rapports avec les pensées. Avec cet appui de plus, après avoir donné idée de ce qui peut fonder d'une manière précise le rapport de ressemblance entre les langues, je vais rechercher ce qui peut indiquer leur rapport de succession.

Une langue est un être qui a son organisation, sa vie; elle s'assimile les élémens qui lui sont nécessaires, et, par une sorte de vertu plastique, leur donne sa forme. Elle croît, elle produit, puis se décompose et se dissout, laissant après elle d'autres langues nées de son sein.

Eh bien! ce développement successif, si semblable à celui de la vie dans les corps organisés, se fait de même d'après certaines lois. La plus importante, celle qui renferme toutes les autres, est celle-ci.

En remontant aussi loin qu'il nous est possible dans l'histoire du développement des langues nous trouvons cette loi remarquable: c'est que leur richesse essentielle, au lieu de s'accroître, va toujours diminuant.

Cette tendance universelle et fondamentale des langues s'observe et par rapport aux mots, et par rapport aux formes grammaticales dont elles se composent.

Prenons les mots; c'est un fait, que plus on s'élève haut dans l'histoire d'une langue ou d'une fa-

mille de langues, plus on trouve les mots harmonieux, pleins de voyelles retentissantes; plus on redescend, plus on les trouve écourtés, appauvris, pour ainsi dire; les voyelles sonores cèdent la place aux voyelles sourdes: de sourdes elles deviennent tout-à-fait étouffées, muettes enfin, et finissent par disparaître. Les diphtongues se contractent, les consonnes fortes s'affaiblissent, les finales se détachent et se perdent; de tout cela, il résulte que les mots sont moins pleins, moins harmonieux, qu'ils vont toujours s'atténuant et s'amaigrissant davantage. Ils perdent de plus en plus la puissance de charmer l'oreille, d'ébranler l'ame par les sons; ils se bornent à éveiller une idée dans l'esprit, ils ne sont plus des images, ils ne sont que des signes. Ainsi on voit toute langue commencer par être une peinture et une musique, et finir par être un algèbre. En latin on disait *elemosyna;* ce mot est devenu successivement en français almosne, aumône; en anglais *alms* qu'on prononce *ams*. — Son histoire est l'histoire universelle des mots.

Il en est des formes grammaticales, comme des mots. C'est aussi une loi du langage d'aller perdant toujours quelque forme grammaticale, quelque richesse de désinence, quelque ressource de composition. A une certaine époque de la plupart des langues, les formes sont abondantes, flexibles; toutes les modifications de l'idée peuvent se

rendre par les modifications de la racine, les racines elles-mêmes se groupent et forment, par leur association, des mots composés, pour expliquer des idées complexes; mais il vient un moment où cette fécondité s'arrête, où cette première sève semble tarir; les flexions se perdent, les rapports ne s'expriment plus par l'association immédiate des racines; les marques des cas, des temps, des personnes disparaissent: il est nécessaire de les remplacer par des articles, des auxiliaires, des pronoms; la dépendance respective des idées a besoin d'être exprimée par des prépositions, des conjugaisons, et il faut alors un mot tout exprès pour énoncer lourdement ce qu'indiquait d'une manière rapide un simple changement de terminaison. C'est ce qui est advenu, par exemple, à l'italien et au français. Le Romain disait d'un seul mot: *Je serai aîmé* (amabor) (1); son descendant est obligé, comme nous, d'employer trois mots au lieu de trois lettres. Pour rendre deux mots (Liber Petri), nous en mettons quatre; *le Livre de Pierre*; et une expression composée, comme *suaviloquens* devient une phrase entière: *Celui qui parle agréablement*. Le même principe s'applique à la plus grande partie des langues que nous connaissons: comparez le grec ancien au

(1) Des trois lettres de la terminaison (bor), la première indiquait l'idée de futur; la seconde, celle de la première personne; la troisième, celle de la passivité.

grec moderne, la langue de Zoroastre au Persan d'aujourd'hui, le sanscrit aux dialectes actuels de l'Indoustan, l'anglo-saxon à l'anglais, le frison au hollandais, l'ancien tudesque à l'allemand, enfin la vieille langue scandinave conservée en Islande avec celle que parlent la Norwège, le Danemark, la Suède, vous verrez partout l'abondance des formes, la plénitude des mots diminuer considérablement, en passant de l'idiome antique à l'idiome moderne.

Ce résultat peut étonner d'abord, il semble contraire à l'idée si naturelle du perfectionnement humain. Mais on doit envisager ce perfectionnement dans son ensemble, et non pas le faire porter sur telle ou telle faculté de la nature humaine; il est trop clair que pour gagner d'un côté il faut se résigner à perdre de l'autre: si on gagne plus qu'on ne perd, il y a perfectionnement; ainsi l'homme, à mesure que la réflexion grandit et mûrit en lui, perd beaucoup des qualités aimables du premier âge, époque charmante de l'inspiration et de l'entraînement, mais il avance, car il s'élève à la maturité, à la dignité de son âge viril, il gagne en philosophie tout ce qu'il perd en poésie. Il en est du langage comme de l'homme, il faut qu'il renonce à cette abondance, à cette grâce de la jeunesse; mais tandis que sa beauté matérielle diminue, il devient plus précis, moins rapide, moins nombreux peut-être, mais meilleur pour

exprimer les abstractions plus profondes et les combinaisons plus variées de la pensée. La grammaire est moins riche, les mots sont moins sonores, mais l'art qui augmente remédie à ces défauts par des tours ingénieux, par des nuances délicates ou des associations habiles.

Il faut avouer même qu'on a poussé jusqu'au paradoxe l'admiration pour cette richesse primitive des langues, qui, portée trop loin, produit la confusion. Elle fournit le moyen d'exprimer rapidement d'un seul mot plusieurs pensées à-la-fois, mais seulement certaines pensées, ou certaines associations de pensées, je m'explique; en finnois, par exemple, une légère modification dans la terminaison d'un nom de lieu indique, dit-on, si celui qui va vers ce lieu veut y entrer, s'il veut y entrer et en sortir, ou aller auprès sans y entrer. Voilà qui est beau, mais supposons un homme qui n'ait pas décidé ce qu'il veut faire, il sait seulement qu'il va à tel endroit, mais il ne sait pas s'il s'arrêtera ou non (1); il est possible qu'il soit fort embarrassé avec ces trois datifs dont chacun dit plus que lui ne veut dire, et qu'il préfère une langue bien moins pourvue de formes compréhensives, où l'on finit toujours, avec des

(1) Ne sachant point le finnois, j'ignore si cette langue ne présente pas, ce qui est probable, quelques moyens indirects de se tirer de l'espèce d'embarras que je suppose, il est clair que ce n'est qu'un exemple pour faire comprendre ma pensée.

prépositions, par dire ce que l'on veut, un peu plus longuement il est vrai, mais où du moins on n'est pas forcé de dire, au lieu de ce qu'on pense, ce que la langue a pensé pour vous.

Le véritable point de la perfection des langues n'est donc pas dans l'excès d'une richesse de lexique et de grammaire, souvent fort incommode, en ce qu'elle prive de tout secours étranger, sans être jamais capable de les compenser entièrement, mais dans ce degré d'abondance mesurée, qui n'exclut pas l'emploi de diverses sortes d'auxiliaires, mais aide en général à s'en passer, et par la facilité, la rapidité, le mouvement de la phrase, autorise la liberté des inversions; la langue grecque et la langue sanscrite sont peut-être celles qui offrent le mieux cette sorte d'avantage.

Ces deux langues sont placées à un haut degré d'antiquité dans la série dont elles font partie. On ne peut remonter historiquement plus loin qu'elles. Peut-être si on le pouvait trouverait-on avant leur âge celui des langues démesurément riches, comme le sont en général celles des peuples peu avancés dans la civilisation, des Lapons, des Basques, des nègres Wolof, ou des indiens de la Delaware; peut-être avant toutes ces langues, toujours plus abondantes en forme à mesure qu'on remonte davantage, trouverait-on enfin les langues plus simples qui ont dû les devancer. Cette époque de puissance de la fécondité ne fut-elle pas

celle de la puberté du genre humain? celle de son enfance n'a-t-elle pas précédé? n'y a-t-il pas eu avant l'époque des langues polysyllabiques et flexibles, celle des langues monosyllabiques sans flexions, dont la langue chinoise, arrêtée par l'invention prématurée et imparfaite de l'écriture, et par là avortée et nouée, pour ainsi dire, serait restée comme un curieux monument?

SPÉCIMENS DE L'ÉDDA

ET DES SAGAS.

Edda. — Exposé de la mythologie scandinave.

Avant de donner quelques fragmens tirés de la partie mythologique de l'*Edda*, il est indispensable, pour l'intelligence de ces fragmens, de présenter un sommaire des dogmes qu'ils contiennent. Dans l'ouvrage que je prépare sur les *origines traditions et poésies scandinaves*, j'aurai l'occasion de revenir sur ces dogmes, de chercher à en pénétrer le sens général, de les comparer avec les symboles que présentent diverses religions de l'Orient et de l'antiquité. Aujourd'hui je me borne à offrir une simple esquisse ou plutôt un cadre où l'on puisse placer quelques scènes détachées et brisées d'un grand drame cosmogonique.

FORMATION DU MONDE ET DE L'HOMME.

Au commencement il n'y avait ni ciel, ni terre, ni flots, mais l'*abîme béant*; au nord de l'abîme était le monde des ténèbres, et au sud le monde du feu. D'une source jaillissant du monde des ténèbres, découlaient douze fleuves qui roulaient un poison vivant. Ces tristes eaux se gelèrent, la vapeur que le poison distillait se condensa en givre, cette glace et ce givre tombèrent dans l'abîme. Les étincelles qui jaillissaient du monde de feu rencontrèrent cette glace et la fondirent, et les gouttes qui s'en détachèrent, produisirent le corps du géant Ymir. Ce géant dormit, et, pendant son sommeil, il naquit, de la sueur de sa main gauche, un homme et une femme; et l'un de ses pieds produisit avec l'autre un fils qui avait six têtes. De lui est sortie la race hideuse et malfaisante des Géans de la Gelée.

Après Ymir, était née, des gouttes de la glace fondue, une vache merveilleuse nommée Audhumbla; quatre fleuves de lait coulaient de ses mamelles et abreuvaient le géant: elle-même se nourrissait en léchant le givre dont les rochers étaient couverts; il en résulta, le premier jour, vers le soir, une chevelure d'homme, le lendemain une tête, le troisième jour un homme tout entier. Il s'appelait Buri. Son fils Bor eut, de la fille d'un

géant, trois fils : Odin, Vili et Vé, qui gouvernent le ciel et la terre. Odin et ses frères tuèrent Ymir, ce qui causa un déluge de sang, dans lequel périrent les Géans de la Gelée; un seul se sauva avec sa famille et fut le père de la nouvelle race des géans. Alors, les fils de Buri jetèrent le corps d'Ymir dans l'abîme et ils en formèrent le monde. De sa chair ils firent la terre, de son sang la mer, qui l'entoure comme un cercle, de ses os les montagnes, de ses cheveux les forêts, de son crâne le ciel, et de son cerveau les brumes pesantes. Puis ils prirent les étincelles qui voltigeaient dans la région du feu, et les placèrent au milieu du ciel, pour l'éclairer. Des vers, qui s'étaient développés dans la chair corrompue d'Ymir, ils firent les Nains, race malfaisante et habile comme celle des géans.

Mais l'homme n'existait pas encore; voici quel fut son origine : Un jour, les fils de Bor rencontrèrent sur leur chemin deux troncs de bois informes (c'était un fresne et un aulne); Odin leur donna le souffle, un autre l'intelligence, un autre le sang et un beau visage. Et ainsi furent formés l'homme et la femme.

CYCLE MYTHOLOGIQUE.

Après que le monde, les géans, les dieux, les nains et les hommes ont été formés, commence le grand cycle de la destinée des êtres créés.

D'abord les dieux construisent Asgard l'ancien. Là Odin les charge de présider au sort des hommes. Ils vivent un temps au sein du bonheur et de l'abondance. C'est l'âge d'or des dieux; mais ce bonheur est bientôt troublé: les filles de géans arrivent, les géans, menacent les dieux, les prédictions sinistres commencent; en vain les Ases mettent à mort une prophétesse, les oracles funestes se renouvellent, et *la première guerre a lieu.* Loki, celui qui trompe, tente et raille les dieux, met au monde différens monstres : Héla (c'est la mort), moitié blanche et moitié bleue, qu'on précipite dans les ténèbres; le grand serpent qu'on jette dans la mer, où il demeure plongé, entourant toute la terre de ses replis; et le loup Feuris qu'on enchaîne. Les dieux cherchent ainsi à se garantir de ces êtres funestes, dont ils savent qu'ils ont tout à redouter. La perspective des dangers qui les attendent, de la fin qui les menace, commence à troubler les joies du Valhalla. Chaque jour ces caintes augmentent, ces dangers approchent, cette fin s'avance. Les géans tendent sans cesse des pièges aux dieux : ils cherchent à enlever le soleil

et la lune, que poursuivent toujours, pour les dévorer, deux loups de la race de Feuris; ils troublent l'air de sang et de poisons; en vain Thor l'épure avec sa foudre; la lutte continue : les géans enlèvent Iduna, l'Hébé scandinave (1), qui conserve aux dieux leur jeunesse, et ils commençaient déjà à vieillir et à s'affaiblir quand elle leur est rendue.

Cependant la puissance des dieux est assurée tant que vivra le bon Balder, fils d'Odin et de Frigga, le plus doux, le plus sage des Ases, il est si brillant, que tout tient de lui sa lumière, ses jugemens sont irréprochables, et il ne souffre rien d'impur en sa présence; mais ce dieu, l'amour du ciel et de la terre, est particulièrement menacé d'un sort funeste; ses propres songes l'en avertissent. Odin va dans le royaume d'Héla réveiller une vieille magicienne endormie dans son tombeau : elle lui prédit la mort de Balder. Cette nouvelle attriste et inquiète les Dieux. Frigga s'adresse à toutes les créatures et leur demande d'épargner son fils. Tous le promettent, tant la nature entière semble avoir d'amour pour le bon Balder (1); mais Loki rend toutes

(1) Hébé était épouse d'Hercule, la jeunesse était unie à la force; par une allégorie non moins ingénieuse, Iduna est la compagne de Bragi, dieu des vers, ce qui exprime la jeunesse éternelle de la poésie et de la renommée qu'elle donne.

(1) Voyez la tragédie d'Œlenschlæger.

les précautions inutiles par ses artifices; Balder périt de la main de son frère. Les dieux, las des outrages de Loki, l'enchaînent sur des rochers où un serpent suspendu au dessus de sa tête, distille un venin dont les gouttes ruissellent continuellement sur son visage.

Mais sa délivrance approche; voici la nuit des dieux, leur dernier combat contre les géans, leur destruction et celle de l'univers. D'abord vient le grand hiver, composé de trois hivers sans intervalles d'été; alors partout règnent la guerre et la soif du sang. Toutes les mauvaises puissances sont déchaînées, elles marchent conduites par Surtur (le noir), qui porte un glaive de flammes étincelantes; les dieux et les héros, ayant Odin à leur tête, s'avancent pour les combattre. Hommes et dieux succombent, Surtur jette le feu sur le monde, le ciel et la terre périssent dans un grand embrâsement; mais une autre terre sort du sein des flots, les fils d'Odin et de Thor remplacent leur père. Balder et son frère, de la main duquel il avait reçu le coup mortel, reviennent des sombres demeures d'Héla s'asseoir en paix dans les salles renouvelées d'Odin; une nouvelle ville s'élève, là où était Asgard l'ancien; un couple humain a échappé au grand incendie, ce couple pur se nourrit de rosée, il recommencera la race des hommes.

LA VOLUSPA,

OU

PROPHÉTIE DE LA VOLA.

Le chant mythologique le plus important est celui qui est intitulé la *Prophétie de la Vola*. C'est un fragment, ou mieux, la réunion de plusieurs fragmens qui contiennent le sommaire des principaux mythes scandinaves, plutôt rappelés que retracés, par quelques grands traits d'une poésie souvent obscure, toujours bizarre, quelquefois sublime.

C'est l'expression voilée des oracles; ce sont des enseignemens mystérieux sur l'origine des choses, c'est l'annonce lugubre de la grande catastrophe dans laquelle l'univers et les dieux doivent périr pour renaître.

Les traditions sur lesquelles reposent le poème, appartiennent à la plus ancienne époque de la mythologie scandinave. Ici les dieux sont des êtres cosmiques et non des personnages héroïques. Le

poème que nous avons est évidemment un débris d'une cosmogonie perdue; il offre de grandes lacunes, de grandes obscurités; quelques parties sont de sèches énumérations de noms mystiques. Tout cela indique, non pas un poème primitif, mais un abrégé, un résumé incomplet de traditions, et probablement de chants qui remontent à une antiquité encore plus reculée.

Telle qu'elle est, la *Voluspa* doit être classée au nombre des plus anciens chants de l'*Edda* par le mètre, la nature des idées, le caractère du style concis heurté et simple, sans aucun mélange de la recherche maniérée qui se fait déjà sentir dans les scaldes du neuvième siècle.

Le cadre du poème est celui de plusieurs chants mythologiques de l'*Edda*. C'est un personnage de la race des géans, ici une vola (1), qui raconte aux dieux réunis les destinées de l'univers. Tout ce qui a trait au grand combat qui doit amener la fin et le renouvellement du monde est developpé avec la complaisance d'un prophète qui menace ses ennemis. Cet hymne sinistre du dernier jour est ce qu'il y a de plus remarquable dans le poème. C'est une vision confuse, gigantesque et terrible, c'est, comme je l'ai dit, l'Apocalypse du nord.

Voici la traduction de quelques lambeaux de

(1) Vola ou Vala était le nom qu'on donnait aux prophétesses qu'on appelait en diverses circonstances pour prédire l'avenir, surtout à la naissance des enfans.

ces prophéties souvent sans liaison, mais empreintes de toute la grandeur et de toute la tristesse de la sombre mythologie scandinave.

«La vieille était assise à l'est, dans le bois de fer; là, elle mit au monde les enfans du loup Fenris. L'un d'eux doit devenir puissant, et, sous une forme enchantée, dévorer la lune.

Il se nourrit de la vie des hommes lâches. Du siége des dieux, dégoutte le sang. Les rayons du soleil deviennent noirs, tous les vents sont empoisonnés . . . . . .

De loin je vois venir le crépuscule des dieux et le dernier combat.

Le dévorant (1) hurle sur la bruyère de Gnipa, les liens se brisent, et le loup se précipite (2).

Il se précipite à l'est, à travers les vallées pleines de poison, de tourbe et de fange (3) . . . . . .

Elle vit un palais loin du soleil, sur le rivage des cadavres; ses portes sont tournées au nord. Des gouttes de poison y ruissellent à travers les soupiraux. Il est pavé de serpens (4).

Là elle vit marcher dans des torrens pesans, les

(1) Garmr, le Cerbère scandinave, dont les aboiemens expriment peut-être ici les bruits souterrains qui précèdent la grande catastrophe.

(2) Le loup Fenris, le principe destructeur est déchaîné.

(3) La fange, les tourbières désignent le pays habité par les Finnois. C'est vers ce pays que se dirigent les mauvaises puissances.

(4) C'est l'enfer scandinave.

parjures, les meurtriers, et ceux qui séduisent les femmes d'autrui.

Là, le serpent Nithüggr cherchait les corps des trépassés, le loup traînait les cadavres. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire?

Alors les frères combattront, et l'un tuera l'autre. Les enfans des sœurs brisent la parenté. Alors il est dur d'être dans le monde. L'adultère y règne. C'est l'âge des haches, l'âge des glaives; les boucliers sont fendus. C'est l'âge des tempêtes, l'âge des meurtres; jusqu'à ce que le monde soit détruit, aucun homme n'épargnera un autre homme.

Les enfans de Mimir (1) jouent. L'arbre du monde s'embrâse. Heimdall souffle dans la corne antique de Giallar; ses sons remplissent l'air. Odin converse avec la tête de Mimir.

Ygdrasil, le puissant frêne (2), s'agite; le vieil arbre gémit quand les géans sont déchaînés; tous les êtres tremblent dans les routes de la mort, jusqu'à ce que le feu de Surtur dévore le monde.

Le dévorant rugit sur la bruyère de Gnipa, le loup brise ses chaînes et se précipite.

. . . . . .

Le grand serpent qui entoure la terre se roule, possédé de la furie des géans, le serpent presse les

(1) Les vagues sont déchaînées; le crâne de Mimir, c'est l'Océan.

(2) C'est le monde.

vagues, l'aigle crie, de son bec pâle il déchire les cadavres; le vaisseau des morts est mis à flot.

. . . . . .

Surtur (1) vient du Midi, roulant des flammes, de son glaive resplendit le soleil du dieu des morts; les rochers se brisent, les géantes errent, les hommes foulent les voies de la mort, et le ciel se fend.

Où en sont les Ases? où en sont les Alfes? (2) la vaste demeure des géans rugit; les Ases tiennent conseil; les sages habitans des montagnes soupirent à l'entrée des cavernes. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire?

Le soleil commence à noircir, la terre tombe dans la mer, les brillantes étoiles s'évanouissent, la fumée ondoye au dessus de l'incendie, les flammes se jouent dans le ciel.

Alors elle vit la terre admirablement verte, de nouveau sortir de la mer, elle vit les cascades se précipiter, et, au dessus, voler l'aigle, qui guette le poisson du haut des rochers.

. . . . . .

Alors les moissons croîtront sans être semées; tout malheur sera détruit: Baldur viendra et bâ-

(1) Le Noir, c'est-à-dire l'obscur, le voilé, le dieu suprême, qui détruit et renouvelle l'univers.

(2) Les génies, les puissances de la nature.

tira avec Hautr (1) la belliqueuse demeure d'Odin, le palais sacré des dieux. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire?

Elle vit s'élever un palais plus beau que le soleil, sur le haut Gimli; là, habiteront les bonnes races à jamais heureuses.

. . . . . .

Le sombre dragon vient volant, le dragon étincelant vient des rochers ténébreux: il plane au-dessus des campagnes, emportant des cadavres..... Et maintenant la Vola retombe dans la nuit. »

(1) Baldur ou Balder et son frère Hautr ou Hother qui l'a tué (voyez, plus haut, Œlenschlæger, la mort de Balder), renaîtront pour vivre en paix au sein de l'harmonie universelle rétablie entre les êtres.

Le Hava-Mal,

OU

LE DISCOURS SUBLIME D'ODIN.

POÈME GNOMIQUE.

Sous ce titre, le compilateur de l'Edda a réuni divers fragmens qui contiennent et la partie morale de la doctrine d'Odin, et des enseignemens magiques, concernant surtout la science des runes. Dans la première division du Hava-Mal, c'est Odin lui-même qui parle, c'est elle qui a donné son nom au tout.

Cette première partie du Hava-Mal est un poème gnomique, dans lequel, sous une forme sentencieuse, sont déposées les idées que se fesaient les anciens Scandinaves de la supériorité intellectuelle et morale. Les vertus les plus recommandées sont la prudence, l'hospitalité, la libéralité; il y a des conseils sur l'amour et l'amitié. Le premier

de ces sentimens n'y est pas présenté avec un grand raffinement, mais il s'y montre sans brutalité. Il y a sur l'amitié des pensées touchantes, et sur la gloire des mots sublimes.

Çà et là des réflexions naïvement satyriques, d'autres qui trahissent une habitude irréfléchie de férocité, forment un contraste frappant, mais naturel, avec le ton grave et sage de l'ensemble.

La fin du Hava-Mal est un petit traité de magie qui expose les effets surnaturels de la puissance des runes; on y trouve la source de la plupart des idées superstitieuses du moyen âge; on voit là en germe, ce qui, mêlé plus tard à d'autres idées conservées par tradition de l'antiquité, ou venues de l'Orient, a été la *sorcellerie*.

Je vais donner une idée du Hava-Mal, en traduisant les sentences les plus frappantes et les plus naïves.

Il est remarquable qu'il n'y en ait presque aucune qui recommande la bravoure. Elle était tellement dans les mœurs et dans le tempérament du peuple, qu'il n'était pas besoin d'en parler.

On sera je pense frappé de quelques pensées où éclate un sentiment profond de sociabilité. La charité chrétienne, ou le sentiment social étendu à l'espèce tout entière, est en germe dans plusieurs de ces maximes de la vieille sagesse germanique, entre autres dans celle qui se termine ainsi : l'homme est la joie de l'homme.

«Regarde bien de tous côtés avant d'aller en avant, car tu ne sais où peut être caché ton ennemi.

Heureux celui qui donne! Un hôte entre, où va-t-il s'asseoir?

. . . . . .

Il a besoin de feu celui qui est entré. Ses genoux sont glacés; il a besoin d'habit et de vêtemens celui qui vient par dessus les montagnes.

. . . . . .

On ne peut prendre avec soi, en voyage, une meilleure provision, que beaucoup de sagesse; elle vaut mieux que l'or dans un lieu inconnu. C'est un secours dans le besoin.

. . . . . .

La bière n'est pas si bonne qu'on le dit pour les enfans des hommes. Plus un homme boit, moins il se connaît lui-même.

L'oiseau de l'oubli (1) plane sur l'ivresse, et ravit à l'homme son intelligence.

. . . . . .

L'insensé croit qu'il vivra éternellement s'il fuit le combat, mais l'âge même ne lui donnera pas la paix, c'est à sa lance à la lui donner.

. . . . . .

L'insensé veille toute la nuit et pense à beaucoup de choses; puis, quand le matin vient, il est fatigué, et le soin qui le tourmentait lui demeure.

. . . . . .

(1) Le héron de l'oubli.

Quand l'ignorant vient dans une réunion, il vaut mieux qu'il se taise, personne ne s'aperçoit mieux combien il sait peu qu'après qu'il a beaucoup parlé.

C'est faire un long détour, que d'aller vers un ami trompeur, quoiqu'il demeure sur votre route; c'est prendre un chemin de traverse, que d'aller vers un ami fidèle, quoiqu'il demeure au loin.

. . . . . .

Si tu as un ami auquel tu te confies, pour en bien jouir, il faut mêler vos pensées, échanger avec lui des présens, et aller souvent le trouver.

Si tu en as un autre auquel tu ne te confies point, et si cependant tu veux en profiter, il faut parler finement, penser prudemment, et lui rendre ruse pour dissimulation.

J'étais jeune autrefois, j'allai seul, et je m'égarai dans des routes trompeuses. Je me suis cru riche quand j'ai trouvé un autre; l'homme est la joie de l'homme.

. . . . . .

Un jour, dans un champ, je donnai mes habits à deux hommes de bois. Quand ils en furent revêtus, ils semblèrent des héros. L'homme nu est timide.

L'arbre se dessèche, qui n'est revêtu ni d'écorces ni de feuillage. Ainsi est l'homme sans ami; l'homme ne peut vivre seul.

La paix entre les ennemis est comme un feu qui

brûle cinq jours : au sixième il s'éteint. Ainsi s'en va toute cette amitié..

. . . . . .

Les grains de sable sont petits, les gouttes d'eau sont petites, petites aussi sont les pensées humaines. Tous ne sont pas égaux. Chaque siècle ne porte qu'un homme.

. . . . . .

Il faut avoir un bon entendement, mais pas trop de sagesse. Ne cherchez pas à prévoir votre sort, et votre ame sera libre de soucis.

. . . . . .

Il doit se lever de bonne heure, celui qui veut gagner les biens ou la vie d'un autre. Le loup qui reste couché ne trouve pas un repaire. On ne triomphe point en dormant.

. . . . . .

Comme l'aigle s'étonne égaré sur la mer sauvage jusqu'à ce qu'il parvienne à la rive; ainsi est l'homme qui vient parmi beaucoup d'hommes où il a peu d'amis.

. . . . . .

Tout homme sage doit se servir avec précaution de sa force, car on trouve, lorsqu'on vient parmi les braves, que nul n'est fort contre tous.

. . . . . .

Bien que malheureux, nul n'est entièrement privé de bonheur. L'un est heureux par ses fils,

l'autre par ses amis; l'un par ses richesses, l'autre par ses bonnes actions.

. . . . . .

J'ai vu briller le feu dans la salle du riche, mais devant la porte se tenait la mort.

Le boiteux peut monter à cheval, le sourd combattre vaillamment, celui qui n'a qu'une main paître les troupeaux; il vaut mieux être aveugle que mort (1). On ne peut rien faire d'un mort.

. . . . . .

Ton troupeau meurt, tes amis meurent, et toi-même tu dois mourir; mais pour celui qui s'est acquis une bonne renommée, cette renommée ne mourra pas.

Ton troupeau meurt, tes amis meurent, et toi tu dois mourir aussi; mais je sais une chose qui ne meurt jamais, le jugement sur ceux qui sont morts.

. . . . . .

Il faut louer la journée le soir, une femme quand elle est morte, un glaive quand il est éprouvé, une fille quand elle est mariée, la glace quand tu es dessus, la bière après que tu l'as bue.

. . . . . .

(1) Ce passage est un de ceux qui prouvent l'antiquité du *Hava-Mal*. Il y a dans le texte, il vaut mieux être aveugle que brûlé (brendr). L'usage de la crémation des corps précéda en Scandinavie celui de l'inhumation qu'on trouve déjà à l'époque historique la plus reculée.

Il faut se servir d'un vaisseau pour les voyages, d'un bouclier pour la défense, d'un glaive pour l'attaque, mais d'une jeune fille pour les baisers.

. . . . . .

Personne ne doit croire les discours des jeunes filles et ce que disent les femmes; car le cœur de la femme a été fait sur une roue tournante, et la ruse placée dans son sein.

Un arc qui se brise, un feu qui brille, un loup qui hurle, une corneille qui crie, un porc qui grogne, un arbre sans racine, une vague qui monte, une chaudière qui bout, un trait qui vole, une vague qui tombe, une glace d'une nuit, un serpent roulé en cercle, les propos de lit d'une nouvelle épouse, une épée émoussée, un ours qui joue, ou le fils d'un roi, un veau malade, un esclave indocile, une sorcière qui prophétise des malheurs, une pluie nouvellement tombée, un ciel clair, un maître qui sourit, l'aboiement d'un chien, l'amour des femmes de mauvaise vie, un champ semé de bonne heure. — On ne doit point se fier à ces choses, ni trop tôt à son fils; le champ de blé dépend du temps, le fils dépend de son intelligence; tous deux sont incertains.

. . . . . .

La paix avec les femmes est comme une pensée qui fuit, comme un voyage sur une neige glissante avec un cheval âgé de trois hivers, rétif et encore mal dompté; c'est comme de croiser dans

une tempête avec un vaisseau sans mâts; c'est comme de vouloir, sur une montagne couverte de neige pendant le dégel, saisir des rennes à la course.

. . . . . .

Qu'il parle doucement celui qui désire l'amour d'une jeune fille, qu'il lui offre ce qu'il possède, qu'il loue sa beauté, ainsi il l'obtiendra.

Que nul homme ne blâme l'amour d'un autre; souvent un beau visage charme le sage, mais n'enchaîne pas l'insensé.

Qu'on ne blâme personne pour cette faute qui est celle de beaucoup d'hommes. Des sages il fait des insensés, parmi les enfans des hommes, lui le puissant désir.

La pensée seule sait ce qui convient au cœur, et il n'est point de pire maladie que de ne prendre plaisir à rien. »

Cette dernière pensée semble écrite pour notre temps, mais dans toute cette fin, il pourrait bien y avoir quelques traits plus modernes que le reste.

Le chant de Rig.

POÈME POLITIQUE.

Ce chant n'est ni un chant cosmogonique comme la Voluspa, ni un chant ethique et magique comme le Hava-Mal; c'est un chant politique et historique dans le fond, contenant, sous une forme mythologique, l'origine sacrée de la hiérarchie sociale, dans le nord, celle des trois ordres qui la constituent, et, en même temps, la succession des trois races qui ont peuplé la Scandinavie, et dont chacune correspond à l'un de ces trois ordres.

Voici quelle est l'idée de ce chant.

Un des Ases ou dieux, Heimdall, sous le nom de Rig, qui veut dire le fort, le puissant, arrive sur le bord de la mer, en un certain pays; là, il trouve deux époux, dont les noms sont symboliques : c'est *l'ayeul* et *l'ayeule* (Edda). Ses hôtes lui offrent un pain grossier et la chair d'un veau; ensuite il se place dans leur couche, au milieu d'eux. Il passe ainsi trois nuits, puis reprend son chemin. Neuf mois s'écoulent, et l'ayeule enfante

un fils: on répand sur lui l'eau lustrale (ancien baptême des scandinaves), et on l'appelle *esclave* (thrœl): « Il était noir, la peau de ses mains était rude, ses genoux arqués, ses doigts épais, sa figure hideuse, son dos courbé, ses talons saillans.

Quand il fut devenu fort, son occupation était de travailler l'écorce, de faire des paquets de branchages, et de les porter à la maison.

Une femme errante vint dans sa demeure; la plante de ses pieds était meurtrie, ses bras brûlés par le soleil, son nez était déprimé. Elle s'appelait la servante. . . . . »

Ce couple misérable s'unit, et de cette union résulte la race des esclaves. Les noms de leurs fils et de leurs filles sont significatifs; ce sont des noms d'opprobre: le sombre, le grossier, le querelleur, le paresseux, l'épais; la lente, la déchirée, le pied de grue, etc.; leurs occupations sont « de faire des haies, d'engraisser les champs, de soigner les porcs, de garder les chèvres, de fouiller les tourbières. »

Ensuite Rig vient dans la demeure d'un autre couple. Cette fois ses hôtes se nommaient le grand-père et la grand'-mère. « Le mari construisait un métier à tisser, sa barbe était soignée, il avait une touffe de cheveux sur le front, son vêtement était serré; il y avait un coffre sur le plancher. La femme faisait tourner le rouet, elle ouvrait les bras, elle preparait des vêtemens. »

Rig se couche encore entre eux et passe ainsi trois nuits; neuf mois après, il naît à *la grand'-mère* un fils qu'on appelle le Paysan (Karl). « On l'enveloppa dans le lin. Sa chevelure était rouge et son teint rubicond, ses yeux étincelans.

Il commença à croître et à se fortifier, il apprit à dompter les taureaux, à faire des charrues, à construire des maisons de bois, à bâtir des granges, à fabriquer des chars, à conduire la charrue.

On lui amena sa fiancée, vêtue d'une peau de chèvre, portant le trousseau de clefs; elle s'appelait *la diligente*: on la plaça sous le voile de lin. Les époux habitèrent ensemble, ils échangèrent leurs anneaux, ils étendirent leur couche, et ils établirent leur demeure. »

Leurs enfans s'appellent: l'homme, le garçon, le colon, le sujet, l'artisan, etc.; de là est sortie la race des paysans.

Ensuite Rig s'en alla dans une demeure tournée au sud. Là était un couple qui s'appelait le père et la mère. « L'époux était assis et tordait le nerf d'un arc; il ployait un arc, il fabriquait des flèches; la mère regardait ses bras, tissait la toile, affermissait ses manches..... Ses sourcils étaient plus beaux, son sein plus éblouissant, son col plus blanc que la neige la plus pure. »

Rig s'asseoit au festin entre eux deux.

« Alors la mère prit une nappe brodée, une

nappe de lin blanc, et en couvrit la table; elle prit ensuite des pains minces, des pains d'un blanc froment, et les plaça sur la nappe.

Elle plaça sur la table des plats ornés d'argent, pleins de venaison, de lard, d'oiseaux rôtis; le vin était dans le pot. Les coupes étaient garnies de métal. Ils parlaient et conversaient jusqu'à ce que le jour finît. »

Rig va cette fois encore se coucher entre les époux. Il passe ainsi trois nuits, et au bout de neuf mois, la mère mit au monde un fils qu'elle enveloppa de soie, on l'arrosa de l'eau sacrée, et on le nomma le *Noble* (Jarl). « Sa chevelure était blanche, ses joues vermeilles, ses yeux brillaient comme ceux d'un petit serpent.

Le Noble grandit dans la maison. Il apprit à brandir la lance, à tordre le nerf de l'arc, à ployer l'arc, à fabriquer des flèches, à faire voler des traits, à agiter des lances, à monter sur des chevaux, à lancer des chiens de chasse, à tirer le glaive, à nager.

Rig vint à sa demeure; Rig le voyageur lui enseigna les runes, il lui donna son nom. Il l'avoua pour son fils, et voulut qu'il possédât des champs héréditaires, des champs nobles et des demeures antiques.

Ensuite, le *Noble* chevaucha par un chemin sombre, par des montagnes glacées, jusqu'à ce qu'il arrivât à une demeure. Là il commença à

brandir sa lance de tilleul, il poussa son cheval, il tira son glaive, il éveilla la guerre, il rougit les champs, il fit du carnage, il gagna de la terre.

Ensuite il gouverna seul dix-huit gaards, il divisa ses richesses et les partagea entre tous, donnant aux uns des anneaux d'or, aux autres des chevaux agiles. Il distribua les anneaux, il brisa les bracelets. »

Le *Noble* (Jarl) épouse la fille du baron (Herser), et leurs enfans sont le fils, l'enfant, la race, l'héritier, le parent, le descendant. Le dernier de ses enfans est Konr, le chef, le *Roi*. Les autres enfans du *Noble* se livrèrent aux occupations de leur père, ils domptèrent des chevaux, ils courbèrent des boucliers, ils aiguisèrent des traits, ils brandirent des lances. Mais le plus jeune, le roi connut les runes : les runes du temps, les runes de l'éternité. Il sut sauver la vie des hommes, émousser le tranchant des glaives, appaiser la mer.

Il comprit le chant des oiseaux, il sut éteindre le feu, calmer et endormir les douleurs. Il posséda la force de huit hommes.

Mais au milieu de cette science, il est troublé par une corneille qui lui dit qu'il serait mieux de monter à cheval, et de coucher des armées dans la poussière. Elle lui parle de Dan et Danpr, qui possèdent des terres meilleures que les siennes,

qui sont habiles marins et bons guerriers, et là, finit ce qui reste de ce chant singulier.

L'intention politique de ce chant est évidente: c'est d'exprimer l'institution divine de l'ordre social, tel qu'il existait de toute antiquité en Scandinavie. L'*esclave*, le *paysan*, le *noble*, sont désignés par leur nom, et caractérisés par les occupations qui leur sont attribuées. Tous trois sont fils d'un dieu. Ainsi là, comme en Orient, la théologie était la base de la législation.

L'intention historique n'est pas moins certaine. Nous avons vu que la Scandinavie, occupée primitivement par des tribus finoises, avait subi deux invasions de la race germanique, celle des Goths et celle des Ases. Ces trois couches de populations sont évidemment représentées par les trois générations qui sortent de Rig. La race des indigènes est caractérisée par la noirceur de sa peau et par d'autres signes physiologiques que l'on retrouve encore aujourd'hui chez les Lapons, qui en sont un débris. Comment ne pas les reconnaître à leurs genoux arqués, à leur figure hideuse, à leur dos courbé, à leurs talons saillans! Le nom de cette race indigène est celui de la servitude, parce qu'elle fut asservie par la race plus belle et plus forte qui vint ensuite envahir le pays. Cette race elle-même est désignée également dans ce chant par ses caractères physiques, entre lesquels la blancheur de la peau et la couleur blonde des cheveux tiennent le premier rang. La

portion de cette race, dont l'émigration en Scandinavie est la plus ancienne qui portait le nom de Goths (1) et donna, comme nous l'avons vu, ce nom à une portion de la Scandinavie, est représentée ici, par la classe intermédiaire, entre la race primitive réduite en esclavage par la conquête, et la caste des derniers conquérans. En effet, le rôle politique des Goths était intermédiaire entre l'asservissement absolu qui était le lot des Finnois, et le commandement suprême, qui était le partage des Ases, ou Suédois. C'était probablement les Goths qui formaient la masse des colons ou paysans libres, tandis que les Ases étaient les chefs militaires.

Les Ases paraissent avoir été une population d'élite, une tribu éminente, supérieure en intelligence et en beauté aux Goths, ses frères par le sang, et ses devanciers dans la conquête. Aussi, le poème dont nous nous occupons insiste-t-il sur l'éclat et la blancheur de leur teint, sur la vivacité de leur regard.

La fiction de l'ayeul et de l'ayeule, du grand-père et de la grand'-mère, du père et de la mère, indique l'ordre d'ancienneté des trois populations.

Le *Noble*, qui va faire la guerre vers le nord, rappelle ces expéditions fréquentes des Ases contre les peuplades finnoises cantonnées dans la partie

(1) Voyez pages 353 et 354.

septentrionale de la Scandinavie, dont les traditions de la mythologie montrent tant de traces.

Remarquez que *le roi* (Konr) est un fils du *Noble* (Jarl), qu'il est son dernier fils. En effet, la royauté est née de cette sorte de féodalité primitive que formait l'autorité indépendante des chefs, avant que l'un d'entre eux, sorti de leurs rangs, *né de leur sang*, eût soumis cette autorité à la sienne en se faisant *roi*.

SAGA D'ÉGILL.

J'ai choisi parmi les Sagas historiques une des plus considérables et des plus intéressantes, la Saga d'Egill, pour en donner un extrait détaillé. C'est un tableau complet de la vie islandaise pendant le premier siècle de la république, temps qu'embrasse presque entièrement la longue vie d'Egill.

Egill peut passer pour le type du héros des Sagas islandaises ; il en réunit toutes les qualités, il en éprouve toutes les fortunes, il est tour à tour guerrier, pirate, marchand, juge et toujours poète.

La Saga commence, comme à l'ordinaire, avant la naissance du héros, par l'histoire de ses ancêtres. En effet, les Sagas historiques étaient des espèces de mémoires de famille dans lesquels les généalogies ne sont jamais négligées, et les rapports de parenté toujours indiqués avec soin.

La scène est d'abord en Norwège, antérieurement à la colonisation de l'Islande. Le premier personnage dont parle la Saga, est le grand-père

d'Egill, Ulf (le loup). Elle débute, selon l'usage, par cette forme simple de récit : un homme s'appelait..... puis elle nomme ses parens avec leurs surnoms, et mentionne quelques-unes de ces qualités dont sont constamment pourvus les héros des sagas. « Ulf était un homme grand et fort, nul n'était son égal..... Dans sa jeunesse il fut viking, (1) fit des courses en mer, pilla, puis il épousa la fille d'un autre pirate, son compagnon d'aventures, et tous deux s'établirent dans leur champ. Il était riche en biens-fonds et en biens-meubles. Son père mort, Ulf hérita du titre de Lend-man (vassal), qu'avaient possédé ses ayeux. C'est un commencement de transmission féodale. Ulf se livrait aux occupations qui partageaient le temps des Islandais : le soin de ses champs, celui de ses forges et de ses troupeaux. Quand le jour baissait il devenait sombre, et, à peine alors, osait-on l'approcher. C'est pourquoi, faisant allusion à son nom, on l'appelait *loup du soir*. Il paraît qu'Ulf avait une disposition à l'extase qui se manifestait par un sommeil (magnétique probablement) qui le prenait tous les soirs, et par l'état appelé hamniramm, dans lequel certains individus appelés Bersekrs, offraient un déploiement de forces prodigieux, une exaltation morale extraordinaire et une insensibilité absolue.

(1) Ce nom et celui de *roi de la mer*, étaient les noms que se donnaient les pirates scandinaves.

Ulf eut deux fils, Thorolf et Grimm. Celui-ci fut père d'Egill, principal héros de la Saga. Thorolf était beau et brave, joyeux et actif, surtout marchand (ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi pirate), et chéri de tout le monde.

Grimm avait les cheveux noirs, il était sombre d'aspect et d'ame comme son père. Il était entendu dans le gouvernement de la chose domestique, habile à travailler le fer et le bois. L'hiver il allait souvent, dans une barque, à la pêche des harengs.

Thorolf, sitôt qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, demanda à son père un long vaisseau; et commença ses courses de mer. Il s'associa quelques amis. Durant tout l'été ils exercèrent le métier de viking, firent beaucoup de butin et de belles prises. Ils employèrent ainsi plusieurs étés et ils passaient les hivers auprès de leurs pères. Thorolf rapporta grand nombre de choses précieuses à son père et à sa mère; et ainsi il était fort riche et honoré.

Ici la Saga entre dans l'histoire générale de la Scandinavie, et fait assister à l'une de ses révolutions les plus intéressantes. Je veux parler de la révolution opérée par Harald aux beaux cheveux, qui soumit à sa tyrannie les rois (Fylki-Konung) (1) de la Norwège jusque-là indépendans. La Saga peint énergiquement la résistance

(1) Rois de provinces ou d'armée. Fylki a ces deux sens qui à une époque d'occupation militaire se confondent.

de divers chefs à Harald : l'un d'eux s'enferme vivant dans un tombeau avec douze serviteurs, pour lui échapper ; un autre est tué en combattant, et son fils, qui va demander du secours à un troisième, lui adresse ces énergiques paroles : « Le malheur qui nous a frappés ne tardera pas beaucoup à vous atteindre. Il faut donc prendre le parti que nous avons pris pour la défense de nos biens et de notre liberté, et employer pour cela tous les hommes dont vous pouvez espérer du secours, et je veux, avec les miens, m'opposer à cet orgueil et à cette tyrannie ; autrement il faut vous résigner, comme ont fait les gens de Naumedale, à subir volontairement la honte d'être les esclaves d'Harald. Cela semblait à mon père une victoire, de mourir dignement dans sa royauté, plutôt que de devenir dans son vieil âge l'inférieur d'un autre roi. Je crois que tu penseras de même, toi et tous ceux qui valent quelque chose, et qui savent résister. » Excité par ces paroles, celui auquel elles s'adressaient forme une alliance avec deux autres petits rois. On fait courir la flèche de guerre pour que tous les hommes puissans se rassemblent : le message belliqueux vient trouver Ulf, le loup du soir. Ce sombre personnage refuse de faire partie de l'expédition contre Harald ; on voit là les limites de l'obéissance due par les *hommes puissans* aux Jarles et aux rois qui exerçaient sur eux une sorte de suzeraineté. « Le roi, dit Ulf, pourrait penser

que c'est mon devoir de me mettre en campagne avec lui s'il défendait son propre pays, mais je ne me crois pas obligé de le suivre hors de ses frontières pour aller me battre contre Harald. Dites-lui donc qu'Ulf demeurera dans sa maison pendant cette chevauchée, et ne rassemblera point d'armée. »

Harald bat successivement ses ennemis, puis les force à entrer à son service ou à quitter le pays; à d'autres arrache la vie ou fait couper les pieds et les mains. « Harald, dit la Saga, s'empara dans chaque province des biens libres, de toute la terre cultivée ou non cultivée, même des lacs et des golfes. De sorte que tous les habitans étaient ses fermiers, et même ses bucherons. Ceux qui recueillaient le sel, les chasseurs et les pêcheurs lui payaient tribut.

Le roi Harald envoye à son tour vers Ulf pour l'engager à venir auprès de lui. Le vieux Ulf refuse et déclare qu'il veut finir ses jours en paix, loin du service des rois. On s'adresse à son fils Grimm: celui-ci refuse aussi la dignité de Lendman (vassal) du vivant de son père, « qui, dit-il, doit être mon supérieur tant qu'il vivra. » Harald est irrité de ce refus. Enfin, un de ses scaldes, beau-frère d'Ulf, le décide à laisser son autre fils Thorolf entrer au service d'Harald.

Thorolf se distingue au combat naval d'Hafursfiord, qui décida de la puissance d'Harald. A ce

combat, Thorolf occupait le poste d'honneur à l'avant du vaisseau du roi, dont il portait l'étendard. Il fut blessé, aucun de ceux qui se tenaient devant la voile ne fut sans blessure, excepté ceux qui étaient Bersekrs, et *que le fer ne mordait pas*. L'un des blessés à mort, Bardr, *demande au roi la permission* de disposer de ses biens, et l'ayant obtenue, je veux, dit-il, que toute ma succession, en biens meubles et immeubles passe à Thorolf, mon ami et mon compagnon. Je lui lègue ma femme et mon fils à élever. Cette convention fut faite selon la loi, le *roi le permettant*. Harald transmet à Thorolf tous les honneurs dont Bardr était revêtu, et entre autres le privilége d'aller lever le tribut chez les Finnois.

Thorolf épouse la veuve que son ami lui a transmise par héritage, puis il part pour aller dans le pays des Finnois recueillir le tribut : en même temps il fait le commerce avec eux. Tout se passe amicalement, mais non sans quelque crainte de la part des Finnois. Ayant appris que les Kyflinges, population probablement de même race, située plus à l'orient, exerçait des brigandages dans le pays des Finnois, il les attaque, tue cent de ces brigands, et revient dans sa demeure avec un riche butin. Là il faisait pêcher le hareng, la morue, qui, à cette époque, dit la saga, se trouvaient dans l'Halgoland (1). Là étaient aussi des veaux marins

(1) Province de la Norwège que Thorolf habitait.

et des œufs. Thorolf avait toujours chez lui cent affranchis (ou hommes libres), et il devint bien tôt célèbre par sa richesse, sa magnificence et sa libéralité.

Cet été, Harald fut visiter la province d'Halgoland. Des festins leur furent offerts par les paysans, par les Vassaux et les riches habitans. Thorolf donna au roi un repas magnifique. Sa suite était de cinq cents hommes, tandis que celle du roi n'était que de trois cents. Thorolf avait fait arranger en salle de festin une vaste grange à blé, c'est-à-dire étendre la paille sur les bancs, et suspendre des boucliers à la muraille. Le roi se plaça sur le siége le plus élevé, tout était rempli de convives. Le roi promena son regard autour de lui, et rougit de colère. Depuis ce moment, on remarqua qu'il était triste. Après une hospitalité de trois jours, Thorolf reconduisit le roi au rivage, et lui fit don d'un vaisseau magnifique qu'il avait construit; en même temps il lui protesta que c'était pour lui faire honneur, et non par esprit de rivalité qu'il avait réuni tant de monde à son festin. Le roi reprit alors sa gaîté, et se sépara de lui en bonne intelligence. Mais des envieux de Thorolf ne tardèrent pas à ranimer la défiance du roi. Cependant Thorolf continuait à transmettre au roi le tribut finnois qui s'élevait beaucoup plus haut qu'avant lui. Ce tribut consistait en diverses fourrures et en peaux de bièvres.

Le roi lui ordonne d'entrer à son service, il refuse pour ne pas se séparer de cette foule qui l'entoure et qu'il fait vivre. Alors le roi confisque une partie de ses biens, son privilége de lever l'impôt finnois, et en fait don aux envieux de Thorolf. Celui-ci met sur quelques vaisseaux tout son monde et toutes ses richesses, et va s'établir au nord, dans son bien de Sandness, où il vit avec la même magnificence qu'auparavant. Pour la soutenir, il va l'hiver faire une expédition dans le pays des Finnois, et au printemps, il entreprend un voyage de commerce en Angleterre. Il avait un grand vaisseau propre à résister à la mer, fourni de tout ce qui est nécessaire, peint dans la partie qui s'élevait au dessus de l'eau; la voile était tissée de rouge et d'azur : sur ce vaisseau, Thorolf plaça des poissons secs, des peaux, des fourrures blanches et grises. Il apporta tout cela en Angleterre, à l'époque d'un marché, et en rapporta du blé, du miel, du vin, des vêtemens. C'était là le commerce qui se faisait déjà entre la Norwège et l'Angleterre vers 878. Le roi, toujours excité contre Thorolf, fait surprendre et capturer un de ses vaisseaux richement chargé. Dès le printemps suivant, Thorolf, de marchand redevenu pirate, se venge d'Harald, en enlevant dans le détroit du Sund, dès cette époque, rendez-vous d'un grand nombre de bâtimens, un vaisseau appartenant au roi, puis il va revoir son père, le vieux Ulf, qui,

pour la dernière fois, lui fait part des tristes pressentimens que lui inspirent l'audace de Thorolf et la puissance d'Harald.

En effet, Harald part en personne pour venger l'outrage qu'il a reçu. Il prend sur sa route, par réquisition, les bateaux des paysans quand il en a besoin. Arrivé près de la demeure de Thorolf, le roi fait planter son étendard, pousser le cri de guerre, et sonner l'attaque. Quand Thorolf et ses gens l'entendirent, ils coururent à leurs armes, car les armes de chacun étaient suspendues au-dessus de sa place. Le roi entoure la maison et fait sortir les femmes, les enfans et les vieillards. Sigrida, femme de Thorolf, demande au roi de faire la paix avec lui. Le roi répond: « Si Thorolf se rend à ma discrétion, il conservera sa vie et ses membres, ses hommes seront punis suivant leurs crimes. » Thorolf refuse ces conditions. On met le feu à sa maison; alors il exhorte ses compagnons à briser le mur de la salle; ils y parviennent, ayant en tête un ennemi supérieur en nombre; et, adossés à la maison en feu, ils résistent long-temps. Enfin, Thorolf s'elançant jusqu'au lieu où se tenait le roi entouré du rempart de boucliers que formaient les plus braves de son armée, s'écrie: « Il eût fallu m'élançer trois pieds plus loin. » Et, entouré de lances et de glaives, il reçoit le coup de mort de la main du roi.

Celui-ci fait venir les frères de Thorolf: « Pre-

nez, leur dit-il, le corps de votre parent, et donnez-lui des funérailles convenables. Enterrez aussi les autres guerriers qui sont morts, qu'on panse les blessures de ceux qui peuvent encore vivre, mais qu'on ne pille rien ici, car tout ceci est à moi.

Le scalde Aulver, parent d'Ulf, demande au roi s'il ne fera rien pour *payer* Thorolf à son vieux père et à son frère Grimm, c'est-à-dire pour les dédommager de sa mort.

Le roi y consent, à condition que tous deux viennent vers lui. Le scalde va donc les trouver. Le vieux père s'informe soigneusement de la manière dont tout s'est passé dans le dernier combat de son fils; s'il ne s'est pas signalé par quelques exploits avant de tomber, quelles armes l'ont frappé, où il a reçu le plus de blessures, enfin dans quelle position il est tombé? Le scalde répond qu'Harald a porté à Thorolf une blessure qui, à elle seule, a été mortelle; et que Thorolf est tombé sur la face, aux pieds du roi. Le loup du soir répond: Tu as bien fait de t'en souvenir, car les hommes vieux racontent que la mort de ceux qui tombent sur la face est vengée, et que cette vengeance appartient à celui qui était alors le plus près d'eux. Ulf refuse encore de se mettre en route à son âge pour aller trouver le roi. Grimm se décide à y aller : Je ne serai pas long, dit-il, dans la satisfaction que je demanderai au roi. Je parlerai pour toi, dit son ami.

Grimm se rend près d'Harald, suivi de onze de ses gens, tous d'une grande taille, d'une force et d'une bravoure terribles. C'est la coutume, dit-il, qu'on approche, sans armes, du roi; alors, que six de nous entrent vers lui, et que les six autres restent au dehors et gardent nos armes. Le scalde parle en faveur de son parent. Le roi promet un dédommagement pour la vie de Thorolf, mais exige que Grimm entre à son service. Grimm refuse. A cela le roi ne répondit rien, mais son visage se couvrit d'une rougeur sanglante. Alors le scalde fait promptement sortir Grimm et ses amis, et leur recommande de s'éloigner rapidement. A peine sont-ils sortis, que le roi dit: J'ai connu, au regard de ce grand homme chauve, qu'il a la férocité du loup ; il serait funeste à des hommes que nous regretterions si on lui en laissait le pouvoir ; allez donc après lui et tuez-le. On ne put l'atteindre ; mais, de retour chez son père, ils délibèrent ensemble du parti qu'ils peuvent prendre. Il ne leur en reste point d'autre que de s'exiler volontairement ; alors ils pensent à l'Islande, ou quelques-uns de leurs amis se sont déjà établis, et ils se décident à suivre leur exemple. Là, disent-ils, on s'empare du sol sans l'acheter, et on s'établit où l'on veut. Ils mettent donc sur deux vaisseaux marchands toutes leurs richesses mobiles. Pour leurs terres, personne ne voulut les acheter, de crainte de déplaire au roi.

Dans plusieurs endroits de cette Saga, on admire à quel point Harald avait déjà porté la tyrannie, et à quel degré d'abjection devaient se résigner ceux qui l'acceptaient. On voit aussi par quelle suite de démêlés, d'injustices et de violences, une famille énergique, qui est représentée comme conservant fidèlement la vieille empreinte du Nord, est forcée de s'expatrier, et comment se peupla l'Islande.

Pendant la traversée d'Islande, le père et le fils guettaient les passages des vaisseaux. La vue de Grimm, exercée à les distinguer de loin, reconnut celui sur lequel deux frères, exécuteurs serviles et féroces des volontés d'Harald avaient autrefois enlevé un vaisseau appartenant à Thorolf. Ils remarquent où le vaisseau s'abrite pour la nuit, puis mettent à la mer deux barques : chacun monte dans l'une d'elles avec vingt hommes. Ils s'élancent sur le vaisseau. Le vieux Ulf est saisi de sa fureur exstatique, qui se communique, par contagion, à plusieurs de ses compagnons. Il porte à Halvard, un des deux frères ennemis de son fils, un coup qui, à travers son casque, pénètre dans sa tête, et s'enfonce jusqu'au manche; et il retire son arme à lui avec tant de force, qu'il enlève en même temps le corps d'Halvard, et le lance dans la mer.

Ensuite ils massacrent tous leurs ennemis, à l'exception de deux ou trois hommes de la der-

nière condition, auxquels ils accordent la vie. Après leurs accès, les Bersekrs étaient pris d'une grande fatigue; c'est ce qui arriva à Ulf; l'âge s'y joignant, il se sentit bientôt près de mourir. Il ordonne qu'on mette son cadavre dans une caisse et qu'on le jette dans la mer; et comme la tempête avait éloigné le vaisseau de son fils du sien, il recommande en mourant qu'on lui porte son dernier salut; et, ajoute-t-il, s'il arrive en Islande, et si, par événement, quelqu'incroyable que la chose puisse paraître, j'y arrive avant lui, qu'il établisse sa demeure le plus près possible du lieu où j'aurai abordé.. En effet, Grimm trouve le coffre où est son père, au fond d'un golfe. Il descend à terre en cet endroit, où il lui élève, avec des pierres, un tertre funèbre.

A peine débarqué, Grimm reconnaît le pays, choisit le lieu de son établissement et de l'établissement des hommes qui l'accompagnent. Ensuite il s'occupe de faire vivre sa tribu. Au commencement, ils avaient peu de troupeaux, mais ce qu'ils en avaient passait l'hiver en liberté dans les bois. Ceci semble indiquer une température plus douce que la température actuelle. Quant aux forêts dont la tradition fait souvent mention en Islande, on sait qu'elles y sont devenues extrêmement rares, et même y ont presque disparu. Les nouveaux colons s'occupaient aussi à recueillir le bois jeté à la côte, à pêcher, à prendre

des phoques, à recueillir des œufs d'oiseau. A cette époque, les baleines approchaient de terre, il était facile de les harponner. Grimm se livrait aussi au travail de forger le fer; et même il composa, pour exciter la vigilance de ses ouvriers, un chant plein d'obscures allusions à la mythologie odinique, que la Saga a conservé.

Grimm eut deux fils, Thorolf et Egill: encore, cette fois, l'un des deux frères était doux et beau. L'autre, Egill, était laid, sombre et ingénieux. A l'âge de trois ans, il était déjà grand et fort comme les autres petits garçons le sont ordinairement à sept. Ses premières aventures annoncent son caractère résolu et indomptable. Son père refuse de l'emmener à un festin; le petit Egill part seul, sur un cheval malade, et s'avance à travers les marais, sans connaître le chemin. Il arrive au festin, et, déjà poète, improvise des vers sur son aventure.

Pour le frère d'Egill, Thorolf, il commença ses courses de Viking avec Biorn, fugitif Norwégien, retiré en Islande, que Grimm y avait accueilli.

Le roi Harald se faisait vieux. Le plus cher de ses fils était Erik, qui reçut le nom de blodaux (hache sanglante). Thorolf fait don au jeune prince d'un beau vaisseau, pour s'assurer sa bienveillance. En effet, à peine Erik a-t-il remplacé sur le trône de Norwège son père Harald, qu'il donne à Thorolf la place d'honneur à l'avant de

son vaisseau, et le poste de porte-étendard, les deux plus grandes marques de distinction qu'un guerrier pût recevoir.

Pour Egill, à qui son âge ne permettait pas encore les expéditions guerrières, il montrait déjà ses dispositions violentes par les jeux auxquels il se livrait.

Dans une lutte avec son propre père Grimm, celui-ci est pris soudain d'un accès de cette fureur surnaturelle, à laquelle sa race était sujette; Egill, qui a été maltraité par lui, se venge de son père, en allant tuer dans la cuisine un serviteur qui lui était cher; le père et le fils passèrent, dit la Saga, l'hiver sans se rien dire.

Thorolf refuse d'emmener son intraitable frère, faire avec lui le métier de Viking. Egill coupe le câble d'un vaisseau de Thorolf et le livre à la tempête; Thorolf craignant d'autres tours de ce genre, dont Egill le menace, consent à l'emmener avec lui. Ils vont en Norwège, là Egill arrive dans une métairie du roi Erik, qu'administrait un certain Bardr qu'aimaient beaucoup le roi et la reine Gunhilda; Bardr leur sert à boire du petit lait et une liqueur faite avec de l'avoine, et leur assure n'avoir point de bière à leur offrir. Le roi et la reine arrivent pour les sacrifices des déesses (1); le roi

(1) Disa-blot. Disa, ce sont les nornes ou parques. Blot, sang, voulant dire fête, sacrifice, indique un culte sanglant dans son origine.

fait asseoir Egill à sa table; Bardr alors trouve et sert de la bière; on porte beaucoup de toasts (mimis), et pour chacun il fallait vider la corne à boire. Egill boit pour lui et pour ses compagnons quand ils sont fatigués; il raille en vers Bardr et le mensonge qu'il leur a fait. Bardr mêle du poison au breuvage qu'il offre à Egill; Egill se blesse la main de son couteau, et, avec son sang, trace sur la corne, des runes; il chante, et la corne se brise. Bientôt après, il punit son hôte perfide en lui enfonçant à l'improviste son épée au milieu de la poitrine; puis il s'échappe, va se cacher dans une petite île, trompe à force d'adresse ceux qui le cherchent, en blesse et en tue plusieurs, et se réfugie près de son ami Arinbiorn, dont le père parvient à le réconcilier, moyennant rançon pour le meurtre, avec le roi, en se faisant, d'après l'usage islandais, garant d'Egill auprès de lui.

Vient ensuite le récit d'une expédition en Courlande, dans laquelle, selon les idées du temps, Egill se couvre de gloire. En voici les circonstances les plus caractéristiques :

« Après avoir fait un riche butin en diverses rencontres, Egill et son frère éprouvent le besoin de vendre le bien volé. Pour cela, en arrivant sur la côte de Courlande, ils font avec les habitans une trève de quinze jours, pendant laquelle ils leur rendent ce qu'ils ont pris. » Après cela, ils entrent en campagne. Ici est racontée avec détail une vé-

ritable expédition de *Normands*. « Ils arrivent sur leur vaisseau à l'embouchure d'un fleuve, dans un lieu où était une grande forêt; là ils exécutent leur descente; ils se divisent en petites troupes de douze hommes, et s'avancent à travers la forêt; bientôt ils arrivent aux lieux habités, ils pillent et tuent. » Le groupe de douze hommes, à la tête duquel était Egill, est surpris, enveloppé, et tous ceux qui en font partie ayant été blessés, ils sont garottés et emmenés par les habitans. On délibère sur ce qu'on doit faire des captifs : le maître de la maison où ils sont enfermés pensa qu'il était sage de les tuer tous l'un après l'autre; mais son fils lui représenta que la nuit était venue, et qu'il n'y aurait *aucun plaisir à les tuer ainsi*. Il demanda qu'on attendît le matin : on se décide pour ce parti; Egill est attaché à un poteau par les pieds et les mains. Il parvient à arracher ce poteau, coupe avec ses dents les cordes de ses mains, détache alors celle de ses pieds, et ensuite délivre ses compagnons; ils brisent les parois de la salle où ils sont, et se trouvent dans une autre; là ils trouvent une trape, la soulèvent, entendent une voix humaine, c'est celle d'un Danois fait prisonnier, l'année précédente, avec ses fils; dirigés par eux, Egill et ses compagnons brisent encore une paroi et se trouvent dehors. Ceux-ci voulaient se hâter de fuir vers la forêt; mais Egill ne veut pas partir les mains vides, il se fait conduire par ceux qu'il a délivrés,

dans l'appartement supérieur, où étaient ordinairement déposées les richesses et les armes. Ils y montent, trouvent les domestiques occupés à faire les lits, les égorgent, s'emparent de beaucoup d'armes et d'une grande partie du trésor de leurs ennemis, puis gagnent la forêt; alors Egill s'arrête. «Cette expédition, dit-il, ne vaut rien du tout, elle n'est pas digne de guerriers; nous avons volé à cet habitant son bien sans qu'il en sût rien. Ce sera pour nous une honte à toujours, allons à l'habitation, et apprenons-lui ce qui s'est fait.» Egill y retourne seul; les Courlandais étaient rassemblés dans la salle du festin; il prend dans la cuisine une pièce de bois allumée par une de ses extrémités et met le feu au plancher. Il entasse du bois devant la porte de la salle, et quand les convives veulent s'élancer au dehors, il les tue. Le maître demanda qui avait causé cet incendie, Egill répondit : « Quelqu'un de qui tu ne l'aurais jamais attendu hier soir. Nous te chaufferons aussi fort que tu le désireras; je te préparerai un bain aussi doux que le lit que tu avais préparé pour moi et mes compagnons. Ici est ce même Egill que tu as fait garotter et attacher avec soin à un poteau dans ta maison, qui maintenant te paiera ce que tu mérites pour ton hospitalité.» Puis Egill le met à mort, le reste périt en grande partie, ou sous ses coups, ou au sein des flammes; il retourne vers ses compagnons qui le reçoivent avec une grande joie,

puis ils font voile pour le Danemark, et *là ils guettaient les vaisseaux marchands, et pillaient quand ils en trouvaient l'occasion.*

Un de leurs exploits fut d'aller prendre d'assaut et de livrer aux flammes la ville de Lund, qui est représentée comme étant déjà, à cette époque, un marché célèbre.

Ensuite ils sont très bien reçus par un Jarl danois, qui envoie d'abord vers eux pour leur demander s'ils apportent la paix ou la guerre. La réponse de Thorolf est curieuse: « Nous n'avons pas besoin de piller ici et de faire la guerre, *cette terre n'est pas riche* ». D'après cette assurance, le Jarl va, sans suite, trouver les pirates, et invite à un repas leurs chefs, avec une suite aussi nombreuse qu'ils le désireront. Ils se rendent à l'invitation. Selon les mœurs germaniques, on boit d'abord; puis, en attendant le festin du soir, on tire au sort la formation des couples, composés chacun d'un homme et d'une femme qui, pendant toute la soirée, devront boire ensemble. Le sort donna pour compagne à Egill la fille du Jarl, fière et belle fille, qui, quand il voulut prendre place auprès d'elle, le repoussa avec dédain, en lui chantant quelques vers où elle lui reprochait d'avoir rarement fourni aux loups de mets chauds, et de n'avoir pas vu, dans tout l'automne, le corbeau croassant audessus du carnage.

Mais Egill la saisit, la plaça près de lui, et lui

répondit par la chanson suivante : « J'ai marché avec mon glaive sanglant, de sorte que le corbeau m'a suivi. Les Vikings se sont avancés fièrement, et leurs lances retentissaient. Furieux, nous avons combattu : le feu planait sur la demeure des hommes, et nous avons endormi dans le sang ceux qui veillaient aux portes de la ville. »

Puis ils burent ensemble toute la soirée, et ils étaient très joyeux.

Cette petite scène nous donne une idée de ce qu'étaient les jeux de société chez les anciens Scandinaves.

Ensuite les pirates, après avoir échangé avec le Jarl des dons à la manière homérique, s'en séparèrent en bonne intelligence.

Cependant la reine Gunhilda, plus irritée que le roi contre la famille de Grimm, excite un certain Eyvind à faire périr Thorolf; et comme il lui dit qu'il n'a trouvé aucune occasion de l'attaquer, elle lui demande de tuer au moins quelqu'un des gens de Thorolf, *pour que tout ne fût pas perdu*. Singulière solidarité des hommes de même tribu, sur laquelle se basait cette vengeance indirecte, dont nous avons déjà vu un exemple.

Eyvind, pour complaire à la reine, attaque et tue un écuyer de la suite de Thorolf, dans un festin à l'occasion d'une fête solennelle. Pour avoir troublé la paix sacrée, Eyvind fut déclaré loup, c'est-à-dire anathématisé et contraint de fuir. Le

roi offrait une forte somme pour le meurtre de l'homme de Thorolf; mais Thorolf disait qu'il n'avait jamais accepté de rançon pour la vie et qu'il n'en prendrait point. C'était un point d'honneur, chez les Scandinaves, de refuser ces accommodemens pécuniaires, qui empêchaient la vengeance.

L'année suivante, Thorolf et Egill attaquèrent leur ennemi qui s'était établi en Danemark, où il défendait, pour le roi, la côte de Jutland contre les pirates, et lui prirent un vaisseau.

Après ce qui s'était passé, les deux frères ne se souciaient pas de retourner en Norwège; il leur fallut donc se diriger vers de nouveaux pays. Ils firent voile pour l'Angleterre. Nous allons les suivre dans cette contrée qui, pendant plusieurs siècles, eut des rapports si fréquens avec la Scandinavie.

Thorolf et Egill ayant appris que Adalstein (Athelstane) avait besoin de secours contre des chefs révoltés, et qu'il y avait là espoir de gagner beaucoup, s'y rendent avec leurs soldats (lidi). Le roi anglais, jugeant à leur aspect qu'ils lui seraient d'un grand secours, les engage à entrer à son service et à défendre ses frontières. Adelstein était chrétien; il exigea d'eux qu'ils se fissent marquer du signe de la croix (1). C'était une

(1) Primsigna; mot-à-mot marquer du premier signe. C'était une

coutume parmi les marchands et ceux qui entraient au service des rois chrétiens; car, quand ils étaient marqués de ce signe, ils faisaient le commerce également avec les chrétiens et les payens, et suivaient du reste la religion qu'ils préféraient. Egill et Thorolf y consentirent.

Olaf, roi d'Écosse, profite, pour attaquer l'Angleterre, de la jeunesse d'Adelstein et des mécontentemens de plusieurs de ses Jarls, qui portaient autrefois le nom de roi, qu'Alfred leur avait fait perdre avec leur indépendance. Deux Jarls gardaient, pour le roi Adalstein, la province de Northumberland; bientôt, ainsi que beaucoup d'autres, ils passent avec leurs troupes du côté d'Olaf. Adalstein fait offrir à son ennemi un combat singulier dans le champ du noisetier. On appelait ainsi un espace entouré de bâtons de noisetier, lice de ces temps qui contenaient en germe un si grand nombre des idées et des coutumes que depuis la chevalerie a recueillies et développées (1). Le vainqueur, dans ce tournois, devait être roi d'Angleterre.

première initiation au christianisme, à laquelle, comme on voit, on n'attachait pas une grande importance.

(1) Voyez Égill Saga, p. 275-6. La description des apprêts de ce combat singulier reproduit grossièrement les préparatifs d'un tournois: les tentes, les barrières; et dans ce temps, dit la Saga, c'était la coutume que le roi, à qui on avait fait ce défi, ne pût, sans infamie, continuer les ravages de la guerre avant d'avoir vidé ce combat.

Mais bientôt on entame une négociation qui montre que cette époque de violence avait aussi sa diplomatie : après avoir trompé Olaf sur le nombre de son armée, Adalstein l'amuse d'une espérance de tribut, jusqu'à ce qu'il ait rassemblé toutes ses forces ; alors il lève le masque, et propose la paix, à condition qu'Olaf sera son homme-lige. Olaf s'aperçoit trop tard qu'ainsi qu'on le lui avait prédit, il a trouvé les Anglais rusés. Le combat a lieu. Tout est décrit avec exactitude : les armes sont le casque, le glaive, et une sorte de lance ou javelot nommé Kesin ; on porte des cuirasses et des boucliers. La bataille est racontée avec un mouvement quelquefois épique.

« Thorolf fut saisi d'une telle fureur, qu'il rejetta son bouclier sur son dos, et prit sa lance à deux mains : alors il s'élança en avant, et frappait à droite et à gauche ; et l'ennemi s'écartait des deux côtés ; et il en tua beaucoup. Il se dirigea vers l'étendard du Jarl Hring : rien ne tenait devant lui. Il tua l'homme qui portait l'étendard du Jarl, et coupa le bâton de l'étendard : ensuite il enfonça sa lance (spiotid) dans la poitrine du Jarl, à travers la cuirasse et le corps, de manière qu'elle sortit entre les épaules ; et l'enleva avec sa lance au dessus de sa tête ; puis il planta dans la terre le manche de sa lance, et le Jarl expira ainsi transpercé, et tous le virent. »

Après ce fait d'armes, et quelques autres, les

Écossais sont mis en fuite. Egill et Thorolf les poursuivent et massacrent les fuyards sur les bruyères. Le lendemain, a lieu un second combat auquel les deux rois prennent part. Thorolf s'avançait d'un pas si rapide, que peu de guerriers pouvaient le suivre. En vain un soldat marchait près de lui en le couvrant de son bouclier, il est bientôt percé de coups. Son porte-étendard se replie vers le gros de l'armée. Alors, dit la Saga, Egill voyant le drapeau de Thorolf reculer, comprit qu'il ne le suivait pas. Ensuite Egill s'élance pour venger son frère, et décide la victoire.

Ayant trouvé le corps de ce frère, il le lava, le déposa dans son tombeau, suivant l'usage du temps, avec ses habits et ses armes. Ensuite il lui mit à chaque bras un bracelet d'or, avant de se séparer de lui, puis on amoncela des pierres sur le mort; par-dessus on jeta de la terre, et Egill lui chanta un adieu funèbre.

Ce devoir accompli, Egill va rejoindre le roi Adalstein; il le trouve occupé à boire et se livrant à la joie. Le roi lui fait signe de s'asseoir à la place d'honneur. Egill, dans une sombre douleur, s'assied, jette son casque à ses pieds, place son glaive sur ses genoux, le tire à moitié du fourreau et l'y replace ensuite.

Ici est un portrait d'Egill que le narrateur semble voir devant lui, tant il décrit avec détail sa personne, probablement d'après un type con-

servé par la tradition : « Egill avait la face large, le front vaste, de grands sourcils, le nez court, le tour des lèvres très développé, le menton prodigieusement fort, le cou gros, et des épaules d'une largeur monstrueuse, un visage sombre et terrible lorsqu'il entrait en colère; il était du reste bien fait, plus grand que qui ce soit. Sa chevelure était épaisse et de la couleur du poil des loups. Il était chauve avant l'âge. »

En outre, Egill avait un tic terrible : c'était d'abaisser un de ses sourcils noirs vers sa joue, et d'élever l'autre vers son front. Après la mort de son frère, assis en face du roi, il faisait cette grimace effroyable. Il ne voulut point boire, quoiqu'on bût à lui, et tour-à-tour il abaissait ou élevait ses sourcils. Le roi Adalstein, assis sur son siége, avait aussi placé un glaive sur ses genoux, et, après qu'ils avaient été assis quelques momens, le roi tira le glaive du fourreau, ôta de son bras un bracelet d'or, le plaça à la pointe de son glaive, se leva de son siége, s'avança vers Egill, et le lui tendit par-dessus la flamme. Egill se leva, reçut le bracelet à la pointe de son glaive, l'attira vers lui et se remit à sa place. Le roi se rassit, Egill mit le bracelet à son bras; alors ses sourcils rentrèrent dans leur état ordinaire; il déposa son glaive et son casque, accepta une vaste corne à boire, la vida, et chanta pour remercier le roi du don qui l'avait consolé. Dès ce moment,

ment, il buvait et conversait avec les convives.

Le roi fait apporter deux coffres d'argent, et dit à Egill de les porter en Islande et de les partager entre son père et les autres parens de Thorolf, pour être le prix de celui qu'ils ont perdu. « Quant à toi, ajoute-t-il, je te donnerai le prix de ton frère comme il te conviendra le mieux, en biens-meubles ou en biens-fonds, si tu veux demeurer encore près de moi. » Egill passa un hiver en grand honneur auprès du roi Adalstein, et la Saga cite une strophe du chant qu'il composa alors à sa louange, et pour lequel il reçut encore deux bracelets et une robe que le roi avait portée. Puis, au printemps, Egill fit voile pour la Norwège.

Là, il épousa la veuve de son frère, puis il retourna en Islande, et garda pour lui l'argent que le roi anglais lui avait donné à partager entre son père et ses proches.

Son beau-père étant mort en Norwège, et son beau-frère Onundr s'étant emparé de tout l'héritage, Egill s'embarqua pour la Norwège; et la Saga passe des récits de guerre qui l'ont jusque-là presque exclusivement remplie, aux détails d'un procès qu'elle ne décrit pas avec moins de soin et d'intérêt.

Egill réclame sa part de l'héritage du père de sa femme. Onundr repousse avec violence cette réclamation qu'ose faire, en Norwège, un homme mis hors la loi par le roi Erik. « Tu demandes l'héri-

tage de ta femme, ajoute-t-il, et l'on sait que sa mère était esclave. » Alors Egill l'appelle en justice et le somme de paraître au Gula-Thing (1). « J'irai au Gula-Thing, dit Onundr, et je ferai en sorte que tu ne le quittes pas vivant. » Egill persiste dans sa résolution. Arinbiorn, son ami, obtient pour lui, du roi, *de jouir de la loi;* et le printemps venu, accompagné ainsi qu'Egill d'un nombreux cortége, il se rend avec lui à l'assemblée.

Le roi Erik s'y trouvait aussi, ayant une suite nombreuse, dont faisaient partie l'adversaire d'Egill, Onundr, et ses frères. Quand le moment fut venu, tous deux s'avancèrent vers l'endroit où étaient les juges, pour produire leurs argumens. Le lieu du jugement était une plaine entourée de piquets de coudrier, qu'enveloppait une corde: on appellait cela le lieu sacré (Ve-Bond); en dedans, les juges étaient assis en cercle au nombre de trente-six, douze de la province de Firda, douze de la province de Signa, douze de la province de Horda, et ces trois douzaines d'hommes devaient juger toutes les causes. Ce fut Arinbiorn, l'ami d'Egill, qui choisit les juges de Firda, et Thordr (probablement un ami d'Onundr) qui choisit ceux de Signa. Le roi Erik était là avec six ou sept vaisseaux; il y avait aussi une grande

(1) Espèce de tribunal en plein air, célèbre par les arrêts qu'on y rendait, et qui ont servi de base à la législation norwégienne.

foule d'habitans. Egill commença son action (mal) par demander aux juges de lui accorder son droit dans son démêlé avec Onundr; ensuite il exposa les titres qu'il avait à l'héritage de Biorn, son beau-père, disant que sa femme était non seulement très libre, mais descendait d'aïeux nobles; il demandait aux juges d'accorder à sa femme la moitié des biens meubles et immeubles faisant partie de la succession de Biorn. Onundr soutenait, au contraire, que la succession devait lui appartenir tout entière, sa femme étant née de l'épouse légitime de Biorn, tandis que celle d'Egill était, disait-il, le fruit de l'enlèvement et du concubinage. Il menaçait Egill de la puissance du roi et de la reine Gunhilda, par lesquels il se vantait d'être protégé, et enfin promettait de produire des témoignages qui attesteraient l'illégitimité de la naissance d'Asgerda, femme d'Egill. Arinbiorn, parent de la mère d'Asgerda, se lève furieux, et invoque le témoignage du roi : le roi ne trouve rien à dire, et Egill improvise quelques vers sur son bon droit, où, selon son usage, il raille ses ennemis. Arinbiorn produisit douze témoins choisis, qui tous attestaient le droit d'Asgerda, et offraient de l'attester par serment. Les juges étaient prêts à recevoir leurs sermens si le roi n'y mettait pas son veto (bannadi eigi); le roi répondit qu'il n'approuverait ni n'empêcherait rien. La reine, furieuse, reproche au roi sa neutralité, appelle son

frère, et lui dit d'aller avec sa suite empêcher que cette odieuse sentence ne soit rendue. En effet, ils brisent le lien sacré, renversent les pieux de coudrier, et troublent le jugement. Alors il se fait un grand mouvement dans l'assemblée. Tout le monde était sans armes; Egill dit: Onundr peut-il entendre ma voix? Je l'entends; dit Onundr; eh bien! je te provoque en combat singulier (holmgong), à cette condition que nous combattions ici, dans le Thing, de sorte que celui-là aie l'argent, les biens-meubles et immeubles, qui remportera la victoire; et toi, si tu n'oses pas, tu es un misérable. Alors le roi Erik répondit: Si tu as un si grand désir de combattre Egill, nous pouvons t'en fournir l'occasion. Egill dit: Je ne veux pas me battre avec les forces du roi et une multitude trop supérieure en nombre; mais devant un nombre égal je ne reculerai pas, et il m'importe peu que leur rang soit illustre ou non. Arinbiorn dit: Allons-nous-en, Egill, il n'y a ici rien à gagner pour nous; et il se retira avec sa troupe. Alors Egill se retourna et dit à haute voix: « Je vous prends à témoin, toi Arinbiorn, toi Thordr et les chefs, et les juges, et tout le peuple, que je mets au ban toutes les terres que possédait Biorn, fils de Brynulf, que j'interdis de les habiter, de les cultiver, d'en retirer aucun fruit. Je les interdis à toi, Onundr, et à tous les autres hommes indigènes ou étrangers, nobles ou non nobles; et

quiconque agira à l'encontre, je déclare qu'il a violé la loi, rompu la paix, et j'appelle sur lui la colère des dieux.»

Ainsi se termine cette séance du Thing, orageuse comme elles l'étaient souvent; dans laquelle on voit la marche des actions judiciaires, le serment des douze, d'où naquit le jury, le pouvoir royal en présence de la loi, l'appel à la force répondant au refus de se soumettre à la justice, la violence troublant l'exercice de cette justice sans garantie, et enfin une protestation contre l'illégalité. Dans tout cela se montre le sentiment du juste cherchant à se faire jour à travers l'emploi de la force, et le principe social aux prises avec l'élément barbare.

Le roi fait poursuivre Egill, mais celui-ci échappe et parvient à tuer un homme sur un vaisseau du roi. Mis hors la loi, Egill surprend son ennemi Onundr et le tue avec un fils du roi Erik, âgé de 11 ans. C'est alors qu'il dit ces paroles remarquables: *Conduisons-nous en guerriers* (hermanliga), *tuons tous les hommes, et prenons tout l'argent que nous trouverons*. Ayant de s'embarquer pour fuir, Egill prit un bâton, plaça au sommet une tête de cheval, et dit en le plantant dans la terre: J'élève ce bâton de mépris contre le roi Erik et la reine Gunhilda. Il tourna la tête du cheval du côté de la terre et dit: Je dirige cette malédiction contre les génies de la terre qui habitent ce

lieu, afin qu'ils soient errans, et qu'aucun ne trouve de demeure jusqu'à ce qu'ils aient chassé du pays le roi Erik et Gunhilda. Alors il planta en terre le bâton de mépris, et il y traça des caractères (runar) qui contenaient la formule tout entière de l'imprécation.

Ensuite Egill se rend en Islande, où meurt cette année (934) son vieux père Grimm. Bientôt il part pour l'Angleterre. Ce voyage est représenté comme l'effet d'une opération magique (seida) par laquelle la reine Gunhilda rendait impossible à Egill de jouir d'aucun repos en Islande, avant d'avoir été la trouver. Cette action sur la volonté à distance, est un des faits les plus curieux qu'on ait attribués au magnétisme. La reine Gunhilda était en Angleterre avec le roi Erik, qui avait été obligé de fuir son royaume, et avait été investi du Northumberland par Adalstein, à la charge de le défendre contre les Écossais. Egill, surpris par une tempête près de la côte, aborde d'une manière toute scandinave, en dirigeant son vaisseau vers la rive, de manière à ce qu'il échoue et soit brisé. En mettant pied à terre, il apprend que le roi Erik est en Angleterre; il réfléchit qu'il sera difficile de lui échapper, et prend le parti de l'aller trouver. Par le conseil de son ami Arinbiorn, qui avait abandonné ses possessions en Norwège pour s'associer au roi fugitif, ils vont ensemble chez Erik; ils le trouvent à table. Arinbiorn lui dit:

« Je t'amène un homme qui a fait un long voyage pour venir se réconcilier avec toi ; il est glorieux pour toi, Seigneur, que tes ennemis viennent d'eux-mêmes des terres lointaines, et semblent, malgré leur éloignement, ne pouvoir supporter ta colère..... » Après ces paroles, et quelques autres qui montrent l'art du courtisan commençant à s'élever autour de ces petits souverains à demi-sauvages, Erik promenant ses yeux autour de lui, aperçut Egill, qui surpassait de toute la tête ceux qui l'environnaient. Il s'emporte et le menace. Egill embrasse le pied du roi en signe d'hommage, et chante quelques vers qui ne l'adoucissent point. « Tu n'as rien à espérer, lui dit le roi, que la mort. Tu devais savoir que tu ne trouverais aucune grâce auprès de moi. » La reine demande immédiatement le supplice d'Egill. Arinbiorn dit : « Si Egill a mal parlé du roi, il peut racheter cela par des louanges qui dureront toujours. Gunhilda dit : « Nous ne voulons écouter aucune louange de sa part : Roi, ordonne qu'on emmène Egill et qu'on lui coupe la tête, je ne veux ni supporter ses paroles, ni le voir. » Mais Arinbiorn obtient du roi que le supplice d'Egill soit différé jusqu'au lendemain matin, et promet de le ramener. Rentré dans sa demeure, il conseille à Egill de composer un chant (drapa) en l'honneur du roi ; puis il le laisse seul et va prendre avec ses gens le repas du soir. Avant de se coucher, il re-

tourne près d'Egill, et lui demande où en est le chant; Egill répond qu'il n'a rien composé; une hirondelle placée en dehors de la fenêtre l'avait sans cesse troublé par son chant. Arinbiorn va regarder derrière la fenêtre et voit s'envoler un fantôme; alors il demeura là jusqu'au jour, et Egill termina son poëme. Ensuite ils vont ensemble trouver le roi avec une grande multitude de gens armés. Arinbiorn lui demande de laisser aller Egill en paix; et comme Gunhilda cherchait encore à exciter le roi contre lui, Arinbiorn ajoute que lui et les siens défendront Egill jusqu'à la dernière extrémité. Le roi s'adoucit, et Egill commence à chanter des vers à haute voix, et aussitôt on se mit à l'écouter.

Ce poëme offre, à un degré frappant, ce mélange d'emportement et de recherche, de verve et d'obscurité, qui caractérise la poésie lyrique des Scaldes. Egill y accumule toutes les beautés réelles, et conserve toutes les difficultés de rime et d'allitération. On conçoit qu'on ne néglige rien pour un succès, quand la tête en dépend.

Tandis qu'Egill chantait, le roi était debout, fixant sur lui des yeux farouches: quand il eut fini de chanter, le roi lui permit de se retirer, mais lui recommanda de se garder de paraître jamais devant ses yeux ou ceux de ses enfans.

A cette époque régnait en Norwège Hakon, fils

d'Adalstein, roi aussi juste qu'Harald et son fils Erik avaient été tyranniques.

Egill va lui demander la permission de réclamer encore une fois l'héritage de sa femme. Celui qui en était le détenteur amène au Thing douze hommes prêts à jurer qu'il n'avait rien qui appartînt à Egill. Egill répond à ce singulier acte de procédure par un autre également étrange pour nous : il propose le duel comme moyen d'éclaircir la question de droit. Le vainqueur devait immoler un bœuf qui était amené sur le lieu du combat. Egill jette tout-à-coup ses armes, saisit son ennemi dans ses bras, le renverse, le tue en le mordant à la gorge, s'élance vers le bœuf, le prend d'une main par les naseaux, de l'autre par une corne, et le renverse en lui brisant le cou. Puis, selon son ordinaire, chante quelques vers sur l'exploit qu'il vient d'accomplir.

Après plusieurs autres duels, aventures et procès, Egill déjà vieux perd son fils chéri, Bodvar. La douleur de cet homme farouche, adouci, et en quelque sorte dompté par la vieillesse, est peinte dans la Saga en traits énergiques. Quand il eut trouvé le corps sur le rivage, il le mit sur son cheval, s'en fut avec lui vers le tertre funèbre de son père Grimm, et l'y plaça. Le trouble de son ame gonflait tellement sa forte poitrine, dit la Saga, qu'elle rompit son vêtement. De retour dans sa

maison, il se retira dans le réduit où il avait coutume de dormir, se coucha et ferma la porte. Personne n'osait aller lui parler : il resta là couché pendant trois jours, et ne but ni ne mangea. Le troisième jour au matin, sa femme envoya un de ses serviteurs chercher Thorgerda, celle de ses filles qu'Egill chérissait le plus : en arrivant, elle dit à sa mère qu'elle n'avait pas pris de repas du soir, parce qu'elle voulait aller chez Freya (mourir). Ensuite elle fut à la porte de la chambre de son père, l'appela, et le pria de lui ouvrir. Je veux, dit-elle, que nous fassions tous deux le même chemin. Egill ouvrit, et Thorgerda se coucha sur un autre lit. Tu fais bien, ma fille, dit Egill, de vouloir suivre ton père; tu m'as montré beaucoup d'amitié. Comment, répondit-elle, aurais-je pu vouloir survivre à cette peine? Ensuite tous deux se turent pendant une heure; sur quoi Egill dit : Qu'y a-t-il, ma fille? ne mâches-tu pas quelque chose? Je mâche de l'algue (1), dit-elle; car je pense que cela me fera mal : autrement je craindrais de vivre trop long-temps. Est-ce mauvais pour l'homme? dit Egill. Très mauvais, dit-elle; veux-tu en manger? — Pourquoi pas? dit-il. Un peu de temps après, elle appela et demanda à boire; on lui donna de l'eau. Alors Egill dit : Cela vient de l'algue que tu as mangée; cela augmente

(1) Alga saccharifera; en isl., saul.

la soif. Père, veux tu boire? dit-elle. Il prit ce qu'on lui offrait dans une corne, et but à longs traits. Thorgerda dit: Nous sommes trompés, c'est du lait! Alors Egill enleva de la corne tout ce qu'il tenait avec ses dents, et jeta la corne de côté. Thorgerda dit: Quel parti prendrons-nous, maintenant? notre plan est renversé! à cette heure je voudrais, mon père, que nous prolongeassions notre vie, afin que tu fisses un chant de deuil sur Bodvar, et moi je le graverai sur un bâton. Ensuite nous mourrons si bon nous semble.

Egill commençait à reprendre ses forces à mesure qu'il avançait dans le poëme; quand il l'eut terminé, il le chanta à sa femme, à sa fille, à toute sa famille; et, alors, se levant de son lit, il fut se rasseoir à sa place accoutumée.

Depuis ce temps, Egill ne sortit plus de son pays, où la Saga remarque qu'il n'eut de querelle avec personne. Il fit encore une pièce de vers pour son ami Arinbiorn, qui était établi en Norwège, où Egill ne pouvait plus aller parce qu'il s'y était fait trop d'ennemis.

Cependant les enfans d'Erik avaient été chassés de Norwège par le farouche Hakon Jarl. Un Scalde, nommé Einar, qui l'avait chanté, en reçut pour récompense un bouclier, où d'anciennes traditions étaient peintes; et qui était orné d'or et de pierres précieuses. Quand Einar revint en Islande, il fut visiter Egill, et ne le trouva pas chez

lui; après l'avoir attendu trois jours, il partit; mais auparavant; il attacha le précieux bouclier à la muraille, et dit qu'il le donnait à Egill. Egill ne fut pas très touché de ce cadeau. Le misérable, s'écria-t-il, croit-il que je vais passer la nuit à faire des vers sur son bouclier? Qu'on me donne mon cheval, je veux courir après lui, et le percer de part en part. Cependant il se radoucit, et composa même un chant sur le bouclier.

A la mort de sa femme, Egill laissa son habitation à son fils, et se retira chez un de ses neveux; il ne revint plus vers son fils. Mais celui-ci ayant une affaire difficile à poursuivre devant le Thing, le vieil Egill s'y rendit avec une suite de quatre-vingts hommes, et fit arranger l'affaire à l'avantage de son fils. Egill, âgé de quatre-vingt-dix ans, avait perdu la vue et l'ouïe, mais conservait ses forces, et, poète encore, déplorait en vers ses infirmités. On est touché d'une pitié profonde en voyant cet homme terrible, dont on a suivi depuis l'enfance, la carrière agitée et sanglante, apprêter à rire aux servantes en trébuchant au moindre obstacle, ou leur demander dans un humble chant la grâce de rester auprès du foyer.

Toujours occupé des coffres pleins d'argent qu'il avait rapportés d'Angleterre, il forma le singulier projet de les porter à l'assemblée générale, de les répandre sur la montagne de la loi, et, par là, de mettre aux mains toute la population islan-

daise. Comme on l'en empêcha, il prit un matin avec lui les deux coffres et deux esclaves. Jamais on ne revit depuis ni coffres ni esclaves. Il mourut bientôt après.

La Saga se termine en nous apprenant que le fils et le neveu d'Egill se firent chrétiens; elle finit ainsi avec l'époque payenne de l'Islande dont elle décrit les mœurs avec une grande naïveté. Elle ajoute que les os d'Egill furent portés dans une église où on les retrouva plus tard, et où on les reconnut à leurs grandes dimensions. Son crâne était remarquable par son ampleur, son poids et sa dureté: un coup de hache, donné par une main vigoureuse, ne put ni l'entamer ni le briser. Tel est le dernier trait que la tradition rapporte du célèbre Egill.

KRISTNI-SAGA.

Introduction du christianisme en Islande.

L'introduction du christianisme en Islande est l'événement général le plus important qu'offrent les annales de cette île. L'histoire de son établissement présente plusieurs circonstances curieuses, qu'une Saga, nommée la Saga des chrétiens, a conservées.

Elle parle d'abord d'un Islandais nommé Thorvald, qui portait dans l'exercice de sa profession de Viking des sentimens assez rares parmi cette classe d'hommes, et qui le prédestinaient au christianisme : il employait à racheter des esclaves, une partie du butin qu'il faisait dans ses expéditions maritimes. Durant ses courses, il rencontra dans le pays des Saxons un évêque nommé Frédéric, qui le baptisa et l'instruisit dans la vraie religion. Thorvald resta quelque temps avec l'évêque, puis lui demanda de le suivre en Islande, pour baptiser

son père, sa mère et ses autres parens; Frédéric y consentit, et ils arrivèrent dans l'île cent ans après la colonisation. Frédéric ne savait pas la langue du pays, c'était Thorvald qui prêchait. Dans le commencement il fit peu de prosélytes. Thorvald engagea son père à se faire baptiser: celui-ci répondit qu'il voulait voir auparavant qui était le plus puissant de l'évêque ou d'une pierre, située dans son champ, à laquelle ses ancêtres adressaient des sacrifices, parce qu'ils croyaient qu'elle était habitée par leur génie familier. L'évêque s'approcha de la pierre et chanta sur elle, de sorte qu'elle se brisa. Alors le père de Thorvald se fit baptiser avec toute sa famille, à l'exception d'un de ses fils. Puis les deux missionnaires continuent à parcourir le pays. Dans un de ces festins, qui en automne réunissaient un grand nombre de convives, ils trouvèrent deux hommes, de ceux nommés *Bersekrs*, qu'une sorte d'extase magnétique rendait insensibles aux coups, à l'action du feu, et dont elle triplait la force. Frédéric bénit le feu qu'ils devaient traverser, et ils furent brûlés misérablement. Les témoins de ce miracle se firent encore baptiser.

Enfin Thorvald et Frédéric parurent dans l'assemblée générale, et, du haut de la montagne de la loi (logbergi), prêchèrent la religion chrétienne au peuple. On les accabla d'outrages; Thorvald, qui n'avait pas encore fait de grands progrès dans

la pratique de la patience chrétienne, punit une chanson satyrique, en tuant deux hommes. Quelque temps après, ayant appris qu'un de ses ennemis était dans le voisinage, il s'y rendit avec son esclave et le fit mettre à mort. Quand l'évêque l'apprit, il menaca Thorvald de se séparer de lui, puisqu'il était si avide de vengeance. Le bon évêque mourut bientôt, et Thorvald, depuis ce temps, ne s'occupa plus que de commerce.

Ce singulier missionnaire eut pour successeur Thang-Brand, fils d'un comte de Brême, qui avait reçu, dans sa première jeunesse, d'un certain Ugbert, évêque de Cantorbéry, un bouclier sur lequel était peinte une croix. Malgré ce don pieux dont le jeune Thang-Brand aimait à se parer, et qu'il vendit cependant au roi Olaf Trygvason, l'apôtre futur continua de mener une vie toute payenne. Il eut d'abord un duel en Danemark pour une jeune fille Islandaise qu'il avait achetée du prix de son saint bouclier. Obligé de quitter le pays, il se réfugie vers ce roi, qui lui donne à desservir la première église chrétienne qu'il eut construite, mais Thang-Brand n'en continuait pas moins ses courses et ses pirateries. Le roi Olaf le fit venir, et lui déclara qu'un homme de pillage ne pouvait continuer à exercer son ministère. Thang-Brand demanda au roi de le charger de quelque mission difficile; le roi dit : Nous serons réconciliés si tu passes en Islande, et si tu y établis la re-

ligion chrétienne; Thang-Brand dit : Je l'essaierai; et il partit l'été suivant.

L'assemblée générale de l'île avait mis les chrétiens hors la loi, et ordonné à leurs parens d'instituer contre eux une accusation pour mépris des divinités nationales.

Quand Thang-Brand aborda en Islande, personne ne voulut le voir ni lui parler. Peu à peu cependant il fit quelques conversions, malgré les embûches qu'on lui dressait et les outrages qui pleuvaient sur lui ; les poètes surtout, intéressés plus particulièrement à la cause de l'ancienne religion, exerçaient leur verve satyrique contre le nouveau culte. Thang-Brand et ses amis répondaient à ces injures par des meurtres : de telle sorte qu'il fut accusé d'homicide, dans l'assemblée populaire. Il ne s'y rend point, et continue le même genre de vie; tantôt prêchant, disant la messe ; tantôt se battant avec ses ennemis. Enfin il retourne en Norwège, auprès d'Olaf, sans avoir entièrement réussi.

Ce roi, irrité des mauvais traitemens qu'on avait fait subir en Islande à ses envoyés, garde en otage quelques Islandais appartenant aux principales familles de l'île, qui étaient venus près de lui, et les menace de la mort, si deux chefs islandais, qui étaient chrétiens, ne parviennent à convertir leurs compatriotes. Ceux-ci, qui se nommaient Hialti et Gissur, se rendent à l'assemblée générale, avec leurs parens et leurs amis bien ar-

nés. Le parti des payens en fait autant, et tout annonçait un combat; mais le lendemain on voit s'avancer vers la montagne de la loi sept hommes en habits pontificaux, portant des croix et brûlant de l'encens. Hialti et Gissur parlent: leur éloquence frappe la multitude, les deux partis se séparent, et conviennent de vivre chacun suivant ses lois. Un incident remarquable se présente en ce moment: un homme accourt, hors d'haleine; il annonce que le feu souterrain vient de faire éruption. Les payens s'écrient qu'il n'est pas surprenant que de tels discours irritent les dieux. Mais un chrétien qui ne manquait pas de présence d'esprit et de quelques connaissances géologiques, répond: Eh! qui donc irritait les dieux, quand le rocher sur lequel nous sommes était embrâsé?

Les payens prennent la résolution d'immoler deux hommes par province, et d'obtenir ainsi de leurs dieux d'arrêter les progrès du christianisme. D'autre part, les deux missionnaires chrétiens s'écrient: « Les payens immolent des coupables qu'ils précipitent des montagnes ou des rochers; mais nous, choisissons parmi les meilleurs d'entre nous des victimes pour les immoler à notre seigneur Jésus-Christ. Nous nous offrons tous deux pour notre province. » Et aussitôt chaque autre province offre ces étranges martyrs, qui ne sont point acceptés.

Cependant Thorgeir, l'homme de la loi, le

chef de la république islandaise, fait assembler tout le peuple: il dit que l'État est en danger si les habitans suivent des lois diverses; il dissuade de la guerre, il engage à la paix et à la modération. Je pense; dit-il, qu'il ne faut pas écouter ceux qui sont le plus violemment opposés; qu'il faut plutôt tenir le milieu; de sorte que chacun obtienne une partie de ce qu'il réclame, et ainsi avoir une seule loi, une seule coutume: car, qui divise la loi, brise la paix. Tout le peuple, persuadé par Thorgeir, lui crie de prononcer, qu'on se soumettra à sa décision.

Alors il prononça:

Que tous les Islandais devaient être baptisés et adorer le même dieu; que quant à l'usage d'exposer les enfans, et de manger de la chair de cheval, il serait conservé; qu'on pouvait sacrifier en secret; mais que si on sacrifiait devant témoins, on serait exilé pour quelques années. Cette singulière convention fut acceptée en l'an 1000. Toute l'assemblée se fit baptiser, la plupart dans des sources thermales; et quelques années après il n'y avait plus de payens avoués en Islande.

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DANS SES RAPPORTS

AVEC LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

AU MOYEN AGE.

Discours d'ouverture,

PRONONCÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS (1832.)

MESSIEURS,

Quand le choix bienveillant d'un écrivain célèbre (1) m'a désigné pour occuper passagèrement cette chaire, illustrée long-temps par l'éclat de

(1) M. Villemain.

son esprit et de sa parole, je n'ai pu songer à vous rendre quelque chose des improvisations pour moi inimitables, auxquelles il vous avait accoutumés. Heureux s'il m'était donné de continuer, par un enseignement plus modeste, l'enseignement solide et ingénieux tout ensemble du collègue distingué (1) que l'éloquence latine vient de ravir aux lettres françaises! J'ai cru qu'il n'était permis d'aborder cette chaire qu'en y apportant, à défaut d'un talent digne des brillans souvenirs qu'elle rappelle, les fruits d'une étude sérieuse. Occupé, par devoir, depuis plusieurs années, de travaux sur les littératures étrangères, j'ai craint, si je me renfermais trop exclusivement dans le champ de la nôtre, de rester au dessous de la tâche nouvelle et imprévue qui m'était imposée; j'ai craint de ressembler à ces voyageurs qui, dans les courses d'une vie errante, ont désappris la douceur de l'accent natal, et sont comme dépaysés en rentrant dans leur patrie. Pour échapper à ce péril, j'ai dû chercher un sujet qui ne fût point étranger à la destination de cette chaire, et auquel cependant des études antérieures m'eussent suffisamment préparé. Un seul se présentait naturellement; la littérature française n'a pas été sans rapport avec les autres littératures. Vous le savez, Messieurs, notre langue

(1) M. Patin.

n'a pas exercé une moindre influence en Europe que nos mœurs, nos idées et nos armes. De leur côté, les lettres étrangères ont agi sur nous à plusieurs reprises : faire l'histoire de cette mutuelle influence, en déterminer les causes, en apprécier les résultats, tel est le sujet de recherches qui m'a semblé concilier le mieux et la nature de ce cours et la direction de mes études.

En effet, Messieurs, il est impossible de s'occuper de l'Europe moderne et de ne pas être ramené sans cesse à la France; dans mes plus lointaines excursions littéraires au nord et au midi, j'ai rencontré partout son génie voyageur et conquérant. Non moins souple et mobile que dominateur et communicatif, il n'est pas un peuple dont il n'ait, pour un jour, accueilli la langue ou adopté la fantaisie! Ainsi, Messieurs, nous toucherons à toutes les grandes littératures, car toutes ont été en contact avec nous; tantôt nous verrons la nôtre, instrument glorieux de la civilisation du monde, subjuguer l'Europe charmée; tantôt nous assisterons aux luttes soutenues contre elle par les littératures nationales, et notre sympathie, sans injustice, sera pour leur cause, car toute insurrection contre l'étranger est sainte! Quelquefois, enfin, quoique trop rarement, nous applaudirons à d'utiles échanges, enrichissant par un heureux commerce notre trésor littéraire. Ainsi nous irons à travers l'Europe de siècle en

science, des affaires; et l'on peut dire que la littérature latine, au moyen âge, est une littérature morte dans une langue vivante.

Passant aux impressions que notre langue et notre littérature ont pu garder de l'ancien état des peuples germains, nous trouverons qu'elles se bornent à de faibles vestiges, d'autant plus importans à recueillir, qu'ils sont plus rares. D'où nous viennent donc, Messieurs, les matériaux de notre littérature, et principalement de la poésie chevaleresque qui en forme, au moyen âge, la partie la plus considérable? Doit-elle quelque chose aux traditions celtiques de la vieille Gaule, ou à des légendes originaires du pays de Galles et de la Bretagne? Serait-il vrai que le chant des trouvères fût un dernier écho de la harpe des bardes? Et si ces origines de la muse française sont trouvées mensongères, qu'a-t-elle emprunté de la muse provençale, sa sœur aînée, qu'elle a trop fait oublier? Depuis le cours que M. Fauriel a professé dans cette faculté (1), on ne peut plus douter que les poètes de la France méridionale n'aient raconté, avant leurs frères d'Artois ou de Normandie, dans des épopées en partie perdues, toutes ces aventures de chevalerie qui ont fourni aux poètes de la France du nord le sujet d'intarissables récits. Quand vous verrez, Messieurs, à quel point l'Europe entière

(1) Voyez la première série de la Revue des deux mondes, dernier trimestre de 1832, où se trouve imprimée cette portion du cours de M. Fauriel.

s'est empressée d'adopter ces récits et de les reproduire, vous sentirez mieux avec quelle gravité se présentait la question de leur origine, et de quelle importance est la solution si neuve et si satisfaisante que M. Fauriel en a donnée.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'Occident; il faut présentement tourner notre vue d'un autre côté. Tandis que la langue française se formait laborieusement des débris de la langue latine, tandis que la chevalerie naissante mêlait quelque générosité et quelque enthousiasme aux violences de la féodalité, et que la littérature tentait d'associer aux souvenirs altérés de la civilisation antique les sentimens incomplets de la société nouvelle, l'Orient, qui avait eu aussi ses révolutions, et que Mahomet avait renouvelé; l'Orient, ce vieux monde, berceau du nôtre, continuait de rouler dans sa lointaine orbite, avec ses traditions, ses apologues, ses contes sans nombre, et toutes les éblouissantes merveilles de son ciel et de sa poésie. Le temps venu où il devait donner la main à l'Occident, la littérature française, jeune encore et naïve, avide d'émotions, curieuse de récits, s'avança au-devant de lui, et le rencontra par plus d'un endroit: le génie arabe atteignit la Provence à travers l'Espagne. Les Juifs, qui étaient entre les peuples les courtiers des idées aussi bien que des richesses, importèrent dans le midi de la France, avec l'étude de la médecine, une foule de

notions orientales; vinrent les croisades, où les Français parurent au premier rang, car ce n'est pas sans motifs que le nom de Franc fut donné à tous ces guerriers aventureux qui allaient combattre pour la cause de la civilisation, en croyant ne suivre que l'étendard de la foi. Le but des hommes dans ces guerres leur échappa; il fallut abandonner aux infidèles le saint tombeau, et Jérusalem fut perdue. Mais Dieu n'avait pas en vain rapproché l'Europe de l'Asie dans les longues étreintes de cette lutte de deux siècles. Je parlerai seulement de notre poésie, que semble alors illuminer un rayon du soleil d'Orient. Souvenons-nous aussi, Messieurs, que nos croisés s'étaient laissé distraire, en passant, par la fantaisie de s'asseoir tout éperonnés sur le trône impérial de Constantinople. Vous savez en quelle admiration les jeta la rencontre qu'ils firent, aux extrémités de l'Europe, d'une ville si supérieure à tout ce qu'ils connaissaient par les restes de ses arts et la majesté de ses monumens. Constantinople était alors comme la porte magnifique de l'Orient. Par là durent encore nous être apportés de nombreux alimens pour notre poésie. — Mais avant ces pèlerins armés, empereurs de Bysance, ducs d'Athènes, princes d'Antioche ou de Galilée, d'autres plus obscurs et aussi hardis, cheminant dans l'ombre, se glissant à travers les obstacles et les périls d'un monde presque inconnu, avaient traversé la Syrie

et salué la Palestine. Une foule de Français entreprirent ces pieux voyages et les racontèrent au retour dans leurs itinéraires; nom qu'on ne peut rencontrer, à cette époque de la littérature française, sans penser involontairement à sa plus grande gloire dans le siècle où nous vivons! Le commerce, l'esprit d'aventures, les ambassades des papes, des rois de France auprès des princes mahométans et surtout des chefs tartares, toutes ces causes et mille autres poussèrent vers l'Asie une foule d'hommes de toute condition, des moines, des artisans, des prêtres, des soldats. — Que d'histoires, de légendes orientales durent voyager alors avec cette foule vagabonde! Combien durent être rapportées sous le toît natal et redites au foyer rustique ou sous la cheminée du manoir, qui avait été contées la première fois au désert, sous les tentes, près des fontaines! — Et nous, Messieurs, dans ce cours, nous remonterons à la source de ces traditions venues de si loin; nous irons, jusqu'aux bords du Gange, chercher la patrie de ces fables que se sont passées de main en main l'Inde, la Perse, l'Arabie; qui, tombées enfin dans le domaine de la littérature vulgaire, sont devenues le patrimoine commun des diverses nations de l'Europe, et dont la France, une des premières, a recueilli l'héritage.

Nous terminerons cette partie de nos recherches par l'histoire des traditions orientales sur Alexan-

dre; il est beau de suivre ce grand nom à travers les siècles, et de voir comment, dans l'ignorance de la vérité, l'imagination des peuples se travaille pour égaler par des inventions gigantesques la grandeur que l'histoire lui a faite. — Après que ce conquérant eut disparu du monde, que sa puissance remplissait, comme chacun de ses capitaines prit un morceau de son empire, chaque peuple qu'il avait soumis voulut hériter d'une portion de sa gloire : l'Égypte lui donna pour père un de ses rois; la Perse le fit naître de Darius, cherchant à couvrir par cette fiction hardie la honte de ses défaites; les Arabes se plurent à broder de fables la destinée de l'élève d'Aristote. Quand la figure d'Alexandre, ainsi dénaturée par les étranges ornemens que lui avait prêtés l'imagination orientale, vint à se montrer en cet état aux peuples de l'Occident, ils augmentèrent encore la confusion, en affublant le roi de Macédoine, devenu monarque asiatique et magicien, d'un costume de chevalier. C'est ainsi qu'Alexandre entra dans notre poésie, devenu, pour ainsi parler, le héros de la terre entière, portant confondus les insignes de l'admiration de tous les peuples, comme s'ils les eussent réunis à plaisir, pour en faire un magnifique et bizarre trophée à la plus vaste gloire qui fût jamais.

Après avoir recherché les origines, et, pour ainsi dire, la matière de la littérature française au

moyen âge, il reste à en suivre les effets sur les autres littératures.

La poésie chevaleresque se répand presque en même temps par toute l'Europe : l'Italie est la plus prompte à la recevoir de nous. Dès le treizième siècle, les paladins de France, les héros de Charlemagne, fournissent le sujet de récits et de chants qui ont cours au delà des Alpes. Bientôt toutes ces aventures qu'avaient racontées nos troubadours et nos trouvères, sont célébrées dans une foule d'épopées qui perpétuent en Italie la tradition chevaleresque née en France, jusqu'à ce que deux hommes lui impriment un caractère nouveau. Pulci ose donner place à la plaisanterie entre les récits incroyables et les réflexions dévotes de la légende; Boiardo y introduit l'intérêt romanesque, et c'est ainsi métamorphosés, que les héros de Turpin arrivent aux mains de l'Arioste. Tout en se jouant de ses personnages et de ses récits avec une grâce que Pulci n'avait point connue, tout en laissant bien loin derrière lui les plus aimables inventions du Boiardo, l'Arioste ne s'en rattache pas moins, par ces deux hommes et par leurs prédécesseurs, à notre vieille poésie chevaleresque, dont son imagination ingénieusement naïve a plus conservé ou mieux retrouvé qu'on ne croit d'ordinaire, l'allure naturelle et facile, et ce mouvement à-la-fois continu et varié d'un récit qui s'interrompt sans cesse et ne s'arrête jamais. Dès ce moment, la

poésie chevaleresque ne peut plus être qu'une poésie badine; l'Arioste, qui lui a prêté tant de rians prestiges, l'a dépouillée sans retour de tout prestige sérieux. Cependant, avant de s'éteindre, cette noble poésie chevaleresque, ranimée au nom des croisades françaises, qui lui rappelait son origine un peu oubliée, jettera encore un dernier rayon, le plus brillant peut-être, sur la classique épopée du Tasse.

L'Italie avait également reçu de la Provence ses premières inspirations lyriques. En partant de nos troubadours, nous arriverons à Pétrarque, comme nous avons été conduits à l'Arioste et au Tasse. Il n'est pas jusqu'au Dante, dont l'œuvre colossale n'ait quelques fondemens parmi nous : ce triple univers qu'a bâti si fortement sa puissante main, il ne l'a pas tiré du néant; ces espaces du monde invisible que peuplèrent de tant de créations sublimes sa foi, son génie et sa haine, ces espaces, alors qu'il y entra, d'autres les avaient parcourus. Il y avait des *voyages dans la voie d'enfer* et dans le purgatoire de saint Patrice, avant le mystérieux voyage du grand poète; Dante, qui a fait des vers en provençal et qui connaissait notre langue, a pu prendre dans quelques-unes de ces légendes qui furent répandues de si bonne heure dans le midi et peu après dans le nord de la France, l'idée de sa vision. On voit bien un poète islandais du onzième siècle rencontrer par avance les plus som-

bres imaginations du Dante, ou plutôt les emprunter de même à la France, où il était venu les chercher pour les mêler bizarrement aux traditions du Nord, comme Dante, deux siècles plus tard, à ses croyances théologiques et à ses passions républicaines.

Un genre de littérature, dont l'origine nous appartient plus complétement, ce sont ces contes, ces fabliaux, peinture familière et railleuse de la vie privée, où n'ont pas dédaigné de puiser largement nos génies les plus originaux, Rabelais, Molière et La Fontaine. Avant eux, les conteurs italiens ont sans cesse emprunté aux nôtres les sujets de leurs nouvelles, et ainsi ils nous doivent en partie le genre peut-être le plus national de leur littérature. — Bocace surtout, Jean Bocace, ce joyeux enfant de Paris, qui respira dès le berceau un air imprégné de malice et de vieille gaîté gauloise, garda toujours quelque chose de l'humeur joviale et moqueuse de ceux qu'un caprice prophétique du hasard avait faits ses compatriotes. Ni le goût des inventions romanesques, où, docile à son temps, il exerça sa jeunesse, ni l'admiration de la gravité latine trop empreinte en son langage cicéronien, ni un vif sentiment de la poésie grecque dont il fut un restaurateur passionné, n'effacèrent complétement son baptême français. Qui sait combien de ses meilleures nouvelles il apprit enfant, peut-être, dans les rues de Paris, avec de

jeunes compagnons, au bout de la table où les compères du marchand florentin oubliaient son jeune fils pour se régaler de bons contes dont il a fait des récits immortels!

Notre littérature chevaleresque, Messieurs, a franchi les Pyrénées, aussi bien que les Alpes. Sans parler du poëme d'Alexandre, un des plus anciens monumens de la poésie castillane, et que lui a prêté la nôtre; sans agiter ici la question de l'origine tant disputée du douteux Amadis, quelques-unes des plus vieilles et des plus belles romances espagnoles sont là pour témoigner que la mémoire fabuleuse de Charlemagne a été populaire dans le pays où s'était conservé le souvenir d'une expédition historique, terminée par un illustre désastre. Il est curieux de voir la vaillance française célébrée par ceux qui luttèrent contre elle, et les héros de Roncevaux chantés par les vainqueurs des Maures. L'orgueil espagnol cependant ne perd pas ses droits; il se trahit tantôt par des invectives, tantôt par des fictions également intéressées : en effet, des romances accusent le courage de Roland, et une chronique donne à son illustre adversaire, D. Bernard de Carpio, Charlemagne pour père. C'est ainsi que les Persans faisaient naître Alexandre de Darius. Quand la gloire d'un peuple contraint ses ennemis de la célébrer, il est naturel qu'ils s'efforcent d'en amoindrir l'éclat ou de s'en couvrir eux-mêmes. Mais soit qu'ils veuillent alté-

rer les titres de cette gloire, ou qu'ils prétendent les usurper, ils la rehaussent également.

D'autres parties de l'Espagne furent dans une liaison politique et littéraire fort étroite avec certaines parties de la France actuelle. Il y eut une époque où la Provence, le Roussillon, et d'autres états du Midi appartinrent à des comtes de Catalogne, qui plus tard devinrent rois d'Aragon et conquirent le royaume de Valence et les Baléares. Ces divers pays parlaient à peu près la même langue, appelée indifféremment provençale, limousine ou catalane; leur poésie était celle des troubadours; ce nom fut porté avec honneur par plusieurs rois de l'illustre maison d'Aragon : à cette maison appartenait D. Enrique de Villena, qui s'efforça de transporter dans la Péninsule la jurisprudence galante des cours d'amour et les préceptes de la gaie science.

Le Portugal eut aussi ses troubadours, qui s'essayèrent à reproduire les chants gracieux des Provençaux, leurs modèles. Il n'est pas étrange, Messieurs, de rencontrer une poésie venue de France, dans un pays qui n'existe, que pour avoir été arraché aux Maures par une main française!

C'étaient des Français aussi, car ils l'étaient devenus par l'adoption rapide de nos mœurs et de notre langue, ces Normands qui mirent un jour à la voile pour prendre l'île d'Angleterre, et se la partagèrent comme un grand fief. Là notre langue

fut imposée par le droit de la guerre, et les ménestrels prirent possession du sol avec les conquérans. Mais il y eut des résistances : de même que quelques chefs nationaux tenaient dans les bois et les marécages, et refoulaient momentanément les vainqueurs; de même au fond d'un cloître écarté, sous le toît ruiné d'un Franklin saxon, la langue du pays retentissait encore dans quelques chants et dans quelques chroniques, tandis que tout ce qui avait pouvoir ou richesse la méprisait. Les deux idiomes ont fini par se fondre comme les deux peuples. Mais l'Angleterre conserve à cette heure une foule de mots inscrits dans son vocabulaire par notre épée.

Il n'est pas surprenant, d'après cela, Messieurs, que notre littérature chevaleresque forme une portion si étendue de la vieille littérature anglaise. La poésie anglo-normande est réclamée par les deux pays, et c'est ainsi que les bibliothèques d'Angleterre contiennent parmi leurs archives un si grand nombre de monumens français. Bien après qu'on eut commencé d'écrire l'anglais, on s'en servit surtout pour redire ce qu'avaient raconté nos trouvères; l'emploi du français dans la poésie se continua si long-temps, qu'au quatorzième siècle, sous Edouard III, qui le premier le bannit de la jurisprudence, l'ami de Chaucer, Gower, écrivit en français un poème entier et des chansons pleines de grâce. Chaucer enfin, le Bocace de l'Angle-

terre, le père de sa littérature et de sa langue, fut le traducteur du roman de la *Rose*, et, dans le *Temple de la Renommée*, l'imitateur d'allégories provençales et françaises; enfin, dans le conte où il a excellé, il se montra l'élève de Bocace, et, comme lui, des fabliers français dont il suit de plus près encore l'allure et le génie. La France pourrait pousser plus loin ses prétentions et réclamer sa part des créations symboliques de Spenser; elle pourrait revendiquer l'honneur d'avoir donné à Shakespeare, non des modèles, elle n'en avait point alors à lui offrir, et son génie n'en comportait pas, mais du moins les sujets d'un certain nombre de ses drames; elle pourrait se vanter d'avoir fourni les sources obscures où s'est alimenté ce fleuve immense qui roule la fange et réfléchit l'univers, dont notre œil suit tour-à-tour avec une admiration mêlée d'incertitude, le cours limpide, les cataractes étourdissantes et les majestueux débordemens.

L'empire de la littérature française s'étendit au nord encore plus loin qu'au midi. On sait que les Minnesingers furent les troubadours de l'Allemagne, dont la poésie chevaleresque, soit dans l'épopée, soit dans le genre lyrique, présente presque toujours un calque de la nôtre; il n'en sera que plus curieux de démêler ce qui s'est pu glisser d'originalité nationale dans cette poésie d'emprunt. D'autre part, nous verrons dans les Niebelungs et

le livre des héros, les mœurs et les sentimens de la chevalerie aller chercher, pour ainsi dire, et rencontrer sur leur terrain les traditions barbares. Là nous assisterons aux luttes et aux alliances des deux génies qui se disputent l'Europe moderne.

Le génie chevaleresque, dont le midi de la France semble être la patrie, atteignit le vieux génie du nord au milieu de ses glaces, et envahit jusqu'à son lointain berceau. Les compagnons fabuleux de Charlemagne, les courtois chevaliers de la Table Ronde prirent place dans la littérature islandaise à côté de Sigurd, de Théodoric et d'Attila, et les sagas s'étonnèrent de mêler des récits de tournois et d'aventures aux lugubres tragédies qui les ensanglantaient.

Je n'ai pas parlé du théâtre, il sera traité à part, et je montrerai que la France au moyen âge ne le cède ni pour l'antiquité, ni pour le nombre de ses mystères et de ses moralités, à aucun pays de l'Europe. Peut-être même nous convaincrons-nous que c'est dans sa partie méridionale qu'ont dû avoir lieu d'abord ces représentations théâtrales dont l'origine se rattache à des divertissemens païens, et que l'Église imagina pour les remplacer. Vous savez que ce genre de compositions a couvert l'Europe depuis le douzième siècle, jusqu'au quinzième. Pour trouver cette forme dramatique élevée à la dignité de l'art, il faut aller en Espagne, et, chose étrange! descendre jusqu'au dix-sep-

tième siècle! Un poète de génie, Caldéron, qui écrivait en même temps que Racine, composa, sous le nom d'*Actes sacramentaux*, de véritables mystères. Ce sont, pour la plupart, des prodiges d'imagination et de subtilité. Nous parlerons de ces drames allégoriques trop peu connus, et qui, malgré leur date, sont une continuation, ou, si l'on veut, une tardive et brillante résurrection de la scène du moyen âge.

Messieurs, je viens de vous tracer la route que nous ferons ensemble. Elle part de l'antiquité grecque et latine, coudoie les antiquités germaniques et celtiques, va chercher l'Orient, et, traversant la Provence, rentre dans notre pays; puis en sort, parcourt l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, l'Allemagne. Voyage immense, que nous acheverons pourtant sans poser le pied hors de la terre de France, car ce chemin, tel que je viens de le tracer sur la carte du monde, que l'on parle poésie ou guerre, c'est le chemin de nos conquêtes.

Vous le voyez, Messieurs, bien que les littératures étrangères jouent un grand rôle dans ce cours, l'intérêt de nationalité, à défaut d'autres, ne lui manquera pas, et je ne serai pas infidèle à l'objet de cette chaire, tout en demeurant fidèle à mes études.

Ce n'est pas tout, messieurs, j'ai tracé la route que nous suivrons, mais je n'ai pu vous indiquer

tout ce que nous rencontrerons des deux côtés du chemin. Mille excursions nécessaires nous attendent; nous aurons, tout en marchant, mille questions à poser et à résoudre : car nous voulons pleinement connaître le rôle que la littérature française a joué en Europe au moyen âge. Pour cela, il ne suffit pas d'étudier ses rapports de filiation, de génération pour ainsi dire, les seuls dont j'aie parlé aujourd'hui; il faudra la comparer avec ses rivales sous tous ses aspects, et dans toutes ses parties.

Nous la ferons, messieurs, cette étude comparative, sans laquelle l'histoire littéraire n'est pas complète; et si, dans la suite des rapprochemens où elle nous engagera, nous trouvons qu'une littérature étrangère l'emporte sur nous en quelque point, nous reconnaîtrons, nous proclamerons équitablement cet avantage; nous sommes trop riches en gloire pour être tentés de celle de personne, nous sommes trop fiers pour ne pas être justes.

Messieurs, notre part est assez belle; trois fois la civilisation française s'est placée à la tête de l'Europe : au moyen âge, par notre littérature, par nos croisades et notre chevalerie; au dix-septième siècle, par le génie de nos écrivains et le règne de Louis XIV; au dix-huitième, par l'ascendant de notre philosophie et les triomphes de notre glorieuse révolution. Et aujourd'hui nous arrêterions-nous dans la voie du progrès, qui est la voie de

l'humanité ? Non, messieurs, il n'en sera pas ainsi. — Le dix-neuvième siècle, qui a déjà porté de si grandes choses, semble par momens indécis et fatigué dans sa marche. Soutenons le pas, messieurs, et pour la quatrième fois reprenons notre poste en tête du mouvement européen. L'Europe nous regarde et nous attend.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
De l'histoire de la poésie. Discours.	1
Esquisses du Nord.	51
I. De Berlin à Copenhague.	51
II. La Norwège.	73
III. Suite de la Norwège.	103
IV. Suède. — Lapons.	121
V. Stockholm et Upsal..	142
Littérature danoise.	167
I. Œlenschlæger.	167
II. Sur la vie et les œuvres comiques d'Holberg.	217
Littérature allemande.	255
Goëthe. Théâtre de Goëthe.	255
Hélène.	276
Nécrologie.	290
Tieck. I. Sur quelques personnages d'Hamlet.	301
II. Le Chat botté. — Amour et Magie. — Egbert le blond.	315
Hoffmann.	322
Littératures Slaves, Bohême.	329
I. Histoire nationale.	329
II. Poésies nationales.	339
Discours sur l'ancienne littérature scandinave.	348

Pages.

Quelques principes pour l'histoire comparée des langues. 377

Spécimens de l'Edda et des Sagas. 393

Edda. — Exposé de la mythologie scandinave. 393

La Voluspa. 399

Le Hava-Mal. 405

Le Chant de Rig. 413

Saga d'Egill. 421

Kristni-Saga. 459

De la littérature française considérée dans ses rapports avec les littératures étrangères au moyen âge. Discours. 465